

---

Publications of the Institute  
for the History of Arabic-Islamic Science

Islamic Geography  
Volume 174

Publications of the  
Institute for the History of  
Arabic-Islamic Science

Edited by  
Fuat Sezgin

ISLAMIC  
GEOGRAPHY

Volume 174

Studies  
on  
the *Rihla* of  
al-'Abdārī (1289)  
Collected and reprinted

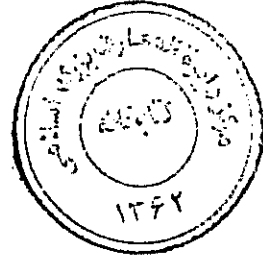
1994

Institute for the History of Arabic-Islamic Science  
at the Johann Wolfgang Goethe University  
Frankfurt am Main

# ISLAMIC GEOGRAPHY

Volume 174

STUDIES  
ON  
THE *RIḤLA* OF  
AL-'ABDARĪ (1289)



Collected and reprinted  
by  
Fuat Sezgin

in collaboration with  
Mazen Amawi, Carl Ehrig-Eggert,  
Eckhard Neubauer

1994

Institute for the History of Arabic-Islamic Science  
at the Johann Wolfgang Goethe University  
Frankfurt am Main



١٧٠٢٧٠

G93  
.J84  
1992  
v.174  
c.2

80 copies printed

© 1994

Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften  
Beethovenstrasse 32, D-60325 Frankfurt am Main  
Federal Republic of Germany

Printed in Germany by  
Strauss Offsetdruck, D-69509 Mörlenbach



## TABLE OF CONTENTS

Cherbonneau, Auguste: <i>Notice et extraits du voyage d'El-Abdery à travers l'Afrique septentrionale, au VIIe siècle de l'Hégire</i> Journal Asiatique (Paris), 5ème série, vol. 4. 1854. pp. 144-176.....	1
Cherbonneau, Auguste: <i>Voyage d'El-Abdéry à travers l'Afrique septentrionale au treizième siècle.</i> Revue de Géographie (Paris) 4ème année, tome 7. 1880. pp. 50-61. ....	34
[Motylinski:] <i>Itinéraires entre Tripoli et l'Égypte. Extraits des relations de Voyage d'El Abderi, El Aiachi, Moulay Ah'med et El Ourtilani.</i> Bulletin de la Société de Géographie d'Alger 5. 1900. pp. 69-140.....	47
Hoenerbach, Wilhelm: <i>Das nordafrikanische Itinerar des 'Abdarī vom Jahre 688/1289.</i> Leipzig 1940. X, 193 pp.....	119



---

NOTICE ET EXTRAITS  
DU VOYAGE D'EL-ABDERY

À TRAVERS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, AU VII<sup>e</sup> SIÈCLE DE L'HÉGIRE,

رحلة العبدري

PAR M. CHERBONNEAU,

PROFESSEUR D'ARABE À LA CHAIRE DE CONSTANTINE.

---

L'obligation pour les musulmans de faire, au moins une fois en leur vie, le pèlerinage de la Mecque, peut-être aussi le souvenir de la patrie de leurs ancêtres, avaient établi, au moyen âge, parmi les lettrés de l'Espagne et de l'Afrique, l'usage de voyager en Orient, non moins pour visiter les saints lieux, que pour s'instruire au contact des savants. Mais tous les fidèles ne s'embarquaient pas sur la Méditerranée pour prendre terre à Alexandrie; la plupart traversaient, dans toute son étendue, l'Afrique septentrionale, et se procuraient ainsi l'avantage d'examiner à loisir les villes célèbres, soit par leurs monuments, soit par leurs universités. Pour les hommes d'érudition, c'était une occasion de connaître les coryphées de la science et de la littérature; les gens dévots s'arrêtaient près de la demeure des marabouts, et leur demandaient une bénédiction. Et comme l'esprit national était alors dans toute sa force chez

les sectateurs de Mahomet, les voyageurs étaient à peu près sûrs de recevoir partout une hospitalité cordiale. Toutefois, le fait le plus digne de remarque dans ce mouvement général, c'est que les jeunes thaleb, à la fin de leurs études, ne se croyaient aptes à l'enseignement, que lorsqu'ils s'étaient fait délivrer des licences (*idjâza*) par les professeurs les plus éminents du monde musulman<sup>1</sup>. Ils n'espéraient mériter la confiance de leurs concitoyens qu'après avoir lu les auteurs classiques devant tel ou tel docteur de Tlemcen, de Bougie, de Tunis ou du Caire. De retour dans leurs foyers, ils écrivaient leurs impressions de voyage, en ayant soin surtout de citer les maîtres dont ils avaient écouté les leçons, et de décrire les livres qu'ils avaient expliqués. Cet usage était tellement répandu, que nous possédons un nombre considérable d'itinéraires qui, sous le titre de *rihla*, forment un genre d'ouvrages tout à fait spécial parmi les traités de géographie. Grâce au zèle des orientalistes, nous connaissons déjà en grande partie les relations d'Ibn El-Araby, d'Ibn Djobayr, de Herâouy, d'Ibn Haucal et d'Ibn Batoutah. Celles qui restent à mettre en lumière, ne jouissent pas d'une moindre célébrité, s'il faut en croire le témoignage des bibliographes arabes.

Au premier rang vient se placer le livre d'El-Ab-

<sup>1</sup> « En Espagne et en Afrique, dit M. Reinaud dans sa remarquable *Introduction générale à la géographie des Orientaux*, S II, p. CXXII, il n'y avait guère d'hommes un peu éclairés qui n'eussent bu de l'eau du Nil et qui ne se fussent inclinés devant la Kaaba. »

dery, livre aussi rare que curieux, dont j'ai l'honneur d'adresser aux lecteurs du Journal asiatique une notice, accompagnée de quelques extraits relatifs à l'Algérie et à la régence de Tunis.

Le cheikh Abou Mohammed El-Abdery, natif de Valence, habitait, en 688 (de J. C. 1289), Haha, l'un des points les plus reculés du Maroc, et se rendit par terre à la Mecque, emmenant avec lui son fils Mohammed. A son retour, il suivit la même route, comme pour se familiariser davantage avec les hommes et les lieux qu'il avait vus la première fois, mais peut-être aussi parce qu'il craignait la mer. Son ouvrage porte le titre de الرحلة المغربية « l'itinéraire occidental ». J'ai dit qu'il était rare : il n'en existe, en effet, que six exemplaires connus. Voici l'indication des bibliothèques dans lesquelles ils se trouvent :

1° A Leyde (*Catalog. codd. oriental. biblioth. Acad. Lugd. Batavæ*, vol. II, p. 136);

2° A l'Escurial (*Casiri, Biblioth. arab. Escorialens. præfat. p. xiv*);

3° Dans la mosquée de l'Olivier (*Djâma ezzeitouna*), à Tunis;

4° Dans la bibliothèque de M. Alph. Rousseau, à Tunis;

5° A Constantine, dans la bibliothèque de M. Martin, interprète principal de l'armée d'Afrique;

6° Dans ma collection particulière.

Il paraît que la copie de Leyde n'offre qu'un médiocre intérêt; car M. William Wright la dépeint dans

les termes suivants : « The Leyden ms. is unfortuna-  
« tely a very indifferent one ». (Conf. *The travels of*  
*Ibn Jubair*, préface, p. 10 et 11. Leyden, 1852.)

Je ne voulais pas entreprendre la traduction d'un ouvrage aussi difficile, sous le rapport du style, avant de m'être procuré un texte authentique. Les circonstances m'ont favorisé. Le manuscrit qui a été mis à ma disposition par M. Martin paraît être une des premières copies exécutées dans le pays, à l'époque où l'itinéraire d'El-Abdery jouissait encore de la vogue, c'est-à-dire cinquante et quelques années après la rédaction. On lit, en effet, au pied du dernier feuillet : « Copié à Marrakech sur le manuscrit de l'auteur, *من نسخة المصنف*, et fini dans les premiers jours de d'houlqaada de l'année 745 (de J. C. 1345) ». Le volume contient 303 pages in-4°, d'une écriture magrèbine assez régulière ; mais la lecture en est devenue pénible par suite de la pâleur de l'encre et des milliers de trous que la dent des vers y a semés. Ce qui prouve qu'il avait du prix aux yeux des lettrés qui se le sont transmis, et que l'on tenait à le conserver, c'est que tous les feuillets, sans exception, sont recollés et encadrés par des bandes de papier plus moderne ; il y en a quelques-uns qui ont été complétés çà et là avec des pièces rapportées. Et, comme pour montrer que le respect pour cette relique littéraire pouvait encore aller plus loin, on a pris la peine de repasser au calame des mots, des phrases, des alinéas entiers.

Ces détails, d'un intérêt tout à fait secondaire,

ne valent point, je le sais, une notice historique sur l'auteur que j'étudie, et j'aurais désiré la placer ici, afin de donner plus de caractère et aussi plus d'animation à son récit; mais il m'a été impossible jusqu'à présent de découvrir le moindre renseignement à ce sujet, en dehors de ce qui est dit, soit dans l'*Itinéraire* même, soit dans la traduction française de la *Géographie d'Abou-Héda*, par M. Reinaud (Introduction, § II, p. cxxvi). Un moment, j'avais eu l'espoir de tenir la biographie du poète voyageur; car Ahmed Baba, le Tombouctien, parle assez longuement, dans son *Tekmilét eddibadj*, d'un autre El-Abdery, élève d'El-Makkari, également originaire d'Espagne, ayant aussi séjourné à Tlemcen, et qui partit pour l'Orient vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle de l'hégire<sup>2</sup>; mais à côté de ces points de ressemblance sont venus se poser des données qui dissipent toute apparence d'identité. Ainsi, le personnage mentionné par le docteur tombouctien naquit en 681, et c'est en 688 que l'auteur de *l'Itinéraire magrèbin* se mit en route, accompagné de son fils, déjà fort avancé dans ses études. Le premier tire son origine d'Ibla ou Abla (*Avila*), tandis que le second était né à Valence; celui-ci accomplit son voyage par terre, départ et retour; l'autre s'embarqua sur la Méditer-

<sup>1</sup> C'est en étudiant l'ouvrage, si instructif, de M. Reinaud, que j'ai conçu l'idée de m'appliquer à la lecture d'El-Abdery.

<sup>2</sup> Le sultan Youcef ibn Yakoub lui avait assigné un emploi à la cour; mais il ne tarda pas à s'en dégoûter, et partit pour l'Orient. (Cf. *Tekmilét eddibadj*, fol. 96 r<sup>o</sup>.)

ranée, ainsi que l'atteste le passage suivant de sa *Rihla*: « Ayant éprouvé le mal de mer, je pris une cuillerée de camphre..... ». (Cf. *Tekmillet eddibadj*, fol. 96 r<sup>o</sup>.)

Quant au plan et à la rédaction du livre, je ne saurais mieux les comparer qu'à la mise en œuvre des notes d'Ibn Batoutah; la seule différence à constater est la qualité du style. Il m'a semblé qu'El-Abdery, dans les deux premiers tiers de son ouvrage, ne quittait pas un instant le style académique, et profitait des moindres circonstances pour composer des exercices littéraires, tandis que l'auteur du *Tohfat ennodhar fi r'araïb elamsar*<sup>1</sup> vise à cette clarté de phrase qui n'exclut point l'élégance des expressions.

Les preuves confirment les jugements, et en fait de preuves, les meilleures sont les citations.

Celles que je soumetts à l'appréciation des orientalistes ont été choisies parmi les fragments de ma traduction qui sont destinés à voir le jour. J'ai tâché que mon français fût aussi transparent que possible, et qu'il laissât deviner l'idée et l'élocution arabes, autant que le permet la profonde différence qui existe entre les deux idiomes. L'arabe et le français sont deux langues tout à fait opposées; ce qui, dans l'une, surabonde, manque dans l'autre, et réciproquement. Ce sont, comme l'a dit un homme d'esprit, des palettes

<sup>1</sup> Nous possédons déjà les deux premiers volumes d'Ibn Batoutah publiés en arabe et en français par MM. Deffrémery et Sanguinetti. Plusieurs oulémas de Constantine et de Sétif s'en sont procurés des exemplaires et m'ont chargé de complimenter les auteurs pour la correction du texte.



de peintres, qui n'ont pas les mêmes couleurs; et il faudrait être habile pour les assortir. Quoi qu'il en soit, voici plusieurs extraits relatifs à l'Algérie et à la Tunisie, par lesquels j'espère initier nos lecteurs à la connaissance de la *Rihla*, ou Impressions de voyage d'El-Abdery :

Fol. 4 v°. « C'est à Tlemcen que je commençai la rédaction du présent itinéraire. Cependant je ne le livrai au public qu'après avoir quitté cette ville et l'avoir soumis à mes professeurs, au Caire et dans d'autres cités. Mon maître, Zeïn eddin ibn Elmenir, me fit l'honneur d'approuver les passages qu'il en lut..... »

Fol. 4 v°. « Le 25 de dhou'lqaada, l'an 688 (de J. C. 1289), nous partîmes de Hâhâ, et la caravane dirigea sa marche vers le sud..... »

Fol. 5 r°. « Anss est une jolie ville, assise au milieu d'une plaine riche en troupeaux, et d'un aspect charmant. Son territoire est d'une fertilité remarquable et arrosé par des eaux abondantes. L'oasis est entourée d'une ceinture de jardins et de palmeraies. Située sur la dernière limite de Sous Elaqa et dans la position la plus haute, elle touche la montagne qui domine le pays..... »

Fol. 5 v°. « D'Anss, nous continuâmes notre route en traversant la zone méridionale. C'est une contrée où la science est morte, même de nom. On y a perdu l'habitude de donner des instituteurs aux enfants; même dans les mosquées, aucune voix ne récite le Koran. Aussi, dès que le hasard y amène

un thaleb sachant par cœur le livre de la révélation, les habitants s'empressent de lui conférer les fonctions d'imam, et se rangent derrière lui dans la mosquée pour entendre la prière, tant il est rare que quelqu'un d'entre eux en connaisse un mot; mais, en revanche, ils ont une haute opinion des hommes religieux, et mettent en eux toute leur confiance. À mes yeux, ils ont un autre mérite, c'est de protéger leurs voisins, de les respecter et de les défendre. L'accueil hospitalier qu'ils font aux étrangers contraste singulièrement avec le caractère peu affable des Magrébins. Un grand nombre de fortins dominant le pays, qui d'ailleurs est sillonné par des rivières..... Il arrive maintes fois que les habitants d'une même localité se déclarent la guerre; dans ce cas, ils combattent pendant le jour, et, une fois la nuit venue, chacun se retire dans sa maison, sans que les voisins aient à redouter la moindre attaque. Souvent même ils se battent du haut des toits (terrasses), et, quand la lutte est terminée, ils descendent et rentrent paisiblement dans leurs foyers. Entre autres singularités dont j'ai été témoin, je signalerai la suivante : une querelle s'étant engagée entre les gens d'un même fort, ils résolurent unanimement de la vider les armes à la main, non pas dans l'intérieur de l'édifice, qu'ils craignaient de détériorer, mais sur un champ de bataille choisi à quelque distance de là. Je les vis tracer des limites et planter des drapeaux, afin de former deux camps bien distincts. Lorsqu'un des

combattants se réfugiait dans l'enceinte du fort, ou cessait de lui lancer des projectiles, et celui qui l'avait poursuivi revenait s'attaquer à un adversaire plus accessible..... »

Fol. 6 r°. « Il m'en souvient, le fakih Abou Bekr ibn Abdelaziz (Dieu veuille avoir son âme!) répétait devant moi la maxime suivante, émise par son père, le pieux Abou Omar, qui avait aussi voyagé dans le sud : « Dans l'Occident, beaucoup d'argent, « mais peu de cœurs; dans le sud, des cœurs, mais « point d'argent. » C'était une allusion aux sentiments généreux qui caractérisent cette population, assurément moins riche que les gens du Maroc.

« Nous parcourûmes encore plus de trente étapes avant de quitter la région du sud; et, durant tout ce trajet, nous fûmes l'objet particulier de la protection de Dieu, qui se plut à repousser nos agresseurs en déjouant leurs manœuvres. En effet, à peine entrions-nous dans le désert, qui se prolonge jusqu'aux abords de Tlemcen, que nous nous trouvâmes sur une route hérissée de dangers et interceptée par des brigands; une route, enfin, où des caravanes nombreuses ne peuvent passer que les armes à la main, et en s'entourant de mille précautions. Ce qui fait de cette solitude le lieu le plus funeste au voyageur, malgré la proximité de Tlemcen, c'est que les habitants des environs sont les êtres les plus vils et les plus pervers de la création; ils n'épargnent ni le bon, ni le méchant, et il faut être armé jusqu'aux dents pour leur échapper.... »

Fol. 6 v°. « Enfin, nous arrivâmes à Tlemcen, cité que le malheur a écrasée, et où l'homme altéré ne trouverait pas de quoi apaiser sa soif..... Il y entra plus de mille pèlerins en même temps que nous; le roi ayant reçu leur visite, eut l'avarice de ne donner qu'un dinar par cent personnes<sup>1</sup>; mais j'ai vu mieux que cela de la part de Mansour, prince de Melikéche<sup>2</sup>. Une caravane, composée d'une vingtaine de pèlerins, se présenta devant lui, au milieu du camp, et demanda humblement la *difa* du soir. Le prince leur ayant souhaité la bienvenue en termes très-affectueux, appela les gens de sa *smala*, et leur dit: « Voici des hôtes que Dieu nous envoie; quel est celui d'entre vous qui veut en emmener un à sa tente? » Il répéta plusieurs fois cette invitation; mais, comme personne ne répondait, il tourna bride et disparut avec son goum.

« Tlemcen est une grande ville, moitié en plaine, moitié sur une colline, d'un aspect charmant, coupée en deux parties, qui sont séparées par un rempart; elle possède une mosquée magnifique et très-vaste; ses marchés sont très-animés. Rien n'égale l'amabilité de ses habitants. Hors de la ville, et sur le versant supérieur de la montagne, se trouve

<sup>1</sup> Ce roi de Tlemcen était l'émir Abou Saïd Othman, fils de Yur'moracen, qui régna de 682 à 703 (de 1283 à 1304 de J. C.). (Cf. l'Histoire des Beni Zyian, par M. l'abbé Bargès.)

<sup>2</sup> La Table géographique de M. de Slane (*Traduction de l'histoire des Berbères*, t. I) donne deux principautés de ce nom, l'une appartenant aux Sanhadjiens, l'autre aux Zouaoua. Il est ici question de la première.

Eléubbad : c'est le cimetière où sont enterrés les hommes vertueux et les marabouts. On y fait de fréquents pèlerinages. Le plus beau et le plus vénéré des mausolées qui y figurent, est celui du pieux, du saint Abou Mediène, l'unique de son temps. A côté s'élève un cloître (mosquée) d'une architecture remarquable, et qui est souvent visité. Des vignobles et des vergers forment une écharpe verdoyante autour de Tlemcen, dont les remparts ne manquent pas de solidité. A l'intérieur sont de vastes et beaux établissements de bains : mais le mieux tenu, sous le rapport de la propreté, et par conséquent le plus fréquenté, est celui qu'on appelle *Elaalia*. Il serait difficile d'en trouver un pareil. Cette ville, en somme, est aussi belle à connaître qu'à voir..... Ses édifices sont élevés : mais ce sont des habitations sans habitants, des demeures dépeuplées et des logements complètement vides, à tel point que, en la contemplant, on ne peut contenir ses pleurs et ses sanglots. Si un étranger y venait demander la *difa*, il n'y rencontrerait que la misère pour pâture ; et si un pauvre y descendait, elle ne lui offrirait pour vêtement qu'un linceul..... »

Fol. 7 1<sup>o</sup>. « Quant à la science, il n'en reste plus aucune trace dans cette contrée, et les fleuves de l'érudition y sont taris..... J'eus la fantaisie d'assister à un cours professé par un de leurs docteurs en renom. On lisait, ce jour-là, le chapitre du *tauhid* dans le *Djournal* (syntaxe générale de la langue arabe) d'Ibn Hichâm, et le professeur don-

naît à ses élèves l'explication suivante : « Le mot *kila* « s'emploie en parlant de deux substantifs masculins, « tandis que le terme *killa* ne peut se rapporter qu'à « deux noms féminins. » Ce qui me frappa, c'est qu'il se servit de l'expression *mouzakkarateïn*, pour dire *mou'annatsateïn*. Arrivé à ce passage du poète Ibn-Doreïd, *houmou'llezîna djerra'oue men ma haloue*, qui était cité dans le texte, il en donna l'analyse que voici : « *Houmou* est le premier inchoatif; *ellezîna*, « le second, et *djerra'oue* est le *khabar*, qui se rap- « porte au second inchoatif. . . . . » Ceci est une faute entre mille, et une goutte d'eau tirée d'un étang. . . . . »

Fol. 7 v°. « Pendant mon séjour à Tlemcen, il s'éleva une contestation entre deux personnes qui avaient contracté un marché. L'une d'elles se plaignait d'avoir été payée en pièces d'or de mauvais aloi, ذهب ردی. Le cadi s'adressant à l'acheteur, lui dit : « Jure que tu as soldé ton homme en mon- « naie bonne. » Celui-ci n'hésita pas à prêter serment, et le magistrat lui donna gain de cause; mais, quelques jours après, la partie adverse revint au même tribunal, accompagnée de témoins qui déclarèrent avoir vu l'acheteur payer en monnaie de Fez, monnaie inférieure à celle du pays. A ces mots, le juge décerna un mandat d'amener contre l'inculpé; il le traita de menteur et de parjure, et le condamna à exécuter le paiement en pièces au titre de l'ordonnance, après avoir retiré l'or qu'on refusait.

« Quelque étrange que paraisse la conduite d'Eu-

« *lavyân* عَلَيَّان (tel est le nom du magistrat de Tlemcen), elle est encore bien moins blâmable que celle d'El-Amrâni, cadi de Merrâkeche. El-Amrâni était un mangoneau<sup>1</sup> d'injustice, dont les projectiles ruinaient l'édifice de la religion, un bitume<sup>2</sup> de corruption (d'infamie), dont les laves brûlantes calcinaient le cœur des honnêtes gens. Heureusement Dieu, en inspirant au commandeur des croyants la pensée d'arracher son aiguillon, d'éteindre son tison incendiaire et de faire rentrer dans le fourreau son glaive dangereux, lui a procuré l'occasion de ramener à la lumière ces pauvres musulmans, que l'iniquité tenait plongés dans les ténèbres.

« Voici, par exemple, un fait qui s'est passé en ma présence, et dans lequel on verra une preuve de l'équité d'El-Amrâni. On amenait à son tribunal des hommes inculpés d'assassinat, et l'accusateur exhibait des preuves de leur culpabilité revêtues du sceau d'un autre cadi. Quoi que fissent les prévenus pour être autorisés à présenter leur justification, le plaignant réclamait avec insistance leur incarcération, en se fondant sur le code musulman. Mais El-Amrâni repoussa ces prétentions par la réponse suivante : « Ces gens-là sont des notables et des hommes de haut parage; est-il à craindre qu'ils

<sup>1</sup> *مجنين* et quelquefois *مجلين*, que l'on prononce en Égypte *manguenik*, *manguelik*, est la reproduction du mot grec *μάγανον*, qui a formé dans notre langue le mot *mangonrau*, machine de guerre pour lancer des pierres. La racine de *μάγανον* est *μηχανή*.

<sup>2</sup> *نظا*, *نظا*, naphite.

« se dérobent à la justice ? » En vérité, les Juifs ne procèdent pas autrement. Ce magistrat maudit vient de ressusciter leur *Sounna* (code religieux); que Dieu lui refuse le pardon et le retranche du nombre des vivants! Car il n'y a pas de plus grand crime au monde que de violer les commandements du Très-Haut. »

Fol. 14 r°. « Notre séjour à Tlemcen s'était prolongé jusqu'au 25 de rebil-ouwel. Après avoir passé sur la gauche de Médéah, nous arrivâmes à Miliana, jolie bourgade, composée d'un groupe de maisons, et qui ne manque pourtant d'aucun des avantages qui caractérisent les grandes villes. Elle est agréablement assise sur une montagne qui va mourir au bord du Chélif. La mosquée dont elle est ornée commence malheureusement à se dégrader et voit s'éclipser la lune de ses splendeurs. »

Fol. 15 r°. « Puis nous arrivâmes à Alger, ville qu'on ne peut se lasser d'admirer, et dont l'aspect enchante l'imagination. Assise au bord de la mer, sur le penchant d'une montagne, elle jouit de tous les avantages qui résultent de cette position exceptionnelle; elle a pour elle les ressources du golfe et de la plaine. Rien n'approche de l'agrément de sa perspective. Si ses portes captivent le regard par la beauté de leur architecture, ses remparts semblent défier l'ennemi par leur solidité; mais elle est privée de la science, comme un proscrit est privé de sa famille. Il n'y reste plus aucun personnage qu'on puisse compter au nombre des savants, ni un indi-



vidu qui ait la moindre instruction. En mettant le pied dans l'intérieur de cette cité, je demandai si l'on pouvait y rencontrer des gens éclairés, ou des personnes dont l'érudition offrit quelque attrait; mais j'avais l'air de chercher un cheval plein et des œufs de chameau.

« D'Alger nous passâmes à Bougie (*Bidjaïa*). C'est un grand port de mer et une ville forte, dont le nom figure avec éclat dans l'histoire. Bâtie sur des hauteurs escarpées et au fond d'un ravin, elle prolonge ses murailles jusqu'au bord du golfe. La solidité de ses édifices égale l'élégance de leurs formes. Elle est dominée par des avant-postes, qui veillent à sa sûreté. C'est en vain que l'ennemi oserait l'attaquer; la fureur des hordes guerrières viendrait échouer contre ses remparts. Il existe à Bougie une mosquée supérieure en magnificence à tous les temples connus, et dont le minaret peut être aperçu de la pleine mer aussi bien que du continent. Posé en quelque sorte au centre de la ville, ce charmant monument égaye la vue en même temps qu'il remplit l'âme d'un sentiment de bonheur ineffable. Les habitants ne manquent jamais d'y faire les cinq prières obligatoires, et ils l'entretiennent avec le plus grand soin; car cette mosquée, qui leur sert, pour ainsi dire, de rendez-vous, est un lieu qui tient compagnie à l'homme comme un être animé. Bougie est une des plus anciennes capitales de l'islamisme, elle est peuplée de savants illustres...<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Parmi les manuscrits arabes que je me suis procurés à Cons-

Fol. 18 r°. « De Bougie, nous allâmes chez les Beni-Ourar, puis à Mila; et dans chacune de ces localités, mes yeux n'aperçurent que des monceaux de ruines, dont les vicissitudes de la fortune avaient jonché le sol. Ce que j'ai dit de Miliana, on pourrait très-bien le prendre pour la description de Mila et des Beni-Ourar, qui ne sont, après tout, que des bourgs sans la moindre importance. Après y avoir semé la désolation, à l'intérieur et au dehors, le malheur les a plongés dans le néant *وادخل الجميع في خيراكان*. A Mila, comme aux Beni-Ourar, il y a une fontaine d'eau vive; mais il est à remarquer que le premier de ces centres est moins peuplé que le second. Les eaux sont excessivement abondantes sur tout le territoire des Beni-Ourar, ce qui fait que les irrigations n'y souffrent point d'interruption. Quant à la fontaine de Mila, elle se trouve en dedans du rempart (près de la porte principale, dite porte de Constantine), et ne fournit qu'une quantité d'eau médiocre. Son bassin (qui est à 6 mètres au-dessous du niveau de la ville) est entouré de murailles admirables, bâties avec autant de précision que de solidité. Quoi qu'il en soit, il n'y a autre chose à voir, dans la ville de Mila, que

tantine, se trouve le recueil biographique des docteurs de Bougie, que j'ai fait connaître, il y quelques années, sous le titre de *عنوان الدراية في مشيخة بلاد بجاية*. L'auteur de cet ouvrage s'appelle Ahmed-ben-Ahmed-ben-Abd-Allah Abou'l-Abbas-el-R'abrini. Un des continuateurs du *Dibadj*, le cheikh El-Karafi, lui a consacré un chapitre dans le *Tauçih-eddibadj*.

l'eau et les constructions anciennes, ما يوصف الآماء، «وبناء»

Fol. 18 v°. « Enfin, nous aperçûmes la ville dont les catastrophes ont épuisé les ressources, et à laquelle les destins ont refusé leur protection; la ville admirablement posée au milieu d'une contrée fertile, Constantine, en un mot. Dieu veuille guérir ses blessures et soulager sa population des maux que la fortune a fait peser sur elle! C'est une cité intéressante et fortifiée magiquement; mais, hélas! les vicissitudes du temps l'ont avilie; ses parterres ont été flétris par le souffle du malheur et par des sinistres épouvantables; les plates-bandes de son jardin ont été desséchées par la flèche des catastrophes et par des conflits sanglants; elle est devenue comme une femme charmante, revêtue de haillons, comme un homme généreux sans argent, comme un guerrier que ses blessures empêchent de soulever ses armes. Il semble qu'on l'entende crier: « Ah! si quelqu'un voulait me secourir!... » Constantine renferme de beaux restes d'antiquités et des édifices d'une structure prodigieuse, la plupart en pierres de taille<sup>1</sup>. L'expression manque pour en faire la description. Pareil au bracelet qui entoure le bras, un fleuve, grondant au fond d'un ravin inaccessible, enserre le rocher qui la supporte, et il la défend comme les monts escarpés défendent le nid du corbeau *a'âcem*; mais les armures

<sup>1</sup> Voir mes *Recherches sur les antiquités de Constantine*, dans la *Revue orientale*, 1852.

les mieux trempées et les pics les plus élevés sont incapables de repousser les coups du sort. Que de mortels ont épuisé leurs efforts à lutter contre les attaques de la fortune et les vicissitudes du temps! A Constantine, je n'ai vu qu'une personne qu'on pût citer pour son érudition, et qui eût du goût pour la science; c'était le cheïkh Abou Ali Hassan ibn Bil Kassem ben Bâdiss<sup>1</sup>. M'étant trouvé en rapport avec lui, je lui demandai s'il connaissait le littérateur Abou Ali Hassan ben Ali ben Omeur ben el-Fekoun, de Constantine; il me raconta que, dans sa plus tendre jeunesse, il avait eu l'avantage de le voir : mais il ne sut préciser ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Quoique j'eusse à cœur d'entendre réciter le petit poème que cet élégant versificateur avait composé sur son voyage au Maroc, je dus me contenter d'étudier la copie qu'il en avait écrite de sa propre main pour le cheïkh Abou'l-bedr-ben-Merdekiche, lors du passage de ce dernier à Constantine. Le poème ne renferme en tout que trente-deux vers.»

Fol. 21 r°. « Bône بونة (aujourd'hui عنابة 'annâbu, la ville des jujubiers), où les occupations du voyage ne nous permirent pas d'entrer, est une cité qui semble une victime des coups du sort. Ses plaines, qui s'épanouissaient au soleil dans une heureuse fertilité, ont été repliées par la main impitoyable

<sup>1</sup> Les descendants de Ben Bâdiss existent encore à Constantine. Le chef de la famille remplit actuellement les fonctions de cadi près la direction divisionnaire des affaires arabes.

des catastrophes. Du côté de la terre, les yeux se perdent sur un vaste horizon, et du côté de la mer, la vue se noie dans l'immensité des flots. Que dire? On se sent le cœur serré en contemplant l'aspect lugubre que le destin a répandu sur la ville de Bône.

« Il s'y passa un fait étrange lors de notre arrivée. Une chaloupe chrétienne, dont l'équipage ne s'élevait pas en tout à vingt hommes, tenait la ville bloquée; les matelots avaient même capturé, dans le port, plusieurs habitants, dont on négociait la rançon. Ah! Dieu daigne être propice aux vrais musulmans! »

Fol. 21 v°. « Ensuite, nous nous arrêtàmes à Badja, ville que la fortune a abreuvée de l'amertume des conflits, et dont le sein fut déchiré par la main des oppresseurs. Tant de désastres se sont succédé dans cette cité populeuse, qu'elle ressemble aujourd'hui à un désert. L'œil est affligé autant par l'aspect désolant qui y règne, que par l'avilissement auquel elle a été réduite. Ses habitants n'osent pas se montrer sur les remparts, tant les Arabes des environs leur inspirent de terreur. Les enterrements s'y font les armes à la main. Comme je ne restai dans cette localité qu'une seule journée, je n'eus pas le temps de l'examiner en détail. Badja possédait, à cette époque, un seul savant digne de ce nom : c'était le cheikh Abou Ali Hussein ben Mohammed Ettalibi, profondément versé dans le *nahou*, et réunissant la vivacité de l'esprit à toutes les

qualités de l'éloquence. Doué d'ailleurs d'une physionomie avenante, il avait un caractère aimable. Sa pensée tout entière s'était appliquée à l'étude raisonnée de la langue arabe; il s'était procuré la plupart des ouvrages de grammaire, et avait rassemblé dans sa bibliothèque une foule de documents relatifs à cette matière. J'ai vu chez lui une collection de livres, compagnons ordinaires de ses travaux, dont le choix fait honneur à son intelligence. Lorsque je le questionnai sur l'origine de sa famille, il me répondit que le nom des Etabili était ancien et fort connu. J'eus l'avantage de lire devant lui des passages du *Mouqarrab*, qui est un traité de *naḥou*. Il me raconta qu'il l'avait expliqué tout entier, sous la direction de l'illustre grammairien Abou'lhassan Ali ben Moumin ben Mohammed ben Ali ben Hammad ben Mohammed ben Ahmed ben Omar ben Abd Allah ben Manzhoum ben Asfour Elhadrâmi, qui était né à Séville, en l'année 597 (de J. C. 1200-1201), époque du débordement du Guadalquivir, et s'était fixé à Tunis (Dieu veuille la protéger!), où il mourut un samedi, 24 de dhou'lqaada, l'an 669 (de J. C. 1270-1271). Je raconte ici la longue généalogie d'Ibn-Asfour, telle que le cheïkh Etabili l'avait écrite sous sa dictée.....»

Fol. 22 r°. « Nous arrivâmes à Tunis, but élevé de toutes les espérances, centre où converge la flamme de tous les regards, rendez-vous des voyageurs de l'Orient et de l'Occident. C'est là que vien-

nent se rencontrer, les flottes et les caravanes. Vous trouverez là tous les avantages que peut désirer l'homme. Voulez-vous aller par terre? voici des multitudes de compagnons de route. Préférez-vous la mer? voilà des vaisseaux pour toutes les directions. Tunis se fait un diadème dont chaque fleuron est un faubourg, et sa banlieue ressemble à un parterre sans cesse rafraîchi par la brise. Si vous venez à ses abreuvoirs, elle éteindra votre soif; si vous avez recours à ses ressources, elle a de quoi guérir vos maux; elle possède des jardins pareils à des fiancées, et ses mérites ont été décrits dans les livres<sup>1</sup>. Quelque branche de la science que vous recherchiez, vous êtes sûr de l'y trouver; quel que soit le caprice créé par votre imagination, vous aurez le bonheur de le satisfaire à Tunis. Les habitants de cette ville cultivent les sciences; les uns sont des montagnes d'érudition, les autres découvriraient la gazelle par la rapidité de leur plume (*calam*). Presque tous sont portés à l'amitié. Tunis surpasse toutes les cités, autant par la splendeur de ses beautés que par l'architecture de ses monuments. Sa puissance et sa gloire la placent comme une souveraine au-dessus de ses rivales, les capitales du levant et du couchant. Sa grâce admirable et ses parfums odorants parlent aux sens. Si Tunis avait le don de s'exprimer, elle dirait :

<sup>1</sup> Les meilleurs livres à consulter pour la description de Tunis sont ceux d'Ibn-Chemma, d'Ibn-Chebbat, d'El-Bekri, d'Ibn-Abi-Dinar, du cheikh Et-Tidjani, de Louloui Ez-Zerkechi et d'Ibn-Koufoud.

« Je suis la belle, la superbe, qui a fait serment de ne point se marier.

« Libre aux autres femmes de souhaiter l'hyménée; pour moi, je le dédaigne.

« Quand il me plaît, je vois la gazelle bondir à travers le désert, ou je contemple les poissons dans le sombre azur des flots.

« C'est dans l'enceinte de mes remparts que viennent incessamment se reposer les convois de pèlerins.

« Je suis l'échelle du temple antique, l'échelle par où l'on s'élève jusqu'à la voûte des cieux. »

« Tunis (Dieu veuille la sauvegarder!) offre un développement immense; elle compte un grand nombre d'édifices d'une structure merveilleuse et imposante. La plupart des maisons, bâties d'ailleurs fort solidement en pierres de taille, ont des portes avec seuil et encadrement de marbre, tant cette matière y est abondante. On entre dans la ville par plusieurs portes, et chacune de ces issues s'ouvre sur un faubourg presque aussi spacieux que la cité elle-même. Je ne crains pas d'affirmer que, si Tunis était arrosée par une rivière, elle régnerait sans égale sur les capitales du monde musulman. Malheureusement, l'eau y est excessivement rare, et la population n'a d'autre ressource que celle de la pluie, qui est recueillie dans les citernes de chaque maison.

« Quant à l'aqueduc du mont Zar'ouân, l'eau qu'il apporte est destinée au palais et aux jardins du sultan; on n'en distrait qu'une médiocre quantité pour le service de la mosquée de l'Olivier (Djami' ezzei



touna), où elle arrive par des conduits en plomb. Il est permis aux étrangers, comme aux personnes qui ne possèdent point de réservoirs, d'aller faire leur provision dans cet établissement, ce qui donne lieu à un encombrement perpétuel.»

*Mosquée de l'Olivier*<sup>1</sup>. « Cette mosquée, qu'on peut ranger parmi les plus belles maisons de prières, est construite avec élégance et parfaitement éclairée. Autour du parvis ou cour intérieure, qui est à ciel ouvert (*fedha*), circule une galerie couverte (*mesqof*). Des troncs d'arbres, façonnés en manière de colonnes, sont plantés d'espace en espace dans le parvis, et soutiennent par des anneaux de fer des câbles qui vont se rattacher à la toiture, et servent à former, avec de grandes pièces de toile cousues ensemble, des tentes sous lesquelles s'abritent les fidèles, tous les vendredis, durant la saison des chaleurs. »

*Aqueduc de Carthage*. « Cette construction antique, qui est l'œuvre des Romains, doit être comptée parmi les merveilles du monde. L'eau vient des hauteurs situées au midi, et n'arrive à Tunis qu'après avoir traversé, dans un parcours de deux journées de marche et peut-être plus, des vallées profondes et des montagnes escarpées. Pour obtenir un niveau parfait, il a fallu percer des collines et des rochers; il a fallu jeter sur les bas-fonds des ponts à plusieurs étages et construits en pierres de

<sup>1</sup> Djama' ezzeitouna renferme une très-riche bibliothèque, qui a été fondée par les princes de la dynastie hafside (Beni Hafs).

grand appareil. L'aqueduc passe derrière les remparts; puis, prenant la direction de l'occident, va aboutir à Carthage (*Karthadjéna* ou *Moallaka*), ce qui fait encore une distance de douze milles arabes.

« Carthage a été, dit-on, une des villes les plus belles et les plus merveilleuses de la terre <sup>1</sup>; elle était décorée de monuments magnifiques, comme l'attestent les restes de l'aqueduc. Ses carrières sont renommées : de tout temps on en a tiré du marbre pour toutes les cités de l'Ifrikia (Afrique septentrionale), sans jamais les épuiser. Aujourd'hui, Carthage est en ruines; il n'y demeure pas une âme. Les Tunisiens vont s'y promener de temps à autre, autant par curiosité que par dévotion. Entre les deux villes, les arcades sont hors de service. Cet aqueduc, que la solidité et l'élégance de son architecture mettent au-dessus de toute description, est généralement désigné par le nom de *Hanaya* حنايا. La chronique rapporte qu'il coûta aux *Roum* (Romains) quatre cents ans de travaux et d'efforts; mais cela me paraît une exagération. Abou O'beyd El-Bekry est plus digne de foi, quand il affirme qu'il n'a pas fallu plus de quarante ans pour dresser la maçonnerie et niveler parfaitement la conduite d'eau, si l'on considère le génie des Romains et les immenses ressources dont ils pouvaient disposer. Un des émirs de Tunis, le frère du

<sup>1</sup> El-Bekri a dit que, si on y allait tous les jours de sa vie, on y découvrirait chaque jour des choses merveilleuses. (Cf. *Elmouness fi akhbar Ifrikia ou Touness*, par Ibn Abi Dinar, fol. 21.)

prince régnant<sup>1</sup>, s'étant vu dans la nécessité de faire réparer quelques arches حنايا de l'aqueduc, aux abords de la ville, pour amener les eaux, dont le cours s'était trouvé interrompu sous le règne de son prédécesseur, s'épuisa durant plusieurs années en efforts inouïs, sans atteindre la perfection de l'œuvre ancienne. Tout ce qu'il put faire avec ses faibles moyens, ce fut d'exécuter quelques raccords dans la maçonnerie.

« Tunis (Dieu veuille la faire prospérer!) est encore une cité très-importante et la capitale de l'Ifrikia, malgré la faiblesse de son gouvernement, qui menace ruine. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier qu'elle ne dépasse toutes les villes par ses mérites. Ni dans l'Orient, ni dans l'Occident, je n'ai vu une population plus distinguée, d'un caractère aussi aimable, et dont la société offrit autant d'attraits. Quiconque a fréquenté les Tunisiens ne tarit plus sur leur éloge, et ne ressent que de l'aversion

<sup>1</sup> Le sultan qui occupa le trône de Tunis de 683 à 694 fut Abou Hafss ben Abou Zakaria Yayha ben Abdelouahed ben Abou Bekr ben Abou Hafss Omar. Le pays, dit Ibn Abou Dinar dans le *Mouness fi ahkbar Ifrikia ou Youness*, ne fut jamais plus heureux, ni plus tranquille que sous son règne. Quant à El-Mostanser, qui est l'auteur de la reconstruction de l'aqueduc, l'histoire le désigne comme le père, et non comme le frère du sultan qui régna à Tunis lors du passage d'El-Abdery. Voici ce qu'on lit dans le *Mouness*, fol. 104, l. 7 : « En 666 (de J. C. 1267-1268), El-Mostanser fit achever l'aqueduc qui, anciennement, conduisait l'eau à Carthage. La prise d'eau était aux sources de Zar'ouan. Une portion fut dirigée vers la mosquée de l'Olivier, et le reste vers le jardin d'Abou-Fahr, connu de nos jours sous le nom de Bathoun. Mais cet ouvrage est détruit maintenant; il n'en reste plus aucune trace. »

pour ceux qui ne les aimeraient pas. . . . Qu'il vous suffise de savoir qu'il est impossible à un étranger de s'ennuyer à Tunis, parce qu'il est sûr d'y rencontrer des gens de mérite et des gens d'esprit. Les habitants sont les premiers à vous aborder; ils sollicitent votre société, et vous adoptent de prime abord comme un des leurs. Ils vous choient et vous comblent de prévenances. Plusieurs de leurs thaleb et des notables de la localité, renonçant spontanément à leurs occupations, se mirent à ma dévotion pendant tout le temps de mon séjour. Ils poussaient l'obligeance jusqu'à me présenter aux principaux personnages, et sacrifiaient leurs journées entières à me tenir compagnie. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de m'adresser à des gens qui ne me connaissaient nullement, pour leur demander mon chemin! Aussitôt je les voyais se lever de leurs boutiques et marcher devant moi; lorsqu'il leur était impossible de me donner le renseignement dont j'avais besoin, ils le demandaient à leurs voisins pour me l'indiquer. N'est-ce pas là, je vous prie, le comble de l'obligeance? Après tout, Dieu accorde les bonnes qualités à qui bon lui semble.

« Si je n'étais pas entré à Tunis, j'aurais déclaré que la science n'avait laissé aucune trace dans l'Occident, que son nom même y était oublié; mais le maître de l'univers a voulu qu'il n'y eût pas un endroit de la terre dépourvu d'hommes habiles en toute chose. Aussi ai-je trouvé dans cette cité un re-

présentant de chaque science, et des personnes se désaltérant à tous les abreuvoirs des connaissances humaines. Étudiants et professeurs, cette pléiade d'érudits brillait du plus glorieux éclat. Sans les mille et un embarras qui sont la conséquence nécessaire d'un voyage, je me serais fait un véritable plaisir de voir tous les lettrés de Tunis. »

Avant de quitter la métropole de l'Ifrikia, El-Abdery accorde une mention aux docteurs éminents avec lesquels il lui a été possible d'entrer en relation. Ce sont les cheïkhs Abou Mohammed abd Allah ben Mohammed ben Hâroun, originaire de la tribu des Beni'Thay et né à Cordoue; Abou Djaafar Ahmed ben Mohammed ben Ibrâhîm ben Khalaça elhimyary; Abou'lkacem Ahmed ben Yezid ben Baky, qui avait été le disciple et l'ami d'Abou'lkacem ben eth-thaileçân. A Kaïrouân, il fait la connaissance du savant traditioniste « mohaddet » Abou Zeid Abd errahman ben Mohammed ben Ali ben Obeïd Allah elançari elacidi, plus connu sous le nom de Eddebbar, qui était né en l'année 605 (de J. C. 1208-1209), et avait reçu les lumières de la science de quatre-vingts professeurs, dont il conservait précieusement les noms. De Kaïrouân, El-Abdery se rend à Kâbess, puis aux deux villages de Zouâwa<sup>1</sup> et de Zouâra<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Le cheïkh Et-Tidjâni écrit زوارة *zouâra* dans son *Voyage à travers la régence de Tunis*, dont nous devons une excellente traduction française à M. Alph. Rousseau. — El-Abdery paraît avoir ignoré qu'il existe deux bourgs de ce nom, l'un appelé *Zouâra es-sagra* et *ouathon blad el-mrabethine*, l'autre *Zouâra el-kabra* et *koutine*.

<sup>2</sup> *Zouâra*, زوارة, est le village le plus considérable de la con-

Il n'arrive à Tripoli qu'après avoir campé au hameau de Zenzour. A Tripoli, où il ne fit apparemment qu'un séjour de peu de temps, il assiste cependant à une leçon du cadî Abou Mohammed Abdallah ben Abdesseyyd, et discute avec lui sur des articles de la *Sounna*.

Le plan tracé pour le présent mémoire n'admettant qu'une esquisse générale du livre, précédée de quelques renseignements sur l'Algérie et la Tunisie, je suis amené tout naturellement à abrégé la fin du voyage, et à ne plus marquer que les noms de lieu avec leurs traits les plus saillants.

Le château de la reine Kahîna, autrement dit Kasr Ledjm, attire les regards de notre voyageur, qui le vante comme le monument le plus extraordinaire de l'Ifrikia.

*Route.* De Kasr Ledjm à Mesrâta; de Mesrâta à Sort; de Sort à Barka.

*Remarque.* S'il faut en croire El-Abdery, les gens du pays de Barka parlent l'arabe aussi purement que les habitants du Hedjaz. Un enfant de la campagne, s'étant approché du bivac de la caravane, s'écria : يَا حَاجَّ أَمْعَكُم شَيْءٌ تَبِيعُونَهُ « Pèlerins, avez-vous quelque chose à vendre »? Il fit sentir le *fatha* sur le *noun* et un *soukoun* sur le *ha*.

trée. On y voit un grand nombre de dattiers, et, de là, un œil bien exercé peut distinguer quelques édifices de Tripoli, ville qui en est éloignée de cinquante milles environ. (Cf. *Voyage du cheikh Et-Tidjani*, traduit par M. Alph. Rousseau, *Journal asiatique*, février-mars 1853.

*Route.* Après dix jours de marche, El-Abdery campe à Alexandrie; il visite successivement cette ville et le Caire. La peinture qu'il fait des monuments de ces deux cités ne le cède en rien aux tableaux d'Ibn Batoutah. Seulement, en lisant certains passages d'El-Bekry et de Maçoudy qu'il a intercalés habilement dans sa narration, on ne peut se défendre d'un sentiment de méfiance. Là où l'on espérait trouver des impressions de voyage, on tombe sur des compilations; tant il est vrai que les musulmans, même les plus heureusement doués sous le rapport de l'imagination, abusent de cette ressource, qui est le pain quotidien de leur littérature.

El-Abdery obtient l'autorisation de faire partie de la caravane officielle, *rkeb*. Cette année-là (688 ou 689), dit-il, les pèlerins étaient relativement peu nombreux, parce que le sultan de l'Égypte était en guerre avec les chrétiens, du côté de Saint-Jean d'Acre. Les autres années, on comptait en moyenne quatre-vingt mille montures, sans parler des bêtes de somme.

*Continuation de la route.* Berka; Suez; Mebo'uk; le Puits aux dattiers; Akbet Ayla, station très-importante; El-Menhela; Mgâret Choayb; Euyoun Elksab; Koufafa ou Kellâfa (*sic*); Eloudjh; Akra; Elhaoura; Elmgira; Yambo', petite ville du Hedjaz, dans laquelle se tient un grand marché pour le ravitaillement de la caravane officielle; Eddahna; Bedr, bourgade célèbre par les tombeaux des martyrs et par la chapelle, *mesdjed*, élevée sur l'empla-

cement de la cabane où se retira le Prophète au moment de la bataille; Elbezoua; Rabekb, rivière où les pèlerins font leurs ablutions avant de prendre l'*ihrâm*.

A l'étape suivante, une nouvelle affligeante vint jeter le deuil dans les rangs de la caravane. On apprit que le sultan de l'Égypte, Elmalek Elmansour, venait de succomber à une courte maladie sous les murs de Saint-Jean d'Acre.

*Route.* Djoffé, rendez-vous des pèlerins égyptiens; Kholayss; Bthan, oasis de palmiers; de Bthan à la Mekke, une demi-journée.

*Remarque.* La Mekke ne pouvait manquer d'être l'objet d'une longue description, tant sous le rapport de l'histoire, qu'au point de vue du culte. Notre voyageur s'acquitte de cette tâche avec un soin tout particulier et termine le chapitre par la réflexion suivante : « Si la terre sainte est privée des bienfaits de la science, c'est qu'elle n'offre aucune ressource aux thaleb ».

A partir de cet endroit, et pour être plus exact, à partir du Caire, le style de l'ouvrage devient plus tempéré, plus clair; la déclamation s'évanouit en quelque sorte. Soit que l'auteur ait spontanément changé de ton, soit que le lecteur ait acquis une plus grande habitude de sa diction, on ne se sent plus aussi souvent arrêté par les excentricités lexicographiques, si vantées dans les *medarsa* sous le nom de *fšâha* et de *blâra*.

*Retour.* Le retour de la caravane s'opère par Mé-



dine, où elle visite le tombeau du Prophète. El-Abdery, ayant composé une *kacida* en l'honneur de Mahomet, la récite devant une nombreuse assemblée au sein de laquelle figurait le docte Afif eddin.

*Route.* Médine; la vallée de Safra; Eddahna; Yambo'; Akbet Ayla.

A Akbet Ayla, les pèlerins se joignent au cortège de l'émir Ala eddin, l'aveugle, et remontent vers la Syrie. A Haram Elkhalyl, on se prosterne devant les tombeaux d'Abraham, d'Isaak, de Jacob et de Joseph. On s'arrête pendant cinq jours près de la *tourba* de Loth, qui est située à l'est de Haram Elkhalyl, sur une colline au pied de laquelle s'étend un lac aussi agité que la mer. De là, on se rend à Jérusalem, puis à Gazzn, et enfin à Sâlehia, qui est la clef de l'Égypte.

Arrivé au Caire, notre voyageur songea à se remettre de ses fatigues et à renouveler ses provisions. Lorsqu'il se remit en marche, il laissa Damiette sur sa droite et gagna Sendebis, où il fit ses dévotions au sépulcre d'Aïça ben Eloualid, frère de Khâled ben Eloualid; mais comme il tenait à revoir Alexandrie, il s'y arrêta sept jours et fut logé dans la *medarsa* où professait le fakih Zein eddin.

La liste des étapes par lesquelles il marqua son retour au Maroc suffira, je pense, pour indiquer la nature des documents géographiques et archéologiques qu'on est en droit de demander à l'*Itinéraire occidental*. La voici, en abrégé : Bathnân; Kasr Essa'afna; Erradjol Elmechkouk; Elhaçnouï; Djar-

çoun; Mrawa; Zoulmita, un peu sur la droite; Ksar Djalith, sur la frontière occidentale de la province de Barnik; Adjrania; les déserts de Sennâna et de Menhoucha; Sort; Echchebyka; Mesrâta; Souiket ibn Mathkoud; Beni Haçân; Lebda (Leptis), ville remplie de ruines admirables et près de laquelle on remarque une statue de femme en marbre, ce qui fait supposer à notre voyageur que cet endroit était la capitale d'un royaume; Meslâta, tribu souverainement hospitalière à l'égard des pèlerins; Tripoli; Kâbess, où El-Abdery se prosterne devant le mausolée d'Abou Lebaba, qui avait été un des compagnons du Prophète; Nefia; Oulad Errekik, tribu de marabouts, Kairouân; Sfakss; Monastir; Souça; Menzel abou Naçar; Tunis; Badja; Khaulân; Kala'a تلاح; Constantine; Bougie; le hameau de Mlâla, en Kabylie; Miliâna; Oran; Tlemcen, où il s'empresse d'aller visiter la *makbara* de Sidi bou Mediène, qui occupe le sommet d'Eleubbad; la ville de Fez, dans laquelle les pèlerins prirent le parti de faire le rainadhan; Meknaça (Mequinez), où le voyageur marocain se fit délivrer un diplôme de professeur par le cadi Abou'lhadjdjadj Youcef ben Ahmed ben Hakm Ettadjibi, qui était né en Espagne; enfin, la ville d'Azmour, que l'on regarde comme un lieu saint, à cause des marabouts dont elle renferme les cendres.

« Là, nous touchions à nos foyers, nous rentrions dans nos familles, s'écrie l'auteur avec reconnaissance; aussi, pour rendre grâces à Dieu de notre heureux

pèlerinage, nous récitâmes une prière sur le tombeau d'Abou Mohammed Salah ben Yenchâren, l'honneur de son siècle, le modèle de la piété, la gloire du Maroc. »

L'ouvrage est terminé par une longue *kacida* en *ya*, qui résume, avec encore plus d'emphase, plus d'ingéniosité et plus d'afféterie, les impressions du poète émérite, auquel nous devons pourtant assigner une place distinguée parmi les écrivains musulmans du moyen âge.

J'ai rarement vu un livre arabe aussi instructif et aussi utile que l'*Itinéraire d'El-Abdery*, non-seulement pour l'exactitude des données topographiques, mais encore pour les détails archéologiques, les études de mœurs, et surtout la mise en scène de presque tous les savants musulmans du VII<sup>e</sup> siècle. L'orientaliste qui ne craindrait pas de consacrer une partie de ses veilles à la traduction de ce document précieux rendrait un véritable service au monde savant.

# VOYAGE D'EL-ABDÉRY

A TRAVERS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AU TREIZIÈME SIÈCLE.

L'obligation pour les musulmans de faire, au moins une fois en leur vie, le pèlerinage de la Mekke, peut-être aussi le souvenir de la patrie de leurs ancêtres, avaient établi, au moyen âge, parmi les lettrés de l'Espagne et de l'Afrique, l'usage de voyager en Orient, non moins pour visiter les lieux saints, que pour s'instruire au contact des savants. Mais tous les fidèles ne s'embarquaient pas sur la Méditerranée pour prendre terre à Alexandrie; la plupart traversaient, dans toute son étendue, l'Afrique septentrionale, et se procuraient ainsi l'avantage d'examiner à loisir les villes célèbres, soit par leurs monuments, soit par leurs universités. Pour les hommes d'érudition, c'était une occasion de connaître les coryphées de la science et de la littérature; les gens dévots s'arrêtaient près de la cellule des ascètes, heureux de leur demander une bénédiction. Et, comme l'esprit national était alors dans toute sa force chez les sectateurs de Mahomet, les voyageurs étaient à peu près sûrs de recevoir partout une hospitalité cordiale. Toutefois le fait le plus digne de remarque dans ce mouvement général, c'est que les jeunes *thâleb*, à la fin de leurs études, ne se croyaient aptes à l'enseignement que lorsqu'ils s'étaient fait délivrer des licences « *idjaza* » par les professeurs les plus éminents du monde musulman<sup>1</sup>. Ils n'espéraient mériter la confiance de leurs concitoyens qu'après avoir lu les auteurs classiques devant tel ou tel docteur de Tlemcen, de Bougie, de Tunis ou du Caire. De retour dans leurs foyers, ils écrivaient leurs impressions de voyage, en ayant soin surtout de citer les maîtres dont ils avaient écouté les leçons, et de décrire les livres qu'ils avaient expliqués. Cet usage était tellement répandu, que nous possédons un nombre considérable d'itinéraires qui, sous le titre de *Rihla*, forment un genre d'ouvrages tout à fait spécial parmi les traités de géographie. Grâce au zèle des orientalistes, on connaît déjà en grande partie les relations d'Ibn-El-Araby, d'Ibn-Djobayr, de Heraouy, d'Ibn-Haucal et d'Ibn-Batoutah. Celles qui restent à mettre en lumière ne jouissent pas d'une moindre célébrité, s'il faut en croire les bibliographes arabes.

1. En Espagne et en Afrique, dit Reinaud dans son *Introduction générale à la géographie des Orientaux*, t. II, p. CXXII, il n'y avait guère d'hommes un peu éclairés qui n'eussent bu de l'eau du Nil et qui ne se fussent inclinés devant la Kaaba.

Au premier rang vient se placer le livre d'El-Abdéry, livre aussi rare que curieux, dont je donne ici une notice, accompagnée de quelques extraits relatifs à l'Algérie et à la Régence de Tunis.

Le cheikh Abou-Mohammed El-Abdéry, natif de Valence, habitait, en 1289, Haha l'un des points les plus reculés du Maroc; il se rendit par terre à la Mekke emmenant avec lui son fils Mohammed. A son retour, il suivit la même route, comme pour se familiariser davantage avec les hommes et les lieux qu'il avait vus la première fois, mais peut-être aussi parce qu'il craignait la mer. Son ouvrage porte le titre de *Rihla Magrebîa* « Itinéraire occidental ». La meilleure copie qui nous en soit parvenue est celle que j'ai eue à ma disposition, et qui appartient depuis 1858 à la Bibliothèque nationale; elle a été faite à Merrakech sur le manuscrit de l'auteur, en 1345, ainsi que l'atteste une note qui se lit au dernier feuillet. Le volume contient 303 pages in-4°, d'une écriture magrébine assez régulière; mais la lecture en est devenue pénible par suite de pâleur de l'encre et des milliers de trous que la dent des vers y a semés. Ces détails, d'un intérêt tout à fait secondaire, ne valent point une notice historique sur l'auteur que j'étudie, et j'aurais désiré la placer ici, afin de donner plus de caractère et aussi plus d'animation à son récit; mais il m'a été impossible de découvrir le moindre renseignement à ce sujet, en dehors de ce qui est dit, soit dans l'itinéraire même, soit dans l'*Introduction générale à la géographie des Orientaux*<sup>1</sup>. Un moment, j'avais eu l'espoir de tenir la biographie de notre voyageur : car Ahmed Baba, le Tombouctien, parle assez longuement, dans son *Tekmilat-ed-Dibadj*; d'un autre El-Abdéry, également originaire d'Espagne, ayant aussi séjourné à Tlemcen, et qui partit pour l'Orient, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; mais à côté de ces points de ressemblance sont venues se poser des données qui dissipent toute apparence d'identité. Quant au plan et à la rédaction du livre, je ne saurais mieux les comparer qu'à la mise en œuvre des notes d'Ibn-Batoutah<sup>2</sup>. Il m'a semblé qu'El-Abdéry, dans les deux premiers tiers de son ouvrage, ne quittait pas un instant le style académique, tandis que l'auteur du *Tohfât ennodhar* vise à cette clarté de phrase qui n'exclut point l'élégance de l'expression. Les preuves confirment les jugements, et, en fait de preuves, les meilleures sont les citations; celles que je sou mets à l'appréciation du lecteur ont été choisies parmi les fragments de ma traduction, qui sont relatifs à l'Algérie et à la Tunisie :

« Le 25 de doul-kaada, l'an 688 (de J. C. 1289), nous partîmes de Haha et la caravane se dirigea vers le sud... Anss est une jolie bourgade, assise au milieu d'une plaine riche en troupeaux et d'un aspect charmant; son territoire est d'une fertilité remarquable et arrosé par des eaux abondantes. L'oasis est entourée d'une ceinture de jardins et de palmeraies. Assise sur la limite extrême de Sous-el-Aksa<sup>3</sup> et dans la position la plus haute, elle touche à la montagne qui domine le pays. D'Anss, nous continuâmes notre route en traversant la

1. § II, p. CXXVI.

2. Voyages d'Ibn Batoutah; texte arabe accompagné d'une traduction par G. Desfrémery et le D<sup>r</sup> B.-R. Sanguinetti.

3. La dénomination de Sous-el-Aksa s'applique d'une manière générale aux contrées situées au midi de la montagne de Daren (Atlas) jusqu'au désert. Téroudant en est la capitale. Sous-el-Aksa veut dire Sous le plus éloigné.

zone méridionale. C'est une région où la science est morte, même de nom : on y a perdu l'habitude de donner des instituteurs aux enfants. Même dans les mosquées, aucune voix ne récite le Koran. Aussi, dès que le hasard y amène un thâleb sachant par cœur le livre de la révélation, les habitants s'empres- sent de lui conférer les fonctions d'iman, et se rangent derrière lui dans la mosquée pour suivre la prière, tant il est rare que quelqu'un d'entre eux en connaisse un mot. Mais par contre ils ont une haute opinion des hommes reli- gieux et mettent en eux toute leur confiance. A mes yeux, ils ont un autre mé- rite, c'est de protéger leurs voisins, de les respecter et de les défendre. L'ac- cueil hospitalier qu'ils font aux étrangers contraste singulièrement avec le caractère peu affable des Magrébins. Un grand nombre de fortins commandent le pays, qui d'ailleurs est coupé par des rivières.

» Il arrive maintes fois que les habitants d'une même localité se déclarent la guerre; dans ce cas ils combattent pendant le jour, et, une fois la nuit venue, chacun se retire dans sa maison, sans que les voisins aient à redouter la moindre attaque. Souvent même ils se battent du haut des terrasses, et, quand la lutte est terminée, ils descendent et rentrent paisiblement dans leurs foyers<sup>1</sup>. Entre autres singularités dont j'ai été témoin, je signalerai la suivante : une querelle s'étant engagée entre les gens d'un même fort, ils résolurent unani- mement de la vider les armes à la main, non pas dans l'intérieur de l'édifice qu'ils craignaient de détériorer, mais sur un champ de bataille choisi à quel- que distance de là. Je les vis tracer des limites et planter des drapeaux afin de former deux camps bien distincts. Lorsqu'un des combattants se réfugiait dans l'enceinte du fort, on cessait de lui lancer des projectiles, et celui qui l'avait poursuivi revenait s'attaquer à un adversaire plus accessible... Il m'en souvient, le juriste Ben-Abdelaziz répétait devant moi la maxime suivante, émise par son père, qui avait aussi voyagé dans le Sud : « Dans l'Occident, beaucoup d'ar- gent, mais peu de cœurs; dans le Sud, des cœurs, mais point d'argent ». C'é- tait une allusion aux sentiments généreux qui caractérisent cette population, bien moins riche que les gens du Maroc.

» Nous parcourûmes encore plus de trente étapes avant de quitter la région du sud, et, durant tout ce trajet, nous fûmes l'objet particulier de la protection de Dieu, qui repoussa nos agresseurs en déjouant leurs manœuvres. En effet, à peine entrions-nous dans le désert, qui se prolonge jusqu'aux abords de Tlemcen, que nous nous trouvâmes sur une route hérissée de dangers et interceptée par des brigands; une route, enfin, où des caravanes nombreuses ne peuvent passer que les armes à la main et en s'entourant de mille précautions. Ce qui fait de cette solitude le lieu le plus funeste au voyageur, malgré la proximité de Tlemcen, c'est que les habitants des environs sont les êtres les plus vils et les plus pervers de la création; ils n'épargnent ni le bon ni le méchant, et il faut être armé jusqu'aux dents pour leur échapper<sup>2</sup>.

» Enfin, nous arrivâmes à Tlemcen, cité que le malheur a écrasée, et où

1. Cette coutume féroce existait dans le Zab algérien; mais elle a été réprimée par l'autorité militaire.

2. Ces tribus étaient épuisées par les luttes qu'entretenait la rivalité des Mérinides contre les rois de Tlemcen, et leur goût naturel pour le pillage s'accroissait du manque de ressources.

L'homme altéré ne trouverait pas de quoi apaiser sa soif... Il y entra plus de mille pèlerins en même temps que nous. Le roi<sup>1</sup> ayant reçu leur visite eut l'avarice de ne donner qu'un dinar par cent personnes. Mais j'ai vu pis que cela de la part de Mansour, seigneur de Mellikéche<sup>2</sup>. Une caravane, composée d'une vingtaine de pèlerins, se présenta devant lui, au milieu de son camp, et demanda humblement la *difa* du soir. Le seigneur leur ayant souhaité la bienvenue en termes très affectueux, appela les gens de la smala et leur dit : « Voici des hôtes que Dieu nous envoie; quel est celui d'entre vous qui veut en mener un dans sa tente? » Il répéta plusieurs fois cette invitation; mais comme personne ne répondait, il tourna bride et disparut avec son gourd.

Tlemcen est une grande ville, moitié en plaine, moitié sur une colline, d'un aspect charmant, coupée en deux parties qui sont séparées par un rempart<sup>3</sup>; elle possède une mosquée magnifique et très vaste; ses marchés sont très animés. Rien n'égale l'amabilité de ses habitants. Hors de la ville et sur le versant supérieur de la montagne se trouve El-Eubbad : c'est le cimetière où sont enterrés les hommes vertueux et les vénérables. On y fait de fréquents pèlerinages. Le plus monumental comme aussi le plus respecté des mausolées qui y figurent est celui du pieux, du saint Abou Mediène<sup>4</sup>, l'unique de son temps. A côté s'élève un cloître attenant à une mosquée d'une architecture remarquable, et qui est souvent visité. Des vergers et des vignobles forment une écharpe verdoyante autour de Tlemcen, dont les murailles ne manquent pas de solidité. A l'intérieur sont de vastes établissements de huins; mais le mieux tenu et par conséquent le plus fréquenté est celui qu'on appelle *Ela'alia*; il serait difficile d'en trouver un pareil. Cette ville, en somme, est aussi belle à connaître qu'à voir... Ses édifices sont assez élevés; mais ce sont des habitations sans habitants, des demeures dépeuplées et des logements complètement vides, à tel point que, en la contemplant, on ne peut contenir ses pleurs et ses sanglots. Si un étranger y venait demander la *difa*, il n'y trouverait que la misère pour pâture: et si un indigent y venait, elle ne lui offrirait pour vêtement qu'un linceul<sup>5</sup>... Quant à la science, il n'en reste plus aucune trace dans cette contrée, et les sources de l'instruction y sont taries. Les magistrats eux-mêmes ignorent le code musulman. Durant mon séjour à Tlemcen, il s'éleva une contestation entre deux personnes qui avaient contracté un marché: l'une d'elles se plaignait d'avoir été payée en pièces d'or de mauvais aloi. Le cadi s'adressant à l'acheteur lui dit: « Jure que tu as soldé ton homme

1. Ce roi de Tlemcen était l'émir Abou-Saïd Otman, fils de Yar'moracen, qui régna de 1283 à 1304.

2. La table géographique de M. de Slane (*Traduction de l'histoire des dynasties berbères*, t. I) donne deux principalités de ce nom, l'une appartenant aux Sanhadjiens, l'autre aux Zouaoua. Il est ici question de la première.

3. Les ruines de Pomaria « les vergers » se voient en dehors du rempart, du côté du levant; on les désigne sous le nom d'Agadir, mot berbère.

4. A deux kilomètres de Tlemcen, vers l'est, s'élève au-dessus des jardins d'El-Eubbad, la mosquée de Sidi-Bou-Mediène, dont le portail élégant a été reproduit à l'entrée du palais algérien de l'Exposition universelle de 1878. C'est là, dit la tradition, que les souverains de Tlemcen, oubliant un instant les préoccupations de la politique, venaient jadis converser familièrement avec les anachorètes qui peuplaient cette montagne.

5. Ce passage donne une idée exacte du style déclamatoire d'El-Abdéry.

» en monnaie valable. » Celui-ci n'hésita pas à prêter serment, et le magistrat lui donna gain de cause; mais, quelques jours après, la partie adverse revint au même tribunal, accompagnée de témoins qui déclarèrent avoir vu l'acheteur payer en pièces de Fez, monnaie inférieure à celle du pays. A ces mots, le juge décerna un mandat d'amener contre l'inculpé; il le traita de parjure et le condamna à exécuter le paiement en pièces au titre de l'ordonnance, après avoir retiré l'or qui était refusé... Notre séjour à Tlemcen s'était prolongé jusqu'au 25 de rebil-ouyel. Après avoir passé sur la gauche de Médéa, nous arrivâmes à Miliana, jolie bourgade, composée d'un groupe de maisons assez considérable et qui ne manque pourtant d'aucun des avantages qui caractérisent les grandes villes. Elle est assise sur le plateau d'une montagne qui va mourir au bord du Chélif. La mosquée dont elle est ornée commence malheureusement à se dégrader et voit s'éclipser la lune dans toutes ses splendeurs... Puis nous arrivâmes à Alger, ville qu'on ne peut se lasser d'admirer, et dont l'aspect enchante l'imagination<sup>1</sup>. Appuyée au bord de la mer, sur le penchant d'une montagne, elle jouit de tous les avantages qui résultent de cette position exceptionnelle: elle a pour elle les ressources du golfe et de la plaine. Rien n'approche de l'agrément de ce panorama. Si ses portes captivent le regard par la beauté de leur structure, ses remparts semblent défier l'ennemi par leur solidité; mais elle est privée de la science, comme un proscrit est privé de sa famille. Il n'y reste plus aucun personnage qu'on puisse compter au nombre des savants, ni un individu qui ait la moindre instruction. En mettant le pied dans l'intérieur de cette cité, je demandai si l'on pouvait y rencontrer des gens éclairés ou des personnes dont l'érudition offrit quelque attrait; mais j'avais l'air de chercher un cheval plein ou des œufs de chameau...

» D'Alger nous nous rendîmes à Bougie. C'est un grand port de mer<sup>2</sup> et une ville forte, dont le nom figure avec éclat dans l'histoire. Bâtie sur des hauteurs escarpées et au fond d'un ravin, elle prolonge ses murailles jusqu'au bord du golfe. La solidité de ses édifices égale l'élégance de leurs formes. Elle est dominée par des avant-postes, qui veillent à sa sûreté; c'est en vain que l'ennemi oserait l'attaquer; la fureur des hordes guerrières viendrait échouer contre ses remparts. Il existe à Bougie une mosquée supérieure en magnificence à tous les temples connus, et dont le minaret peut être aperçu de la pleine mer aussi bien que du continent. Posé en quelque sorte au centre de la ville, ce monument égaye la vue en même temps qu'il remplit l'âme d'un sentiment de bonheur ineffable. Les habitants ne manquent jamais d'y faire les cinq prières obligatoires, et ils l'entretiennent avec le plus grand soin; car cette mosquée, qui leur sert pour ainsi dire de rendez-vous, est un lieu qui tient compagnie

1. On peut voir en Orient, dit M. X. Marmier, beaucoup de villes construites dans le genre d'Alger, maisons carrées comme des dés, façades blanchies à la chaux, galeries à terrasses; mais je n'en connais pas une qui présente, comme celle-ci une masse si imposante de constructions, si serrée et si compacte, qu'on la dirait taillée d'un seul bloc dans une carrière de marbre. Et lorsqu'on pénètre dans son enceinte, c'est bien le tableau le plus bizarre, le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer.

2. Sous les dynasties berbères, le port de Bougie commençait entre la Kasba et le Parc-aux-Bœufs, dans l'endroit connu encore de nos jours sous le nom de *Dar-es-sanaa*, arsenal maritime; il était formé par un large îlot, qui contournait les assises de la Kasba, passait sous la ville, et arrivait enfin à la hauteur du fort d'Abd-el-Kader.



à l'homme comme un être animé. Bougie est une des plus anciennes capitales de l'islamisme, elle est peuplée de savants illustres<sup>1</sup>...

» De Bougie, nous allâmes chez les Beni-Ourar, puis à Mila; et dans chacune de ces localités, mes yeux n'aperçurent que des monceaux de ruines dont les vicissitudes de la fortune avaient jonché le sol. Ce que j'ai dit de Milliana s'applique parfaitement à Mila et aux Beni-Ourar, qui sont des bourgs sans importance, mais dont le premier est moins animé que le second. Les eaux abondent sur le territoire des Beni-Ourar, ce qui fait que les irrigations n'y souffrent point d'interruption. Mila possède une fontaine, qui se trouve comprise dans l'enceinte des murailles, près de la porte principale, dite de Constantine; elle ne fournit qu'une quantité d'eau médiocre. Un mur en pierres de taille entoure le bassin, qui est à dix coudées au-dessous du niveau de la ville. Quoiqu'il en soit, il n'y a autre chose à remarquer à Mila que l'eau et les constructions anciennes<sup>2</sup>...

» Enfin, nous aperçûmes la ville dont les catastrophes ont épuisé les ressources, et à laquelle les destins ont refusé leur protection : la ville admirablement posée au milieu d'une contrée fertile, Constantine, en un mot. Dieu veuille guérir ses blessures et soulager sa population des maux que la fortune a fait peser sur elle! C'est une cité intéressante et fortifiée magiquement; mais, hélas! les vicissitudes du temps l'ont avilie; ses parterres ont été flétris par le souffle du malheur et par des sinistres épouvantables; elle est devenue comme une femme charmante revêtue de haillons, comme un guerrier que ses blessures empêchent de soulever ses armes. Il semble qu'on l'entend crier : Ah! si quelqu'un voulait me secourir!... Constantine renferme de beaux restes d'antiquités et des édifices d'une structure prodigieuse, la plupart en pierres de taille. L'expression manque pour en faire la description. Pareil au bracelet qui entoure le bras, un fleuve, grondant au fond d'un ravin inaccessible, enserre le rocher qui la supporte, et il la défend comme les monts escarpés défendent le nid du corbeau; mais les armures les mieux trempées et les pics les plus élevés sont incapables de repousser les coups du sort. A Constantine, je n'ai vu qu'une personne qu'on pût citer pour son érudition; c'était le cheikh Abou-Ali Ben-Bâdiss. Ayant été mis en rapport avec lui, je lui demandai s'il connaissait le littérateur Ibn-el-Fekoun de Constantine; il me raconta que dans sa jeunesse il avait eu l'avantage de le voir, mais il ne sut préciser ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Quoique j'eusse à cœur d'entendre réciter le petit poème que cet élégant versificateur avait composé sur son voyage au Maroc, je dus me contenter de lire la copie qu'il en avait faite pour le cheikh Ibn-Merdekhe, lors du passage de ce dernier à Constantine.

» Dône, où les occupations du voyage ne nous permirent pas d'entrer, est

1. C'est pendant la période berbère que Bougie fut un foyer de science non moins renommé que Tlemcen et Tunis.

2. Mila, l'ancien *Milevum*, fit partie des colonies cirtéennes, qui par la réunion de leur territoire représentaient celui que César avait donné à Sittius et à ses partisans; elle fut le siège d'un évêché, qui compte parmi ses évêques saint Optat, l'un des Pères de l'Église les plus vénérés. C'est aujourd'hui une ville kabyle ou l'enchevêtrement des matériaux de toutes les époques promet, quand on entreprendra des reconstructions, des documents précieux pour l'histoire de la domination romaine.

une cité qui semble une victime des coups du sort. Ses plaines, qui s'épanouissent au soleil dans une heureuse fertilité, ont été repliées par la main impitoyable des catastrophes. Du côté de la terre, les yeux se perdent sur un vaste horizon, et, du côté de la mer, la vue se noie dans l'immensité des flots. Que dire ? On se sent le cœur serré en contemplant l'aspect lugubre que le destin a répandu sur la ville de Dône.

» Il s'y passa un fait étrange lors de notre arrivée. Un bateau chrétien, dont l'équipage ne s'élevait pas en tout à vingt hommes, tenait la ville bloquée; les matelots avaient même capturé dans le port plusieurs habitants, dont on négociait la rançon. Ah ! que Dieu daigne être propice aux vrais musulmans !...

» Ensuite, nous nous arrêtàmes à Badja<sup>1</sup>, ville que la fortune a abreuvée de l'amertume des conflits, et dont le sein fut déchiré par la main des oppresseurs. Tant de désastres se sont succédés dans cette cité populeuse, qu'elle ressemble aujourd'hui à un désert. L'imagination est affligée autant par l'aspect désolant qui y règne, que par l'avilissement auquel elle a été réduite. Ses habitants n'osent pas se montrer sur les remparts, tant les Arabes des environs leur inspirent de terreur. Les enterrements s'y font les armes à la main. Comme je ne restai dans cette localité qu'une seule journée, je n'eus pas le temps de l'examiner en détail. Badja possédait, à cette époque, un seul savant digne de ce nom : c'était le cheikh Ibn Mohammed Ettalibi. Sa pensée tout entière s'était appliquée à l'étude raisonnée de la langue arabe, étude si difficile; il s'était procuré la plupart des ouvrages de grammaire et avait rassemblé dans sa bibliothèque une foule de documents relatifs à la matière. J'ai vu chez lui une collection de livres, dont le choix fait honneur à son goût. J'eus l'avantage d'expliquer devant lui des passages du *Mokarrab*, qui est un traité classique de rhétorique.

» Nous arrivâmes à Tunis, but élevé de toutes les aspirations, centre où converge la flamme de tous les regards, rendez-vous des voyageurs de l'Orient et de l'Occident. C'est là que viennent se rencontrer les flottes et les caravanes. Vous trouverez là tous les avantages que peut désirer l'homme. Voulez-vous aller par terre ? voici des multitudes de compagnons de route. Préférez-vous la mer ? voilà des vaisseaux pour toutes les directions. Tunis s'est fait un diadème dont chaque fleuron est un faubourg, et sa banlieue ressemble à un parterre sans cesse rafraîchi par la brise. Si vous venez à ses abreuvoirs, elle éteindra votre soif; si vous avez recours à ses ressources, elle a de quoi guérir vos maux. Quelque branche de la science que vous recherchiez, vous êtes sûr de l'y trouver; quel que soit le caprice créé par votre imagination, vous aurez le bonheur de le satisfaire à Tunis. Les habitants de cette ville cultivent les sciences avec succès; quelques-uns d'entre eux, les calligraphes, décourageraient la gazelle par la rapidité de leur *calam*. Presque tous sont enclins à l'amitié. Tunis surpassait toutes les cités par l'architecture de ses monuments<sup>2</sup>. Sa puissance et

1. Sur le territoire de la Tunisie, la *Yacca* de Salluste. Plutarque et Procope écrivaient Βάγξ. Pline dit *Oppidum Vagense*.

2. Les meilleurs livres à consulter pour la description de Tunis sont ceux d'Ibn Chemma, d'Ibn Chebbat, d'El-Bekri, d'Ibn-abi-Dinar, du cheikh Ettidjani, de Loulouï Ezerkechi et d'Ibn Konfoud.

sa gloire la placent comme une souveraine au-dessus de ses rivales les capitales du levant et du couchant. Si Tunis avait le don de la parole, elle dirait :

- » Quand il me plaît, je vois la gazelle bondir à travers le désert, ou je contemple les poissons dans le sombre azur des flots.
- » C'est dans l'enceinte de mes remparts que viennent incessamment se reposer les convois de pèlerins.
- » Car je suis l'échelle du temple antique, l'échelle par où l'on s'élève jusqu'à la voûte des cieux. »

» Tunis offre un développement immense; elle compte un grand nombre d'édifices d'une structure imposante. La plupart des maisons, bâties d'ailleurs en pierres de taille, ont des portes avec seuil et encadrement de marbre, tant cette matière y abonde. On entre dans la ville par plusieurs portes, et chacune de ces issues s'ouvre sur un faubourg presque aussi spacieux que la cité elle-même. Je ne crains pas d'affirmer que, si Tunis était baignée par une rivière, elle régnerait sans conteste sur les capitales du monde musulman. Malheureusement l'eau y est excessivement rare, et la population n'a d'autre ressource que celle de la pluie qui est recueillie dans les citernes de chaque maison. Quant à l'aqueduc du mont Zaraouâne, l'eau qu'il apporte est destinée au palais et au parc du sultan; on n'en distrait qu'une médiocre quantité pour le service de la mosquée de l'Olivier « Djama ez-zeitouna », où elle arrive par des conduits en plomb. Il est permis aux étrangers, comme aux personnes qui ne possèdent point de réservoir, d'aller faire leur provision dans cet établissement, ce qui donne lieu à un encombrement perpétuel.

» Mosquée de l'Olivier<sup>1</sup>. — Cette mosquée, qu'on peut ranger parmi les plus belles maisons de prière, est construite avec élégance et parfaitement éclairée. Autour du parvis ou cour intérieure, qui est à ciel ouvert « *fedha* », circule une galerie couverte « *meskof* ». Des troncs d'arbres façonnés en manière de colonnes sont plantés d'espace en espace dans le parvis; ils soutiennent par des anneaux de fer des câbles qui vont se rattacher à la toiture et servent à former, avec de grandes pièces de toile cousues ensemble, des tentes sous lesquelles s'abritent les fidèles, tous les vendredis, durant la saison des chaleurs.

» Aqueduc de Carthage. — Cette construction antique, qui est l'œuvre des Romains, doit être comptée parmi les beaux monuments du monde. L'eau vient des hauteurs situées au midi, et n'arrive à Tunis qu'après avoir traversé, dans un parcours de deux journées de marche et peut-être plus, des vallées et des montagnes escarpées. Pour obtenir un niveau parfait, il a fallu percer des collines et des rochers; il a fallu jeter sur les bas-fonds des ponts à plusieurs étages et construits en pierres de grand appareil. L'aqueduc passe derrière les remparts; puis, prenant la direction de l'ouest, il va aboutir aux ruines de Carthage, ce qui fait encore une distance de douze milles arabes.

» Carthage, que les écrivains arabes désignent sous le nom de Moallaka, a été une des villes les plus belles de l'antiquité; si l'on en juge par les restes de son aqueduc, ses édifices devaient avoir une certaine splendeur. Ses carrières

1. La salle principale de cette mosquée renferme une riche bibliothèque qui a été fondée par les princes de la dynastie hafside (Beni Hafs).

sont renommées : de tout temps on en a tiré du marbre pour toutes les cités de la Tunisie, sans jamais les épuiser. Aujourd'hui, Carthage est en ruines, il n'y demeure pas une âme. Les Tunisiens vont s'y promener de temps à autre, autant par curiosité que par dévotion<sup>1</sup>. Les arcades qui se dressent entre les deux villes sont hors de service. Cet aqueduc, que la solidité et l'élégance de son architecture mettent au-dessus de toute description, est généralement désigné par le nom de *Hanaya*. Si l'on en croit la tradition, il aurait coûté aux Romains quatre cents ans de travaux et d'efforts; mais cela me paraît une exagération. El-Bekry est plus digne de foi, quand il affirme qu'il n'a pas fallu plus de quarante ans pour dresser la maçonnerie et niveler parfaitement la conduite d'eau, eu égard au génie des Romains et aux immenses ressources dont ils disposaient. Un des émirs de Tunis, le frère du prince régnant<sup>2</sup>, s'étant vu dans la nécessité de faire réparer quelques arches, aux abords de la ville, afin d'y amener les eaux dont le cours s'était trouvé interrompu sous le règne de son prédécesseur, s'épuisa pendant plusieurs années en efforts inouïs, sans atteindre à la perfection de l'œuvre ancienne. Tout ce qu'il put faire avec ses faibles moyens, ce fut d'exécuter quelques raccords dans la maçonnerie.

» Tunis (Dieu veuille la faire prospérer!) est encore une cité importante et la métropole de l'Ifrikia, malgré la faiblesse de son gouvernement, qui incline vers la ruine. Quiconque a fréquenté les Tunisiens ne tarit pas sur leur éloge... (Qu'il vous suffise de savoir qu'il est impossible à un étranger de s'ennuyer à Tunis, parce qu'il est sûr d'y rencontrer des hommes de mérite et des gens d'esprit. Les habitants sont les premiers à vous aborder; ils sollicitent votre société, et vous adoptent de prime abord comme un des leurs. Ils vous choyent et vous comblent de prévenances. Plusieurs notables de la localité, renouçant spontanément à leurs occupations, se mirent à ma disposition pendant tout le temps de mon séjour : ils poussaient l'obligeance jnsqu'à me présenter aux principaux personnages, et sacrifiaient leurs journées entières à me tenir compagnie. Combien de fois m'est-il arrivé de m'adresser à des gens qui ne me connaissaient nullement, pour leur demander mon chemin! Aussitôt je les voyais sortir de leurs boutiques et marcher devant moi; lorsqu'il leur était impossible de me donner le renseignement dont j'avais besoin, ils le demandaient à leurs voisins pour me l'indiquer...)

» Si je n'étais pas entré à Tunis, j'aurais déclaré que la science n'avait laissé aucune trace dans l'Occident, que son nom même y était oublié; mais le Maître de l'univers a voulu qu'il n'y eût pas un endroit de la terre dépourvu d'hommes habiles en toute chose. Aussi ai-je trouvé là un représentant de chaque science, et des personnes se désaltérant à tous les abreuvoirs des connaissances humaines. Sans les mille et un embarras qui sont la conséquence nécessaire d'un voyage, je me serais fait un véritable plaisir de voir tous les lettrés de Tunis. »

Avant de quitter la capitale de la Tunisie, El-Abdery accorde une mention aux docteurs éminents avec lesquels il lui a été possible d'entrer en relation. En arrivant à Kairouan, la ville sainte, il fait la connaissance du savant tra-

1. Dans les ruines et aux alentours se trouvent des *Koubba* vénérées.

2. El-Mostanser était le père et non le frère d'Abou Zakaria.

ditionniste, Abou-Zéïd Eddébar. Tous ces détails sont en effet compris dans son programme. De Kairouan, il se rend à Kâbess, puis aux deux villages de Zouâwa<sup>1</sup> et de Zouagha<sup>2</sup>. Il n'arrive à Tripoli qu'après avoir campé au hameau de Zenzour. A Tripoli, où il ne fit apparemment qu'un séjour de peu de durée, il assiste à une leçon du cadî Ibn Abdesseyd, et discute avec lui sur des articles de la *Sounna*, qui est le code religieux des musulmans.

Le plan que je me suis tracé pour le présent mémoire, n'admettant qu'une esquisse rapide de l'itinéraire d'El-Abdéry, précédée de quelques renseignements sur l'Algérie et la Tunisie, je suis amené tout naturellement à en abrégé la fin, et à ne plus marquer que les noms de lieu avec leurs traits les plus saillants.

Le château de la reine Kahina, autrement dit Kasr Ledjem, attire les regards de notre voyageur, qui le vante comme le monument le plus extraordinaire de l'Afrique septentrionale.

- Route.* De Kasr Ledjem à Mesrâta ;  
 — De Mesrâta à Sort ;  
 — De Sort à Barka.

*Remarque.* S'il faut en croire El-Abdéry, les gens du pays de Barka parlent l'arabe aussi purement que les habitants du Hidjaz. Un enfant de la campagne, s'étant approché du bivac de la caravane, s'écria : *Ya hodjadjon a-maakom cheïon tabiouna-h*, Pèlerins, avez-vous quelque chose à vendre ? Il fit sentir le *fatha* sur le *noun* et un *soukoun* sur le *ha*.

*Route.* Après dix jours de marche, El-Abdéry descend à Alexandrie ; il visite successivement cette ville et le Caire. La peinture qu'il fait des monuments de ces deux villes ne le cède en rien aux descriptions d'Ibn-Datoutah. Seulement, en lisant certains passages de Maçoudi qu'il a intercalés habilement dans sa narration, on ne peut se défendre d'un sentiment de méfiance. Là où l'on espérait trouver des impressions de voyage, on tombe sur des compilations ; tant il est vrai que les musulmans, même les plus heureusement doués sous le rapport de l'imagination, abusent de cette ressource, qui est comme le pain quotidien de leur littérature. El-Abdéry obtient l'autorisation de faire partie de la caravane officielle « *rkeb* ». Cette année-là (1290), les pèlerins étaient relativement peu nombreux, parce que le sultan de l'Égypte était en guerre avec les chrétiens, du côté de Saint-Jean-d'Acre. Les autres années, on comptait en moyenne quatre-vingt mille montures, sans compter les bêtes de somme.

*Continuation de la route.* Berka ; Suez ; Meboûk ; le Puits aux dattiers ; Akbet Ayla, station importante ; El-Menhela ; Mgâret Choâïb ; Euyoun El-Ksâb, Keffafa ou Kouffafa ; El-Oudjh ; Akra ; El-Haoura ; El-Mgira ; Yambo, petite ville du Hedjaz, dans laquelle se tient un grand marché pour le ravitaillement de la caravane officielle ; Eddahna ; Bedr, bourgade célèbre par les tombeaux des martyrs et par la chapelle élevée sur l'emplacement de la cabane où se retira

1. Ettidjani écrit *Zouara*, qui est la bonne leçon.

2. *Zouagha* est le village le plus considérable de la contrée. On y voit un grand nombre de dattiers, et, de là, l'œil peut distinguer quelques édifices de Tripoli, ville qui en est éloignée de cinquante milles environ. *Voyage du cheikh Ettidjani*, trad. par Alph. Rousseau, *Journ. asiat.*, févr. 1853.

le prophète Mohammed, au moment de la bataille; Elbezoua; Rabekh, rivière où les pèlerins font leurs ablutions avant de prendre l'*ihrâm*.

A l'étape suivante, une nouvelle affligeante vint jeter le deuil dans les rangs de la caravane : on apprit que le sultan de l'Égypte, Elmalek Elmansour, avait succombé à une courte maladie, sous les murs de Saint-Jean-d'Acre.

*Route.* Djolfé, rendez-vous des pèlerins égyptiens; Kholayss; Btâue, oasis entourée de palmiers; de Stâne à la Mekke, une demi-journée.

*Remarque.* La Mekke ne pouvait manquer d'être l'objet d'une longue description, tant sous le rapport de l'histoire qu'au point de vue du culte. Notre voyageur s'acquitte de cette tâche avec un soin tout particulier, et termine le chapitre par la réflexion suivante : « Si la terre sainte est privée des bienfaits de la science, c'est qu'elle n'offre aucune ressource à l'étudiant. » A partir de cet endroit, et pour être plus exact, à partir du Caire, le style de l'*Itinéraire* devient plus tempéré, plus clair; la déclamation s'évanouit en quelque sorte. Soit que l'auteur ait spontanément changé de ton, soit que le lecteur ait acquis une plus grande habitude de sa diction, on ne se sent plus si souvent arrêté par ces excentricités lexigraphiques, si appréciées dans les *Medraça* de l'islamisme.

*Retour.* Le retour de la caravane s'opère par Médine, où elle visite le tombeau du Prophète. El-Abdéry ayant composé un poème en l'honneur de Mohammed, le récite devant une assemblée nombreuse au sein de laquelle figurait le docte Alf Eddine. — De Médine à la vallée de Safra; puis Eddahna, Yambo, Akbet Ayla. En cet endroit, les pèlerins rallient le cortège de l'émir Ala Eddine, l'aveugle, et remontent vers la Syrie. A Hazam El-Kahyl, on se prosterne devant les tombeaux d'Abraham, d'Isaak, de Jacob et de Joseph. On s'arrête pendant cinq jours près du mausolée de Loth, qui est situé à l'est de Hazam El-Kahyl, sur une colline au pied de laquelle s'étend un lac aussi agité que la mer. De là, on se rend à Jérusalem, puis à Gazza, et enfin à Sâlehia, qui est la clef de l'Égypte. Arrivé au Caire, notre voyageur s'étant remis de ses fatigues reprit la route du Maroc. Il laissa Damiette sur sa droite et gagna Sendebis, où il fit ses dévotions au sépulcre d'Aïça ben Eloualid; mais, comme il tenait à revoir Alexandrie, il s'y arrêta sept jours et fut logé dans la *medraça* où professait le docteur Zein-Eddine.

La liste des étapes par lesquelles El-Abdéry marqua son retour au Maroc suffira, je pense, pour indiquer la nature des documents géographiques qu'on est en droit de demander à l'*Itinéraire occidental*. La voici en abrégé : Batnane; Kasr Essa'afna; Er-radjol. El-machkouk; El-Haçaçoui; Djarçoun; Mrawa; Zoulmita, un peu sur la droite; Ksar Djalith, sur la frontière occidentale de la province de Barnik; Adjrania; les déserts de Sennâna et de Menhoucha; Sort; Ech-Chebika; Mesrâta; Souiket Ibn Matkoud; Beni Haçan; Lebda (Leptis), ville remplie de ruines curieuses, et près de laquelle on remarque une statue des habitants, mais c'est surtout en temps de pluie que l'animation est extraordinaire, car pour les Beni-Mzâb l'année se caractérise en deux mots : *la rivière a coulé ou n'a pas coulé*. La production des dattes dépasse le chiffre de 800 000 francs, ce qui ferait supposer qu'on vit dans l'aisance au milieu de cette contrée verdoyante. Il n'en est rien, puisqu'un bon tiers des hommes sont obligés d'émigrer pour vivre. Le sort des femmes est chez ce peuple le même que chez

les autres musulmans. Légalement le Mozabite peut épouser quatre femmes, mais il est en général monogame. Tous les enfants apprennent à lire et à écrire le Koran. Bienheureux ceux dont les études sont poussées plus loin !

Les décisions des assemblées municipales « *djema'a* » étant soumises à l'approbation du clergé, il s'ensuit que le pouvoir séculier se trouve sous la domination de l'autorité religieuse. Parmi les peines infligées par le code local, on remarque la *tebrîâ*, qui n'est autre chose que l'excommunication. Nous voulons bien nous intéresser à ces Mozabites, tributaires de la France et considérés par tout le monde comme des types de probité, mais à une condition, c'est qu'ils cesseront de mettre au premier rang de leurs préoccupations commerciales la traite des négres.

AUG. CHERBONNEAU.





# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ALGER

Cinquième Année — 1900 — 2<sup>me</sup> Trimestre

---

## ITINÉRAIRES

ENTRE

# TRIPOLI ET L'EGYPTE

*Extraits des relations de Voyage d'El Abderi, El Aiachi, Moulay Ah'med  
et El Outilani*

---

La traduction d'une faible partie des voyages d'El Aiachi et de Moulay Ah'med, donnée, en 1846, par M. Berbrugger, dans le volume IX de l'Exploration scientifique de l'Algérie, a montré quelle mine de renseignements précieux intéressant la géographie, l'histoire, l'ethnographie et l'archéologie de l'Afrique septentrionale contenaient les relations de ces auteurs musulmans.

En 1854, M. Cherbonneau a publié à son tour, dans le journal asiatique, des extraits du voyage d'un autre pèlerin marocain, El Abderi, suffisants pour donner une idée de la valeur de cet ouvrage.

La partie traduite par M. Berbrugger ne concerne que le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Il arrête et reprend à Tripoli les itinéraires d'aller et retour d'El Aiachi et de Moulay Ah'med.

Dans l'analyse de M. Cherbonneau, on ne trouve sur le voyage d'El Abderi, à partir de Tripoli, que des indications très sommaires.

J'ai pensé qu'il serait utile pour la géographie africaine de donner les itinéraires de ces voyageurs de Tripoli à Alexandrie et au Caire.

Les renseignements précis et détaillés que fournissent surtout El Aiachi et Moulay Ah'med sur la route suivie par les pèlerins du Mar'eb pourront servir à relier les travaux anciens d'El Iak'oubi, Ibn Haoukal, El Bekri, El Edrisi, Aboul Feda et autres auteurs musulmans du moyen âge aux explorations modernes de Della Alla, Scholz, Pacho, Beechey, Barth et Rohlf, dans les régions encore imparfaitement connues du littoral oriental de la Tripolitaine, de la

grande Syrte, de la Cyrénaïque Tellienne et Saharienne et de la Marmarique.

Le plan de mon travail, destiné à être présenté à la Société de Géographie d'Alger, ne me permettait pas de donner une traduction complète des relations de nos voyageurs.

Je me suis donc borné à résumer leurs récits dans la forme la plus simple, en élaguant tout ce qui me paraissait être sans intérêt pour la Géographie.

Après de longues hésitations, je me suis décidé à dresser, comme complément indispensable de mon analyse, une carte des itinéraires suivis par nos pèlerins.

Je n'ai pas besoin de dire que, malgré tout le soin que j'y ai apporté, je ne la donne pas comme un travail d'une précision définitive. Ceux qui savent combien sont rares et difficiles à trouver pour ces régions les documents ayant une valeur géographique réelle et pouvant servir de base solide ne s'étonneront pas de me voir faire des réserves à ce sujet.

### Itinéraires d'El Abderi

La relation du cheikh Moh'ammed ben Moh'ammed ben Ali ben Ah'med ben Messoud El Abderi est connue sous le nom d'*Er Rih'la El Mar'ribia*.

Le manuscrit que je possède a été copié sur un exemplaire appartenant à un T'aleb de Constantine et collationné sur celui de la Bibliothèque universitaire d'Alger. Il ne comprend pas moins de 180 folios.

Moins précis qu'El Aiachi et Moulay Ah'med qui viennent trois et quatre siècles après lui, El Abderi ne consacre que quelques pages à la partie qui nous intéresse, sans donner les étapes successives de sa route entre Tripoli et Alexandrie.

C'est un maître de la langue arabe qui ne manque pas une occasion de se livrer à des exercices littéraires et qui réserve surtout sa pompeuse rhétorique pour les centres de l'Islam où la science est en honneur.

Il voit les choses de haut et s'arrête rarement aux détails géographiques.

Il est lâcheux qu'il n'ait pas employé son talent à décrire plus

longuement la partie de son voyage entre Tripoli et Alexandrie. Sa relation aurait offert un intérêt tout particulier, parce que, seul parmi les voyageurs qui nous occupent, il traverse une partie de la Pentapole Libyque, en suivant la route du Nord, au lieu de franchir directement les solitudes qui s'étendent au Sud du djebel El Akhdhar, entre le fond de la grande Syrte et le golfe de Bomba.

Son voyage ne manque cependant pas d'intérêt ; on ne peut lui reprocher que le défaut de précision au point de vue purement géographique.

J'ai dû indiquer sur la carte une partie de son itinéraire spécial, dans le Nord du pays de Bark'a, par des pointillés, tracés approximativement, n'ayant eu pour guides que deux ou trois points de repère suffisamment fixés.

### Du Maroc à Alexandrie

Parti de l'Alah'a, région voisine de Mogador, le 25 Doul K'ada. 688 de l'hégire (10 décembre 1289 de l'ère chrétienne) El Abderi, après avoir visité Tlemcen, Miliana, Alger, Bougie, les Beni-Ourar, Mila, Constantine, Bone, Béja, Tunis, El K'airouan et Gabès, gagne Tripoli en passant par Zouara, Zouar'a et Zenzour.

Il n'indique ni la date de son arrivée à Tripoli, ni la durée de son séjour dans cette ville ni la composition de la caravane avec laquelle il va franchir les solitudes qui le séparent de l'Égypte habitée.

Comme dans toutes les localités importantes qu'il a traversées, il s'inquiète avant tout de l'état des sciences musulmanes et se met en quête des lettrés dont le contact pourrait lui offrir quelque intérêt.

Il assiste à un cours de droit professé par le K'adhi Abou Moh'ammed Abul Allah ben Es Seyd et déclare n'avoir compris qu'avec peine la leçon de ce prétendu maître dont il relève en détail les erreurs d'enseignement, non par vanité, dit-il, mais pour prouver à ses lecteurs en quel état de décadence la science est tombée dans cette région.

Il cite comme monuments dignes d'être remarqués la mosquée principale de la ville et la grande Médersa.

Mais son attention est surtout attirée par un antique édifice, bâti en voûte, à la porte de la mer (Hab-el-Bah'r), qui me paraît être l'arc de triomphe de Marc-Aurèle.

Il est construit avec une remarquable solidité en énormes pierres de taille placées symétriquement jusqu'au sommet et ornées de sculptures merveilleuses. Ces pierres sont si parfaitement ajustées qu'on n'a employé aucun mortier pour les joindre.

On admire leur remarquable disposition à la base de l'édifice et on s'étonne encore plus de les voir placées à une telle hauteur, malgré leur dimension.

À l'endroit où repose la voûte, se trouve un bloc de forme arrondie si admirablement fouillé de sculptures qu'on reste stupéfait d'un pareil travail.

Une seconde voûte s'élève sur la première, à côté de hautes constructions.

La voûte inférieure a une porte bouchée, sur les côtés de laquelle on voit deux lions, sculptés également dans la pierre et se faisant face. Chacun d'eux a des rênes tenues par un personnage debout derrière lui qui semble maintenir la bête avec la plus grande force.

« Il y a peut-être là, ajoute El Abderi, une allégorie dont le sens mystérieux échappe et reste ignoré. »

A ce propos, notre voyageur rappelle que l'Ifrik'ia est couverte de vestiges admirables laissés par les anciens. Il cite le château de la Kahina ou K's'ar *Lidjem* dont il parlera à son retour, puis la *Menara* située à une étape à l'ouest d'El K'airouan.

Ce monument circulaire, bâti en pierres de taille, est si solide qu'il semble ne former qu'un seul bloc. On dirait un cylindre taillé dans le bois. Le pourtour supérieur de l'édifice est entouré, comme d'un collier, de pierres taillées dont les bords en saillie sont si minces qu'elles semblent tranchantes.

Le sommet du château est garni de tous côtés par des rocs arrondis, taillés et creusés pour laisser un passage à l'eau, qui forment de vastes, solides et magnifiques gargouilles.

Les traces laissées dans ces régions par les peuples disparus montrent quelle était leur puissance. Elles offrent un triste contraste avec l'état actuel de ces pays désolés où l'on ne voit partout que ruine et désorganisation. Il est impossible de se faire une idée de l'œuvre de destruction accomplie par le temps. C'est en s'exposant à tous les dangers qu'on affronte ces solitudes, habitées seulement par des Arabes grossiers et rapaces, plongés dans l'impiété, toujours en révolte contre Dieu et leurs semblables et incapables de distinguer le mal du bien. Dépouiller le pèlerin semble être pour eux un devoir. Des hauteurs qui dominent leurs déserts, ils guettent le voyageur et fondent sur lui comme le faucon sur l'oiseau.

### De Tripoli à Alexandrie

El Abderi, après avoir quitté Tripoli, signale sur la route qu'il suit *Mes'rata* (مصراتة) qui est trop peu de chose pour mériter une description. Les châteaux qui s'y trouvent offrent de loin un bel aspect : mais en y arrivant, on constate que ce sont des demeures sans habitants.

On franchit ensuite les *Sebakh*, région affreuse, dont la vue trouble l'âme la plus ferme et dont les eaux affaiblissent les corps les plus solides.

Après de longues fatigues, on aperçoit les K's'our de *Sort* (سورت), qui semblent dire au voyageur : « Notre force est devenue faiblesse ; nous avons un nom, mais ce nom ne désigne plus rien. »

Cette dénomination s'applique à plusieurs K's'our assez éloignés les uns des autres. Le premier est *Ech-Chebika* (الشيخة), qui est le plus peuplé ; le dernier est *El Medina* (المدينة), auquel on donne plus particulièrement le nom de *Sort*. Ce ne sont en somme que des

lieux presque déserts, habités seulement par des arabes et des gens dont il n'y a pas à faire cas.

El Bekri, dans ses *Masalik*, dit que *Sort* est une grande ville sur le bord de la mer avec jardins, palmiers. Il fait la même description d'*Adjedabia* (الجدابية) qui est à dix étapes plus loin.

El Abderi déclare qu'il n'a vu là ni palmiers, ni jardins ; si cela a existé, tout a maintenant disparu. Peut-être El Bekri a-t-il entendu dire qu'on trouvait des dattes dans ces localités et en a-t-il conclu qu'il y avait des palmiers.

Les dattes constituent en effet le principal aliment des habitants de *Sort* et d'*Adjedabia*, mais elles y sont apportées d'ailleurs.

On traverse ensuite les régions de *Senana* (سنانة) et de *Menhoucha* (1) (منحوشة), déserts où le voyageur, toujours en garde contre les bandes de pillards qui les parcourent, ne peut goûter aucun repos. L'eau y est rare et impotable.

Après des fatigues inouïes et désespérantes, on atteint le pays de *Bark'a* (بركة), le plus redoutable à traverser, celui où on éprouve des souffrances comparables à celles du voyageur altéré qui ne trouve pour étancher sa soif que de l'eau saumâtre.

Cette région est parcourue par des arabes grossiers, mais qui font bon accueil aux hôtes et n'attaquent que rarement les pèlerins.

Ils ne procèdent dans leurs transactions que par échange ; ni les dirhems ni les dinars n'ont cours chez eux. Un des pèlerins du *rekeh* ayant marchandé un chameau dont il offrait un chamelon et deux dinars, le propriétaire lui dit : « Je ne ferai pas entrer dans ma tente ce qui n'est jamais entré dans la tente de mon père et de mon aïeul. »

On ne peut se procurer des vivres chez eux qu'en leur donnant en échange d'autres denrées ou des objets divers.

Chose étonnante, leurs femmes, dont ils se servent dans leurs opérations commerciales, ont l'habitude de porter une petite pièce d'étoffe appelée *hourk'el*, qui leur couvre juste la figure. Elles se mêlent aux hommes la tête découverte, les côtés et les pieds nus, n'ayant souci que de cacher leur visage, comme si c'était la seule partie honteuse de leur corps. Cette sorte de voile qu'elles ne quittent

(1) Ces deux noms ne figurent pas dans les itinéraires d'El Aiachi, de Moulay Ah'med et d'El Ourtilani. Menhoucha est citée par El Edrisi, comme une aiguade située à trois journées de K's'ar El A'ich, sur les bords de la mer. Elle paraît pouvoir être identifiée avec l'aiguade d'El Manâm indiquée comme un point important en raison de son excellente eau. Parho cite une fraction des U'Ati portant le nom de Senana.

jamais est bientôt couvert d'une hideuse couche de crasse et devient « plus sale que l'honneur d'un homme vil, plus horrible que le visage de satan le lapidable ».

Dans toute l'étendue du pays de Bark'a, El Abderi déclare n'avoir rien vu qui réjouisse les yeux, sauf cependant une demeure creusée dans le roc, en un endroit désert situé entre Er-Radjel El Meehik'onk' (الرجل المشقوق) et le K's'ar des S'afena (1) (قصر الصعاجنة).

Elle est taillée dans la pierre dure, à la base d'une montagne à la façon d'une belle maison, avec un banc fait d'une roche auprès de l'entrée.

À droite et à gauche se trouvent des sortes de grottes semblables à des chambres non achevées.

Quand on a dépassé la porte, on entre dans une belle et vaste pièce voûtée, de forme carrée, ornée de sculptures étonnantes. Un banc de pierre partant de la porte fait le tour de la salle. En face de l'entrée, des marches taillées dans le roc mènent à une autre grande pièce. C'est un admirable travail qui est au-dessus de toute description.

El Abderi a vu, en un autre point du pays de Bark'a, des monuments du même genre dont il parle dans son itinéraire de retour.

*Bark'a* est, d'après El Bekri, une ville ancienne, bâtie par les Grecs et qu'ils appelaient Antabolos ce qui en langue grecque signifie « cinq villes », comme *Trablés* ou *Al'rabolos* signifie « trois villes ».

Il n'y a plus actuellement de centre qui porte le nom de *Bark'a*, ni d'autre ville connue dans cette région, sauf *Tolmeïtha* (طلميثة) Ptolemaia, Ptolemaïs, qui est une cité ancienne. On ne sait si c'est *Bark'a* ou une autre localité.

*Bark'a* n'est plus aujourd'hui que le nom d'une région et non d'une ville.

Les gens du Mar'reh englobent dans cette dénomination le pays qui s'étend d'*Aïn Ak'ian* (عين اكيان), à l'Ouest d'*Adjedabia*, jusqu'à Alexandrie, soit environ quarante étapes.

Quant aux habitants du pays, El Abderi a constaté qu'ils n'appliquaient ce nom qu'à la région située entre *El Hus'oui* (الحصوي) à l'Est, et *Herenik'* (هرنيك', Hérénice) à l'Ouest, qui est à la limite du pays boisé. D'*El Hus'oui* à *El Ak'aba El Kebira* (العقبة الكبرى),

(1) J'ai cru pouvoir identifier le K's'ar Es'-S'afena avec le *Saffneh*, signalé par Pacho, à une heure et demie à l'Ouest de *Djans* (Pacho, voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque, p. 158; V. dans le même ouvrage la carte de la partie orientale de la Pentapole Libyque).

c'est *El Bal'nau* (البطنان): plus loin, jusqu'à Alexandrie, ce sont les deux *Ak'abas*.

Les arabes de *Bark'a* parlent très purement l'arabe et emploient des formes grammaticales et des expressions de la vieille langue aujourd'hui perdues dans le Mar'eb.

De l'*Ak'aba El Kebira* à l'*Ak'aba Es'-S'r'ira* il y a six journées de marche; Alexandrie est à quatre jours de l'*Ak'aba Es'-S'r'ira*.

Toute cette région est absolument déserte. Elle se termine par le désert d'Aouïbia (أوبية, désert de Lybie) qui est le plus pénible à traverser.

Si le voyageur n'était soutenu par l'espoir d'arriver aux villes du prophète, il n'oserait jamais affronter d'aussi affreuses solitudes.

On se repose de toutes les horreurs en atteignant Alexandrie.

Suit une description pompeuse d'Alexandrie, du phare, de la colonne des piliers et des différents monuments de cette ville.

#### Itinéraire de retour d'El Abderi. D'Alexandrie à Tripoli

Après avoir accompli les cérémonies du pèlerinage et la visite des lieux saints à la Mekke et à Médine, El Abderi se rend à Jérusalem. Il visite *Ghaza* et passe pour la seconde fois au Caire et à Alexandrie. Il reprend de là la route de l'Ouest, en suivant à peu près le même itinéraire qu'à l'aller jusqu'à *El Ak'aba Es'-S'r'ira*.

Pour arriver à *El Ak'aba El Kebira*, il prend le chemin de gauche qui est plus pénible, en raison de la rareté de l'eau et de la profondeur des puits.

La caravane reprend ensuite l'itinéraire de l'aller jusqu'à la région d'*El Bal'nau*, passe au *K'sar Es'-S'áfena* (كسر الصعافنة), à *Er-Radjel El-Mechk'ouk* et à *El Has'oui*, puis suivant la route qui est entre le Sud et la *Raba*, elle atteint *Abou Chemal*, source abondante et pure, *Djarsoun* (جارسون) et *Meraoua* (مرأوة), après avoir laissé à droite le chemin d'*El Merdj* (المرج), *K'oubbet Haïb* (قبعة حبيب) et *T'olmeïtha*, qui est la capitale de la région de *Bark'a* et le port de ses navires.

Entre *Djarsoun* et *Meraoua*, El Abderi signale de hautes collines, autour desquelles sont creusées et taillées dans la roche dure des habitations d'un travail et d'une solidité remarquables.

Il visite auprès de la route une de ces excavations qu'il trouve aussi bien disposée qu'une belle maison.

À droite de l'entrée, on voit une pièce remarquable, destinée à

servir de cuisine, à gauche une autre chambre creusée pour le lavage et les lustrations.

Une belle et vaste salle, ornée de magnifiques sculptures, fait face à la porte.

Tous ces moulicules sont remplis d'habitations taillées de la même manière dans le roc.

De *Meraoua*, El Abderi passe à Sousa (1) (سوسة), château ruiné, situé sur une hauteur d'où l'on embrasse une vaste étendue de pays. On y trouve des citernes destinées à recueillir les eaux de pluie, si profondes et si nombreuses qu'il est rare de les trouver à sec.

En avant, dans la même direction, sont les puits d'*El Mias* (المياس) qu'El Abderi laisse à gauche.

On atteint ensuite le territoire de Berenik', région excellente pour la culture. Il comprend de nombreux K'sour dans lesquels les Arabes emmagasinent leurs provisions. Le premier de ces groupes s'appelle El K'amanis (الامانيس), singulier d'El K'emines (العميس). Il est formé par trois bourgades voisines les unes des autres. Ces dénominations sont étrangères à l'arabe.

On passe ensuite à K'sar Djalit' (قصر جليط), qui est le point extrême de la région de Berenik' du côté de l'Occident, puis à *Adjedabia*, antique château qui a les dimensions d'une grande et haute maison.

Certains historiens disent qu'on y trouve de l'eau courante et des palmiers. — On n'y voit plus actuellement qu'un seul château encore debout dans un endroit désert sans eau vive et sans aucun arbre.

On arrive ensuite à *Aïn Ak'ian*, eau potable qui sort d'une terre sablonneuse et blanche. C'est ce point que les gens du Mar'reh considèrent comme la limite de *Bark'a*, contrairement à l'usage des habitants du pays; ceux-ci ne donnent ce nom qu'aux terres boisées et régions voisines s'étendant entre *El K'amanis* et *El H'as'oui*.

La caravane traverse ensuite la campagne de *Senanu*, passe à *Menhaoua*, à *Sort* et à *Ech-Chebika*, dernier K'sar de *Sort*. Elle continue, de ce point, à suivre son itinéraire d'aller et atteint Mes'rata, K'sour peuplés dont le dernier, dans la direction de l'Ouest, est *Souik'et Ibn Met'koud* (2) (سويقة ابن متكود).

(1) D'après la direction de l'itinéraire, ce n'est pas El Mersa Sousa (ancienne Apollonie), qui était le port de Cyrène.

(2) El Ebrisi, description de l'Afrique et de l'Espagne, par Dozy et de Goeje, p. 155 et 158. V. sur les variantes de *Met'koud*, René Basset, les sanctuaires de Djebel Nefousa, p. 73 et suiv.



Elle atteint le village des *Beni Hassan* (1), où se trouve un groupe de population assez nombreuse.

Entre cette localité et *Mes'rata*, il y a dans le *Sah'el*, des villages peuplés et d'anciens châteaux.

C'est dans cette partie du littoral qu'est située la ville de *Lehda* (لهدا, Leptis), antique cité dont les monuments et les constructions en ruines sont encore des plus remarquables; — on y trouve des colonnes et des plaques de marbre qu'il est impossible de décrire. Près du chemin, on peut voir une statue de marbre représentant une femme.

Cette ville était sans doute la capitale d'un royaume; actuellement, elle est absolument en ruines et ne contient qu'une population peu nombreuse.

Au Nord des *Beni Hassan*, habitent les *Mesellata* (مسلاتة), honnêtes gens qui accueillent avec honneur les pèlerins.

Arrivée à Tripoli, où El Acheri paraît n'avoir fait qu'un court séjour, avant de reprendre la route de son pays.

## Itinéraires d'El Aïachi



Le voyage d'El Aïachi a été publié récemment à Fez en deux volumes lithographiés, formant un total de près de neuf cents pages.

L'édition est loin d'être parfaite et il serait facile d'y relever en quelques pages seulement un assez grand nombre d'erreurs de copie.

Elle a au moins l'avantage d'être accompagnée de tables détaillées qui facilitent les recherches dans cette volumineuse relation.

M. Herbrugger, qui n'a eu à sa disposition pour son travail que des manuscrits défectueux, fait partir El Aïachi de son pays le jeudi, 1<sup>er</sup> Rebiâ second 1073 et donne comme correspondance de cette date hégirienne le 2 novembre 1662.

Il y a là une double erreur. D'abord, le 1<sup>er</sup> Rebiâ, second 1073, concorde avec le lundi, 13 novembre 1662. En second lieu, ce n'est pas en 1073 qu'El Aïachi entreprend son voyage, mais en 1072. La date de son départ qui a bien lieu le 1<sup>er</sup> Rebiâ second, correspond au jeudi, 24 novembre 1661.

El Aïachi ne reprend pas immédiatement, après sa visite aux lieux saints, la route du Mar'eb. Il séjourne sept mois et demi à Médine, fait de cette ville un autre pèlerinage à la Mekke, visite ensuite Jérusalem et repart d'Alexandrie à destination de Tripoli.

(1) *Guse. Beni Hassan* figure dans El Edrisi, comme étant à 17 milles de Lehda, dans la direction de Mes'rata. (Edrisi, p. 154 de la traduction de Dozy et de Goeje).

Il profite de cette longue station dans le Hedjaz pour étudier complètement le pays et, avec l'esprit de minutieuse observation qui le caractérise, il donne sur la topographie, les mœurs, les personnalités, l'état de la science de cette partie de l'Arabie des renseignements qui offrent à tous les points de vue le plus grand intérêt.

Son itinéraire détaillé de Tripoli au Caire a servi de modèle à Moulay Ahmed et El Ourtilani qui reproduisent souvent des pages entières de sa relation sans y changer un seul mot.

De Tripoli jusqu'au fond du golfe de la grande Syrte et à *Aljedabia*, il suit la même route qu'El Abderi. A partir de Solouk, il marche directement par le Sud du *Djebel El Akhdhar* sur *El-Temimi*, au fond du golfe de Bomba qui marque à peu près la limite entre l'ancienne Cyrénaïque et la Marmarique.

D'El-Temimi, il longe la côte, à distance plus ou moins rapprochée de la mer, jusqu'à *El Omeidatein* (K's'ar Lamaïd) et va en droite ligne jusqu'au Caire.

J'ai cru devoir joindre aux itinéraires d'aller de chacun de nos voyageurs les itinéraires de retour. On y trouvera des répétitions qui pourraient paraître inutiles, mais aussi des indications nouvelles sur la route suivie par les pèlerins à des époques différentes de l'année.

Les trois itinéraires d'El Aiachi, Moulay Ahmed et El Ourtilani se contrôlent et se complètent les uns par les autres.

### De Tripoli au Caire

SAMEDI, 27 REDJEB 1072 (18 MARS 1662)

Départ de Tripoli. Ce même jour, six navires de guerre appartenant à l'émir et portant près de deux mille combattants quittent le port pour aller en course contre les infidèles. El Aiachi et ses compagnons voient là un heureux présage pour leur voyage.

En quittant Tripoli, les pèlerins ont l'habitude d'aller passer la première nuit à *Tadjoura* (تأجورا), mais la caravane étant déjà en retard, on dépasse cette station de plusieurs milles et on va camper pour la nuit à *Sadrat El Achar* (سدرات العشار), au bord de la mer.

DIMANCHE, 28 REDJEB (19 MARS)

La caravane traverse l'*Oued Er-Remel* (وادي الرمل), vallée très fertile dans le haut de laquelle se trouvent des cultures et où les gens de Tripoli et du Sah'el font paître leurs troupeaux au printemps. Souvent même les pèlerins, quand ils prolongent leur séjour à Tripoli, y envoient leurs chameaux sous la garde de bergers.

Elle coupe ensuite ce même jour l'*Oued El Msid* (وادي المسيد), semblable et même supérieur au précédent comme abondance de pâturages. On y trouve toujours de l'eau, été et hiver. La rivière

devient même très grosse à l'époque des pluies, parce qu'elle reçoit dans son cours supérieur les eaux des montagnes de Mesellata.

Campé pour la nuit à plusieurs milles au delà de l'Oued *El Msil*.

#### LUNDI, 20 REDJEB (20 MARS)

Passage à l'Oued *Younout* qui descend des montagnes de *Mesellata* auprès duquel se trouvent des cultures. L'eau y est peu abondante et les pèlerins ne s'y abreuvent qu'en cas de nécessité; on la trouve à droite de la route, en pénétrant un peu dans la montagne. On marche toute cette journée à travers un terrain fertile, boisé, coupé par des ravins difficiles à franchir.

La caravane établit son campement de nuit, au pied du *Djebel En-Neggaza* (جبل النغازة), au bas de la montée. Elle trouve de l'eau laissée par les torrents dans un barrage parfaitement construit, ainsi que d'excellents pâturages et du bois en quantité. Les pèlerins achètent là à des gens de *Mesellata* une huile semblable à du beurre, à très bon marché. Cette huile fabriquée d'une façon toute spéciale est, dit-on, pressée avec de l'eau.

#### MARDI, 30 REDJEB (21 MARS)

On franchit le *Djebel En-Neggaza* qui est la dernière montagne de cette région. C'est le point extrême de l'immense et remarquable chaîne qui n'a pas sa pareille dans le monde comme longueur et largeur. Il n'en est pas de plus fertile, de plus riche en eaux, de plus peuplée, surtout par les tribus berbères. Cette chaîne part de la mer environnante (Océan Atlantique), aux confins du *Sous El Ak's'a*, passe au Sud de *Maroc* où elle porte le nom de *Djebel Deren* (جبل درين), traverse le pays des *Aïl Aiach* (tribu à laquelle appartient *El Aiachi*), se rapproche de la mer dans la région de *Tlemcen*, court ensuite le long du littoral, en s'en éloignant cependant quelquefois sous des noms différents et en formant de nombreuses ramifications qui prennent des dénominations variées, puis vient finir en ce point (*Djebel En-Neggaza*), à la limite occidentale du pays de *Bark'a*.

L'auteur de *Tek'ouïn El Boldan* dit que cette chaîne se termine à cinq journées d'*Alexandrie*. Il semble y englober tout le pays de *Bark'a* et le *Djebel El Akhdhar*, parce que la région de *Bark'a* est plus élevée que le *Fezzan* et se prolonge jusqu'à cinq étapes d'*Alexandrie*. *El Aiachi* pense qu'il est dans le vrai en indiquant,

avec d'autres auteurs, le *Djebel En-Negjaza* comme le point extrême de cette chaîne.

Dans la partie de cette montagne traversée par la caravane, on voit les ruines de nombreuses constructions.

Au pied du versant qui touche à *Sah'el H'umed* (ساحل حamed), se trouve une ville considérable appelée *Lebda* (لبدة, Leptis), ruinée depuis des siècles.

Les restes de cette cité, où l'on voit des constructions énormes, des monuments considérables et, à l'intérieur, des tours bâties en pierres de taille avec la plus grande solidité, ont été en grande partie envahis par la mer.

Partout où s'étend la vue, on aperçoit, au sommet des hauteurs, des tours qui se font face, ce qui fait supposer que tout ce qu'elles englobaient dans leur pourtour ne formait qu'une ville jusqu'à la mer.

Des colonnes de marbre et d'autre pierre s'élèvent dans la mer, entourées par les eaux. Il est donc hors de doute qu'une partie de la ville a été envahie et détruite par la mer.

On transporte à Tripoli, au Caire et ailleurs des quantités de piliers en marbre.

On dit que cette ville fut bâtie par Dak'ious (دقيوس) et qu'après la mort de ce prince elle devint la capitale d'une reine appelée Roumia.

D'autres racontent que Nemrod, trois ans après avoir fondé Damas, envoya son fils dans l'Occident avec mission d'y bâtir une ville. Ce fut lui qui construisit *Lebda* et y amena les eaux de l'*Oued Kadam* (وادي كدام), par un aqueduc dont on voit encore des traces remarquables entre la rivière et la ville. Mais cet oued ne donne plus actuellement qu'une eau peu abondante et fort mauvaise.

Les habitants du pays prétendent que cette eau était abondante et douce à l'époque de la fondation de la cité. C'est lorsqu'elle commença à devenir salée que la population émigra.

Quoi qu'il en soit, cette ville était déjà en ruines quand El Abderi y passa. Il est probable qu'elle a été détruite avant l'Islam, puisque les ouvrages qui relatent la conquête de l'Ifrik'ia n'en font pas mention.

Un habitant du pays raconta à El Aiachi la légende suivante :

Une mortalité inexplicable s'étant produite dans l'Armée du fondateur de *Lebda*, celui-ci, voulant en rechercher les causes, fit ouvrir le ventre des morts. On trouva dans leur cœur un ver qu'on essaya en vain de tuer en employant différentes drogues.

Après avoir épuisé tous les moyens, on eut l'idée de verser sur l'un

de ces vers de l'huile qui avait été apportée de la Syrie dans une fiole. Une seule goutte le fit périr. Le fils de Nemrod, reconnaissant alors que l'huile était le remède au mal qui désolait son armée, fit venir des plantes d'oliviers de la Syrie et ordonna d'en couvrir la région depuis Mesellata jusqu'à Tunis.

Après avoir descendu la pente de la montagne, la caravane campe à *Sah'el H'amed*, grande ville, où se trouvent de nombreux palmiers et oliviers ainsi que des jardins arrosés par des *sanias*. Les dattes que produit cette partie du *Sah'el* sont détestables; on ne peut les conserver qu'en en extrayant le noyau. Elles ne forment plus alors qu'une sorte de peau, sans saveur ni douceur, et ressemblent presque à l'écorce des arbres.

A cette étape, dans la nuit du mardi au mercredi, apparaît la nouvelle lune, marquant le premier jour du mois de Chaban.

El Aïnchi visite auprès du *Sah'el H'amed* le tombeau du vénéré *Sidi Meftah'*, situé sur une hauteur, au bord de la mer.

#### MERCREDI, 1<sup>er</sup> CHABAN (22 MARS)

Départ de *Sah'el H'amed*. On passe non loin de cette localité à l'*Oued Taver'lut* (وادي تارغلات), où l'on voit les vestiges d'une *sania* et de canaux qui amenaient à la ville les eaux d'une source appelée *Aïn Kdam*, d'un travail remarquable. Ils sont creusés dans des pierres de quatre condées, dures comme du silex.

On reste stupéfait devant de pareils travaux et on reconnaît que le temps qui a fait disparaître des hommes capables de telles choses peut tout détruire.

Campé ce même jour à *Zeliten* (زليتن), bourg qui a comme le précédent des palmiers et des jardins, mais moins considérable.

La caravane installe son campement auprès de la zaouïa de *Sidi Abd Es-Salam El Asmer*, saint personnage de la dixième centaine de l'hégire, originaire des *Fouater* (الفاطري), mais fils d'une femme de l'*Oued Dra*.

#### JEUDI, 2 CHABAN (23 MARS)

Départ de *Zeliten*. Campé au delà du premier K's'ar de *Mes'rata*.

#### VENDREDI ET SAMEDI, 3 ET 4 CHABAN (24 ET 25 MARS)

Arrivée, le matin du vendredi, à la zaouïa du Cheikh célèbre, *Aboul Abbas Ah'med ben Ah'med Zerrouk' El Branesi El Fasi*. L'acte de

partage de la succession de ce vénéré personnage communiqué à El Aïachi porte la date des premiers jours de Doul H'édja 913 de l'hégire (avril 1501).

La caravane séjourne à la zaouïa le vendredi et le samedi.

#### DIMANCHE, 5 CHABAN (26 MARS)

Passé au dhoul'ou (moment de la matinée où le soleil est déjà haut sur l'horizon), à *K'sar Ah'med* (قصر احمد), dernier point habité de cette région sur la route que suivent les pèlerins jusqu'à Alexandrie. On visite le tombeau de *Sidi Bou Châïfa* (أبو شعيبَة), puis une grotte très élevée dominant la mer qui a, dit-on, été ouverte par *Sidi El Feredj* (سيد تيب الفرج), dont le tombeau est actuellement dans la région d'Alger (Sidi-Ferruch).

On entre alors dans la région déserte de *Bark'a*.

Après avoir passé à *El Ariir* (العريعر), point où l'on trouve de l'eau excellente, entre la sebkha et la mer, on installe le campement de nuit auprès d'une autre aiguade, appelée *Bou Koudia* (أبو كديَة) en face de *Taourr'a* (تاورغا, Taourgha), entre ce bourg et la mer. *Taourr'a* est isolée à l'entrée du pays de *Bark'a*; on y voit de nombreux palmiers, dont les dattes, sans être bonnes, sont cependant meilleures que celles du Sah'el, ce qui tient à la situation déjà saharienne de cette localité.

#### LUNDI, 6 CHABAN (27 MARS)

On campe pour la nuit près de la *Haïcha*.

#### MARDI ET MERCREDI, 7 ET 8 CHABAN (28 ET 29 MARS)

On traverse la *Haïcha*, sebkha allongée, sur les côtés de laquelle on aperçoit des châteaux en ruines et quelques palmiers dispersés dont la vue serre le cœur du voyageur qui se prépare à affronter les solitudes désolées qui sont en avant. Ils se dressent là comme des têtes de diables, marquant le point extrême des régions peuplées. Par contre, ils réjouissent l'âme du pèlerin à son retour, car ils lui annoncent la fin de ses souffrances et le retour à la vie.

L'eau de la *Haïcha* est salée et amère; elle est passée en proverbe chez les pèlerins. On n'en trouve pas de plus détestable dans le pays de *Bark'a*, sauf à quelques aiguades où l'on se dispense de s'abreuver. C'est une eau croupissante que l'on trouve en de nombreux points

de la *sebkha*, entourés de roseaux. En certains endroits, elle est plus mauvaise qu'en d'autres.

On traverse à la fin de la *Haïcha* une rivière salée, où le sel forme des dépôts qui ne sont ni solides ni liquides.

La caravane campe à Douar *Hassan* (دوار حسان).

#### JEUDI, 9 CHABAN (30 MARS)

On passe à *Hassan*, bassin creusé dans la pierre, où s'accumulent les eaux de pluie. Même quand il est vide, il laisse suinter quelques gouttes qui peuvent rafraîchir la bouche du voyageur altéré.

À côté de ce bassin, on voit des bourgs ruinés dont il ne reste que des vestiges. On les appelle *K'sour H'assan*, du nom de celui qui les a construits.

Ce personnage (Hassan ben Eu-Hôman), avait été nommé emir de l'Ifrik'ia par les Ommyyades. Quand, à la fin du Khalifat des Beni Merouan, les habitants secouèrent le joug des musulmans, il se retira pendant trois ans en cet endroit et y bâtit ces bourgs. C'est de là qu'il partit pour reconquérir l'Ifrik'ia.

Ce même jour, la caravane passe la nuit dans les environs, auprès d'une *sania* qui marque le premier point de la province de *Sort*.

#### VENDREDI, 10 CHABAN (31 MARS)

On va ensuite camper à *Ez-Zafra* (الزعران), aiguade formée par plusieurs puits de bonne eau, au bord de la mer, marquée par des dunes de sable rouge qu'on aperçoit de loin. Derrière ces dunes, du côté de la terre, sont les trois *K'sour* de *Sort*, où les Arabes emmagasinent leurs provisions. Ils étaient presque déserts avant cette année. El Aiachi y a trouvé une petite population laissée à la garde des magasins.

La région de *Sort* est très fertile ; les cultures bien arrosées par les pluies y sont nombreuses. Les Arabes du pays étaient riches ; mais la tyrannie les a dispersés. Ils commencent actuellement à se réorganiser un peu sous la direction de leur chef, Seyd Rouh'ou (سید روح).

#### SAMEDI, 11 CHABAN (1<sup>er</sup> AVRIL)

On passe la nuit à un point appelé *Amkirina* (الحكيرينة), près d'un puits profond.

## DIMANCHE, 12 CHABAN (2 AVRIL)

Passé à l'aiguade d'*El Moleïna* (المدينة), au bord de la mer, puis à une autre appelée *Oumm Es-Solt'an* (أم السلطان). Campé pour la nuit en face de l'aiguade d'*En-Nâïm* (النعيم).

Les pèlerins reçoivent là la visite du chef des Arabes de *Sort*, *Abu El K'ader ben Abd Allah*, surnommé *Seyd Rouh'ou*, qui commande aux habitants de *Sort* et aux Arabes de toute la région jusqu'au *Djebel El Akhdhar*. Ces gens se disent soumis à l'autorité de l'émir *Othman*, mais en réalité, ils sont indépendants. Ils possèdent des maisons et des terres à *Sah'el H'amed*.

## LUNDI, 13 CHABAN (3 AVRIL)

Passé au dhoul'a à *El Ah'mar* (الأحمر).

On fait une provision d'eau de cinq jours afin de pouvoir atteindre *El Mendim* (المديم). Les pèlerins désignent d'habitude ces étapes sous le nom de *Mek'el El Kebrit* (مقطع الكبريت, le gué du soufre), bien qu'en réalité il n'y ait qu'un seul point qui porte ce nom. Dans ce trajet, on trouve de nombreuses aiguades; mais, comme l'eau y est quelquefois peu abondante et saumâtre, les caravanes préfèrent emporter une réserve d'eau plus potable.

Passé ce même jour à l'aiguade d'*El Aouïdja* (العويجة); campement de nuit à *Ech-Chegga* (الشغفة) où l'eau est détestable et chaude. Les pèlerins disent en manière de proverbe: « Cent tisons ardents plutôt qu'une gorgée de l'eau d'*Ech-Chegga* ».

## MARDI, 14 CHABAN (4 AVRIL)

Passé auprès des cultures des *Ouled Sidi Has'er*, marabouts qui font bon accueil aux pèlerins. Ces malheureux placés entre les Arabes de *Sort* et ceux de *Bark'a* sont exposés à toutes les déprédations. Ils sont cependant plus tranquilles depuis que *Seyd Rouh'ou* tient les nomades de la région dans sa main.

La tyrannie, le brigandage et l'injustice ont fait du pays de *Bark'a* un désert. On pouvait marcher autrefois dans cette région pendant deux mois jusqu'à *Alexandrie*, à travers des terres partout peuplées, comme l'attestent les ruines qu'on y rencontre à chaque pas. Au moment de l'Islam, le pays était encore prospère. Il commença à se



dépeupler à cette époque. Lorsque les Arabes des tribus de Hilal quittèrent l'Égypte pour se répandre dans l'Occident, ils s'emparèrent des bourgs et ruinèrent complètement le pays.

Passé ce même jour à une sania pleine en face d'*El Thoudia* (اليهودية, la Juive), puis campé à une autre près d'un r'edir.

*El Thoudia* se compose de vestiges de nombreux bourgs voisins les uns des autres. Les ruines considérables amoncelées en cet endroit indiquent qu'il y avait là un peuplement important. D'après une légende qui a cours parmi les pèlerins, cette ville aurait appartenu à une reine juive qui commandait à une quantité de soldats et de cavaliers. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur de la *Risala El K'achiria* (1) dit être entré une fois dans une ville appelée *El Thoudia*. *El Aiachi* ajoute qu'il ne connaît pas d'autre localité de ce nom dans le Mar'reb.

#### MERCREDI, 15 CHABAN (5 AVRIL)

Départ et passage à *K's'ar El Al'ich* (فصر العيش), puis à l'aiguade d'*El Koh'eila* (الكحيلية). Campement de nuit au delà de ce point.

#### JEUDI, 16 CHABAN (6 AVRIL)

Passage vers la fin de la journée à *Oumm El R'aranik'* (أم العرائيف), aiguade dont l'eau est aussi salée que l'eau de mer. Campé pour la nuit, en avant, dans la Sebkha de *Mek'l'à El Kebrit*, ainsi nommée parce qu'il existe dans le haut de cette Sebkha un gisement de soufre, que l'on recueille dans plusieurs puits sous forme de blocs argileux. On en transporte à Tripoli, au Caire et à Alexandrie.

Les chameliers loués qui accompagnent les pèlerins ont l'habitude de devancer la caravane d'un jour pour aller charger de soufre en ce point leurs bêtes disponibles. Ils rejoignent ensuite à *El Menâm*.

#### VENDREDI, 17 CHABAN (7 AVRIL)

Départ et campement à *El Menâm*, puits de bonne eau qui se trouvent au bord de la mer au milieu des dunes de sable. Il est rare de ne pas trouver d'Arabes nomades en cet endroit.

(1) L'auteur de cette *Risala*, qui est le code du soufisme, est Aboul K'nsem Aba El Kerim ben Haouazin, mort en 465 de l'hégire (1072-1073 après J.-C.)

SAMEDI ET DIMANCHE, 18 ET 19 CHABAN (8 ET 9 AVRIL)

A partir de ce point, la caravane prend un peu à droite de la mer. Elle campe deux nuits en des points non nommés.

LUNDI, 20 CHABAN (10 AVRIL)

Le troisième jour elle atteint *Adjedabia*, déjà à distance de la mer qu'on ne rejoindra plus qu'à *Et-Temimi*.

On reconnaît à *Adjedabia* (1) les traces d'un grand peuplement. On y voit d'énormes puits creusés dans le roc, des constructions étonnantes en pierres de taille et les ruines d'une ancienne mosquée sur laquelle est gravée la date de l'année 300 (2). On dit que l'iman *Sah'noun* fut professeur dans cette mosquée pendant trois ans.

El Aiachi se demande si ce n'est pas à *Adjedabia* qu'il faudrait placer l'ancienne ville de *Bark'a*, nommée par certains auteurs. Il pense cependant qu'il serait préférable de l'identifier avec une ville ruinée qui se trouve, d'après ses renseignements, au pied du *Djebel El Akhahar*, au bord de la mer. Cette ville, dont les ruines, remparts, châteaux et débris de marbre attestent l'importance renfermerait, au dire des gens du pays le tombeau d'un prophète. El Aiachi croit qu'il s'agit, non d'un prophète comme le dit la masse ignorante, mais d'un compagnon du prophète. Or, on sait qu'un compagnon du prophète, Rouifâ ben Thabet El Ans'ari En-Nedjari, mourut à *Bark'a* et y fut enterré. Un autre personnage qui mérite le même titre, Zoheir ben K'aïs, fut aussi tué à *Bark'a*. Si l'on admet que le tombeau en question est bien celui d'un compagnon du prophète, c'est la ville où il se trouve qui est l'ancienne *Bark'a*, plutôt qu'*Adjedabia* — car celle-ci se trouve déjà dans le désert et l'autre mérite plutôt le nom de ville, en raison de l'importance de ses ruines, de ses eaux abondantes et de la nature de la région où elle est située.

*Adjedabia* et cette ville sont du reste toutes deux à un mois de marche de l'Ifrik'ia et de l'Égypte.

D'autre part, les Arabes de la région n'appellent *Bark'a* que le pays s'étendant d'*El Menâm* à *Solouk*, où l'on voit partout des ruines. C'est par usage que l'on étend cette dénomination au ter-

(1) L'édition de Fez porte partout El Djabia أدجيا, au lieu de la vraie leçon *Adjedabia*.

(2) D'après El Bekri, cette mosquée aurait eu pour fondateur Aboul K'asem El K'aïm, fils d'Obeïd Allah, 2<sup>me</sup> souverain de la dynastie fatimide.

ritoire qui se trouve plus loin. Cette circonstance apporterait un argument en faveur de l'identification de *Bark'a* avec *Adjedabia*.

El Aiachi ajoute qu'on voit auprès de la Mosquée d'*Adjedabia* un tombeau entouré de pierres, objet de visites pieuses qui est celui de Sidi Iounès, des Arabes *El Fouakher*.

## MARDI, 21 CHABAN (11 AVRIL)

Départ d'*Adjedabia*. Campement de nuit sans nom.

## MERCREDI, 22 CHABAN (12 AVRIL)

Passé près d'une grande citerne contenant un reste d'eau. Campé près d'un bas fond rempli d'eau de pluie.

## JEUDI, 23 CHABAN (13 AVRIL)

Arrivée au dhouh'a à *Solouk* (سُلُوك), puits nombreux et semblables à ceux d'*Adjedabia*, mais peu abondants par rapport à ces derniers.

El Aiachi rappelle que lors de son voyage en 1059 (1649) à l'époque des chaleurs, sa caravane eut beaucoup de peine à s'abreuver en ce point. Elle dût faire séjour pour se satisfaire.

Cette aiguade est la dernière du vrai pays de *Bark'a* qu'on appelle *Bark'a El H'amra*.

On est là en vue du *Djebel El Akhdhar*.

Campement de nuit en cet endroit.

Les Arabes, qui avaient profité du voyage des pèlerins pour aller à *Benghazi*, quittent la caravane à *Solouk* pour gagner cette ville qui est à une journée de marche.

*Benghazi* est un beau port, au pied du *Djebel El Akhdhar*, sous l'autorité d'un gouverneur dépendant de Tripoli. C'est là que viennent se déverser toutes les richesses du Djebel qui est le plus fertile pays qu'on puisse voir. Le beurre, le miel, le suif, les viandes grasses sont chargés là sur des navires et transportés à Tripoli, Djerba et autres villes voisines.

En 1059, au moment de la grosse chaleur, El Aiachi pénétra dans le *Djebel Lakhdhar* et y fit quelques achats aux habitants à un bon marché incroyable. Ils échangeaient alors des quintaux de beurre contre des étoffes et des menus objets, ne connaissant pas la valeur de l'argent. Ils n'obéissaient à aucune autorité et se bornaient à envoyer quelques présents au gouverneur d'*Aoudjila*. Ils paient

maintenant le *Kharudj* à Tripoli. Les négociants de cette ville et de *Mes'ratu* fréquentent la région pour y acheter des montons, des chameaux, des bœufs, de la laine et du beurre, en sorte que les habitants ont appris à connaître la valeur des marchandises.

Ils n'ont de musulmans que le nom.

En dehors de l'élevage de leurs bestiaux, ils ne connaissent que le pillage et le brigandage : il est rare que les pèlerins n'aient pas maille à partir avec eux. Mais, chose singulière, ils ne connaissent pas le vol nocturne et ne se prennent jamais rien entre eux. Si les étrangers doivent se tenir en garde contre eux dans le jour, ils peuvent dormir tranquilles la nuit.

Les récits relatifs au bon marché des denrées diverses, à la fertilité du pays, à la vente par les habitants du Djebel de leurs filles et de leurs sœurs sont trop connues pour être rapportées.

Le *Djebel El Akhdhar* s'étend sur une longueur de dix journées de marche du côté de la mer et de sept journées du côté opposé.

La plupart des arbres qui boisent la région vue par El Aiachi sont des *arârs* (genévriers de Phénicie).

Ils forment des fourrés si impénétrables qu'il faut pour traverser la forêt suivre des chemins tracés ou des ravins découverts — sinon, il est impossible d'en sortir, surtout avec une monture.

Malgré cela, on ne trouve pas de lions dans cette région. Les pèlerins prétendent qu'il en existait, mais qu'à la suite d'une malédiction lancée contre eux par Si Abou Moh'ammed S'alah' qui voulait préserver les voyageurs pieux de leurs attaques, ils ont disparu.

Les habitants de cette montagne se servent de leurs bœufs comme montures ; ils les chargent de palanquins et les font agenouiller ou relever au simple commandement, à la façon des chameaux.

Ils ne poussent pas leurs moutons devant eux. Le berger marche en tête du troupeau qui règle son allure sur la sienne. On voit quelquefois un homme venir au marché avec un seul mouton qui le suit comme un chien.

VENDREDI, 24 CHABAN (14 AVRIL)

Départ de *Solouk*, en évitant le passage par la montagne en raison des difficultés de la route et des mœurs pillardes de ses habitants.

La caravane prend à droite le chemin de *Seroual* (السرّوال), désert où l'on marche sept jours sans trouver aucune eau que celle laissée par les pluies dans les bas-fonds.

Campé pour la nuit au pied de la montagne.

## SAMEDI, 25 CHABAN (15 AVRIL)

A la demande de plusieurs pèlerins notables, la caravane ne marche que jusqu'au dhoul'a et s'arrête pour le reste de la journée et pour la nuit.

## DIMANCHE, 26 CHABAN (16 AVRIL)

On laisse la montagne à gauche : on passe au dhoul'a à un grand r'edir appelé *El Khal'al'if* (الكحلط الجيب) et on campe pour la nuit à *El Kharrouba* (تآخرو), où l'on trouve de l'eau.

## LUNDI, 27 CHABAN (17 AVRIL)

On arrive au moment de l'âs'er à l'Oued Samalous (وادي سمالوس), où l'on trouve un grand r'edir. On passe la nuit à cet endroit où les Arabes du Djebel viennent vendre des vivres aux pèlerins.

## MARDI, 28 CHABAN (18 AVRIL)

La caravane traverse au dhoul'a plusieurs oueds descendant du *Djebel El Akhdhar*, pleins d'eau et d'herbe, où les chameaux trouvent largement de quoi se refaire. Elle pousse sa marche jusqu'à la nuit. On rencontre à l'étape un convoi d'Arabes apportant des dattes de *Syouah*. Les pèlerins en font une ample provision en vue du mois de Ramadhan.

Les dattes de *Syouah* sont excellentes ; elles ressemblent comme goût et couleur à celles du *Tajilalet* ; mais elles sont plus propres parce qu'on les transporte dans des paniers en feuilles de palmier munis d'attaches que l'on suspend aux bâts des chameaux. Elles se conservent intactes et ceux qui les achètent n'ont pas besoin de les mettre dans d'autres récipients pour les emporter. Il serait à désirer que les habitants du *Mar'reb* en fissent autant (1).

## MEHCREDI, 29 CHABAN (19 AVRIL)

La caravane arrive vers midi à *K's'ar El Mekhili* (قصر المخبيلي) (2)

(1) Cf. sur ce sujet, R. Basset, le dialecte de *Syouah* 1890. Paris, p. 48 et 49.

(2) Ce nom est écrit une première fois sous la forme *Mekhilef* et dans l'itinéraire de retour, il figure avec la version *Mekhili*. Le manuscrit de Moulay Ah'med porte également *Mekhilef*. Je crois qu'il faut s'arrêter à l'orthographe

où elle trouve de l'eau en abondance dans un bassin. Il existe également à cet endroit deux réservoirs voisins l'un de l'autre, bâtis solidement en pierres, ayant chacun cent coulées de long, sur autant de large. Ils sont placés au débouché de ravins dont ils reçoivent les eaux.

Ce K's'ar est une des ruines les plus remarquables de cette région. On y voit encore les vestiges d'une mosquée et d'un minaret. Mais il n'y a pas d'eau vive et il serait à désirer qu'on se préoccupât de creuser un puits en cet endroit, éloigné de toute aiguade sûre.

On campe au delà, au coucher du soleil.

Dans cette nuit du mercredi au jeudi, apparaît la nouvelle lune qui marque le commencement du mois de Ramadhan.

#### JEUDI, 1<sup>er</sup> RAMADHAN (20 AVRIL)

Campé près d'El K'ariat (الكرييات), bourg ruiné, dominant une grande rivière, où l'on trouve de vastes réservoirs pour l'eau de pluie.

#### VENDREDI, 2 RAMADHAN (21 AVRIL)

#### SAMEDI, 3 RAMADHAN (22 AVRIL)

La caravane installe au dhoh'a ses campements dans le voisinage d'*El-Temimi* (التميمي).

Elle ne pousse pas jusqu'à cette aiguade dont l'eau est saumâtre ayant trouvé de l'excellente eau de pluie en amont de l'Oued, dans des roches creusées et des réservoirs naturels.

Les gens de *Derna* viennent vendre là aux pèlerins de la viande grasse et du kouskous en quantité.

La ville de *Derna* (دerna) est située au bord de la mer, à un jour et demi de marche d'*El-Temimi*, dans la direction de l'Ouest.

Elle était en ruines depuis longtemps quand elle fut repeuplée vers 1040 de l'hégire (1630-1631), par des Maures Andalous.

Devenus plus tard insolents, ils firent la guerre à l'émir de Tripoli qui les chassa de *Derna* après avoir tué des centaines de leurs notables.

---

Mekhili donnée dans une carte de Pacho. El Bekri signale à cinq journées d'Adjelabia un château situé à l'Ouadi Makhil qui a une mosquée et un marché bien fréquenté, K's'ar alimenté par des citernes, mais n'ayant pas une seule source d'eau. Il s'agit évidemment du K's'ar indiqué par El Aïachi. El Edrisi place l'Oued Makhil sur la route de Bark'a à Alexandrie, à 150 milles de la grande Ak'aba.

La ville est actuellement sous l'autorité d'El H'adj Mah'moud, gouverneur dépendant de Tripoli qui administre également les Arabes du Djebel.

Le port de *Derna* est excellent. Il est fréquenté par des navires venant d'Alexandrie, de Tripoli, du pays des Grecs et surtout de l'île de Candie qui est en face, à une journée de navigation.

La vie est très facile à *Derna* où l'on trouve à la fois les avantages de la ville et ceux de la campagne.

La caravane fait séjour à l'Oued El-Temimi.

#### DIMANCHE, 4 RAMADHAN (23 AVRIL)

Laisant à gauche l'aiguade d'*El-Temimi*, on atteint vers midi *Aïn El R'e-azal* (عين الغزال), source de bonne eau, légèrement salée, qui s'écoule dans un lac séparé de la mer, tout entouré de roseaux. C'est la seule eau jaillissante du pays de *Bark'a*.

On dépasse ce point de quelques milles et on campe sur une excellente terre où l'on voit des limites séparant des labours et à côté des traces de constructions. A droite sont des ravins descendant de la montagne dont les eaux au moment des pluies devaient irriguer ces cultures.

#### LUNDI, 5 RAMADHAN (24 AVRIL)

On laisse à gauche du chemin une grotte taillée dans la pierre dure en forme de maison, ayant 20 coudées de long sur autant de largeur. A l'intérieur se trouve une autre pièce moitié moins grande et des chambrettes qui semblent destinées à servir de magasins pour les provisions. La porte est taillée en carré très régulier, et l'on voit auprès d'elle une large niche également taillée dans le roc.

El Abderi a donné une description remarquable de ce travail (1).

La caravane, prenant à droite, s'écarte de *Defna* (د فنة) et va passer la nuit à un endroit nommé *El Medouer* (المدور), où se trouvent de nombreux réservoirs pour les eaux de pluie.

(1) El Aiachi se trompe. La grotte décrite par El Abderi se trouve à l'Est des ruines de Cyrène, près du K's'ar Es-S'afena.

Celle signalée par El Aiachi paraît être une des excavations taillées signalées par Pacho (p. 50), dans le voisinage de l'Ouadi Sedd, à *Megharat El Heabés*. (Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque).

## MARDI, 6 RAMADHAN (25 AVRIL)

On installe le campement de nuit en face de *Defna* aiguade qui se trouve au bord de la mer et par laquelle passent les pèlerins dans la saison d'été quand ils ne peuvent compter sur les eaux de pluie.

## MERCREDI, 7 RAMADHAN (26 AVRIL)

On passe à un endroit appelé *El Aridh* (العريث), où l'on voit une citerne et des labours. La caravane franchit la pente d'*El Ak'aba* et campe sur le plateau d'*El Ak'aba*.

## JEUDI, 8 RAMADHAN (27 AVRIL)

On continue la marche sur le plateau d'*El Ak'aba*, terrain absolument plat où l'on ne voit que les vestiges de constructions anciennes et quelques traces de cultures. Campé au commencement de l'*Ak'aba El Kebira*.

Sur le plateau franchi, se trouve le tombeau de *Sidi Azir*, des arabes de Samalous. Les nomades ont l'habitude de venir visiter son tombeau avec leurs chameaux et leurs moutons qu'ils font passer là entre deux tertres. Ils prétendent que cette pratique les préserve de tout fléau pour l'année. Certains pèlerins en font autant.

D'après l'usage des gens du pays, la région de *Bark'a* se subdivise de la manière suivante :

1<sup>o</sup> De *H'assan* à deux jours au delà d'*El Ah'mar* elle s'appelle *Sort* ;

2<sup>o</sup> De là aux environs d'*El Mendm*, *Bark'a El Beïdha* ;

3<sup>o</sup> De là à *Solouk*, *Bar'ka El H'amra* ;

4<sup>o</sup> De *Solouk* à *El-Temimi*, *Djebel El Akhdhar* ;

5<sup>o</sup> D'*El-Temimi* à *El Ak'aba El Kebira*, *El Bal'man* ;

6<sup>o</sup> De l'*Ak'aba El Kebira* à l'*Ak'aba Es'-S'r'ira*, *Beïn El Aïk'ab*.

C'est ensuite l'*Ak'aba Es'-S'r'ira* jusqu'à Alexandrie.

*El Abderi* donne une autre division qui était en usage de son temps.

## VENDREDI, 9 RAMADHAN (28 AVRIL)

La caravane part de *Foumm El Ak'aba* et descend la pente difficile qui domine la mer. Elle campe ce jour là à l'aiguade de *Bak'bou* (بكبو), nombreux puits dans un sable blanc, signalés par une dune également très blanche qui apparaît de loin comme une colline de neige.



El Aiachi rappelle que lors de son voyage en 1064, il vit près de cet endroit dans le golfe difficile appelé *Djoun El Ak'aba* (1) (جون العقبتر), un navire chrétien échoué.

Un matelot de ce navire, vêtu comme un musulman et parlant très bien l'arabe fut rencontré plus loin par les pèlerins, et se joignit à la caravane en se faisant passer pour un habitant de l'Ifrik'ia. Il fut bien traité pendant le voyage, mais en arrivant à Alexandrie, il s'empressa de rejoindre les navires chrétiens qui étaient dans ce port. Personne ne s'était douté de sa supercherie et tout le monde l'avait pris pour un musulman.

Les débris de ce navire existaient encore lors du dernier voyage d'El Aiachi.

#### SAMEDI, 10 RAMADHAN (29 AVRIL)

On part de *B'abk'ou* et l'on campe pour la nuit près d'une aiguade appelée *K'othbal* (كوثبال).

#### DIMANCHE, 11 RAMADHAN (30 AVRIL)

On passe la nuit à une aiguade appelée *Chemmas* (شمس) à proximité de laquelle s'en trouve une autre, *El Fouar* (الفيوار). Dans ces deux étapes on rencontre des ruines de constructions tellement rapprochées qu'on ne peut franchir un mille sans en apercevoir.

#### LUNDI, 12 RAMADHAN (1<sup>er</sup> MAI)

La caravane passe à l'aiguade de *H'alk' Ed-Dhebt* (حلق العذب), non loin de la précédente, où l'on trouve de la bonne eau et au-dessus, au pied d'une montagne un grand r'edir qui est presque toujours rempli par les pluies.

On campe à *K'abr-El As'i* (قبر العاصي), près de tombeaux marqués par des pierres et des morceaux de bois.

#### MARDI, 13 RAMADHAN (2 MAI)

On passe à *El Abdia* (العبدية), grand puits construit en pierres, au pied d'une montagne. On n'arrive dans le bas-fond où il se trouve

(1) Indiqué sur les cartes sous le nom de golfe de Selloum.

qu'en descendant une pente extrêmement difficile qui mériterait plutôt la dénomination d'*Ak'aba Es-S'r'ira* que l'endroit qui porte ce nom. Mais les voyageurs qui suivent le chemin de la pleine terre, sur la droite, sont obligés de passer à l'*Ak'aba*, en sorte qu'elle est plus connue. Quant au puits d'*El Abdia*, il est au bord de la mer, et n'est fréquenté que par les voyageurs qui longent le littoral.

Près d'*El Abdia* est une autre aiguade, *El Mol'aïrih'* (الموليريه), formée par de nombreux puits peu profonds. Le bas-fond dans lequel ils se trouvent est dominé par un monticule dans lequel est creusée une chambre semblable à celle signalée à *El Bul'nan*, mais plus petite. Les puits d'*El Mol'aïrih'* sont au milieu d'un véritable fourré de *Guel'of* (*atriplex halimus*).

La caravane campe vers midi à *El Mel'rouh'* (الملروح), autre aiguade où l'on abreuve les chameaux, qui n'avaient pas bu d'eau vive depuis Tripoli et même avant, parce qu'ils trouvaient partout des pâturages frais. Lorsqu'ils ont une nourriture humide, les chameaux peuvent rester très longtemps sans boire.

*El Aiachi* rappelle qu'à son retour de la Mekke, en 1065, les chameaux ne furent pas abreuvés depuis le Caire jusqu'à *Adjedabia*, c'est-à-dire pendant une période de quatre-vingt-dix jours. Ce n'est qu'à l'approche de l'été qu'il fallut commencer à les faire boire.

Le voyage actuel fut spécialement favorisé ; car dans toute la région de *Bark'a*, on ne marcha pas un jour sans trouver des r'edirs remplis par les pluies et des pâturages à profusion.

#### MERCREDI, 14 RAMADHAN (3 MAI)

On part d'*El Mel'rouh'* et on campe en deça d'une aiguade appelée *El Medar* (المدار).

#### JEUDI, 15 RAMADHAN (4 MAI)

On continue la marche sans passer à *El Medar*. A la fin de la journée, on descend la pente de l'*Ak'aba Es-S'r'ira* et on s'installe pour la nuit auprès d'une *sania* très profonde dont on ne peut atteindre l'eau qu'en ajoutant bout à bout plusieurs cordes.

#### VENDREDI ET SAMEDI, 16 ET 17 RAMADHAN (5 ET 6 MAI)

On campe le lendemain à *Djemima* (جميمة), aiguade formée par de

nombreux puits creusés dans un sable blanc qui donnent, à une petite profondeur, une eau excellente.

On fait séjour en ce point pour s'approvisionner d'eau et faire boire les chameaux

DIMANCHE, 18 RAMADHAN (7 MAI)

La caravane part de *Djemima* et va camper à un point non nommé.

LUNDI, 19 RAMADHAN (8 MAI)

On installe le campement pour la nuit aux puits d'*El Omeïdaleïn* (العبيدتين), creusés dans une roche en contre-bas de la mer. La plupart des puits sont envahis par le sable.

Près de cette aiguade, on voit une enceinte solidement bâtie à la façon des châteaux de défense d'Alexandrie, dont un côté s'est écroulé.

On trouve en cet endroit un groupe important d'arabes, accompagnés par le chef des nomades de la *Boh'eïra* et l'on apprend par eux que la peste est en décroissance à Alexandrie, qu'elle fait beaucoup de ravages dans la *Boh'eïra*, mais qu'elle n'existe pas au Caire.

Les voyageurs décident de ne pas passer à Alexandrie et d'aller directement au Caire.

MARDI, 20 RAMADHAN (9 MAI)

Laissant le chemin d'Alexandrie à gauche, on prend à droite à travers un excellent terrain, couvert de ruines et très riche en pâturages.

On aperçoit sur la gauche, au bord de la mer, le bourg d'*Abous'ir* (أبو صير) et la tour ruinée de sa mosquée qui s'élève encore dans les airs.

On campe dans la région faisant face à Alexandrie.

MERCREDI, 21 RAMADHAN (10 MAI)

On campe après avoir marché la journée et on quitte là le groupe d'arabes de la *Boh'eïra* qui s'était joint aux pèlerins à l'avant-dernière étape par crainte des arabes *El Henadi* (الهندي), avec lesquels ils étaient en hostilités.

JEUDI, 22 RAMADHAN (11 MAI)

Le lendemain au dhouh'a, on arrive à l'*Oued Er-Rohban* (وادي الرهبان, la rivière des moines) et on y installe le campement.

C'est une grande rivière sablonneuse où l'on voit quelques pousses de palmiers.

La chaleur commençant à devenir intense, les pèlerins se préparaient à aller à l'aiguade, fort loin du campement, quand en fouillant le sol on trouva le terrain humide. En creusant à une profondeur d'une coudée près des tentes, on arriva à l'eau, pure et douce comme celle du Nil. Il en est partout de même sur toute la longueur de l'*Oued*.

L'*Oued Er-Rohban* est ainsi appelé parce qu'il s'y trouve quatre couvents, habités par des moines chrétiens (1). Ces religieux n'ont ni cultures, ni bestiaux. Les chrétiens du Caire soumis à la capitation les entretiennent en leur apportant des aumônes et des dons pieux. Le campement de la caravane était en vue de ces monastères.

C'est en cet endroit que passe la route qui mène du Caire à *Aoudjila*.

Au moment où l'on se prépare à partir, le Cheikh des arabes *Bohdja* met en garde les pèlerins contre les intentions hostiles des *Selalma*. Ces nomades qui parcourent le pays, des confins de la *Boh'eira* à Alexandrie et aux *Ak'abas*, forment trois fractions, les *Hanadi*, les *Bohdja* et les *Afraul*, auxquels se sont joints des émigrés de la région de Tripoli, chassés par la tyrannie, des miséreux comme les *Djouabis* et un certain nombre de *Haouara* et de *Faouakher*. Ils sont toujours en guerre et les groupes les moins forts se placent tour à tour sous l'autorité des Turcs pour avoir leur appui contre leurs adversaires.

En 1050, ils attaquèrent le *rekeb* des pèlerins Marocains entre les deux *Ak'abas* ; mais ils furent repoussés après avoir subi des pertes assez importantes, grâce surtout à l'énergie et au courage d'une quarantaine de pauvres pèlerins de *Tadela*.

VENDREDI, 23 RAMADHAN (12 MAI)

En quittant son campement, la caravane descend l'*Oued Er-Rohban* jusqu'en face de l'*Oued En-Natroun* (2) (وادي النطرون), d'où l'on

(1) Le principal est *Dir Souriani*. Les autres sont : *Dir Baranous*, *Amba Bichaï* et *Abou Makar*. Ils sont tous coptes.

(2) L'édition de Fez donne à tort « Oued El lat'roun ».

transporte du natron au Caire et ailleurs; on laisse l'oued à droite et on marche vers la gauche à travers un terrain de sable sans aucun pâturage, où l'on campe.

SAMEDI, 24 RAMADHAN (13 MAI)

Le lendemain vers midi, on aperçoit les premiers K's'our du *Bij*. on marche jusqu'au milieu de l'après-midi et on campe en face d'*El Mans'ouria*. Des pèlerins partent en avant pour retenir au Caire un gîte à proximité de la mosquée *El Djama' El Azhar*.

DIMANCHE, 25 RAMADHAN 1072 (14 MAI 1662)

Le lendemain on passe à travers les K's'our, laissant de côté le chemin de la terre ferme que les pèlerins ne prennent qu'à l'époque où les inondations du Nil rendent impraticable celui du K's'our.

On passe près d'*El Mans'ouria*, de *Ouassim* (واسيم), d'autres villages, et l'on arrive dans la matinée en dehors d'*Anbaba* (انبابا) où l'on installe le camp, le dimanche, 25 Ramadhan, cinquante jours après avoir quitté la zaouïa de Si Ahmed ben Zerrouk' dernier point habité de la province de Tripoli.

De ce chiffre, il faut retrancher environ cinq journées de séjour. C'est donc en quarante-cinq jours qu'a été franchie la distance de *Mes'rola* au Caire. Ce trajet est rarement fait en si peu de temps. La rapidité de cette marche est due à la bonne saison, à la longueur des journées, à l'abondance des eaux et des pâturages qui a permis aux chameaux de conserver toute leur vigueur.

*Anbaba* est une ville située sur la rive occidentale du Nil, en face de *Boulak'* qui est de l'autre côté du fleuve. On y trouve marchés, hôtelleries et mosquées comme au Caire.

LUNDI, 26 RAMADHAN 1072 (15 MAI 1662)

Après avoir confié leurs chameaux et leurs bagages inutiles à des amis d'*El Menchia*, pour les reprendre au retour, les pèlerins traversent le Nil, très bas à ce moment et comparable à un des grands oueds du Mar'eb.

A *Boulak'*, El Aiachi loue des bêtes de somme pour le transporter avec les siens jusqu'au Caire.

Entrée au Caire, ce même jour.

## D'Alexandrie à Tripoli

VENDREDI, 22 REBIA 2<sup>d</sup> 1074 (23 NOVEMBRE 1663)

El Aiachi quitte Alexandrie, avec le *rekeb* des gens du Maroc, le vendredi, 22 rebia second 1074 (23 novembre 1663), précédé d'un jour par la caravane des pèlerins algériens.

La saison d'hiver étant très proche et les journées fort courtes, le voyage est beaucoup plus long et plus pénible qu'à l'aller.

MERCREDI ET JEUDI, 27 ET 28 REBIA 2<sup>d</sup> (28 ET 29 NOVEMBRE)

Le sixième jour après le départ d'Alexandrie, elle campe audhouh'a à une grande distance de l'aiguade de *Djemima*. Une pluie persistante l'oblige à séjourner deux jours en cet endroit.

DIMANCHE, 2 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (2 DÉCEMBRE)

Le dixième jour seulement, on peut escalader l'*Ak'aba Es'-S'rira* où l'on arrive ordinairement après quatre jours de marche.

MERCREDI, 12 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (12 DÉCEMBRE)

On continue à marcher difficilement, à travers un pays désolé, en passant aux étapes indiquées à l'aller. Le sol est absolument dénudé ; les vents et le froid ont desséché tous les pâturages.

On franchit en dix jours la distance qui sépare les deux *Ak'abas* ; le dixième jour on monte la pente de l'*Ak'aba El Kebira* et on atteint le plateau. Les voyageurs comptaient trouver là de l'eau en abondance : mais leur espoir est déçu et ils commencent à être inquiets.

JEUDI, 13 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (13 DÉCEMBRE)

Le lendemain, jeudi, les pèlerins marchent toute la journée sans trouver d'eau. Le guide de la caravane envoyé à la découverte revient dans la nuit annoncer qu'il y a un r'edir à proximité.

VENDREDI, 14 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (14 DÉCEMBRE)

Au matin, les gens se hâtent de prendre la direction du r'edir indiqué et trouvent de l'eau en abondance dans un Oued pierreux, on continue la marche jusqu'à la fin de la journée.

SAMEDI, 15 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (15 DÉCEMBRE)

Le lendemain, on campe à *El Bat'nan*, dans un terrain excellent, couvert de bons pâturages.

DIMANCHE, 16 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (16 DÉCEMBRE)

Le dimanche, on campe dans la région d'*El Bat'nan* auprès d'un grand réservoir.

LUNDI, 17 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (17 DÉCEMBRE)

On arrive le lendemain près d'*El Medouer*.

MARDI, 18 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (18 DÉCEMBRE)

On campe dans le bas-fond qu'il faut traverser pour atteindre *Aïn El R'ezala*.

MERCREDI, 19 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (19 DÉCEMBRE)

Le lendemain, on prend à droite et l'on suit une colline allongée entre le chemin et la mer où l'on trouve de l'eau dans un grand réservoir.

JEUDI, 20 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (20 DÉCEMBRE)

On passe à gauche d'*Aïn El R'ezala* et on va camper au pied de la montagne qui lui fait face dans la direction de l'Ouest.

VENDREDI, SAMEDI

ET DIMANCHE, 21, 22 ET 23 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (21, 22 ET 23 DÉCEMBRE)

Le lendemain, vendredi, au moment du *dhouh'a*, on atteint *Et-Temimi*. La caravane, voyant que le *rekeb* des gens d'Alger est installé à l'aiguade, ne s'en approche pas de peur de conflit et campe à un mille en deçà de l'oued.

Le lendemain, le *rekeb* d'Alger étant parti, les pèlerins font séjour à *Et-Temimi*, le samedi et le dimanche, par un froid glacial.

Ils ne trouvent à acheter que de maigres provisions à quelques

nomades de la région. Les gens de *Derna*, qui ont l'habitude de venir tenir un marché au passage du *rekeb*, ne paraissent pas, à cause des troubles récents qui avaient ensanglanté la ville.

Les gens de l'Ouest installés à *Derna* en avaient chassé l'émir El H'adj Mahmoud qui avait dû se réfugier à Candie. Othman Pacha avait envoyé à la suite de cet événement un navire chargé de soldats qui réinstalla l'émir après combat et expulsa les habitants d'origine étrangère.

LUNDI, 24 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (24 DÉCEMBRE)

Le lundi, on quitte *Et-Temimi*, on campe à la tombée de la nuit.

MARDI, 25 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (25 DÉCEMBRE)

On part au dhoub'a et l'on va camper près d'un r'edir appelé *Bou Hendi* (بو هندی).

MERCREDI, 26 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (26 DÉCEMBRE)

On passe dans la matinée près de ce r'edir où les pèlerins font eau et on campe au coucher du soleil à *K's'ar Mekhili*, près des ruines d'une mosquée dont il ne reste plus que le minaret.

Les pèlerins bâtissent une enceinte de pierres autour du tombeau du Cheikh Amran, chef du *rekeb* de l'année précédente, mort à *Mekhili* et enterré près de la porte de la mosquée.

JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI, 27, 28 ET 29 (27, 28 ET 29 DÉCEMBRE)

Le troisième jour après le départ de *Mekhili*, on passe l'*Oued Samalous* vers midi. On y fait ample provision d'eau. Cette rivière qui descend du *Djebel El Akhdhar* et reçoit de nombreux affluents n'est à sec que pendant les mauvaises années.

DIMANCHE, 30 DJOUMADA 1<sup>er</sup>, LUNDI ET MARDI, 1<sup>er</sup>  
ET 2 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (30 ET 31 DÉCEMBRE, 1<sup>er</sup> JANVIER 1664)

Trois jours après, on campe aux *K's'our Er-Redjbia* (فصور الرجبية) où l'on trouve de nombreux arabes du *Djebel, Sddan, Faouaid* et autres.



MERCREDI, 3 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (2 JANVIER)

On suit un Oued couvert d'herbe et rempli d'arabes nomades auxquels on achète du lait et du beurre.

Dans l'après-midi, on s'arrête pour camper à *El Bioub* (البيوب), à l'extrémité du *Djebel El Akhdhar*.

JEUDI ET VENDREDI, 4 ET 5 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (3 ET 4 JANVIER)

La caravane, laissant à droite l'aiguade de *Solouk*, marche directement sur *Adjedabia*.

SAMEDI, 6 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (5 JANVIER)

Elle arrive à *Adjedabia* le troisième jour, après l'as'er, et y trouve le *rekeb* d'Alger qui la précédait.

Les pèlerins de ce *rekeb* invitent *El Aiachi* et ses compagnons à retarder leur marche pour leur laisser prendre l'avance sous prétexte qu'ils ont avec eux des notables Turcs, officiers du Sultan, qui n'entendent pas se laisser devancer par de pauvres Marocains.

Les *Mer'arba*, piqués au vif, déclarent ne reconnaître ni puissance ni Sultan. Sans s'arrêter à *El Adjedabia*, ils poussent leur marche jusqu'à la nuit close et vont camper plus loin, à des puits près desquels est un château ruiné.

DIMANCHE, 7 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (6 JANVIER)

Le lendemain marche rapide afin d'éviter un conflit que pourrait faire naître le contact du *rekeb* algérien.

LUNDI, 8 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (7 JANVIER)

On campe le lendemain à *K's'etral Oudtela* (كسرت وعتلة), où l'on rencontre un fort parti d'Arabes *El Djahma*, venus du Fezzan en incursion contre les arabes du Djebel et les *Hanadi*.

MARDI, 9 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (8 JANVIER)

Le lendemain, par une pluie battante, la caravane campe près d'un passage étroit de la *Sebkha*, en deçà d'*El Menâm*.

MERCREDI, 10 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (9 JANVIER)

On dépasse *El Menim* vers midi et l'on s'arrête pour camper au coucher du soleil.

JEUDI, 11 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (10 JANVIER)

Le jeudi, on passe au bas de la Sebkhia de *Mak't'at El Kebrit* et l'on campe plus loin.

VENDREDI, 12 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (11 JANVIER)

Le lendemain, laissant à gauche la Sebkhia, on suit les hauteurs qui dominent le littoral. C'est une route que ne prend pas ordinairement le *rekeh*; mais elle a l'avantage d'être en terrain solide et fertile et permet d'éviter les boues de la Sebkhia à l'époque des pluies.

SAMEDI, 13 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (12 JANVIER)

On trouve de nombreux r'edirs dans les ravins qui descendent des hauteurs et on campe dans le haut des Oueds qui avoisinent *El Koh'eïla*. C'est le commencement du pays de Sort.

DIMANCHE, 14 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (13 JANVIER)

On continue la marche et on installe le campement pour la nuit près d'*Ech-Chegga* (أشعجا), où l'on trouve les premiers arabes de la zaouia des *Oulad Sidi Nas'er*.

LUNDI, 15 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (14 JANVIER)

On passe au dhouh'a à *Ech-Chegga* sans y trouver d'eau. On campe au delà.

MARDI, 16 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (15 JANVIER)

Le lendemain, la caravane passe à *K'abr-Nouir* (كبر نور) et s'arrête à l'aiguade d'*El Ah'mar*.

MERCREDI, 17 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (16 JANVIER)

On campe le lendemain près d'*El Modeïna*.

JEUDI ET VENDREDI, 18 ET 19 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (17 ET 18 JANVIER)

On passe le lendemain à *El Madaïna*. Ce jour là et le suivant on traverse un pays couvert de cultures et d'herbages. On s'arrête pour la nuit à *Fz-Zaïfran*, dont on trouve les K's'our vides par suite de l'expédition récente des *Djahma* et des *Hiâbia*, soutenus par le sultan du Fezzan contre les Arabes *El Djebali*.

SAMEDI ET DIMANCHE, 20 ET 21 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (19 ET 20 JANVIER)

Le lendemain et le surlendemain, on continue la marche par un vent glacial et l'on vient camper vers midi à *K's'our H'assan*.

LUNDI, 22 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (21 JANVIER)

Le jour suivant, on marche entre la mer à droite et la Sebkhâ à gauche, avec l'espoir de passer le gué de la *Haïcha* avant la nuit. On n'y arrive pas et on campe à proximité.

MAUDI ET MERCREDI, 23 ET 24 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (22 ET 23 JANVIER)

On traverse la *Haïcha* sans y trouver du sel dont on aurait eu grand besoin. La Sebkhâ est complètement inondée par les pluies et malgré cela ses eaux conservent toute leur amertume. On pousse la marche jusqu'à la fin de la journée.

Le jour suivant on campe à Bou Koudia.

JEUDI, VENDREDI

ET SAMEDI, 25, 26 ET 27 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (24, 25 ET 26 JANVIER)

Le lendemain, on aperçoit les premières traces de peuplement.

On atteint vers midi *K's'ar Ah'med*. La vue des maisons et des palmiers réjouit tout le monde. Il semble aux pèlerins qu'ils contemplent pour la première fois un pareil spectacle et qu'après la mort ils reviennent à la vie. Malgré les instances des habitants, on ne s'arrête pas au K's'ar et on campe seulement à *Tikîran* (تِكْرَان), village du vénéré Ah'med Zerrouk'.

La caravane s'arrête là le samedi et le dimanche pour faire ses dévotions à la mosquée et au tombeau du saint.

DIMANCHE, 28 DJOUMADA 2<sup>e</sup> (27 JANVIER)

La caravane quitte Ah'med Zerrouk' le dimanche et marche jusqu'à la nuit.

LUNDI, 29 DJOUMADA, 2<sup>e</sup> (28 JANVIER)

Le lendemain, on passe à midi à la zaouia de Sidi Abd Es-Selam que l'on visite. On campe en dehors du village (zeliten).

MARDI, 1<sup>er</sup> REDJEB (29 JANVIER)

Le jour suivant, on passe à *Sah'el H'amed* et, après avoir visité le tombeau de *Sidi Meftah'*, on passe la nuit près des puits de *Selim*.

## MERCREDI, 2 REDJEB (30 JANVIER)

Le lendemain, on descend le *Djebel En-Neggaza* et on campe près de l'*Oued Younouf*.

## JEUDI 3 REDJEB (31 JANVIER)

Le jour suivant, on traverse avec beaucoup de peine l'*Oued El Msid*, très grossi par les pluies.

VENDREDI, 4 REDJEB (1<sup>er</sup> FÉVRIER)

Après avoir accompagné les pèlerins jusqu'à l'*Oued Er-Remel*, El Aiachi et quelques amis devançant la caravane. Ils trouvent plus loin les gens de Tripoli sortis en masse à la rencontre du rekeb. Ils dépassent *Tadjoura* sans s'y arrêter et arrivent à Tripoli, un peu avant le coucher du soleil le vendredi 4 Redjeb 1074 de l'hégire (1<sup>er</sup> février 1664), soixante et onze jours après avoir quitté Alexandrie.

Le voyage avait été cette fois très pénible, surtout à cause du manque de vivres, la durée du trajet s'étant trouvée fort allongée par suite du froid et des pluies. Très souvent les pèlerins avaient dû se rationner et ne faire qu'un repas par vingt-quatre heures.

El Aiachi quitte Tripoli pour reprendre la route de son pays le lundi, 5 Châban (3 mars 1664) (1).

(1) M. Berbrugger a indiqué comme concordance du 5 Châban 1074, le 22 février 1663. Il est facile de se rendre compte que toutes les concordances qu'il donne dans le voyage d'aller et retour d'El Aiachi sont inexactes.

## Itinéraires de Moulay Ah'med

Moulay Ah'med ben Moh'ammed ben Nas'er El Mar'ribi suit de près El Aiachi puisqu'il entreprend le pèlerinage qui fait l'objet de sa relation quarante-sept ans après celui-ci.

Son itinéraire à partir de Tripoli est à peu près le même que celui de son prédécesseur ; mais son voyage de retour, d'Alexandrie à Tripoli, fait l'objet d'un récit beaucoup plus détaillé. Il donne ses étapes jour par jour en indiquant un grand nombre de points intermédiaires non cités par El Aiachi. Ce sont surtout ses indications qui m'ont permis de compléter la carte des itinéraires jointe à ce travail.

Je n'ai eu à ma disposition qu'un seul manuscrit, copié à Ferkan, en 1157 de l'hégire. Il m'a été fort obligeamment prêté par Si Moh'ammed El Arousi Et-Tidjani, chef de la Zaouia de Guémar, sur la demande de mon excellent ami, M. le Chef de bataillon Pujat, commandant supérieur du cercle de Touggourt.

Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, Moulay Ah'med reproduit dans sa relation de longs passages d'El Aiachi, en le citant quelquefois et en se dispensant souvent de le faire. J'ai supprimé dans le résumé de l'itinéraire de Moulay Ah'med les renseignements accessoires qui faisaient double emploi avec ceux déjà donnés par El Aiachi.

### De Tripoli au Caire

Moulay Ah'med, après un court séjour à Tripoli, quitte cette ville le vendredi 27 Châban 1121 de l'hégire (1<sup>er</sup> novembre 1709) (1).

Il passe au tombeau du vénéré Sidi Abd El H'afidh et rejoint vers midi le rekeh, campé à *Tadjoura*.

*Tadjoura*, d'après El Tidjani, est un bourg peuplé et un vaste château, renfermant de nombreuses maisons, au milieu duquel se trouve un fort de construction plus ancienne. Ce fort a, dit-on, été bâti par H'amed ben Djaris qui y a travaillé de ses propres mains pour encourager les gens à l'achever. C'est lui qui a peuplé ce bourg en y transportant, l'an 550, une population qui était avant installée dans la terre d'Abd-Relibi. Les habitants se prétendent originaires de la tribu arabe de *Temim* et disent qu'ils occupaient la terre d'*Abd-Relibi* depuis la conquête musulmane.

(1) Moulay Ah'med qui semble vouloir indiquer la correspondance des dates hégiriennes avec les dates *julienne*s, donne presque toujours des concordances fausses. Les jours de la semaine qu'il a soin de noter, correspondent bien aux dates des mois de l'hégire. J'ai rétabli partout les dates *grégorienne*s vraies, sans relever chaque fois les erreurs du manuscrit.

*Tadjoura* est célèbre par ses coings avec lesquels ceux du Nefzaoua seuls peuvent rivaliser.

Le rekeb séjourne dans cette localité le samedi, le dimanche et le lundi.

MARDI, 2 RAMADHAN (5 NOVEMBRE)

Départ de *Tadjoura* après la prière de midi.

On campe après l'as'er à *R'afek'* (رافك) que Tidjani signale comme un K's'ar en ruines et sans habitants.

On y trouve actuellement un puits, où l'on descend par des marches, donnant en abondance une assez bonne eau.

MERCREDI, 3 RAMADHAN (6 NOVEMBRE)

On traverse l'*Oued Er-Remel* qui descend des montagnes de droite pour aller se jeter à la mer. Il est alimenté par des sources qui jaillissent à peu de distance de la montagne. L'eau coule à fleur de terre pendant un certain temps, puis disparaît pour reparaitre plus loin.

La rivière ne coule partout d'une façon continue que quand elle est grossie par les pluies et les torrents.

On dépasse l'*Oued El Msid* de plusieurs milles et on campe à l'Ouest de *Tourr'et* (1) (تورغت).

Moulay Ah'med cite à propos de ces deux rivières un long passage de Tidjani (v. voyage du Scheikh Et-Tidjani pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire 1306-1309 après J.-C., traduit par A. Rousseau, journal asiatique, février-mars 1853, pages 62 et suivantes).

Il signale dans le parcours de ces deux étapes l'existence de l'arbre appelé *Ochar* (عشار, *calotropis procera*, *asclépiadée*) dont Et-Tidjani a donné une description détaillée (Ib. p. 164 et 165) arbre dont le fruit contient une pulpe cotonneuse et produit une sorte de gomme âcre et nauséabonde, connue sous le nom de sucre d'*ôchar*. On en trouve également dans le Hedjaz et dans le pays d'El Aiachi.

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, 4, 5 ET 6 RAMADHAN (7, 8 ET 9 NOVEMBRE)

On passe à *Tourr'et* où Abd Es-Sekun ben Othman a creusé un puits et planté un mûrier.

(1) Je suppose qu'il s'agit là de la plaine sans arbres, mais couverte d'herbe que Della Alla appelle *Turot* (Viaggio di Tripoli di Barbaria alle frontiere occidentali dell' Egitto, p. 33 -- Genova, 1810).

On monte le *Djebel En-Neggaza* au sommet et au pied duquel on voit les vestiges d'antiques constructions. On s'arrête au coucher du soleil à *Alahoum* (1) (ك'سار) K's'ar situé sur une colline et on passe la nuit dans un bas-fond, à droite.

On arrive à Sah'el H'amed et l'on campe à Adjtalik, bourgade plus petite que la précédente, complantée en palmiers. On s'arrête le troisième jour pour la nuit à l'Ouest de Mes'rata.

#### DIMANCHE, 7 RAMADHAN (10 NOVEMBRE)

On installe le campement en dehors de *K's'ar Ah'med*, près du tombeau de *Bou Chdifa*. On visite le lendemain le tombeau d'Ah'med Zerrouk'.

De K's'ar Ah'med les pèlerins ont l'habitude d'emporter une provision de cinq jours d'eau qui leur permet d'atteindre *Ez-Zafran* : car on ne trouve dans ce trajet que l'aiguade d'*El-Ariâr* où le rekeli passe rarement, celle de *Semeïla* qui est peu abondante, l'eau de la *haïcha* qui est détestable et le puits citerne de H'assan, presque toujours à sec.

#### LUNDI, 8 RAMADHAN (11 NOVEMBRE)

Près de *Bou Chdifa*, Moulay Ah'med signale une grotte, dont parle El Aiachi, qu'il a visitée lors d'un précédent voyage.

Pendant la marche, un groupe de pèlerins pousse jusqu'à *El Ariâr*, entre la sebkhia et la mer pour y faire eau. On passe à *Semeïla* et l'on campe au delà, au coucher du soleil.

#### MARDI, 9 RAMADHAN (12 NOVEMBRE)

On aperçoit de loin les palmiers de *Taourr'a*. Les habitants de cette oasis logent sous des huttes ; ils ne construisent en pisé et en pierres que les magasins dans lesquels ils enferment leurs provisions.

L'oasis est si grande qu'on ne peut en faire le tour dans un seul jour. La source qui alimente les palmiers est très abondante.

Les gens de cette localité paient aux Turcs un Kharadj annuel de trois cents nègres et de cinq mille *rials*. Malgré sa richesse, l'oasis

(1) Le K's'ar *Alahoum* est cité par Harth, dans le chapitre consacré à son excursion dans les montagnes autour de Tripoli (Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale. Tome I<sup>er</sup>, page 56).

est en décadence, par suite des luttes intestines qui la désolent presque chaque année, au moment de l'automne.

On campe à l'Ouest de la *haïcha*.

MERCREDI, 10 RAMADHAN (13 NOVEMBRE)

On traverse la *haïcha* et on va camper à *H'assan*.

JEUDI, 11 RAMADHAN (14 NOVEMBRE)

On arrive vers la fin de l'après-midi à la *sanja* de *Met'raou* (مطراوى), eau abondante, mais peu agréable au goût. C'est le premier point de la région de *Sort*. La caravane y ayant trouvé de l'eau en quantité suffisante, se dispense de passer à *Ez-Zâfran* qui est en dehors du chemin, au bord de la mer. En avant, du côté de la terre, se trouvent les *K's'our* de *Sort* qui sont absolument ruinés et dépeuplés.

VENDREDI 12 ET SAMEDI 13 RAMADHAN (15 ET 16 NOVEMBRE)

Campé après le couché du soleil à *K's'ir E'd-Debban* (قصير الذبان).

Campé le lendemain soir à *Taourr'a* (1) (?)

DIMANCHE, 14 RAMADHAN (17 NOVEMBRE)

On part à la fin de la nuit et on arrive avant l'aurore à l'aiguade d'*En-Naïm* où l'on fait eau pour cinq jours afin de traverser la *Sebkhâ* de *Mek'at El Kebrî* et d'atteindre *El Mendm*.

On repart après le lever du soleil, on passe à midi à *El Ah'mar* et on s'arrête pour camper au coucher du soleil à *El K'abr* (العبر).

LUNDI, 15 RAMADHAN (18 NOVEMBRE)

On part avant le jour et on campe à l'Ouest d'*El Ihoudia*.

MARDI, 16 RAMADHAN (19 NOVEMBRE)

Un groupe de pèlerins passe à *El Koh'eïla* pour y prendre une eau mauvaise et chaude.

(1) Le nom du campement de nuit, laissé d'abord en blanc dans le manuscrit, a été mis par une autre main que celle du copiste. Il y a là une erreur évidente; car il ne peut s'agir du *K's'ar* de *Taourr'a* qui se trouve à plus de 200 kilomètres vers le Nord. Moulay Al'med doit camper cette nuit entre *El Modaina* et *Oumm Es-Solt'an*.



Moulay Ah'med et ses autres compagnons atteignent *El Haddadia* (الحاديّة), puits profond et chaud. Après la prière de l'as'er, ils quittent ce point et vont camper à plusieurs milles à l'Est.

MERCREDI, 17 RAMADHAN (20 NOVEMBRE)

On campe vers la fin de l'après-midi dans la Sebkhia de *Mek'el El Kebrit*.

JEUDI, 18 RAMADHAN (21 NOVEMBRE)

On fait eau à midi à *El Mendim*. On continue ensuite la marche et on campe au delà de la Sebkhia.

VENDREDI, 19 RAMADHAN (22 NOVEMBRE)

On campe à *El Mes'ana* (المسانع).

SAMEDI, 20 RAMADHAN (23 NOVEMBRE)

Départ avant le jour; on arrive après l'as'er à *El Djedida* (الجديدة), puits creusés dans le roc, à proximité d'*Adjedabia*, près d'un château en ruines. Eau passable.

DIMANCHE, 21 RAMADHAN (24 NOVEMBRE)

La caravane part avant la fin de la nuit et atteint *Adjedabia*, avant le lever du soleil. On fait eau rapidement pour sept jours avant de s'engager dans le désert de *Seroual*, pour atteindre *El-Tenimi*.

On quitte *Adjedabia* avant midi laissant à gauche le *Djebel El Akhdhar*. On installe le campement de nuit à l'Est de *Chebika*.

Moulay Ah'med reproduit sans y ajouter rien d'important les renseignements donnés par El Aiachi sur *Adjedabia*, la région de *Bark'a* et la ville ancienne de *Bark'a*, le *Djebel El Akhdhar* et *Benghazi*.

LUNDI, 22 RAMADHAN (25 NOVEMBRE)

Départ avant le jour. Campement à *Kerdas* (كرداس), au coucher du soleil.

## MARDI, 23 RAMADHAN (26 NOVEMBRE)

On marche depuis l'aurore et on arrive avant le coucher du soleil à l'Oued Mesous (وادی مسوس) où on fait eau à un r'edir.

## MERCREDI, 24 RAMADHAN (27 NOVEMBRE)

La caravane se met en marche après la prière du matin et passe au K's'ar de l'Oued Mesous, encore debout sur la rive de l'oued qui est du côté Saharien. On y trouve de nombreux r'edirs où les gens font leur provision d'eau. On fait la prière de l'a's'er à Adouan (عدوان) et on s'arrête pour la nuit à Mezreb.

## JEUDI, 25 RAMADHAN (28 NOVEMBRE)

On passe à l'a's'er à l'Oued Samalous où l'on ne trouve pas d'eau et on va camper à Ech-Chebika.

## VENDREDI, 26 RAMADHAN (29 NOVEMBRE)

Départ après la prière du matin. On rencontre un groupe important d'arabes Sâdi auxquels on achète des moutons. On campe à l'Ouest de Tîmalak' (تملق).

## SAMEDI, 27 RAMADHAN (30 NOVEMBRE)

Départ au point du jour. On fait la prière de midi à K's'ar El Mekhili. Malgré les énormes réservoirs en pierres qui existent en cet endroit, on n'y trouve pas d'eau. On dépasse El Mekhili pour ne s'arrêter qu'au coucher du soleil.

DIMANCHE, 28 RAMADHAN (1<sup>er</sup> DÉCEMBRE)

La caravane se met en marche avant le jour, par un brouillard intense. Le guide perd la route et ne la retrouve qu'au point du jour.

Les pèlerins, ayant épuisé leur provision d'eau, souffrent beaucoup de la soif. Les bêtes de somme sont à bout de forces. On finit par trouver des r'edirs dans un bas-fond. Il était temps, car les outres ne contenaient plus une goutte d'eau et les mules et les ânes n'avaient pas bu depuis deux jours.

On campe, au coucher du soleil, près de grandes cultures appartenant aux arabes de la région.

LUNDI, 20 RAMADHAN, MARDI, 30 RAMADHAN (2 ET 3 DÉCEMBRE)

On part après la prière du matin et, avant midi, on atteint *El-Temimi*.

On avait envoyé de l'étape avant *Adjedabia* un courrier des *Fouakher* pour prévenir les gens de *Derna* de venir avec des provisions à *El-Temimi*, suivant l'usage.

Cet homme, qui devait apporter une réponse à *El-Temimi*, ne reparut plus.

Dans l'après-midi, quelques arabes de *Derna* arrivent avec un peu d'orge et de farine qu'on leur achète très cher.

La caravane passe la nuit à l'aiguade et attend jusqu'au lendemain après midi. Personne ne paraissant, on se remet en marche et on campe avant le coucher du soleil à *Bou El Feraïs* (أبو البرايس).

MERCREDI, 1<sup>er</sup> CHOUAL (4 DÉCEMBRE)

On se met en marche au lever du soleil, puis on s'arrête pour acheter neuf charges d'orge à des arabes de *Derna* qui ont rejoint la caravane.

On fait la prière de midi à *Aïn El R'ezala*, seule source de la région. On campe pour la nuit à l'Est de *Boul H'as'n* (أبو الحسن).

Moulay Ah'med signale à gauche du chemin et à l'Est de la source la grotte décrite par El Aiachi.

JEUDI, 2 CHOUAL (5 DÉCEMBRE)

On passe après midi à *El Medouer*, où l'on trouve de nombreux bassins remplis par les eaux de pluie. On continue la marche et on passe la nuit en face des *Sept Arbres* (Ech-Chadi'rat' Es-Sebâ (الشجرات السبع)).

VENDREDI, 3 CHOUAL (6 DÉCEMBRE)

On passe à midi dans un oued où on trouve de l'eau de pluie. On rencontre plus loin un groupe d'*Oulad Ali* et de *H'araba* auxquels on achète de l'orge, de la farine et des moutons en quantité suffisante. On passe la nuit en ce point.

SAMEDI, 4 CHOUAL (7 DÉCEMBRE)

Départ après la prière du matin. On passe dans la matinée auprès

de deux citernes où l'on fait eau. On arrive à *El Mer'atr* (المعائر) avant le coucher du soleil et on campe à la nuit close à l'Est de ce point.

Des *Oulad Ali* viennent en cet endroit vendre à la caravane des dattes de *Syouah*.

*Syouah* est une grande ville qui n'est soumise à aucune autorité. Elle comprend deux K's'our dont l'un est moins important que l'autre.

Les dattes, les fruits de toute sorte, les melons et les pastèques y sont très abondants. On considère chez eux comme honteux de vendre des fruits; on les donne. Les dattes du pays destinées à être exportées sont enfermées dans des paniers.

*Syouah* est à quinze journées du Caire. Les étrangers ne peuvent y pénétrer dans la saison d'automne sans être atteints par la fièvre qui est presque toujours mortelle. Les habitants de l'Oasis sont également sujets à cette maladie, mais elle n'a pas pour eux de suites graves.

A une demi-journée de marche ils ont un village qui est leur point principal de culture, où abondent les oliviers, les arbres fruitiers et les labours.

A trois journées dans la direction du Caire, on trouve une Oasis appelée *El Gara* (الغارية) avec de nombreux palmiers.

*Syouah* est arrosée par d'abondantes sources.

#### DIMANCHE, 5 CHOUAL (8 DÉCEMBRE)

On campe sur le plateau de l'*Ak'aba*, à la nuit.

#### LUNDI, 6 CHOUAL (9 DÉCEMBRE)

Au dhoub'a, on descend la pente de l'*Ak'aba* et on s'arrête pour la nuit vers la fin de l'après-midi à *Amk'areh* (امكأره). On vole au pâturage six chameaux appartenant aux pèlerins.

#### MARDI, 7 CHOUAL (10 DÉCEMBRE)

On passe près d'une troupe d'*Oulad Ali* et de *Faraba* qui manifestent des dispositions hostiles. Devant l'attitude ferme des pèlerins, ils n'attaquent pas la caravane.

Au crépuscule, on s'arrête à *El Khechoumi* (الكشومي).

#### MERCREDI, 8 CHOUAL (11 DÉCEMBRE)

On s'arrête pour passer la nuit à l'Ouest d'*El Mámoura* (المعورة).

## JEUDI, 9 CHOUAL (12 DÉCEMBRE)

On campe à la nuit aux *Sept Puits* (El Abiar Es-Sebâ).

## VENDREDI, 10 CHOUAL (13 DÉCEMBRE)

On arrive avant le coucher du soleil à *Bou H'alaj*.

## SAMEDI, 11 CHOUAL (14 DÉCEMBRE)

Départ après la prière du matin. On s'arrête pour la nuit à *K'as'bat El Medar* (فصبات السدار).

## DIMANCHE, 12 CHOUAL (15 DÉCEMBRE)

Pluie battante toute la journée. On atteint au coucher du soleil *Bou Seh'ima*. C'est un véritable déluge et on a beaucoup de difficultés à trouver où camper.

On avait rejoint pendant la marche le *rekeb* des gens de Fez avec lequel on continue le voyage à partir du lendemain.

## LUNDI, 13 CHOUAL (16 DÉCEMBRE)

Les deux *rekebs* partent après la prière du matin. Après avoir descendu la pente de l'*Ak'aba Es'-S'r'ira*, on s'arrête un instant au lever du soleil pour faire sécher les vêtements trempés par la pluie la veille. A la nuit close, on campe à *Ras El H'as'an* (راس الحصان).

## MARDI, 14 CHOUAL (17 DÉCEMBRE)

On part à l'aurore et on campe à *Douil En-Nâma* (ذويل النعامة).

## MERCREDI, 15 CHOUAL (18 DÉCEMBRE)

On arrive au coucher du soleil à *Ech-Chemmama*. Pluie persistante le jour et la nuit. Le campement est heureusement installé sur un terrain sablonneux.

## JEUDI, 16 CHOUAL (19 DÉCEMBRE)

On part en patageant dans l'eau et la boue. Les pèlerins débarrassent leurs outres de l'eau de *Chemmama* qui est la plus

mauvaise de la région de *Burk'a*. On s'arrête après le coucher du soleil à l'Ouest d'*Alouiet Et-Themar* (علوية الثمار).

VENDREDI, 17 CHOUAL (20 DÉCEMBRE)

La caravane lève le camp trois heures avant le jour et arrive, à la tombée de la nuit, à l'Ouest d'*Er-Rok'ba* (الرفجة).

SAMEDI, 18 CHOUAL (21 DÉCEMBRE)

On part à la même heure que la veille. Des pèlerins montés sur des mulets devancent la caravane pour aller au Caire prendre les dispositions nécessaires pour le départ immédiat vers la Mekke, car le temps presse (1).

On arrive au dhoh'a à l'*Oued Er-Rohban*. Les r'edirs pleins dispensant la caravane de s'abreuver aux eaux de la rivière, elle prend à gauche et va camper à l'Est des deux couvents qui sont voisins l'un de l'autre.

DIMANCHE, 19 CHOUAL (24 DÉCEMBRE)

Départ avant le jour. On passe au matin près du dernier couvent. On franchit une terre de sable sans eau ni pâturages et on campe au coucher du soleil à *Edh-Dhemiri* (الضميري).

LUNDI, 20 CHOUAL (25 DÉCEMBRE)

On part avant le jour. Au dhoh'a, on aperçoit les K's'our du *Rif*. On se repose à midi à *Abou Rouas* (أبو رواس, Abou Roach), puis on continue la marche à travers une mer de boue liquide, très pénible à traverser pour les hommes et les animaux. On passe près de *Kerlusa* et d'autres K's'our et on campe à *Saft'el El Leben* (سقطه اللبن), dans un endroit sec, le quarante troisième jour après avoir quitté *Bou Chaïfa*, près du K's'ar d'*Ahmed Zerrouk*. C'est une marche très rapide, mais on la fait quelquefois en moins de temps.

MARDI, 21 CHOUAL (26 DÉCEMBRE)

Départ après la prière du matin. On arrive au dhoh'a à *Anbaba*.

(1) Le rekeb devait pour accomplir les cérémonies du pèlerinage arriver à la Mekke au plus tard dans les premiers jours de Doul H'ida, correspondant cette année aux premiers jours de février.

Moulay Ah'med laisse le gros des pèlerins avec les bagages et traverse le Nil, sur un bateau loué, avec ses femmes et sa famille.

Débarqué à *Boulak'*, il gagne le Caire où il entre avant midi, avec l'intention de repartir le lundi suivant.

Le rekeb ne quitte le Caire à destination de la Mekke que le mardi, 28 choual (31 décembre 1709).

### D'Alexandrie à Tripoli

MARDI ET MERCREDI, 5 ET 6 REBIA 2<sup>d</sup> 1122 (3 ET 4 JUIN 1710)

Moulay Ah'med quitte Alexandrie. Il devance le rekeb avec quelques-uns de ses compagnons et s'arrête à l'Ouest d'*Oumm As'er'* (أم اصع).

Rejoint en cet endroit par le gros des pèlerins, il continue la marche et fait la halte méridienne à l'Ouest de *K's'ar Rah'im* (فصر رحيم).

Piqué pendant la sieste par une araignée venimeuse, il est obligé de s'arrêter de nouveau à *Aïn H'oneidhel* (عين حنيطل) et pousse avec peine jusqu'à *Karir* (كربير) où tout le monde campe.

On fait séjour le mercredi pour lui permettre de se reposer.

JEUDI, 7 REBIA 2<sup>d</sup> (5 JUIN)

On arrive au lever du soleil à *Zelfa* (زلفا), où se trouve le rekeb de Tunis. On passe les heures de la grosse chaleur à l'ombre de l'enceinte d'*Abousir* et on s'arrête pour la nuit au puits de *Bordan* (بردان), au bord de la mer. Eau passable.

VENDREDI, 8 REBIA 2<sup>d</sup> (6 JUIN)

On installe le campement pour la nuit à l'aiguade de *Ech-Chemmama*, où l'on fait eau pour arriver jusqu'à *Djemima*. Les puits de *Ech-Chemmama* sont amers et salés. On en trouve cependant quelques-uns dont l'eau est potable.

SAMEDI, 9 REBIA 2<sup>d</sup> (7 JUIN)

On passe la nuit au-dessous d'*Abou Derdj* (ابو درج).

DIMANCHE ET LUNDI, 10 ET 11 REBIA 2<sup>d</sup> (8 ET 9 JUIN) (1)

On arrive après midi à *Djemima*, dont les puits ont des eaux de qualité différente. Les uns sont salés, d'autres assez bons.

MARDI, 12 REBIA 2<sup>d</sup> (10 JUIN)

On passe au dhoub'a à une citerne pleine près de laquelle on se repose. On campe pour la nuit à l'aiguade d'*El Medar*, où l'on abreuve les bêtes et où l'on fait provision d'eau pour franchir les trois étapes jusqu'à *Djerdjoub*.

MERCREDI, 13 REBIA 2<sup>d</sup> (11 JUIN)

Moulay Ah'med, qui devance la caravane avec quelques compagnons montés sur des mulets, arrive à *Aïn Bou Koudoua* (عين أبي كدوة), appelée aussi *El Aïn Ez-Zerga* (العين الزرغا), source salée mais fraîche au pied des hauteurs. Il s'y repose jusqu'après l'âs'er, et rejoint par le rekeb, il continue la marche jusqu'à la tête de l'*Oued Khebir* (وادي كبير), où l'on installe le campement pour la nuit.

La caravane avait pris à gauche le terrain facile du pays de Bark'a, tandis que le rekeb de Tunis continuait à suivre le bord de la mer.

JEUDI, 14 REBIA 2<sup>d</sup> (12 JUIN)

On passe à *Bou H'alag*, citerne qui, dit-on, a de l'eau en toutes saisons. On y fait la prière de midi et on dépêche de là un courrier aux amis de *Derna* pour leur demander d'apporter des vivres à *El-Temîni*, suivant l'usage établi de temps immémorial.

On campe pour la nuit à l'Est de *H'alazin* (حلازين), à l'Ouest de *Hir El Amlaz* (دير الاملاز).

VENDREDI ET SAMEDI, 15 ET 16 REBIA 2<sup>d</sup> (13 ET 14 JUIN)

On passe au moment du dhoub'a aux *Sept Puits*. Les chameliers partent en avant pour aller curer les puits de *Djerdjoub*.

On s'arrête après midi à *El K'ohour* (الكوهر) où l'on trouve de l'eau

(1) D'après les dates et les jours de la semaine donnés par Moulay Ah'med, il manque un jour entre Alexandrie et Djerdjoub. Cette erreur provient d'un séjour non indiqué. J'ai ajouté cette journée comme séjour à Djemima.



dans des citernes, puis on va camper à *Djerdjoub*, à l'âs'er, où est déjà installé le rekeb de Tunis.

L'avant-garde de la caravane avait trouvé près de ce point un navire chrétien à l'ancre et avait échangé avec lui quelques coups de feu. Ce navire mit à la voile dans la direction de l'Est et cingle ensuite vers l'Ouest.

Sur les instances des chameliers, on fait séjour le samedi à *Djerdjoub* pour débâter les chameaux et les laisser se reposer.

#### DIMANCHE, 17 REBIA 2<sup>e</sup> (15 JUIN)

Le dimanche on fait halte à Chemmas, où se trouvent un puits salé et saumâtre et un autre d'eau douce mais comblé par le sable.

Après midi, on passe à l'Est d'*Alem El Djoloud* (علم الجلود) ; on fait la prière de l'âs'er entre *El Akkara Ech-Cherk'ia* (العكارة الشرفية) et *Rai Es-S'ofra* (راعي العجورا) et on passe la nuit en face de ce dernier point.

#### LUNDI, 18 REBIA 2<sup>e</sup> (16 JUIN)

On s'arrête jusque vers midi à *Alouet El Khochoum* (علوة الكشوم), point que d'autres appellent *Ez-Zoheïri* (الزويري). Moulay Ah'med fait remarquer que, pour la dénomination des endroits peu connus, il s'en est toujours rapporté aux renseignements fournis par les Bédouins de la caravane qui connaissent bien le pays.

On fait une seconde halte pour l'âs'er à l'Est d'*El Khour* (الخور), et vers la fin de l'après-midi, on s'arrête pour la nuit à *Rok'bel El Kherarib* (رربة الخراريب), dans le voisinage d'*El Khour*.

#### MARDI, 19 REBIA 2<sup>e</sup> (17 JUIN)

On déjeune près du r'edir de *Hodeïla* (هديلة), puis après le passage du rekeb, on continue la marche jusqu'à l'aiguade d'*Amk'areh* (أمكرب), où l'on arrive après midi. On y passe la nuit.

#### MERCREDI, 20 REBIA 2<sup>e</sup> (18 JUIN)

La caravane part après la prière du matin. Le rekeb des gens de Tunis suit la route habituelle de *Bent El Abiodh* (بنت الابيض) pour

atteindre l'*Ak'aba El Kebira*. Moulay Ah'med et ses compagnons prennent à gauche le chemin plus facile d'*El Arik'ib* (العريبيب).

Au dhoul'a, on franchit facilement la pente de l'*Ak'aba* sans que personne soit obligé de mettre pied à terre. On fait la prière de midi à l'Ouest de *Siouiat* (سويات) et on s'arrête pour camper entre *Siouiat* et *Chekket El-T'aïch* (ويكة الطائش) qu'on appelle également *Rous El-T'orouk'* (les têtes des chemins).

#### JEUDI, 21 REBIA 2<sup>e</sup> (19 JUIN)

On passe après midi auprès du tombeau du Cheikh Aziz (1), très vénéré par les Arabes de la région. Auprès du tombeau se trouvaient des charges de marchandises rangées et confiées à la garde du Saint. Personne n'y touche.

On arrive à *El Khocheïha* un peu avant l'âs'er. Les citernes ont été troublées par le passage du rekeh de Tunis qui est en avant. Dans l'une d'elles, on recueille un peu d'eau bourbense.

On continue la marche et on va passer la nuit entre *K's'ar Er-Rettah* (كسر الرتابة) et *El Khouir* (الخوير).

#### VENDREDI, 22 REBIA 2<sup>e</sup> (20 JUIN)

Au dhoul'a on s'arrête à *Sh'ifet El Ar'rabat* (سفيطة الاعرابات), une des excavations de la région d'El Bal'nun. On installe le campement de nuit à *Defna*, où les pèlerins font du commerce avec les tribus arabes de la région.

#### SAMEDI, 23 REBIA 2<sup>e</sup> (21 JUIN)

On fait halte au commencement de la région de *Dhoheïr Kial* (ظهير كيال). On campe pour la nuit à l'extrémité Ouest de cette région.

#### DIMANCHE, 24 REBIA 2<sup>e</sup> (22 JUIN)

On fait la prière de midi près des *Sept Arbres* et celle de l'âs'er dans le voisinage d'une citerne contenant de l'eau. On passe près de très beaux champs cultivés et on campe à l'Est d'*El Medouer*.

(1) Dans le voyage d'El Aïachi publié à Fez, ce cheikh est appelé Sidi Azir ou Azeln.

LUNDI, 25 REBIA 2<sup>a</sup> (23 JUIN)

Halte méridienne à *Es-Sedd* (السد), où des cavaliers apprennent au rekeb que les gens de *Derna* n'apporteront à *El-Temimi* que des provisions insuffisantes.

On continue la marche après midi et on passe la nuit à l'Ouest de *Bou Hasana* (بو حسنة).

MARDI ET MERCREDI, 26 ET 27 REBIA 2<sup>a</sup> (24 ET 25 JUIN)

On dépasse la *Sebkhia d'Aïn El R'ezala*, entourée de roseaux, de tamarix et de plantes aquatiques.

Quand la région n'est pas trop fréquentée, on y trouve du gibier en abondance.

Après la halte méridienne sur un vaste plateau on se remet en marche et on arrive à *El-Temimi* un peu avant l'âs'er.

On installe le camp sur un large plateau dont le sol est tellement dur et pierreux qu'il est impossible d'y faire pénétrer les piquets et qu'on doit fixer les cordes des tentes au moyen de pierres.

Les amis de *Moulay Ah'med* et les *Volhas de Derna* qui viennent le saluer à son passage apportent des concombres, des melons, des abricots et du pain. Les commerçants n'ont malheureusement que des provisions très insuffisantes pour les besoins de la caravane. On leur achète des abricots, du miel, de la farine, du beurre et de l'orge.

Les pèlerins, très alarmés par ce manque de vivres, songent à aller à *Derna*; mais ils y renoncent et décident de suivre le chemin de la montagne où l'on pourra trouver à acheter quelques provisions aux arabes de la région.

*Derna* avait été ensanglantée récemment par des troubles provoqués par la tyrannie du Gouverneur Turc à l'égard des Arabes. Il y avait eu de nombreux morts de part et d'autre.

Cette capitale de *Djebel El Akhdhar* est arrosée par des eaux abondantes. Les jardins plantés d'arbres fruitiers et de vignes, les marchés et les *fondouk's* y sont très nombreux.

La population est devenue fort importante. Un ami auquel il pouvait se fier affirma précédemment à *Moulay Ah'med* que les gens seuls de *Mes'rata* habitant *Derna* pouvaient fournir huit cents hommes en état de porter les armes.

La caravane fait séjour à *El-Temimi*.

Elle fait une provision d'eau de quatre jours pour atteindre l'aiguade de *Djerdebin* (جردينين) (1).

Il suffit de creuser un peu le lit de l'oued *Et-Temimi* pour avoir une eau aussi pure et aussi douce que celle du Nil. Quant à la *Sania* près de laquelle était campé le rekeb, son eau est un peu salée.

Au bord de la mer, il existe une source comme celle d'Aïn *El N'ezala*.

JEUDI, 28 REBIA 2<sup>d</sup> (26 JUIN)

Le jeudi la caravane quitte *Et-Temimi* pour s'engager dans le désert redoutable qui est en avant de ce point. On fait la prière de midi à *El Djerara* (الجرارة) et on campe après l'âs'er à l'Est d'*El K'ariat* (الغريات).

VENDREDI, 29 REBIA 2<sup>d</sup> (27 JUIN)

On part le matin. Les pèlerins redoutant la soif sont dans l'angoisse. Quelques-uns d'entre eux se détachent pour aller faire eau, s'il est possible, au r'edir de *Bou Hendi*; ils trouvent un peu d'eau dans une citerne et reviennent sans avoir atteint ce point.

On passe à midi à *El Mehkili* (2) dont les citernes sont vides et on campe vers la fin de l'après-midi, entre ce point et l'oued *El Khasfa* (وادى اكسة).

SAMEDI, 1<sup>er</sup> DJOUMADA 1<sup>er</sup> (28 JUIN)

On dépasse l'oued *El Khasfa*. Un groupe de pèlerins part avec des outres pour aller voir si le r'edir d'*Et-Trab* contient de l'eau.

On s'arrête pour la prière de l'âs'er à *El Hamama* (الحمامة). A ce moment, les gens qui étaient allés à *R'edir Et-Trab* (عدير التراب), envoient chercher des chameaux pour transporter les outres qu'ils ont réussi à remplir.

On s'était écarté du chemin de *Seroual* pour prendre celui qui passe à *Djerdebin*, bien que cette aiguade n'ait que peu d'eau. On

(1) Le manuscrit donne une fois la leçon *Djerdina* et trois fois celle de *Djerdebin*, qui ne paraît pas plus sûre que la précédente. Peut-être s'agit-il là de l'aiguade de *Djerves*, située au Nord-Est de *Solouk*, sur la route qui va directement par la montagne d'*Et-Temimi* à *Benghazi*.

(2) Le manuscrit donne cette fois comme troisième variante *El Mekhtalif*, leçon évidemment fautive.

craignait surtout de la trouver épuisée après le passage du rekeb de Tunis.

Après avoir installé le campement pour la nuit près du bas-fond de *Doura*, on décide d'envoyer sur le champ à la découverte de l'eau des guides de la caravane, afin d'éviter le passage à *Djerdebin*.

DIMANCHE, 2 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (25 JUIN)

On part après la prière du matin. On passe au dhoub'a dans le bas-fond de *Doura*. La marche reprise, on voit venir deux cavaliers qui annoncent qu'il y a des r'edirs pleins à *Ech-Chebika*.

On se dirige de ce côté, abandonnant la route de *Djerdebin*, et on campe enfin auprès de cette eau si désirée. Deux des r'edirs étaient si vastes et si remplis qu'ils auraient suffi à abreuver tous les rekeb à l'aller et au retour. Un des pèlerins entra dans un troisième et eut de l'eau jusqu'à la tête.

On fait une provision d'eau pour cinq jours ; on décide de ne pas passer par *Solouk* et d'aller directement sur *Adjedabia*.

LUNDI, 3 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (30 JUIN)

Départ d'*Ech-Chebika*. On arrive au dhoub'a à la grande rivière de *Samatous* qui descend du *Djebel El Akhdhar* et reçoit de nombreux affluents. On y trouve des fossés pleins d'eau de pluie.

On fait la prière de l'âs'er à l'*Oued Mezreb* et l'on campe entre cet oued et l'*Oued Adouan*, vers la fin de l'après-midi.

MARDI, 4 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (1<sup>er</sup> JUILLET)

Le lendemain mardi, on traverse l'*Oued Adouan* et on fait halte au dhoub'a sur un large plateau aux pentes rocailleuses. On fait la prière de midi à l'*Oued Mesous* et l'on campe au soir à *Djerir El Hizam* (جسر الزمام).

MERCREDI, 5 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (2 JUILLET)

On suit le lit d'*Aoudiet El Kerbas* jusqu'au bout ; avant l'âs'er, on descend la pente qui donne accès de *Seroual* à *Bark'a*. Là finit l'*Adjerania*, terre où ne pousse que l'*Adjerem* (salsolée appelée par les différents naturalistes *salsola ligosa*, *anabasis articulata* ou *rhamnus punctata palestina*) et qui s'étend de l'*Oued Mesous* à cet endroit.

On campe au commencement de la région de *Rark'a* à l'Est d'*El Alam* (العلم).

JEUDI, 6 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (3 JUILLET)

On arrive au dhoh'a à l'extrémité occidentale d'*El Alam*. Après avoir fait la halte méridienne près d'*El Ouchka* (الوشكة). On s'arrête au soir à *Saniet Chebika* (سانية شبيكة).

VENDREDI, 7 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (4 JUILLET)

Le vendredi, dans la matinée, on atteint *Adjedabia* où les pèlerins boivent à satiété l'eau excellente des puits creusés dans le roc. La caravane y passe le reste de la journée et la nuit.

SAMEDI, 7 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (5 JUILLET)

On passe au dhoh'a à *El Djedid* (1), à une parasange d'*Adjedabia*, où se trouvent trois puits taillés dans le roc comme ceux de l'étape précédente, à côté des ruines d'un K's'ar.

Halte méridienne en un point d'où l'on aperçoit un long tombeau que les Arabes de la région prétendent être celui d'Ameur El Khafidji.

On fait la prière de l'as'er à *Keman El H'obara* (كيمان اكباري) et vers la fin de l'après-midi on campe à *Es-Soiouk'* (السيوف).

DIMANCHE, 9 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (6 JUILLET)

Au dhoh'a, on s'arrête à *El Mes'and* (المسانع). On fait la halte méridienne à *K's'our El Al'lat* (كصور العطات) et on s'arrête, après l'as'er à l'aiguade de *K'ah'l'aba* (كاحطبة), au bord de la mer, où l'on trouve une bonne eau.

On enterre là un pèlerin de l'oued Dra, mort pendant l'étape. Pendant cette même journée, un autre pèlerin du Maroc, qui s'était égaré, ne reparait plus, et ne peut être retrouvé malgré les recherches faites le lendemain.

LUNDI, 10 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (7 JUILLET)

Le lendemain lundi, on arrive après midi à l'aiguade d'*El Menâm*,

(1) Variante : El Djedida.

où l'on fait provision de bonne eau pour cinq jours. Ce soir là meurt une pieuse femme qui avait déjà accompagné Moulay Ah'med dans un de ses précédents pèlerinages.

MARDI, 11 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (8 JUILLET)

On passe au dhouh'a à la Sebkhâ de *Serr'in* (سرين), on prend à droite pour faire la halte méridienne à l'aiguade de *Bou Châifa*, au bord de la mer : eau un peu salée ; on rejoint le rekeh, à l'âs'er, au commencement de la Sebkhâ de *Mek'tâ El Kebril* et on campe à son extrémité occidentale, près d'*El Djebel El Khachch* (جبل الخاشخ) la montagne pénétrante).

Les arabes de la région disent que ce point est au commencement de la région de *Sart* du côté de l'Est et marque la limite occidentale du pays de Bark'a.

MERCREDI, 12 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (9 JUILLET)

Au dhouh'a, on passe à *Oumm El P'cranik'*, longue bande de sable blanc qu'on voit à droite. On arrive à la fin de l'après-midi à l'*Oued El Guel'of* (وادي العطف), où l'on passe la nuit.

Quelques pèlerins vont en amont de l'oued jusqu'à *El H'addadja* (الحدادية), pour abreuver leurs bêtes à la *Sania* qui contient une eau un peu amère.

JEUDI, 13 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (10 JUILLET)

Au dhouh'a, on traverse l'oued. Des pèlerins partis en avant avec leurs outres font une pointe sur *El Koh'e'la*.

Halte méridienne sur une hauteur, près du bord de la mer.

On fait la prière de l'âs'er à l'*Oued El Koh'e'la* d'où l'on aperçoit l'aiguade de *Bou Kelila* (بوكليلة), qui donne une eau salée, bonne seulement pour les chameaux.

On s'arrête au soir dans l'*Oued El H'addjadj* (وادي الحدجاج) au Sud d'*El Thoudia*.

VENDREDI ET SAMEDI, 14 ET 15 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (11 ET 12 JUILLET)

On passe au dhouh'a près de hauteurs sur lesquelles se trouvent des cimetières, à l'Ouest d'*El Thoudia*.

On fait la halte méridienne à *Er-Rah'bia* (الرحبية) sur des collines en vue de la mer.

On fait la prière de l'âs'er à *Ech-Chegga* (الشغقة), où l'on trouve un puits d'eau fraîche, légèrement amère. La caravane campe pour la nuit à la limite de la Sebkhâ d'*El Aouïdja* (العويجة), entre *El Mâredja* (المردجة) et *Ech-Chegga*, mais plus près d'*Ech-Chegga*.

L'aiguade d'*El Aouïdja* comprend de nombreux puits creusés par les Arabes de la région ; mais leur eau est tellement saumâtre qu'elle est presque impotable.

Cependant des pèlerins rapportèrent de cette aiguade une eau passable, meilleure que celle que l'on trouve entre *El Mendm* et *En-Nâim*.

Moulay Ah'med reçoit là la visite de Sidi Khalifa, chef des Oulad Sidi Nas'er, marabout de *Sort*, qui lui présente ses fils. Il confère à l'un d'eux le titre de Mok'addem de son ordre (Nas'eria de Tamegrout).

La caravane fait séjour en ce point afin que les pèlerins puissent acheter des vivres aux gens de *Sort*.

#### DIMANCHE, 16 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (13 JUILLET)

Le dimanche, on part avant le jour ; on fait la prière du matin à l'*Oued Mechroud* (وادي مشرود).

Au dhouh'a, on passe à l'Est de *Ech-Cher'fa* (الشرفة), puis on incline vers la droite pour gagner l'aiguade d'*El Menchi* (المنشي), où l'on croyait, sur la foi des renseignements donnés par un hédouin, trouver un puits de bonne eau. On constate que l'eau des puits de cette aiguade est comme les autres.

Après avoir fait la halte méridienne sur une hauteur dominant la mer et exposée à la brise, on va camper à *El Ah'mar* ; eau assez bonne.

#### LUNDI, 17 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (14 JUILLET)

On fait halte au dhouh'a sur un monticule à la limite de la Sebkhâ d'*El Ah'mar* et avant la fin de la matinée, on campe à l'aiguade d'*En-Nâim*, où l'on trouve en abondance une eau claire et fraîche.

#### MARDI, 18 DJOUMADA 1<sup>re</sup> (15 JUILLET)

On arrive au dhouh'a au-dessus de l'aiguade d'*Oumm Es-Soll'an*,



puis on fait la halte méridienne à l'aiguade de *Moneïchi Modeïna* (مدينتي مدينة) et on campe le soir à *Kareba* (كاربة).

MERCREDI, 19 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (16 JUILLET)

Départ avant le jour. Halte méridienne à *El-T'ouil* (الطويل). On campe à l'âs'er à *Es-Zâfrane*; eau abondante et excellente.

JEUDI, 20 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (17 JUILLET)

Le jeudi, la caravane se met en marche après la prière du matin. Elle passe au dhoul'a à *Guerraret Es-Seïder* (قرارة السدر) et fait la halte méridienne à l'*Oued El K'obeïha* (وادي الكوبية). On arrive à l'âs'er au puits de *Mel'raou*, où l'on trouve en abondance une eau salée et amère. On campe le soir à l'Ouest de *Djaref* (جاروف).

VENDREDI, 21 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (18 JUILLET)

On fait halte pendant la grosse chaleur à *Bir H'assan*; on s'arrête pour la prière de l'âs'er à *Cherf H'assan* et on va camper pour la nuit à quelques milles à l'Ouest de ce point.

*H'assan* est une aiguade sur laquelle on ne peut compter que dans les années pluvieuses. Il est rare d'y trouver de l'eau en quantité suffisante pour les besoins du rekeh.

SAMEDI, 22 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (19 JUILLET)

Au dhoul'a, on passe à *Kerar Bou Redjin* (كارار ابي رجين); on traverse une partie de la *Sebkhâ El Mekhil'a* (البحيطة), on fait la halte méridienne à droite sur une hauteur exposée à la brise de mer et après avoir franchi la *Sebkhâ* on campe à *El Haouïcha*, où les chameliers abreuvent leurs bêtes.

DIMANCHE, 23 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (20 JUILLET)

On arrive au dhoul'a à *Es' S'ak'da* (الأسعدية) longue bande de sable à gauche de la *Sebkhâ*, on fait la prière de l'âs'er à *El Menzela* et on va camper pour la nuit à *El Boueïbat* (البوينت).

LUNDI, 24 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (21 JUILLET)

On passe au dhoh'a à l'aiguade de *Semeïda*, située dans le sable, à gauche de la Sebkha, dont l'eau est un peu salée.

On fait la halte méridienne à l'aiguade d'*El Aridr* (العريعر), près de la Sebkha, au bord de la mer, où l'on trouve une eau abondante et douce qui vaut presque celle de l'*Oued Et-Temimi*.

On s'arrête pour la prière de l'âs'er à la limite de la Sebkha de *Bou Châïfa* et on campe un mille plus loin, sur une hauteur, à droite de la route.

MARDI, 25 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (22 JUILLET)

On part avant le jour. Au lever du soleil, Moulay Ah'med laissant le gros de la caravane se diriger vers le *K's'ar d'Ah'med Zerrouk'*, prend à droite pour aller visiter le tombeau de *Bou Châïfa*, il rejoint ensuite le rekeb campé au dehors du village, depuis le moment du dhoh'a.

C'est la fin des angoisses éprouvées pendant la traversée des déserts qu'on vient de franchir.

On arrive à ce premier centre peuplé, le mardi 25 djoumada 1<sup>er</sup> 1192 (22 juillet 1710).

MERCREDI, 26 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (23 JUILLET)

Les pèlerins, après avoir fait leurs dévotions au tombeau de *Si Ah'med Zerrouk'*, reprennent leur marche pendant que Moulay Ah'med va visiter le tombeau de *Sidi Falh'allah*, près du *K's'ar*. Il fait la halte méridienne sur une hauteur dominant la mer et, rejoint à l'âs'er par le rekeb, il va camper pour la nuit à l'Est de *Silik'* (سيلين), puits qui se trouve sur la route des pèlerins.

JEUDI, 27 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (24 JUILLET)

On s'arrête pendant la chaleur à *Zeliten* près du tombeau de *Sidi Abd Es-Selam*. On repart après la prière de midi et on s'arrête, un peu avant l'âs'er, à *El H'ot'eïba* (الحطبة).

VENDREDI, 28 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (25 JUILLET)

Moulay Ah'med va déjeuner avec un groupe de pèlerins chez un ami qui se trouve sur la route. Il fait ensuite une pointe jusqu'au

bord de la mer pour visiter le tombeau de *Sidi Meftah*, et après la prière de midi, il rejoint le rekeh campé dans l'*Oued Lebda*.

SAMEDI, 29 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (26 JUILLET)

Le lendemain, on descend la pente du *Djebel En-Neggaza* et, après la halte méridienne au pied de la montagne, on va camper auprès de *Meljra Selma* (مجرى سلما), bourg des Mesellata.

DIMANCHE, 30 DJOUMADA 1<sup>er</sup> (27 JUILLET)

On se repose pendant les heures chaudes au puits de *Tourret* (تورعت): on fait la prière de l'as'er à l'Ouest de l'*Oued Msid* et on s'arrête pour la nuit à l'Est de l'*Oued Er-Remel*, non loin d'une petite aiguade qui se trouve au bord de la mer.

LUNDI, 1<sup>er</sup> DJOUMADA 2<sup>d</sup> (28 JUILLET)

Après avoir traversé l'*Oued Er-Remel*, on s'arrête au dhoul'a sur une hauteur dominant la mer d'où l'on aperçoit les palmiers de *Tadjoura*. Moulay Ah'med arrive avant les heures chaudes de *Tadjoura*. Le rekeh le rejoint à cet endroit où l'on passe la nuit.

MARDI, 2 DJOUMADA 2<sup>d</sup> (29 JUILLET)

Arrivée à Tripoli dans la matinée le mardi 2 djoumada second (29 juillet 1710).

Moulay Ah'med et sa caravane quittent cette ville le jeudi, 18 djoumada second (14 août).

## TABLEAU COMPARATIF

DES

## Itinéraires d'El Aiachi et de Moulay Ah'med

ITINÉRAIRE D'EL AIACHI DE TRIPOLI AU CAIRE		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED DE TRIPOLI AU CAIRE	
	<b>De Tripoli à la Zaouia d'Ah'med Zerrouk'</b>		<b>De Tripoli à la Zaouia d'Ah'med Zerrouk'</b>
	Tadjoura (Bourgade).	1 <sup>re</sup> étape	Tadjoura (Bourgade).
1 <sup>re</sup> étape	Sedrat El Achar.	2 <sup>e</sup> —	R'afek' (Puits, K's'ar ruiné).
	Oued Er-Remel.		Oued Er-Remel.
	Oued El Msid.		Oued El Msid.
2 <sup>e</sup> —	.....	3 <sup>e</sup> —	.....
	Oued Younout.		Tourr'et (P.).
3 <sup>e</sup> —	Djebel En-Neggaza.		Djebel En-Neggaza.
	Sah'el H'amed (Bourgade).	4 <sup>e</sup> —	Alahoum (K's'ar, R.).
	Oued Tarer'lat.		Sah'el H'amed (Bourgade).
4 <sup>e</sup> —	Zeliten (Bourgade).	5 <sup>e</sup> —	Adjtalik' (Bourgade).
5 <sup>e</sup> —	Au delà de Mes'rata.	6 <sup>e</sup> —	A l'ouest de Mes'rata.
6 <sup>e</sup> —	Zarouia d'Ahmed Zerrouk'.	7 <sup>e</sup> —	Zaouia d'Ah'med Zerrouk'.
	<b>De la Zaouia d'Ah'med Zerrouk' à En-NâÏm</b>		<b>De la Zaouia d'Ah'med Zerrouk' à En-NâÏm</b>
	K's'ar Ah'med (Bourgade).		K's'ar Ah'med (Bourgade).
	El Ariâr (P.).		El Ariâr (P.).
1 <sup>re</sup> —	Bou Koudia (P.).		Semeïda (P.).
2 <sup>e</sup> —	En avant de la Haïcha.	1 <sup>re</sup> —	.....
	La Haïcha.	2 <sup>e</sup> —	A l'ouest de la Haïcha.
3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup>	Pour H'assan.	3 <sup>e</sup> —	H'assan (Puits, Citernes, Ruines).
	H'assan (Puits, Citernes, Ruines).	4 <sup>e</sup> —	Met'raou (P.).
5 <sup>e</sup> —	.....		
6 <sup>e</sup> —	Ez-Zâfran (P. R.).		
7 <sup>e</sup> —	Amkirina (P.).		

ITINÉRAIRE D'EL AIACHI DE TRIPOLI AU CAIRE		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED DE TRIPOLI AU CAIRE	
	El Medeïna (P.).	5 <sup>e</sup> étape	K's'ir Ed Debban.
	Oumm Es Solt'an (P.).	6 <sup>e</sup> —	.....
N <sup>o</sup> étape	En-Nâïm (P.).	7 <sup>e</sup> —	En-Nâïm (P.).
	—————		—————
	<b>D'En-Nâïm à El Menâm</b>		<b>D'En-Nâïm à El Menâm</b>
	El Ah'mar (P.).		El Ahmar (P.).
	El Aouidja (P.).	1 <sup>re</sup> —	El K'abr.
1 <sup>re</sup> —	Ech-Chegga (P.).		El Ihoudia (R.).
	El Ihoudia (R.).	2 <sup>e</sup> —	.....
2 <sup>e</sup> —	.....		El Koh'eïla (P.).
	K's'ar El At'ich.		El H'addadïa (P.).
	El Koh'eïla (P.).	3 <sup>e</sup> —	.....
3 <sup>e</sup> —	.....	4 <sup>e</sup> —	Sebkha de Mek't'a El Kebrit.
	Oumm El R'aranik' (P.).		El Menâm (P.)
4 <sup>e</sup> —	Sebkha de Mek't'a El Kebrit.	5 <sup>e</sup> —	.....
5 <sup>e</sup> —	El Menâm (P.).		—————
	—————		—————
	<b>D'El Menâm à Et-Temimi en passant par Solouk</b>		<b>D'El Menâm à Et-Temimi sans passer par Solouk</b>
3 <sup>e</sup> —	Adjedabia (P. R.).	1 <sup>re</sup> —	El Mes'anâ.
6 <sup>e</sup> —	Solouk (P. R.).	2 <sup>e</sup> —	El Djedida (Puits, K's'ar ruiné).
7 <sup>e</sup> —	Pied du Djebel El Akhdhar.		Adjedabia (Puits, Ruines).
	El Khat'at'if.		Ech-Chebika (Sania).
9 <sup>e</sup> —	El Kharroube.	3 <sup>e</sup> —	.....
10 <sup>e</sup> —	Oued Samalous.	4 <sup>e</sup> —	Kerdas.
		5 <sup>e</sup> —	Oued Mesous.
			K's'ar de l'Oued Mesous.
			Oued Adouan.
		6 <sup>e</sup> —	Oued Mezreb.
			Oued Samalous.
		7 <sup>e</sup> —	Ech-Chebika.

ITINÉRAIRE D'EL AJACHI DE TRIPOLI AU CAIRE		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED DE TRIPOLI AU CAIRE	
	K's'ar El Mekhili (R. Grandes Citernes).		Tinmalak'.
12 <sup>e</sup> étape	.....	8 <sup>e</sup> étape	.....
13 <sup>e</sup> —	El K'ariat (R.).		K's'ar El Mekhili (R. Grandes Citernes).
14 <sup>e</sup> —	Et-Temimi (P.).	9 <sup>e</sup> —	Sans nom.
	-----	10 <sup>e</sup> —	Et-Temimi (P.).
	D'Et Temimi à El Medar		-----
	Aïn El R'ezala (Source).		D'Et Temimi à El Medar
1 <sup>e</sup> —	.....	1 <sup>e</sup> —	Boul Feraïs.
2 <sup>e</sup> —	El Medouer (Citernes).		Aïn El R'ezala (Source).
3 <sup>e</sup> —	En face de Defna.	2 <sup>e</sup> —	Boul H's'n.
	El Aridh.		El Medouer (Citernes).
4 <sup>e</sup> —	Plateau de l'Ak'aba.	3 <sup>e</sup> —	Ech Chadjrat Es-Sebâ.
5 <sup>e</sup> —	Foum El Ak'aba El Kebira.		El Mer'aïr.
6 <sup>e</sup> —	Bak'bou (P.).	5 <sup>e</sup> —	.....
7 <sup>e</sup> —	K'othbal (P.).	6 <sup>e</sup> —	Plateau de l'Ak'aba.
8 <sup>e</sup> —	Chemmas (P.).	7 <sup>e</sup> —	Amk'areb (P.).
	Halk' Ed-Dhebâ.	8 <sup>e</sup> —	El Khechoumi.
9 <sup>e</sup> —	K'abr El As'i.	9 <sup>e</sup> —	.....
	El Abdia (P.).		El Mâmoura.
	El Motaïrih' (P.).	10 <sup>e</sup> —	El Abiar Es-Sebâ.
10 <sup>e</sup> —	El Met'rouh' (P.).	11 <sup>e</sup> —	Bou H'alag (Citernes).
11 <sup>e</sup> —	.....	12 <sup>e</sup> —	K's'bat El Medar (P.).
	El Medar (P.).		

ITINÉRAIRE D'EL ATACHI DE TRIPOLI AU CAIRE		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED DE TRIPOLI AU CAIRE	
	D'El Medar au Caire		D'El Medar au Caire
	Descente de l'Ak'aba Es-S'r'ira.	1 <sup>re</sup> étape	Bou Seh'ima.
1 <sup>re</sup> étape	Sania non nommée.		Descente de l'Ak'aba Es-S'r'ira.
2 <sup>e</sup> —	Djemima (P.).	2 <sup>e</sup> —	Ras El H's'an.
3 <sup>e</sup> —	Point non nommé.	3 <sup>e</sup> —	Douil En-Nâma.
4 <sup>e</sup> —	El Omeidatein (P. R.).	4 <sup>e</sup> —	Ech-Chemmama (P. R.).
	En vue d'Abousir.	5 <sup>e</sup> —	.....
5 <sup>e</sup> —	Région au Sud d'Alexandrie.		Alouiet Et-Themar.
6 <sup>e</sup> —	Oued Er-Rohban.	6 <sup>e</sup> —	.....
	Oued En-Natroun.		Er-Rok'ba.
7 <sup>e</sup> —	Point sans nom.	7 <sup>e</sup> —	Oued Er-Rohban.
8 <sup>e</sup> —	El Mansouria (K's'ar).	8 <sup>e</sup> —	Ed-Dhemiri.
	Ouasim (K's'ar).		Abou Rouas (K's'ar).
9 <sup>e</sup> —	Anbaba (K's'ar).		Kerdassa (K's'ar).
10 <sup>e</sup> —	Le Caire.	9 <sup>e</sup> —	Saft'et El-Leben.
			Anbaba (K's'ar).
		10 <sup>e</sup> —	Le Caire.

ITINÉRAIRE D'EL AIACHI D'ALEXANDRIE A TRIPOLI	ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED D'ALEXANDRIE A TRIPOLI
<p>D'Alexandrie à El-Medouer</p> <p>Jusqu'à El Medouer, El Aiachi ne donne pas le détail des étapes dans son itinéraire de retour.</p>	<p>D'Alexandrie à El-Medouer</p> <p>Oumm As'er'. K's'ar Rah'im. Karir (P.). Zelfa. Abousir (R.). 2<sup>e</sup> — Bordan (P.). 3<sup>e</sup> — Ech-Chemmama (P. R.). 4<sup>e</sup> — Bou Derdj. 5<sup>e</sup> — Djemima (P.). 6<sup>e</sup> — El-Medar (P.). Aïn Bou Koudoua (Source). 7<sup>e</sup> — Oued Khebir. Bou H'alag (Citernes). 8<sup>e</sup> — H'alazin, à l'O. de Bir El Amiez. El Abiar Es-Sebâ. El K'obour (Citernes). 9<sup>e</sup> — Djerdjoub (P.). Chemmas (K's'ar ruiné et puits). Alem El Djoloud. El Akkara Ech-Cherk'ia. 10<sup>e</sup> — Râi Es'-S'ofra. Alouet El Khochom (ou Ez-Zohetri). El Khour. 11<sup>e</sup> — Rok'bet El Kherarib. Hodeila (R'edir). 12<sup>e</sup> — Amk'areb (P.).</p>



ITINÉRAIRE D'EL AÏACHI D'ALEXANDRIE A TRIPOLI		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED D'ALEXANDRIE A TRIPOLI	
			Montée de l'Ak'aba.
		13 <sup>e</sup> étape	.....
			Siouiat.
			Ouchket Et'-T'aïch.
			El Khocheïba (Citernes).
			K's'ar Et-Rettab.
		14 <sup>e</sup> —	.....
			El Khouir.
		15 <sup>e</sup> —	Defna.
		16 <sup>e</sup> —	Dhoheïr Fial.
			Ech-Chadjrat Es-Sebâ.
		17 <sup>e</sup> —	.....
			El Medouer (Citernes).
	El Medouer (Ce point n'est atteint par El Aïachi que 27 jours après le départ d'Alexandrie).		<b>D'El Medouer à Et-Temimi</b>
			Es-Sedd.
	<b>D'El Medouer à Et-Temimi</b>		Bou H'asana.
1 <sup>re</sup> étape	Bas fond d'Aïn El R'ezala.	1 <sup>re</sup> —	.....
3 <sup>e</sup> —	A l'Ouest d'Aïn El R'ezala.		Sebkha d'Aïn El R'ezala.
4 <sup>e</sup> —	Et-Temimi (P.).	2 <sup>e</sup> —	Et-Temimi (P.).
			<b>D'Et Temimi à Adjedabia</b>
2 <sup>a</sup> —	Bou Hendi (R'edir).		El Djerara.
3 <sup>e</sup> —	.....	1 <sup>re</sup> —	.....
6 <sup>e</sup> —	Oued Samalous.		El K'ariat (R.).
			K's'ar El Mekhili (Citernes P.).
		2 <sup>e</sup> —	.....
			Oued El Khasfn.
			El H'amama.
		3 <sup>e</sup> —	Doura.
		4 <sup>e</sup> —	Ech-Chebika.
			Oued Samalous.

ITINÉRAIRE D'EL AIACHI D'ALEXANDRIE A TRIPOLI		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED D'ALEXANDRIE A TRIPOLI	
1 <sup>re</sup> étape	K's'our El Redjbia. El Beïoub. Adjedabia (Puits et Ruines).	5 <sup>e</sup> étape	Oued Mezreh. .....
4 <sup>e</sup> —	.....		Oued Adouan. Oued Mesous.
	.....	6 <sup>e</sup> —	Djerir El H'izam. Aoudiet El Kerdas.
	<b>D'Adjedabia à El Menâm</b>	7 <sup>e</sup> —	.....
2 <sup>e</sup> —	K's'eirat Ouâteha.		El Alam. El Ouchka.
3 <sup>e</sup> —	Sebkhâ en deçà d'El Menâm. El Menâm (Puits).	8 <sup>e</sup> —	Saniet Chebika.
4 <sup>e</sup> —	.....	9 <sup>e</sup> —	Adjedabia (Puits et Ruines). .....
	<b>D'El Menâm à El Ah'mar</b>		<b>D'Adjedabia à El Menâm</b>
2 <sup>e</sup> —	Sebkhâ de Mek'tâ El Kebrit.		El Djedid (P. R.). Keman El H'obara.
4 <sup>e</sup> —	Région d'El Koh'eila.	1 <sup>re</sup> —	Es-Soiouk'. El Mes'anâ. K's'our El At'lat.
		2 <sup>e</sup> —	K'ah't'aba (P.).
		3 <sup>e</sup> —	El Menâm (Puits).
			<b>D'El Menâm à El Ah'mar</b>
			Sebkhâ de Serr'in. Bou Châïfa (P.).
		1 <sup>re</sup> —	Mek'tâ El Kebrit. Oumm El R'aranik' (P.).
		2 <sup>e</sup> —	Oued El Guet'of. Oued El Koh'eila.
		3 <sup>e</sup> —	Oued El H'oddjadj.

ITINÉRAIRE D'EL ATACHI D'ALEXANDRIE A TRIPOLI		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED D'ALEXANDRIE A TRIPOLI	
1 <sup>re</sup> étape	..... Ech-Chegga (P.).		Er-Rah'bia. Ech-Chegga (P.).
2 <sup>e</sup> —	Au delà d'Ech-Chegga. K'abr En-Nouir.	1 <sup>re</sup> étape	..... El Mâredja. Sebkha d'El Aouidja. Oued Mechâoud. Cher'fa. El Menchi (P.).
3 <sup>e</sup> —	El Ah'mar (P.).	2 <sup>e</sup> —	El Ah'mar (P.).
D'El Ah'mar à K's'ar Ah'med		D'El Ah'mar à K's'ar Ah'med	
1 <sup>re</sup> —	..... El Modeïna (P.).	1 <sup>re</sup> —	En-Nâim (P.). Moneïchi Modeïna.
2 <sup>e</sup> —	Ez-Zâfran (P.).	2 <sup>e</sup> —	Kareba. Er-T'ouil.
3 <sup>e</sup> —	K's'our H'assan (P. R.).	3 <sup>e</sup> —	Ez-Zâfran (P. R.). Gueraret Es-Seder. Oued El K'obeïba. Met'raou (P.). Djaref.
4 <sup>e</sup> —	..... La Haïcha.	4 <sup>e</sup> —	..... Bir H'assan (P. C. R.). Cherf H'assan.
5 <sup>e</sup> —	Bou Koudia.	5 <sup>e</sup> —	..... K's'ar Hou Redjin. Sebkha El Mekhita.
6 <sup>e</sup> —	K's'ar Ah'med.	6 <sup>e</sup> —	El Haouïcha (P.). Es' S'ak'â. El Menzela.
		7 <sup>e</sup> —	El Boueïbat. Semeïda (P.). El Ariâr (P.).
		8 <sup>e</sup> —	Sebkha de Bou Châïfa.
		9 <sup>e</sup> —	K's'ar Ah'med.

ITINÉRAIRE D'EL AIACHU D'ALEXANDRIE A TRIPOLI		ITINÉRAIRE DE MOULAY AH'MED D'ALEXANDRIE A TRIPOLI	
	De K's'ar Ah'med à Tripoli		De K's'ar Ah'med à Tripoli
2 <sup>e</sup> étape	Zaouia de Sidi Abd Es Selam Près de Zeliten. Sah'el H'amed (Bourgade).	1 <sup>re</sup> étape	..... Silik' (P.). Zeliten (Bourgade).
3 <sup>e</sup> —	Selim (P.). Djebel En-Neggaza.	2 <sup>e</sup> —	El H'ot'eiba.
4 <sup>e</sup> —	Oued Younout. Oued El Msid.	3 <sup>e</sup> —	Oued Lebda. Djebel En-Neggaza.
5 <sup>e</sup> —	..... Oued Er-Remel. Tadjoura (Bourgade).	4 <sup>e</sup> —	Medjra Selma (Bourgade). Tourr'et (P.). Oued El Msid.
6 <sup>e</sup> —	Tripoli.	5 <sup>e</sup> —	..... Oued Er Remel.
		6 <sup>e</sup> —	Tadjoura (Bourgade).
		7 <sup>e</sup> —	Tripoli.

### Itinéraires d'El Ourtilani

Le cheikh El H'osseïn ben Moh'amed Es-Sâïd El Ourtilani (de la tribu kabyle des Beni Ourtilani, dépendant actuellement de la commune mixte du Guergour, arrondissement de Bougie), est l'auteur d'une volumineuse relation, encore inédite, connue sous le nom d'*Er-Rih'la El Ourtilania*, dans laquelle il fait le récit détaillé d'un pèlerinage aux villes saintes de l'Islam.

Déjà d'une fois, il avait visité la Mekke et Médine. En 1179 (1765-1766), il entreprend le troisième voyage qui fait l'objet de sa relation.

Rien qu'il suive d'assez près Moulay Ah'med auquel il emprunte le plan et souvent la forme de sa narration, El Ourtilani n'en a pas moins produit une œuvre très personnelle qui sollicite plus spécialement l'attention et l'intérêt parce qu'elle émane d'un musulman algérien.

Dans la première partie de son ouvrage, il donne sur les mœurs, les personnalités, l'état politique social et religieux de la région de Bougie, de la grande Kabylie, du Hou Taleb du Hodna oriental et du Zab dans cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, des renseignements d'une valeur incontestable que l'on chercherait vainement ailleurs.

Avant de se mettre en route avec les pèlerins de la région. El Ourtilani va

rentre visite aux principaux personnages des *Beni Abbas*, de la *Medjana*, des *Zouma* et de *Dellys*. Il passe aux *Beni Menguellat*, aux *Beni Aïssi*, aux *Beni Fraouzen*, puis se rend à *Djenâ S'aharâlj* et aux *Beni Hou Chaïb*.

Il fait ensuite le voyage de Bougie et donne sur un grand nombre de savants et saints de cette ville des notices détaillées dont plusieurs sont empruntées à *l'Anouan Et-Diraïa*, de l'obrini.

Il énumère également les personnalités religieuses les plus célèbres de la région kabyle située sur la rive droite de l'Oued Sah'el.

Les pèlerins des *Beni Ourtilan* et des tribus voisines se mettent en marche sous la conduite d'El Ourtilani, se dirigeant sur *Zemmora*. A chaque étape, de nouveaux fidèles attirés par la réputation de piété et de science du cheikh viennent grossir la caravane.

Le rekeh se forme définitivement à *K'sar Et T'ir* où il est rejoint par les pèlerins d'Alger et des autres parties de l'Algérie centrale et occidentale.

El Ourtilani passe aux *Ouled Derradj*, à *Barika*, *Mloukal*, *Biskra*, visite *Sidi Ok'ba* et *Tolga*, arrive à *Khangu Sidi Nadji* et reprend à *El l'amma* l'itinéraire de Moulay Ah'med jusqu'à *Gabès* et *Tripoli*.

De cette ville jusqu'au Caire, le rekeh algérien suit la route habituelle des pèlerins du Mar'reh dont les étapes sont si complètement indiquées par El Aiachi et Moulay Ah'med.

Sauf quelques variantes de peu d'importance, El Ourtilani reproduit pour cette partie de la route les notes de voyage de son prédécesseur marocain.

J'ai cru néanmoins devoir donner le résumé de son itinéraire d'aller comme confirmation des noms et des distances indiquées par El Aiachi et Moulay Ah'med.

C'est du Caire que repart la caravane algérienne à destination de Tripoli en longeant la côte de la Marmarique depuis *Ech-Chemmama* jusqu'à *Et-Temini*.

A partir de ce point, limite orientale de l'ancienne Cyrénaïque, au lieu de s'engager en plein dans l'immense désert sans eau de *Seroual*, le rekeh suit et contourne par le Sud les contreforts du Djebel El Akhdar dont les ravins, les oueds et les bas-fonds conservent plus souvent les eaux pluviales et atteint *Benghazi* où il reste deux jours pour faire provision de vivres.

Il marche ensuite directement sur *Adjelabia* sans passer par les puits intarissables de *Solouk* et reprend là l'itinéraire d'aller en contournant la grande Syrte, à travers ses selkhas et ses dunes, et en suivant à peu près le littoral jusqu'à Tripoli.

El Ourtilani regagne sa tribu montagnarde en visitant *Gabès*, *Souse*, *Tunis*, *Teslour*, *Teboursouk*, le *Kuf* et *Constantine* dont il donne la description en y joignant des notices biographiques et des extraits historiques du plus grand intérêt.

Le manuscrit dont j'ai extrait ces notes appartient à M. Benmouhoub, professeur de droit à la Médersa de Constantine. Transcrit dans ces dernières années par plusieurs copistes, il contient dans son ensemble un assez grand nombre de lacunes et d'erreurs.

La partie que j'ai spécialement examinée pour cet itinéraire était, heureusement, assez correcte.

Notre distingué confrère M. Mirante, a pu se procurer trois copies de l'ouvrage d'El Ourtilani et prépare une traduction française de cette intéressante relation.

### Itinéraire d'El Ourtilani, de Tripoli au Caire

El Ourtilani laisse partir en avant le rekeb.

Il quitte Tripoli avec quelques amis qui l'accompagnent jusqu'au pied du *Djebel En-Neggaza* où il rejoint les pèlerins.

On franchit la montagne et on arrive à *Sah'el H'amed*, jolie ville bien peuplée, entourée d'oliviers et de palmiers, dont l'aspect verdoyant est une joie pour les yeux.

On campe ensuite près de la sebkha et après avoir dépassé *Mes'rata*, on s'arrête pour deux jours près du tombeau de Si A'Imed Zerrouk'.

DERNIERS JOURS DE CHABAN 1179, PREMIERS JOURS DE FÉVRIER 1766.

La caravane suit à partir de ce point les itinéraires d'El Aiachi et de Moulay Ah'med.

El Ourtilani cite jusqu'à *Solouk*:

*Bou Koudia*, en face de *Taourr'a*;

*El Aouinat*, eau abondante en plusieurs points, mais tellement salée que les animaux même ne la boivent pas; il y a cependant de l'eau passable vers les bords de la sebkha, du côté de *Taourr'a*;

*Bir H'assan*, au bout de la sebkha, puits destiné à recueillir les eaux de pluie auprès des ruines décrites par les deux autres voyageurs;

*Mel'raou*, puits unique, un peu en dehors de la route, au bord de la mer;

*Ez-Zafran*, aiguade excellente dans le sable; environs couverts de verdure et de fleurs;

*El Ah'mar*;

*En-Na'im*, puits donnant une très bonne eau dont il faut faire provision jusqu'à *El Mendim*; la région qui se trouve entre ces deux points est une des plus pénibles à traverser: c'est la sebkha de *Mek't'it El Kebril* qui mérite bien le nom de *Siral'* du monde (Pont sur les abîmes de l'enfer que les croyants doivent traverser pour entrer au paradis);

Région d'*El Thoudia*;

*El K'heila*, puits tiède et salé;

*El Hadbladia*, aiguade comme la précédente;

Sebkha de *Mek't'it El Kebril*;

*El Mea'im*, puits excellents dans le sable au bord de la mer;

La sebkha boueuse, qu'on ne peut traverser qu'avec un guide en

suivant ses sentiers connus, séparée de la mer par des montagnes de sable :

*Adjedabia*, puits et ruines décrites par El Aïachi et Moulay Ah'med;

*Solouk*, à une journée de Ben Ghazi, puits nombreux et ruines.

A partir de ce point, on entre dans le désert de *Seroual* qui s'étend au Sud du *Djebel El Akhdhar* jusqu'à *El Temimi*, sur une longueur de sept journées de marche, sans autre eau que celle des r'edirs au moment des pluies.

El Ourtilani signale dans la sixième journée de marche les vestiges d'un bourg au bord d'un oued, qui paraît ne pas avoir été ruiné depuis une époque très reculée, puisqu'on y voit encore des arbres et surtout des oliviers. L'enceinte est bien visible dans tout son développement et l'on distingue parfaitement les différentes constructions et le tracé des rues.

On y trouve des puits sans eau et un canal qui amenait à ce bourg important les eaux que l'oued charriait au moment des pluies et qui devaient seules l'alimenter.

La caravane atteint de nouveau la mer à *El-Temimi*, où se trouvent de grands puits un peu salés et de petits puits dans le sable donnant une bonne eau.

Le rekeb, après avoir quitté *El-Temimi*, étape voisine de *Derna*, suit le bord de la mer et passe à la source d'*Aïn El R'ezala*.

Sur toute sa route jusqu'à *Ech-Chemmama*, il trouve des r'edirs remplis par les pluies, ce qui le dispense de s'abreuver aux aiguades.

El Ourtilani signale les aiguades d'*Amk'arch*, *T'arfuoui*, *Djeddjoub*, *El Medar* *El Djemima*.

On se trouve le 1<sup>er</sup> Choual (13 mars) entre *Amk'arch* et *El Medar*.

De *Djemima*, on va camper à l'Ouest d'*Ech-Chemmama*, eau détestable, sauf en un puits qui se trouve à l'Est du côté de la mer.

El Ourtilani résume son itinéraire de la façon suivante :

De la Zaouïa d'Ah'med Zerrouk' à Ez-Zâfran. . . . .	5 jours.
D'Ez-Zâfran à En-Nâim . . . . .	2 jours.
D'En-Nâim à El Menâm. . . . .	5 jours 1/4.
D'El Menâm à Adjedabia. . . . .	2 jours 1/2.
D'Adjedabia à Solouk. . . . .	2 jours 3/4.
De Solouk à El-Temimi. . . . .	7 jours
D'El-Temimi à Amk'arch. . . . .	5 jours 1/4.
D'Amk'arch à El Medar. . . . .	4 ou 5 jours.

D'El Medar à Ech-Chemmama..... 4 jours.  
 D'Ech-Chemmama à l'Oued Er-Rohban..... 3 jours.  
 De l'Oued Er-Rohban au K's'our du Rif (El Mansourie) Kerlasa  
 et Kafr Hamman où la caravane s'arrête..... 2 jours.  
 On gagne de ce point *El Menchia*, sur les bords du Nil, et on  
 s'embarque pour gagner Boutak, puis le Caire.

El Outilani indique ensuite la qualité des eaux aux aiguades les plus importantes :

Ez-Zâfran.....	Très bonne et très douce.
En-Nâim.....	id.
El Menâm.....	id.
Adjedabia.....	Assez bonne.
Solonk.....	id.
El-Temimi.....	Un peu salée.
T'arfaoui.....	Bonne.
Djerdjoub.....	Un peu moins bonne que la précédente.
Amk'areb.....	Bonne.
El Medar.....	Presque bonne.
Djemima.....	Moins bonne que celle d'El Medar.
Ech-Chemmama..	Détestable.

On ne trouve plus d'eau de ce point à l'Oued Er-Rohban, vallée où des moines chrétiens vivent en reclus dans des châteaux où ils adorent leurs idoles.

El Outilani termine l'itinéraire de Tripoli au Caire en faisant remarquer que la région déserte de Bark'a, malgré son immense étendue, offre aux pèlerins une sécurité qu'on ne penserait pas y trouver. Il n'en est pas de même dans le Hedjaz où tout pèlerin qui s'écarte du gros de la caravane est sûr d'être dépouillé sinon tué.

Les pauvres pèlerins du Mar'reb, malgré leur faiblesse, franchissent chaque année bourgs, villes et contrées, sans soldats, sans munitions.

Mais la protection de Dieu qui les couvre, les défend mieux que des cuirasses doubles; elle est un abri plus sûr que les murailles des hautes forteresses.



DAS NORDAFRIKANISCHE  
ITINERAR DES 'ABDARĪ

VOM JAHRE 688/1289

VON

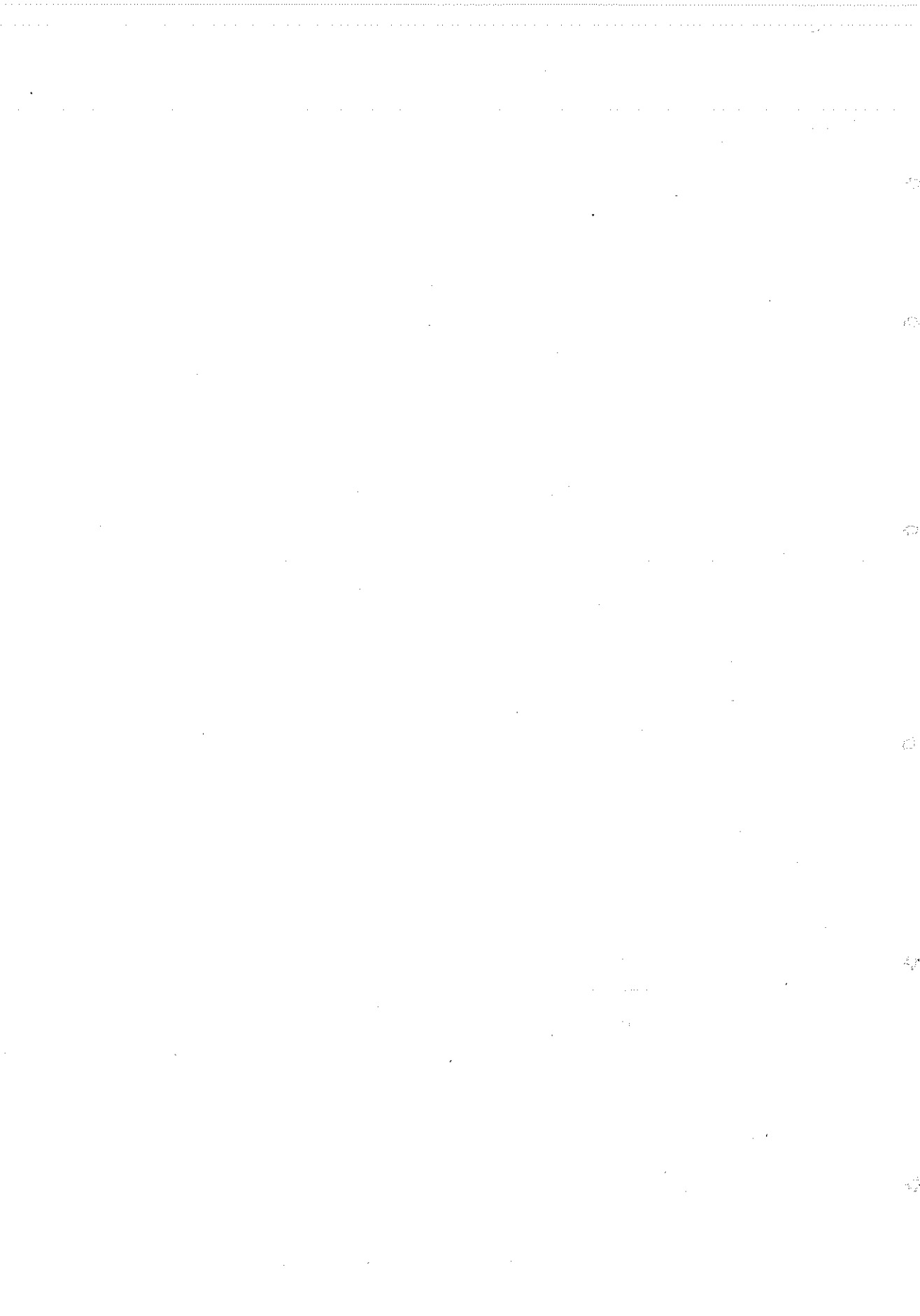
WILHELM HOENERBACH

DEUTSCHE MORGENLÄNDISCHE GESELLSCHAFT



---

KOMMISSIONSVERLAG F. A. BROCKHAUS  
LEIPZIG 1940



## Inhaltsverzeichnis

	Seite
Vorwort . . . . .	VII
I. Die Vorarbeiten . . . . .	2
II. Herkunft und Leben des Autors . . . . .	3
III. Die Handschriften . . . . .	7
IV. Aufbau des Werkes . . . . .	11
V. Das Werk im Rahmen der Literatur . . . . .	18
1. Frühe und späte Itinerarien . . . . .	18
2. Literarisierung der Itinerarien . . . . .	23
3. 'Abdari's Entlehnungen aus Bekri . . . . .	28
4. Das Abschweifen vom geographischen Thema . . . . .	33
5. Das literarische Wirkungsfeld . . . . .	33
a) Die Reiseliteratur des 14. bis 18. Jahrhunderts . . . . .	35
b) Die biographische Literatur des 14. bis 17. Jahrhunderts . . . . .	39
VI. Der Inhalt des Werkes (Der Kulturzerfall im Magrib des 13. Jahrhunderts). . . . .	44
1. Der geographische Teil . . . . .	44
a) Das Itinerar . . . . .	44
b) Die Ortsbeschreibungen . . . . .	51
2. Der literarische Teil . . . . .	97
a) Der Unterricht . . . . .	100
b) Beschreibung der Lehrer . . . . .	108
c) Verteilung des Lehrstoffs auf die einzelnen Wissensgebiete . . . . .	111
d) Der Rückgang der Wissenschaften in Magrib . . . . .	118
VII. Die moralische Aufgabe der <i>Rihlat al-'Abdarī</i> . . . . .	119
VIII. Übersetzung des Itinerarabschnittes Kairouan—Alexandrien. Fortsetzung des von Cherbonneau (JA, V, 4, S. 150—170) übersetzten Teiles Marokko—Kairouan . . . . .	122
IX. Übersetzung der Rückreise Alexandrien—Marokko . . . . .	159
Indices . . . . .	173



## Vorwort

Im Jahre 1936 ermöglichte mir ein Stipendium der Deutschen Forschungsgemeinschaft die Inangriffnahme vorliegender Arbeit am Orientalischen Seminar in Bonn. Durch Vermittlung von Herrn Professor Kahle stellte mir Herr Professor Canard die 'Abdari-Handschrift Algier U. B. 2017 zur Benutzung in Bonn zur Verfügung. Nachdem ich 1937 am Orientalischen Seminar in Breslau die Stelle eines wissenschaftlichen Hilfsarbeiters angetreten hatte, konnten meine Untersuchungen in den Jahren 1937—1939 durch Unterstützung des Herrn Reichserziehungsministers sowie durch weitere Stipendien der Deutschen Forschungsgemeinschaft fortgesetzt und zum Abschluß gebracht werden. Beides verdanke ich der Anteilnahme von Herrn Professor Spies, der mit größter Zuvorkommenheit den Fortgang meiner Studien nach meiner Doktorprüfung leitete und mir durch Vermittlung von Herrn Professor A. van Arendonk und Herrn Henry Corbin Einsicht in die 'Abdari-Handschriften Leiden 737 und Paris Bibl. Nat. Arab. 1889 verschaffte sowie unermüdlich den Fortgang des Werkes weitgehend förderte und überwachte. Die Arbeit hat im Frühjahr 1939 der Philosophischen Fakultät der Universität Breslau als Dr. habil.-Schrift vorgelegen. In den folgenden Monaten habe ich an ihr noch eine Reihe von Verbesserungen und Ergänzungen vorgenommen. Für die Aufnahme der Arbeit in die „Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes“ spreche ich deren Herausgeber, Professor Dr. H. Scheel, meinen aufrichtigen Dank aus.

'Abdari ist kein übergangener Autor; namentlich Cherbonneau hat im *J. A. V.*, 4, 1854, S. 144—176 in einleitenden Worten sein Hauptverdienst umrissen und durch Übersetzungsproben aus dem Itinerar Marokko-Tunis erläutert; wo er aufhörte, setzt meine Arbeit an: seine einleitenden Bemerkungen über den reisenden Gelehrten des 13. Jahrhunderts, dessen Pilgerbuch Zeugnis von Stadtkultur, Sitte und

Volksbrauch sowie islamischer Gelehrsamkeit und Frömmigkeit in den durchreisten Orten ablegt, finden ihre Erweiterung in meiner Darstellung der Entwicklung des Reiseschrifttums aus der geographischen Literatur sowie einer vergleichenden historischen Geographie des Magrib zu 'Abdārī's Zeit; beides Grundthemen meiner Einleitung (Das Werk im Rahmen der Literatur, S. 18—43. Der Inhalt des Werkes: Der Kulturzerfall im Magrib des 13. Jahrhunderts, S. 44—96). Cherbonneaus magribinische Übersetzungsproben enden mit Tunis; dementsprechend umspannen die meinen den Itinerarabschnitt Kairouan-Alexandrien und die magribinische Rückreise.

Cherbonneaus 'Abdārī-Artikel hält dem Vorwurf unproblematischer Darstellung nicht stand: 'Abdārī, ein gelehrter Magribiner, lernt im magribinischen Abschnitt seiner Mekkapilgerreise Städte und Menschen, vor allem Gelehrte des Magrib kennen und gibt die entsprechenden, wissenschaftliche Bearbeitung verdienenden Schilderungen. Bei meiner Bearbeitung ergab sich als erstes Problem die Frage nach der Entwicklung des Reiseschrifttums aus der geographischen Literatur.

Die geographische Literatur ist die Frucht zweier Parallelerscheinungen der literarischen Blütezeit des Islam: der humanistischen Bildung und der praktischen Lebensgestaltung; ersterer entspricht das Gradtabellenwerk, letzterer das deskriptive Geographiewerk oder Kursbuch. Das Kursbuch ist als „Routenkarte in Buchstaben und Zahlen“ (vgl. S. 23) m. E. der Prototyp der mannigfaltigen späteren Erzeugnisse der geographischen Literatur. Aus ihm entwickeln sich die Darstellungen des Ya'qūbī und der Balhī-Schule, des Bekrī und Idrīsī, und zwar auf dem Wege einer stetig fortschreitenden Literarisierung, die durch die doppelte Begleiterscheinung einerseits der literarischen Entlehnung und andererseits des Abschweifens vom geographischen Thema auf andere Wissensgebiete gekennzeichnet ist; so kommt es zum späten Reisewerk eines 'Abdārī, das die beiden letztgenannten Charakteristika im höchsten Maße vereint. Die Literarisierung der

geographischen Literatur ist für diese ein bestimmender Faktor<sup>1)</sup>).

Das zweite in der Einleitung behandelte Problem ist das Anstreben einer historischen Geographie des Magrib: eine Ausbeutung der früheren geographischen Quellen unter dem Gesichtspunkt des von 'Abdarī geschilderten magribinischen Kulturzerfalls.

Die arabischen Geographiewerke sind getreue Zeitspiegel; so vermitteln sie z. B. über Nordafrika jeweils ein grundverschiedenes Bild, das sich nach der Abfassungszeit vor bzw. nach der hilālischen Invasion um die Mitte des 11. Jahrhunderts richtet; das vorhilālische Magrib eines Ibn Ḥauqal und Muqaddasī ist der immerhin auf einer beachtlichen Kulturstufe stehende islamische Okzident; das nachhilālische Magrib erscheint in der geographischen Literatur als Beispiel erschütternden Zerfalls. Idrīsī markiert den Übergang, indem er Ibn Ḥauqals Darstellung den nachhilālischen Verhältnissen anpaßt. 'Abdarīs Werk setzt dem nachhilālischen Magrib den Grabstein. Die arabischen Geographiebücher sind Zeitdokumente. Hierin liegt das Problem einer gerechtfertigten Verwertung ihrer Angaben, namentlich bei den Ausschreibern der Spätzeit; so wird sich z. B. ein Idrīsī-Zitat bisweilen als überholtes Ibn-Ḥauqal-Zitat erweisen. Die gewissenhafte Benutzung eines Geographiewerkes erfordert mithin vergleichende geographische Literaturstudien.

Die großen wissenschaftlichen Hilfswerke hierzu sind noch zu schaffen: ein Ortsnamenwörterbuch — gleichsam ein modern-wissenschaftlicher Yāqūt — und der historische Atlas; beides in bezug auf Nordafrika durchzuführen ergibt sich als weiteste Perspektive meiner geographischen Einleitung, d. h. des 1. Teiles der Gesamteinleitung.

Der 2. Teil meiner Einleitung (S. 97—119) befaßt sich — ebenso wie bereits Kapitel 5 des 1. Teiles (Das literarische Wirkungsfeld, S. 35ff.) — mit der literarisch-biographischen Seite des Reisewerks; aus dem Riḥla-Buch im Stile von

<sup>1)</sup> Hiernach die Unterteilung des Punktes V der Einleitung: Das Werk im Rahmen der Literatur, S. 16—43.

'Abdaris Werk lassen sich zahlreiche biographische Artikel über zeitgenössische Gelehrte entnehmen; die *Rihla*-Literatur ist eine Fundgrube für spätere biographische Lexika. In diesem Punkte hat Cherbonneau das literarische Problem vollauf gewürdigt, wenn er in seinem Brief an Defrémary (*J. A. V.*, 1, 1853; S. 99) eine Reihe von *Rihla*'s unter den Hauptquellen zum *Nail* des Aḥmad Bābā erkennt.

Der Wert von 'Abdaris Werk liegt eben nicht zuletzt in seiner Eigenschaft als Stoffversorger der biographischen Literatur; für meine einleitenden Ausführungen ergab sich hieraus die geographisch-biographische Zweiteilung.

Das biographische Material der *Rihla*-Literatur harrt noch der systematischen Erschließung.

Meine Übersetzungsauszüge sollen den arabischen Text nicht nur wörtlich, sondern vor allem kongenial wiedergeben; d. h. Exzesse der Stilkünstelei sind, da hier sachliche Prosa als Paraphrase wirken würde, nach Möglichkeit in der Übersetzung nachempfunden. Eine gleichzeitige kritische arabische Textausgabe, die in Algier geplant war, mußte unter den gegenwärtigen Umständen unterbleiben.

Einleitung und Übersetzung bilden indessen in der vorliegenden Form ein geschlossenes Ganzes, ein Kulturbild des Magrib im 13. Jahrhundert, gespiegelt am *Nordafrikanischen Itinerar* des 'Abdarī.

Es bleibt zu berücksichtigen, daß die Korrekturen im Felde während der dienstfreien Stunden gelesen werden mußten, ohne daß die einschlägige Literatur in Zweifelsfällen, insbesondere zum Nachprüfen von Zitaten, zur Verfügung stand.

Den freundlichen Helfern am Zustandekommen dieser Schrift spreche ich an dieser Stelle meinen herzlichen Dank aus, den Herren Professoren van Arendonk, Canard, Corbin und Kahle, die mir das Handschriftenmaterial zu 'Abdari vermittelten. Mein ganz besonderer Dank gebührt Herrn Professor Spies als Hauptförderer dieser Arbeit sowie meiner wissenschaftlichen Betätigung seit dem Doktorexamen.

Im Felde, den 21. März 1941.

Wilhelm Hoenerbach.



## I. Die Vorarbeiten

Muḥammad b. Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad b. Sa'ūd al-'Abdarī brach am 25. Dulqa'da des Jahres 688 (11. Dezember 1289) von Marokko nach Mekka auf und schrieb später in Tlemcen ein gelehrtes Werk über seine Pilgerfahrt, betitelt: „*Rihlat al-'Abdarī*“ oder „*ar-Rihlat al-Magribīya*“ (vgl. Brockelm., I, S. 482 und *Suppl.*).

Um die Mitte des 19. Jahrhunderts machten zwei kurze Hinweise im *Journal Asiatique* auf das Reisewerk des 'Abdarī aufmerksam. R. Dozy erwähnt in einer Abhandlung über die Banū Ziyān von Tlemcen<sup>1)</sup> unseren Autor lediglich nebenbei und führt nach der Leidener Hs. 737, fol. 5—6, eine Stelle der *Rihla* über Tlemcen als Beleg für den durch die fortgesetzten Merinidenkriege verursachten Verfall der Stadt an. Im Anschluß an Dozys Hinweis bringt B. Vincent<sup>2)</sup> nach der Hs. Escorial 1733, fol. 47<sup>v</sup>, 'Abdarīs Notiz über die Sprache der Araber von Barqa. Trotz seines Vorsatzes und der Erwartungen Dozys<sup>3)</sup> hat uns Vincent keine größere Textauswahl und -analyse hinterlassen.

Mit Hinweis auf Vincent führt M. Reinaud bei einem Überblick über die wichtigsten Reisebeschreibungen der Mekkapilger in seiner *Géographie d'Aboulféda*<sup>4)</sup> aus, daß 'Abdarīs Werk vorzugsweise den westlichen Gegenden gewidmet sei, die der Verfasser auf dem Hin- und Rückweg seiner Pilgerfahrt nach Mekka durchquerte. 'Abdarī habe daher seinem Buch den Titel eines magribinischen Itinerars gegeben. Auf die Gelehrten, mit denen er zusammentraf, habe er bei jeder Stadtbeschreibung verwiesen.

<sup>1)</sup> *JA*, IV, 3, 1844, S. 304. Vor allem hat Dozy in den *Suppl. aux Dict. Arab.* die *Rihla* nach der Leidener Hs. häufig zur Angabe von Wortbedeutungen benutzt.

<sup>2)</sup> *JA*, IV, 5, 1845, S. 404—408.

<sup>3)</sup> *Catal. Lugd. Batav.*, III, S. 137.

<sup>4)</sup> *Introduction*, p. XXXVI.

Durch das Studium von Reinauds Werk wurde M. Cherbonneau zu einem größeren Aufsatz über 'Abdarī im *Journal Asiatique*<sup>1)</sup> angeregt. Cherbonneau will durch eine, wenn auch lückenhafte, Übersetzung des algerischen und tunisischen Teiles der *Rihla* über Ibn Ġubair, Ibn Baṭṭūṭa und andere Reiseschriftsteller hinaus auf 'Abdarī aufmerksam machen und eine Textedition der *ar-Rihlat al-Maġribīya* veranlassen. Ersteres ist ihm auch gelungen, wie einige Artikel der *Enzyklopedie des Islam* über Nordafrika durch Berufung auf Cherbonneaus Arbeit zeigen<sup>2)</sup>. Nach Cherbonneau beruht die Wichtigkeit von 'Abdarīs Werk in der Exaktheit der topographischen und archäologischen Einzelheiten, der Fülle der Sittenstudien und vor allem in der Anführung der zeitgenössischen Gelehrten: eine Definition, die über das von Reinaud Gesagte nicht wesentlich hinausgeht.

Eine höchst karge Ergänzung zu Cherbonneaus Übersetzungsproben bietet Motylinskis kurze Nacherzählung des tripolitanischen Teiles der *Rihla* in *Extr. du Bulletin Soc. de Géogr. d'Alger* (1900), 2<sup>e</sup> trim., S. 71—77. Mohammed b. Cheneb schrieb den Artikel „al-'Abdarī“ in der EI., Bd. I, S. 72.

Besondere Erwähnung verdienen noch die Hinweise in W. Wrights Ibn Ġubair-Ausgabe (Gibb Mem. V, 1907). Wright (S. 16—17) bezeichnet 'Abdarī, Balawī und Ibn Baṭṭūṭa als die einzigen nennenswerten Reisenden, die auf Ibn Ġubair folgen und ihn auch zitieren. Die betreffenden Textstellen der *Rihlat al-Maġribīya* (aus dem literarischen Teil über Kairouan und Alexandrien, nach der Leidener Hs.) sind nebst Angaben aus Maqqarī u. a. dem Text des Ibn Ġubair vorausgeschickt (S. ۲۲ u. ۲۱ — ۲۱). Damit ergibt sich erstmalig 'Abdarīs literarische Bedeutung. So (S. 16—17) kommt Wright zu dem Schluß: „The Travels of al-'Abdarī are deserving of publication“.

<sup>1)</sup> V, 4, 1854, S. 144—176.

<sup>2)</sup> Bd. IV, S. 934: *Tunis* und S. 918: *Tunesien*, Literaturangabe. Auch G. Marçais (*Les monum. arab. de Tlemcen*, S. 19) zitiert 'Abdarī nach Cherbonneau.

## II. Herkunft und Leben des Autors

Nach der allgemeinen Überlieferung wird als Name unseres Autors Muḥammad b. Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad b. Sa'ūd al-'Abdarī al-Balansī angegeben. Allerdings herrschte bisweilen Unsicherheit über den Namen Mas'ūd und sogar über die Nisbe 'Abdarī selbst: Dozy<sup>1)</sup>, der als erster auf 'Abdarī verwies, schrieb ihm die Kunya Abū Muḥammad<sup>2)</sup> und die Nisbe al-Abdowī<sup>3)</sup> zu. Vincent<sup>4)</sup> korrigierte Dozy, indem er nach der Hs. des Escor. die fragliche Nisbe als 'Abdarī erkannte. So führte Reinaud in seiner *Géographie d'Aboulféda* unseren Autor als „Abou-Mohammed Alabdery“ an. Mit der gleichen Angabe von Kunya und Nisbe begnügte sich auch Cherbonneau<sup>5)</sup>. In keiner der von mir benützten Hss. (Paris arabe 2283, Leiden 737 und Algier 2017) findet sich die Kunya Abū Muḥammad. Die Hs. Leiden hat als Kunya Abū 'Abdallāh; die beiden übrigen Hss. führen keine Kunya an. „Abū Muḥammad“ bei Casiri dürfte wohl darauf zurückzuführen sein, daß 'Abdarī mehrfach von einem Sohne namens Muḥammad spricht, der sein Reisebegleiter war.

Über den Namen Sa'ūd ist M. b. Cheneb<sup>7)</sup> sich im unklaren; die Kunya übernimmt er nach früherer Gewohnheit<sup>6)</sup>. Die Unsicherheit über den Namen Sa'ūd ist wohl auf die undeutliche Schreibung der Hs. Algier 2017 zurückzuführen, wo nämlich ebensogut سعود wie auch مسعود gelesen werden kann. Die zuverlässigere und ältere Hs. Paris 2283 hat in dessen den Namen deutlich vokalisiert (سعود).

<sup>1)</sup> *JA*, IV, 3, 1844, S. 394.

<sup>2)</sup> Nach Casiri, II, S. 165, Hs. des Escorial 1733.

<sup>3)</sup> Fälschlesung nach der Leidener Hs. 737.

<sup>4)</sup> *JA*, IV, 5, 1845, S. 405.

<sup>5)</sup> *Introduction*, p. CXXVI.

<sup>6)</sup> *JA*, V, 4, 1854, S. 146.

<sup>7)</sup> *EI*, Bd. I, S. 71, Artikel *al-'Abdarī*: Abū Muḥammad Muḥammad b. Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad b. Sa'ūd (oder Sa'ūd oder Mas'ūd).

<sup>8)</sup> *EI*, I, S. 71: Abū Muḥammad Muḥammad b. Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad b. Sa'ūd (oder Sa'ūd oder Mas'ūd).

Der sichere Name unseres Autors lautet mithin nach bestem handschriftlichem Zeugnis: Muḥammad b. Muḥammad b. 'Alī b. Aḥmad b. Sa'ūd al-'Abdarī (so nach den Hss. Paris und Algier). So gibt auch der magribinische Biograph Ibn al-Qāḍī<sup>1)</sup> die gleichen Namen an. Die Kunya Abū Muḥammad ist nicht ganz sicher; nach der Angabe der Leidener Hs. „Abū 'Abdallāh“ wird man sich schwerlich richten können: hier erhält mit dem Autor auch dessen Vater die Kunya Abū 'Abdallāh, und an Stelle von „'Alī“ und „Aḥmad“ erscheint jedesmal eine Wiederholung von „Muḥammad“!

Die Nisbe 'Abdarī besagt, daß unser Autor seine Herkunft von 'Abdaddār b. Quṣay b. Kilāb b. Murra<sup>2)</sup>, dem Quraišiten, herleitete. Bekanntlich waren die Banū 'Abdaddār auch in Spanien angesiedelt<sup>3)</sup>. Die zusätzliche Nisbe al-Balansī (bei Casiri, II, S. 165) deutet auf eine Beziehung<sup>4)</sup> unseres 'Abdarī zur Stadt Valencia hin. Unter den 304 Biographien gelehrter Reisender von Spanien nach dem Osten im 5. Kapitel des *Nafh* finden sich kurze Angaben über einen Träger der Nisbe al-'Abdarī al-Balansī: Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Aḥmad b. Mūsā b. Huḍail, im Jahre 519 geboren, reiste nach dem Osten und ließ sich später als Traditionarier und Grammatiker in Spanien nieder<sup>5)</sup>. Unser 'Abdarī scheint sich hingegen hauptsächlich in Marokko aufgehalten zu haben: seine Reise nimmt im Jahre 688 ihren Anfang vom Ḥāḥā aus und findet ihren Abschluß in Azemmūr<sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> *Ġadwat al-igtibās*, lithogr. Fcz, S. 179. — Über Ibn al Qāḍī (gest. 1616) s. Lévy-Provençal, *Les Historiens des Chorfa*, S. 110, 112 und 247, 254.

<sup>2)</sup> Vgl. *Tāġ al-'Arūs*, III, S. 379: 'Abdarī.

<sup>3)</sup> Vgl. Maqqarī, *Nafh at-Tīb*, ed. Dozy, I, S. 194.

<sup>4)</sup> Wohnhaft war er in Valencia wohl nie, da die Reconquista bereits im Jahre 1238 Valencia erfaßt hatte und seit 1264 den spanischen Muslimen allein das Königreich Granada verblieben war.

<sup>5)</sup> *Nafh*, I, S. 606.

<sup>6)</sup> Hs. Paris, fol. 4: „Unsere Reise — möge Gott sie annehmen! — fiel auf den 25. Duḡa'da des Jahres 688, und ihr Beginn war vom Ḥāḥā aus.“

Des Autors Wanderstudien, die in der *Rihla* ausführlich erwähnt sind, habe ich einer Sonderbetrachtung unterzogen. Wenn auch das eigene Studienprogramm den Hauptteil des Werkes darstellt, so fehlen doch meist sonstige persönliche Angaben. Wo er auf seiner Reise nach Namen (*ism*), Kunya, Nisbe und Heimatort gefragt wird, faßt er die bereitwillig gegebene Auskunft für uns mit dem Wort zusammen: „Da gab ich ihm hierüber Bescheid“<sup>1)</sup>. Über seine religiöse Einstellung unterrichtet der folgende kurze Vermerk: „von ihm (dem Šaiḥ Abū Muḥammad ‘Abdallāh b. Yūsuf b. Mūsā al-Andalusī in Tunis) nahm ich das heilige Büssergewand an, die *ḥirqa* der Šūfi's, deren Segen uns Gott zukommen lassen möge“<sup>2)</sup>. Daß unser Autor den Kreisen der Mystiker nahestand, geht auch aus seinem Lobpreis des Segens und der Fürbitte der Frommen, der Gräberbesuche und Heiligenverehrung<sup>3)</sup> hervor. Für ‘Abdārī's Einstellung zu den zeitgenössischen politischen Geschehnissen finden sich nur wenige Hinweise; so scheint er in der Rivalität zwischen Fez und Tlemcen<sup>4)</sup> die Sache der Merīniden<sup>5)</sup> gegen die ‘Abdalwādiden<sup>6)</sup> vertreten zu wollen. Wohl aus diesem Grunde konnte

<sup>1)</sup> Hs. Algier, fol. 171v.

<sup>2)</sup> Hs. Algier, fol. 154v.

<sup>3)</sup> Hs. Paris, fol. 5r u. a.

<sup>4)</sup> ‘Abdārī besuchte Tlemcen in der Zwischenzeit der beiden siegreichen Merīnidenfeldzüge gegen Oujda, die westliche Grenzstadt der ‘Abdalwādiden, in den Jahren 1271 und 1296 A. D.

<sup>5)</sup> So verherrlicht der Autor in seiner Einleitung (fol. 3r—4v) den späteren Eroberer des ‘Abdalwādidenreiches Yūsuf b. Ya‘qūb, den Merīniden (685—700), in einer Qaṣīde als „das Schwert Gottes, das da kam zum Niedermahn der Feinde“. Über diesen Herrscher vgl. *Qirṭās*, S. 258—266 und *Hist. Berb.*, IV, S. 120—143. ‘Umārī, trad. Gaudefroy-Demombynes, S. 217, der die militärische Vormachtstellung der Merīniden anerkennt, überhäuft Yūsuf's Neffen Abulḥasan mit ähnlichen Attributen.

<sup>6)</sup> Von dem Gegner des Merīniden Yūsuf, dem ‘Abdalwādiden ‘Uṭmān b. Yaġmurāsēn b. Ziyān (681—703) entwirft ‘Abdārī das Bild eines erbärmlichen Geizhalses (fol. 6v): „So habe ich eine Schaar von Pilgern gesehen, die mehr als 1000 zählte; sie kamen nach der Stadt (Tlemcen) und wurden bei deren König vorstellig. Da gab er ihnen einen einzigen Dinār!“ — Über ‘Uṭmān vgl. *Hist. Berb.*, III,

er auf der Rückreise sein Werk in Tlemcen nicht veröffentlichten<sup>1)</sup>). Wann und wo er starb, wissen wir nicht; jegliche biographische Nachricht fehlt<sup>2)</sup>, obwohl 'Abdarī stets bekannt und als gelehrter Verfasser der *Rihla* geachtet war; seine wenigen Zeilen über Fez bewogen gar Ibn al-Qādī dazu, ihn in sein biographisches Lexikon der Gelehrten, die in Fez wohnten, aufzunehmen<sup>3)</sup>. Leider kennt auch er den Verfasser nur aus seinem Werk und sagt am Schluß seiner Zitate (Gedicht über Fez und Abschlußqaṣīde der *Rihla*): „Sein Todesjahr kann ich nicht ausmachen<sup>4)</sup>!“ In Ibn al-Qādīs *Durrat al-Ḥiḡāl*<sup>5)</sup> sind drei Träger der Nisbe 'Abdarī angeführt (Nr. 478, 707 und 1218); unser 'Abdarī wird nur beiläufig im Artikel Nr. 349 (Ḥasan b. 'Alī al-Qusanṭīnī) erwähnt: „Bei ihm (al-Qusanṭīnī) hörte 'Abdarī und nannte ihn unter seinen Lehrern, die er in seiner *Rihla* anführt, ohne sein Todesjahr anzugeben.“ Anschließend bringt Ibn al-Qādī die *Qaṣīde* des Qusanṭīnī über seine Reise von Constantine nach Marrākuṣ (bei 'Abdarī auf fol. 20<sup>r</sup>).

Ebenso bezeichnet Maqqarī<sup>6)</sup> bei der Wiedergabe dieser *Qaṣīde* den Qusanṭīnī „als einen der Lehrer des 'Abdarī, Ver-

S. 388ff.; *Buḡya*, S. 117ff. (i. A. der 'Abdalwādiden verfaßt, daher glänzende Ṣifa des 'Uṭmān!); *Qirṭās*, S. 261ff. ('Uṭmān und Yūsuf); Tanasī, trad. Bargès, S. 28ff. (i. A. der 'Abdalwādiden verfaßt, daher glänzende Ṣifa des 'Uṭmān); Dozy, *Hist. Benou Ziyān*, *JA*, IV, 3, S. 395ff.

<sup>1)</sup> Fol. 4<sup>v</sup>: „Ich begann mit der Abfassung dieses Reisebuches in Tlemcen. Seine Veröffentlichung war mir daselbst nicht möglich; so veröffentlichte ich es nach dem Verlassen der Stadt.“

<sup>2)</sup> Bereits Cherbonneau (*JA*, V, 4, S. 148) hat vergeblich nach einer solchen gesucht.

<sup>3)</sup> *Ḥaḡwat al-igtibās fī man ḥalla min al-u'lām madīna Fa's*, S. 179—180.

<sup>4)</sup> 'Abdarī starb nicht, wie Kramers (*EI*, *Suppl.*, S. 70, Artikel *Ḡuḡrāfiyā*) angibt, im Jahre 688, sondern trat in diesem Jahre seine Pilgerfahrt an.

<sup>5)</sup> Ed. Allouche, Rabat, 1934—1936.

<sup>6)</sup> *Nafh*, I, S. 789 und 866.

fassers der *Rihla*<sup>1)</sup>“, Ibn Rašīd al-Filrī habe in seiner *Rihla* den Ḥāzim b. Muḥammad al-Qartāġinī gelobt, „wie ihn ‘Abdarī in seiner *Rihla* pries“. ‘Abdarī wäre zweifellos von Maqqarī unter die Gelehrten, die nach Osten reisten, gezählt worden (im Kapitel V des *Nafḥ* über die Gelehrten, die von Spanien nach dem Osten reisten), wenn das Ausgangsland seiner Reise Spanien gewesen wäre.

Aus den angeführten Stellen bei Ibn al-Qāḍī und Maqqarī läßt sich in diesem Zusammenhang folgendes entnehmen: Die Persönlichkeit des ‘Abdarī tritt hinter seinem Werk zurück, das allein im Gedächtnis der magribinischen Literaten verblieben ist. Der Auszug aus der *Rihla* in der Ibn Galbūn-Hs. Paris 1889<sup>2)</sup> und besonders die algerische Kopie aus dem Jahre 1883<sup>3)</sup> beweisen, daß das Interesse der Magribiner an diesem Werk auch bis in die neuere Zeit hinein wach gehalten wurde.

Über ‘Abdarīs Sohn und Reisebegleiter Abū ‘Abdallāh Muḥammad (gest. 737) sind wir hinreichend unterrichtet<sup>4)</sup>. Goldziher<sup>5)</sup> hielt ihn für den Verfasser der *Rihla* selbst. Dem gleichen Irrtum verfiel wahrscheinlich auch der Schreiber der Leidener Hs. 737, als er den Verfasser der *Rihla* mit der Kunya Abū ‘Abdallāh, der Kunya seines Sohnes, belegte.

### III. Die Handschriften

Von dem Reisewerk des ‘Abdarī sind mir bisher folgende Handschriften bekannt geworden:

<sup>1)</sup> Diese Angaben des Ibn al-Qāḍī und Maqqarī sind ungenau: ‘Abdarī erkundigte sich in Constantine lediglich nach Geburts- und Todesdatum des Qusanṭinī: (fol. 19<sup>r</sup>) „Ich fragte den Šaiḥ (Abū ‘Alī Ḥasan b. Bil-Qāsīm b. Bādīs) nach dem Literaten Abū ‘Alī Ḥasan b. ‘Alī b. ‘Umar al-Qusanṭinī; da erzählte er mir, daß er als kleines Kind ihn gesehen habe. Sein Geburtsjahr habe er nicht behalten und auch nicht sein Todesjahr.“

<sup>2)</sup> Vgl. E. Rossi, *La cron. arab. tripol. di Ibn Galbūn*, S. 12.

<sup>3)</sup> Hs. Algior 2017.

<sup>4)</sup> Vgl. Brockelmann in: *EI*, I, S. 72: al-‘Abdarī.

<sup>5)</sup> *Zschr. d. Palest. Vereins* XVII, 116 und *Gött. Gel. Anzeig.*, 1899, S. 466.

1. Paris, Bibl. Nat. Arab. 2283<sup>1)</sup>: 151 Folien, in Marrākuš im Jahre 1345 A. D. (also etwa 50 Jahre nach 'Abdarī's Rückkehr von der Reise) nach dem Manuskript des Verfassers (*min nuṣḥat al-muṣannif*) kopiert.

Die magribinische Schrift ist regelmäßig. ض und ط werden, da in der magribinischen Aussprache zusammengefallen, häufig miteinander vertauscht<sup>2)</sup>. An einigen Stellen sind Worte durchgestrichen und am Rande Verbesserungen nachgetragen, die die jüngeren Hss. z. T. übernommen haben<sup>3)</sup>. Verse, direkte Reden und Absätze sind deutlich herausgehoben und alle Seiten mit Papierstreifen aus jüngerer Zeit eingefast. Von den mir zugänglichen Hss. (Paris, Leiden und Algier) bietet diese Hs. stets den zuverlässigeren und genaueren Text.

Um 1854 war die Hs. im Besitz des algerischen Heeresdolmetschers Martin, der sie zur Einsicht an Cherbonneau gab<sup>4)</sup>. Cherbonneau<sup>5)</sup> hat sie in seinem Artikel über 'Abdarī beschrieben und zur Grundlage seiner Übersetzungsproben gemacht.

2. Leiden 737: 118 Folien, in nachlässiger magribinischer Schrift und undatiert. Kurz vor Schluß bricht der Text nach Erwähnung der Stadt Azemmūr ab (auf fol. 118<sup>v</sup> ist nur eine Zeile geschrieben). In dieser Hs. sind häufig einzelne Worte<sup>6)</sup> und Verse<sup>7)</sup> ausgelassen. Auch kommt es zu

<sup>1)</sup> Catal. de Slane.

<sup>2)</sup> z. B. fol. 22<sup>v</sup>: *qibā'* statt *ḫibā'* „Gazellen“. Auch in den anderen Hss. kommen diese Vertauschungen vor.

<sup>3)</sup> z. B. Hs. 1, fol. 3<sup>r</sup>: „*ani l-qiyās*“ verbessert zu „*an kullī qiyās*“, Hs. 2 und 5: „*an kullī qiyās*“. — Aber: Hs. 1, fol. 10: „*aḫḫar*“ verbessert zu *akran*“; Hs. 2 und 5: „*aḫḫar*“.

<sup>4)</sup> Vgl. Cherbonneau im *JA*, V, 4, S. 147.

<sup>5)</sup> a. a. O., S. 144—176.

<sup>6)</sup> z. B. Hs. 1, fol. 5: *akūnu ḡanīman* „*bihā'*“; Hs. 3: „*akūnu ḡanīman*“. — Hs. 1, fol. 5<sup>v</sup>: „*balad munfasih munṣarih*“; Hs. 2: „*balad munfasih*“. — Hs. 1, fol. 5<sup>r</sup>: „*la yaḫfiḏu aḫadun minhum mā yuṣalli bihi*“; Hs. 2: „*la yaḫfiḏu minhum . . .*“ — Hs. 1 fol. 5<sup>v</sup>: „*alā ḡidd mā 'alaihi akṭaru ahli l-ḡarb*“; Hs. 2: „*alā ḡidd mā 'alaihi ahli l-ḡarb*“. — Hs. 1, fol. 6: „*annahu kāna yaḡūlu*“; Hs. 2: „*annahu yaḡūlu*“.

<sup>7)</sup> z. B. ist von dem Gedicht auf fol. 8<sup>v</sup>—9<sup>r</sup> der Hs. 1 Vers 13 in



weilen vor, daß ein Nomen durch ein Synonym anderen Geschlechtes ohne entsprechende Änderung des folgenden *Damīr* ersetzt wird<sup>1)</sup>. Diese, wenn auch alte, Hs. ist daher zur Grundlage für eine Textedition ungeeignet.

Dozy<sup>2)</sup> hat die Hs. beschrieben und zu einem Zitat über Tlemcen<sup>3)</sup> benutzt. Dabei erkannte er — ebenso wie Wright<sup>4)</sup> und Cherbonneau<sup>5)</sup> — ihren geringen Wert. Vincent erhielt von Dozy diese Hs. zur Kollationierung mit der Hs. Escorial.

3. Escorial 1733<sup>6)</sup>. Diese Hs. hat Vincent für sein Zitat über die Sprache der Araber von Barqa benutzt. Dozy<sup>7)</sup> hält sie für zuverlässiger als die Leidener Hs.

4. Paris, Bibl. Nat. Arab. 1889, Hs. der Chronik des Ibn Ġalbūn. Auf fol. 120—126 findet sich ein Auszug aus der *Riḥlat al-Maġribiya* über Tripolis sowie 'Abdaddā'im al-Anṣārīs Lobgedicht auf diese Stadt (vgl. E. Rossi, La cron. arab. tripol. di Ibn Ġalbūn, Bologna 1936, S. 12).

5. Algier, Universitätsbibliothek 2017: 119 Folien, Kopie vom 11. Juli 1883 in magribinischer Schrift. Außer kleinen Auslassungen, wie sie in der Leidener Hs. häufig anzutreffen sind<sup>8)</sup>, hat diese Hs. eine Anzahl grober Fehler aufzuweisen,

der Hs. 2 überschlagen; im folgenden Gedicht Hs. 1, fol. 9<sup>v</sup> bis 10<sup>r</sup>, weist Vers 8 in der Hs. 2 eine Lücke auf. Ein Vers von an-Nābiġa erscheint in der Hs. 2 verstümmelt (Hs. 1, fol. 10<sup>r</sup>). Der 6. Vers des Gedichtes auf fol. 3r der Hs. 1 ist in der Hs. 2 überschlagen.

<sup>1)</sup> z. B. Hs. 2, fol. 5<sup>v</sup>: „*fawaḡadnāhā madīna ḥallat bihā zamānat az-zamān wa 'uḥillat bihi ḥawādīṯ al-ḥidṯān; lam tabqa bihi 'alāla . . .*“ In der Hs. 2 steht *madīna* für ursprünglich *balad* (Hs. 1).

<sup>2)</sup> *Catal. Lugd. Batav.*, II, S. 137.

<sup>3)</sup> In: *JA*, IV, 3, S. 394.

<sup>4)</sup> *Gibb Mem.* V (Ibn Ġubair-Ausgabe), S. 17.

<sup>5)</sup> In: *JA*, V, 4, S. 146.

<sup>6)</sup> *Cusiri*, II, S. 165, praef. XIV.

<sup>7)</sup> *Catal. Lugd. Batav.*, II, S. 137.

<sup>8)</sup> z. B. Hs. 1, fol. 5<sup>r</sup>: „*ḡakarahu . . . wabālaġa fi't-tanā'i 'alaihi*“; Hs. 5: „*ḡakarahu fi't-tanā'i 'alaihi*“. — Hs. 1, fol. 5<sup>r</sup>: „*fayaġūlu lahum*“; Hs. 5: „*fayaġūlu*“. — Hs. 1, fol. 5<sup>r</sup>: „*Yaġ'alu lahu maḥraġun min amrihi yusran*“; Hs. 5: „*yaġ'alu lahu maḥra gan min amrihi*“.

die den Text an den betreffenden Stellen unverständlich machen<sup>1)</sup>. Die Wiedergabe der Verse ist jedoch vollständig.

Diese jüngste Kopie der *Rihla* hat M. b. Cheneb zu seinem Artikel in der *EI*<sup>2)</sup> angeführt. Bisher wurde kein Gebrauch von ihr gemacht.

6. Hs. der Zaitūna-Moschee in Tunis (nach Cherbonneau, JA, V, 4, S. 146).

7. Hs. aus der Bibliothek des Alph. Rousseau zu Tunis (nach Cherbonneau, a. a. O., S. 146).

8. Hs. aus Cherbonneaus eigener Bibliothek (a. a. O., S. 146).

9. Hs. der Moschee *Ġāmi' al-Qarawīyīn* in Fez (Bel, Catal. des livres arabes de la Bibl. de la mosquée d'el-Qarawīyīn à Fez, Fez 1918, Nr. 1297).

Meine Textausgabe beruht auf der Pariser Hs. als der ältesten und zuverlässigsten, die ja auch schon Cherbonneau zur Grundlage seiner Übersetzungsproben gemacht hat. Zur Kollation habe ich die Hss. Leiden und Algier hinzugezogen.

Von der Pariser Hs. standen mir Photographien zur Verfügung, die Henry Corbin durch Vermittlung von Prof. Spies für mich anfertigen ließ. Prof. A. van Arendonck hatte die Freundlichkeit, zu veranlassen, daß die Leidener Hs. an die Universitätsbibliothek Breslau zu meiner Benutzung übersandt wurde. Auf Bitten von Prof. Kahle hat Prof. Canard die Hs. Algier der Universitätsbibliothek Bonn zur Verfügung gestellt. Den genannten Herren sowie den Bibliotheksverwaltungen sage ich für ihre freundliche Hilfe und Vermittlung meinen aufrichtigen Dank.

<sup>1)</sup> z. B. Hs. 1, fol. 4<sup>v</sup>—5<sup>r</sup>: „*fazurnu binauḍī'i Ansā min a'lā bilādi 's-Sūsi qabra 'š-šaiḥ . . .*“; Hs. 5: „*famararna binauḍī'i n-nahri min a'lā bilādi s-Sūsi biqabri š-šaiḥ . . .*“ — Hs. 1, fol. 5<sup>v</sup>: „*ḥalat (al-madīna) min kulli qāri'in wamaqrū'in 'alaihi*“; Hs. 5: „*ḥalat min kulli qādirin wamaqḍārin 'alaihi . . .*“

<sup>2)</sup> Bd. I, S. 72: *al-'Abdarī* (Literaturangabe).

## IV. Der Aufbau des Werkes

In der Einleitung (fol. 1<sup>v</sup>—4<sup>v</sup>) gibt 'Abdārī über die Anordnung seines Reisewerkes Aufschluß: „Ich beabsichtige, . . . von der Schilderung einiger Eigentümlichkeiten der Länder und Verhältnisse derer, die dort wohnen, niederzuschreiben, was sich niederschreiben läßt (geographischer Teil) . . . Außerdem erwähne ich von allem, was ich an Gutem profitiert und an Gedichten rezitiert, den Stoff, dessen verstreute Teile ich auf den Blättern sammle und mit dem Bande der Schrift verbinde“ (literarischer Teil). Im folgenden skizziert er den allgemeinen Kulturzerfall im Magrib und entwirft so den zeitgeschichtlichen Rahmen des Werkes.

Der Aufbau richtet sich nach dem Itinerar. Das erste Drittel (Marokko-Alexandrien) ist dementsprechend zu zerlegen:

## 1. Marokko.

Beginn der Reise im Ḥāḥā (fol. 4<sup>v</sup>) — die Stadt Ansā (fol. 5<sup>r</sup>) — Die Südzone (fol. 5<sup>r</sup>) — Die Steppe zwischen Tāza und Tlemcen (fol. 6<sup>r</sup>).

## 2. Algerien.

Tlemcen (fol. 6<sup>v</sup>—14<sup>r</sup>) — Miliana (fol. 14<sup>r</sup>—15<sup>r</sup>) — Algier (fol. 15<sup>r</sup>) — Bougie (fol. 15<sup>r</sup>—18<sup>r</sup>) — Beni Ourar und Mila (fol. 18<sup>r</sup>) — Constantine (fol. 18<sup>v</sup>—21<sup>r</sup>) — Bône (fol. 21<sup>r</sup>).

Tlemcen, Bougie und Constantine mit literarischem Teil.

## 3. Tunis und Tripolis.

Das Dorf Ḥaulān (fol. 21<sup>v</sup>) — Béja (fol. 21<sup>v</sup>) — Tunis und Carthago (fol. 22<sup>r</sup>—35<sup>v</sup>) — Kairouan (fol. 35<sup>v</sup>—41<sup>r</sup>) — Gabes (fol. 41<sup>r</sup>) — Die Dörfer Zwāra und Zwāga (fol. 41<sup>v</sup>) — Das Dorf Zenzūr (fol. 41<sup>v</sup>) — Tripolis (fol. 42<sup>r</sup>—45<sup>r</sup>) — Die Burg al-Manāra (fol. 45<sup>r</sup>) — Der Verfall Ifrīqiyas (fol. 45<sup>r</sup>) — Meṣrāta (fol. 46<sup>r</sup>) — Zadik (fol. 46<sup>v</sup>) — Sort (fol. 46<sup>v</sup>) — Senāna und Manhūša (fol. 46<sup>v</sup>).

Béja, Tunis, Kairouan, Gabes und Tripolis mit literarischem Teil.

## 4. Barqa.

Die Barqawüste (fol. 47<sup>r</sup>) — Die Stadt Barqa (fol. 47<sup>v</sup>)  
 — Die Sprache der Araber von Barqa (fol. 48<sup>r</sup>) — Der  
 Weg nach Alexandrien (fol. 48<sup>v</sup>) — Ankunft in Alexan-  
 drien (fol. 49<sup>r</sup>).

Wie sehr es unserem Autor darum zu tun war, der *Rihla* einen geographischen Anstrich zu geben, geht aus seiner Einleitung hervor: An erster Stelle will er über die Eigentümlichkeiten der Länder (*auṣāf al-buldān*) schreiben, die er auf seiner Reise berührt hat. Dann erst kommt er auf den literarischen Teil seines Werkes zu sprechen.

Der Ankündigung geographischer Nachrichten wird 'Abdārī in etwa dadurch gerecht, daß er die gekünstelte geographische *Ṣifa* durch Volks- und Ortsschilderungen in sachlicher Prosa erweitert und so der *Rihla* ein Weniges vom Charakter der *Buldān*-Werke gibt. Derartige narrative Einlagen finden sich an folgenden Stellen der *Rihla*: Marokkanischer Abschnitt (die Bewohner der Qibla), Schilderung von Tlemcen, Bône, Tunis, Carthago, Tripolis, (el-Djem und el-Menāra), Sort, Barqa (Stadt und Land) und Alexandrien. Aber selbst hier zeugen manche Einzelheiten vom überwiegend grammatischen und literarischen Interesse des Autors (z. B. die Ausführungen über den Unterricht in den Medresen zu Tlemcen und Tripolis sowie über die Sprache der Araber von Barqa).

Die Ortsbeschreibungen, meist in Reimprosa verfaßt, dienen als Überleitung zu den literarischen Studien des Verfassers in der betreffenden Stadt und geben dem lose geordneten Stoff den äußeren Zusammenhalt. Es ist dies der typische Aufbau des späten *Rihlawerkes* (bei Balawī z. B. ist der Aufbau der gleiche). Wertvolles Detail ist besonders vom literarischen Teil zu erwarten.

Zur Veranschaulichung lasse ich einen Auszug aus meiner Übersetzung (Tlemcen, aus dem geographischen und literarischen Teil) folgen:

„Dann zogen wir in Tlemcen ein, — die Stadt, wo Unglück wohnt allein, — wo man das Unheil<sup>1)</sup> ließ hinein! —

<sup>1)</sup> „*ḥawādīt al-ḥidān*“.

In ihren Därmen blieb kein Rest; — kein Tröpflein für den Dürstenden wird dort herausgepreßt<sup>1)</sup>!

So habe ich eine Schar von Pilgern gesehn, die mehr als 1000 zählte: sie kamen nach der Stadt und wurden bei deren König<sup>2)</sup> vorstellig<sup>3)</sup>, da gab er ihnen einen einzigen Dīnār<sup>4)</sup>! — Noch seltsamer als dieses klingt, was ich von Maṣṣūr, dem Herrn der Mallikeš<sup>5)</sup>, gesehen habe; nämlich:

<sup>1)</sup> Diese Stelle sowie weiter unten die Fortsetzung der poetischen Schilderung vom Verfall der Stadt Tlemcen hat Dozy in seinen Artikel: *Hist. des Benou Ziyān*, JA, IV, 3, S. 394 aufgenommen.

<sup>2)</sup> Es handelt sich um die 'Abdalwādiden-Dynastie, deren erster Vertreter im Jahre 637 mit der Königswürde bekleidet, Yağmō-rāsen b. Ziyūn war. Der hier als geizig geschilderte 'Abdalwādide ist sein Sohn 'Uṭmān (681—703); über ihn s. Ibn Ḥaldūn, *Hist. Berb.*, III, S. 368ff.; Yaḥyā b. Ḥaldūn, S. 117ff. (im Auftrage der 'Abdalwādiden verfaßt; daher glänzende Ṣifa des 'Uṭmān!); *Qirṭās*, S. 261ff. ('Uṭmān im Zusammenhang mit dem Meriniden Yusūf erwähnt); Dozy, *Hist. Benou Ziyān*, JA, IV, 3, S. 395ff.; Tanasī, trad. Burgès, S. 28ff. (im Auftrage der 'Abdalwadiden verfaßt; daher glänzende Ṣifa des 'Uṭmān). 'Abdari's Sympathie ist, wie aus seiner Einleitung hervorgeht, ganz auf Seiten der Meriniden.

<sup>3)</sup> *waqafū ilā malikihā*; s. Dozy, Suppl., in voce w. q. f., Hinweis auf diese 'Abdari-Stelle (Dozy liest nach der Leidener Hs. *waqafū 'alā*).

<sup>4)</sup> Wenn Tlemcen auch ärmer als Fez war und ein Bettler dort nicht auf ein so hohes Almosen Anspruch erheben konnte (vgl. *Prolég. d'Ibn Ḥald.*, II, S. 281), so bleibt der Geiz einer solchen Gabe doch ungeheuerlich; immerhin soll der 'Abdalwādide Abū Tāṣṣīn mehr als 1300 Zentner Gold außer den sonstigen Kostbarkeiten besessen haben (*Prolég.*, I, S. 368).

<sup>5)</sup> Dieser Maṣṣūr scheint sonst weniger bekannt; die Mallikeš sind ein Zweig der Zenāta; vgl. Yaḥyā b. Ḥaldūn, S. 94; er bewohnte damals die Miltīğa und existiert auch heute noch; vgl. Burgès, *Hist. Beni Zeyān*, S. XXXIII u. LI. Die Mallikeš wurden nebst den Tuğğīn und Mağrāwa durch den Ḥafṣiden Abū Zakariya Träger eines Kleinkönigtums, das als Spitze gegen die 'Abdalwādiden gedacht war (vgl. Yaḥyā b. Ḥaldūn, S. 112 und Tanasī, S. 14). Bei den Expeditionen des 'Uṭmān gegen die Aufsässigen werden von den Geschichtsschreibern (Yaḥyā b. Ḥaldūn, S. 118ff., Ibn Ḥaldūn, *Hist. Berb.*, III, S. 3, 70ff. und Tanasī, S. 28ff.) hauptsächlich nur die Tuğğīn mit dem König Ibn 'Abdalqawi und die Mağrāwa mit dem König Tābit b. Mandil genannt.

eine Schar von Pilgern, ungefähr 20, begab sich zu ihm nach seinem Lagerplatz bei seinem Zelt und bat ihn um ihr Nachtmahl. Da ließ er sie willkommen und begrüßte sie umständlich. Sodann begann er zu rufen: „O Bewohner des Lagers (*dawwār*)<sup>1)</sup>! Dies sind die Gäste Gottes! Wer führt einen von ihnen zu seinem Zelt?“ Und das wiederholte er, wie die Stadtleute (*ahl al-madar*) es tun. Als ihm niemand antwortete, wandte er sich von ihnen ab, wo doch hinter ihm eine stattliche Schar von Reitern sich befand, und er der Sulḫān jener Gegenden ist<sup>2)</sup>.

Tlemcen ist eine große<sup>3)</sup> Stadt, eben und hügelig zugleich<sup>4)</sup> und herrlich anzuschauen<sup>5)</sup>. Sie zerfällt in zwei Teile<sup>6)</sup>, zwischen denen eine Mauer verläuft<sup>7)</sup> und hat eine wunderbar schöne und geräumige Moschee<sup>8)</sup> sowie ständige

<sup>1)</sup> Vgl. Dozy, *Suppl.*, in voce; Hinweis auf 'Abdari! — Über den Begriff „*dawwār*“ führt Hōst, S. 128, aus: „Von solchen Zelten findet man an die zweyhundert in einer länglichten Ordnung bey einander, und dieß wird alsdann eine Duār genannt, und kann mit unsern Dörfern verglichen werden. In der Mitte steht gewöhnlich eine Chaime zu ihrem Gottesdienst . . .“

<sup>2)</sup> Der Geiz wird auch sonst als Fehler der im allgemeinen ungünstig beurteilten Magribiner angegeben; vgl. Muqaddasi, S. 216 und 243.

<sup>3)</sup> Nach *Leo Africanus*, trad. G. W. Lorschach, Herborn 1805, S. 365 besaß Tlemcen unter Abū Tāḫḫīn (718—737) 16000 Feuerstellen.

<sup>4)</sup> Nach Balawī, Hs. Gotha 1540, fol. 5<sup>r</sup>, besteht Tlemcen aus „ausgedehnten Flächen und Weiten (*bitāḫun wa 'adwāḫun*) und schönen Hügeln“. — Ein ähnlicher Gegensatz (nach Bargès, a. a. O., S. LX) wird aus der berberischen Bedeutung des Namens der Stadt gelesen: *tilimm* = *taḡma'u* (sic vereint) und *sin* = *iqnaini* (zwei), d. h. Sahara und Tell.

<sup>5)</sup> Balawī, Fol. 5<sup>r</sup>, sagt: „Ich sah eine Stadt, wie es eine bessere selten gibt.“

<sup>6)</sup> Nämlich Agādīr und Tāḡrārt; s. *EI*: Tlemcen; ferner die historischen und geographischen Quellen.

<sup>7)</sup> Vgl. Idrīsī, S. 80, Yāqūt, I, S. 871.

<sup>8)</sup> Es handelt sich um die Hauptmoschee von Tāḡrārt, im Jahre 530 erbaut (s. G. Marçais, *Les mon. arab. de Tlemcen*, S. 140) und von Yaḡmorāsēn b. Ziyān mit ihrem Minareh versehen (s. Tanasī S. 22). — Unter Bekrī's Hinweis (S. 76): „Tlemcen hat eine Freitagsmoschee“ ist noch die Hauptmoschee von Agādīr zu verstehen.

Märkte<sup>1)</sup>. Ihre Bevölkerung ist sanftmütig und an ihren Sitten ist nichts anzusetzen<sup>2)</sup>.

Außerhalb der Stadt liegt am Bergeshang eine Örtlichkeit mit Namen *al-'Ubbād*<sup>3)</sup>. Das ist der Begräbnisplatz der Frommen und Guten, und viele Gräber sind dort; zu den größten und berühmtesten gehört das Grab des vorbildlichen und in seiner Zeit einzigartigen Abū Madyan — Gott habe Gefallen an ihm und beschere uns seinen Segen! — über dem sich ein schönes, wohlbestalltes und vielbesuchtes *ribāt* erhebt.

Alles rings um die Stadt liegende Gelände ist mit Weinreben und verschiedenen Arten von Früchten bepflanzt<sup>4)</sup>, und ihre Mauer ist eine von den festesten und stärksten<sup>5)</sup>; in der Stadt sind saubere Bäder; zu den schönsten, geräumigsten und reinsten zählt das *Ḥammām al-'Āliya*; es ist berühmt, und selten sieht man seinesgleichen<sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. Bekri, S. 76 und Idrisi, S. 80.

<sup>2)</sup> Vgl. Zuhri (trad. Basset), S. 24: „Les habitants ont un excellent renom; ils sont intelligents et lettrés.“ Vgl. auch Leo, S. 368—369.

<sup>3)</sup> Über *al-'Ubbād* und das Grab des Stadtheiligen Abū Madyan s. Leo, S. 372, G. Marçais, a. a. O., S. 223—240 u. a. — Vgl. auch *EI*, Literaturangabe zum Artikel *Abū Medyan*. — Das Grab des Abū Madyan wurde von den Mekkapilgern aus dem Westen gern und ausgiebig besucht; vgl. Balawī, fol. 6: „Dann besuchte ich das Grab des Heiligen Gottes Abū Madyan ein erstes und ein zweites Mal.“

<sup>4)</sup> Leo zählt die Früchte auf, die in den Gärten vor der Stadt gedeihen (S. 368): Weintrauben, Kirschen, Feigen, Pfirsiche, Nüsse, Mandeln, Melonen und Gurken. — Am überschwänglichsten hat diese Gärten Balawī (fol. 5<sup>r</sup>) geschildert: „Gärten, deren Speichel der Tau, und deren Lippen die Kamillen sind!“ — Vgl. auch Yahyā b. Ḥaldūn, S. 10ff.

<sup>5)</sup> Ebenso sagt Leo, S. 368: „Die Mauern sind fest und hoch.“ — Über die Mauern von Tlemcen vgl. besonders G. Marçais, a. a. O., S. 113—135.

<sup>6)</sup> Vgl. Leo, S. 367: „Es gibt auch viele große Bäder von allen Gattungen daselbst.“ — So gibt G. Marçais, a. a. O., S. 162—169 eine ausführliche Beschreibung des schon zur 'Abdalwādiidenzeit bestehenden „Bades der Färber“. Einen Hinweis auf das *Ḥammām al-'Āliya* ('*āliya* bedeutet „ein- oder mehrstöckiges Haus“, Dozy, Gloss. in voce) finde ich in den Quellen nicht.

Alles in allem ist diese Stadt von äußerer und innerer Schönheit und hat weite Landstriche. Ihre Gebäude sind hoch<sup>1)</sup>; doch sind es Wohnungen ohne Bewohner, Herbergen, die niemanden bergen und Besuchsstätten, leer von Besuchern. — Die Wolken schluchzen drüber, in ihrem Tränenschwall; — die Tauben haben Mitleid, beweinen den Verfall! — Wenn dort wohl einer absteigt, der Gastlichkeit begehrt, — so hat sie dann als Speise das Unheil ihm beschert; — und wenn in ihr ein Armer zu wohnen (ist bereit), — so gibt sie ihm den Mantel von Ungemach als Kleid . . .<sup>2)</sup>!

Literarischer Teil<sup>3)</sup>. Ich habe in Tlemcen niemanden gesehen, der der Wissenschaft angehört oder einem ihrer Gebiete sich widmete, mit Ausnahme unseres Genossen Abū 'Abdallāh Muḥammad b. 'Umar b. Muḥammad b. Ḥamīs<sup>4)</sup>; er ist noch jung an Jahren — sein Geburtsdatum fällt in das Jahr (6)50 — und hat Eifer für die Wissenschaft trotz der geringen Anzahl derer, die danach verlangen oder ihr Augenmerk darauf richten. Er hat auch einen großen Anteil an der schönen Literatur und ein vorzügliches Talent, Gedichte zu verfassen.

Ferner traf ich den Šaiḥ und Rechtsgelehrten Abū Ishāq Ibrāhīm b. Yaḥlaf at-Tanasī und seinen Bruder Abul-Ḥasan<sup>5)</sup>, als sie nach dem Osten reisten. Sie gehören

<sup>1)</sup> Über die besonders rege Bautätigkeit der 'Abdalwādiden v. G. Marçais, a. a. O., S. 18ff. (über die Verdienste des Yağmorāsen auf diesem Gebiet s. Tanasī, S. 22). Die Bauten von Fez waren indessen gewaltiger (s. Idrisi, S. 80 und Leo, S. 367).

<sup>2)</sup> Über den inneren Verfall der Stadt trotz des äußeren Glanzes vgl. G. Marçais, a. a. O., S. 19 (Anführung dieser 'Abdari-Stelle nach Cherbonneau).

<sup>3)</sup> Über die Gelehrten und Heiligen von Tlemcen vgl. besonders Ibn Maryem: *Bustān*, ed. b. Cheneb, sowie Yaḥyā b. Ḥaldūn, *Buġya*, ed. Bel, S. 33—76.

<sup>4)</sup> Berühmter Dichter und Asket, im Jahre 708 in Granada ermordet; vgl. *Buġya* S. 39ff.; *Durrat al-ḥiğāl*, I, S. 163ff.

<sup>5)</sup> Unter Yağmorāsen und seinem Sohne 'Uṣmān war Abū Ishāq der begehrteste Jurist und Minister der 'Abdalwādiden. Sein Bruder Abul-Ḥasan reiste aus dem Osten herbei, um sich bei ihm in Tlemcen niederzulassen und nach seinem Tode seinen Rang ein-



beide zu den Einwohnern von Tlemcen, und dort gibt es keine zwei Faqīhs mehr, die ihnen gleichstehn in der Wissenschaft, verbunden mit vollendeter Tugend (*murū'a*)<sup>1)</sup> und festem Glauben. Abū Ishāq ist der ältere und berühmtere von beiden, ein Mann der Frömmigkeit und Tugend. Mein Lehrer Zinaddīn Abul-Ḥasan b. al-Munayyar — behüt' ihn Gott! — pflegte ihn häufig zu loben; so fragte er mich (einmal) nach dem Garb, da schilderte ich ihm den geringen Eifer der dortigen Bevölkerung für die Wissenschaft, er aber sprach: „Was ein Land anbelangt, in dem es einen Mann wie Abū Ishāq at-Tanasī gibt, so ist dieses nicht leer von der Wissenschaft!“ — Ich traf die beiden in Miṣr, als Abul-Ḥasan noch nicht die Pilgerfahrt gemacht hatte; da machte er sie mit uns, und ich hatte an ihm viel Gutes. Er besuchte eine Zeitlang meinen Lehrer Abul-Faṭḥ in Miṣr und entlehnte vieles von ihm. Nachdem er die Pilgerfahrt gemacht hatte, kehrte er mit seinem Bruder nach Tlemcen zurück.

Ich hatte mich, seit meiner Ankunft in Tlemcen, bereits eine Zeitlang dort aufgehalten, indem ich auf die Karawane wartete. Ich pflegte damals innige Beziehungen zu Ibn Ḥamīs und besuchte meist seine Sitzung und Geselligkeit. Sein Verstand und seine Verfassung setzten mich in Erstaunen; denn ich fand, daß er in Verborgenheit lebte und in Zurückgezogenheit von der Welt. Als ich erstmalig mit ihm zusammen war, sah er in meiner Hand ein Buch; da fragte er mich danach, und ich sprach: „Dies ist das *kitāb as-Šamā'il*!“<sup>2)</sup> Nun freute er sich, es in die Hand nehmen zu können, und sagte zu mir: „Der Rechtsgelehrte Abū 'Abdallāh b. Ḥamdūn hat mir berichtet; er sprach zu mir: Der Rechtsgelehrte Abū Zaid b. al-Qāḍī hat mir in Tunis berichtet, daß Abū Muḥammad b. Ḥūṭallāh zu seinem Vater

zunehmen (Ibn 'Abdulḡulil at-Tanasī, trad. Bargès, S. 23—25). Über die Reise des Abul-Ḥasan berichtet 'Abdari weiter unten.

<sup>1)</sup> Über den Bedeutungswandel von *murū'a* s. Farès, *L'honneur chez les Arabes*, S. 32.

<sup>2)</sup> Tirmidī's Werk über das Äußere des Propheten; s. Brockelmann, *Gesch. der arab. Literatur*, I, S. 162.

kam; da ließ ihn jener in seinem Hause wohnen, und er pflegte in seinem Bett zu schlafen, während sich ein Beutel bei ihm befand, von dem er sich niemals trennte und woraus stets ein Moschusduft emporstieg. Er (der letztgenannte Erzähler) sprach: Ich scheute mich nun immerzu, ihn nach dem Inhalt des Beutels zu fragen; da schlief er eines Tages, und der Beutel glitt vom Bett, und herausfiel das *kitāb Šamā'il annabī!*"

Ibn Ḥamīs zitierte mir vieles von seiner Poesie; dazu gehören seine Verse aus einer *Qaṣīde*:

Zum Wunderbaren zählt, daß ich wohl einestags in einem Ort verweile, — mich schütze vor dem Übel der Unwissenden daselbst . . .

Dazu gehören ferner seine Verse<sup>1)</sup>:

Ich kehrt' zurück zu Gott, jedoch nach langem (Selbst-) Vorwurf — und ständiger Hartnäckigkeit, wo Jugend mir verdarb, — und hört' nicht auf, dieweil der Himmel mich zum Schuldner hat — mit Reu' zu nähren stets mein Herz. — Weh dem, der nach der Jugendzeit und ihrer Blüte — nun meine Speise kostet, meinen Trank, ach, schluckt! — Betrogen wurde ich von diesem Leben, eh' ich seine Heimsuchung erfuhr, — so wie der Dürstende wird von der Spiegelung der Luft betrogen — . . . Dies Leben geht dem Jüngling bald vorbei, — und wenn er auch in ihm den höchsten Rang bekleidet, — und seine Art ist, keinen Mittelweg zu kennen: — entweder Himmelshöhen oder Erdentiefen! — Erhoffe nicht das Glück von deiner Welt; wenn es dir auch beschert, — was ist es andres als ein Wolkenschutten? . . .

## V. Das Werk im Rahmen der Literatur

### 1. Frühe und späte Itinerarien

Das Reisewerk des 'Abdarī wurde trotz des überwiegend literarischen Inhaltes stets in die geographische Literatur des Islam einbezogen<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Dieses Gedicht ist auch in der *Buḡya*, S. 40—42, angeführt; dort auch zwei weitere Gedichte von Ibn Ḥamīs, die sich bei 'Abdarī nicht finden.

<sup>2)</sup> Siehe Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introd.*, S. CXXVI und Kramers, *Ġuḡrāfiyā* (Ergänzungsband der *EI*), S. 70.

Die geographische Beschaffenheit Arabiens zwang die Araber seit jeher zu Reisen. Ihre geographischen Kenntnisse und Itineraraufzeichnungen reichen daher, wie Kramers<sup>1)</sup> und Brockelmann<sup>2)</sup> dargelegt haben, bis in die vorislamische Zeit zurück. Aber erst mit dem Aufkommen der deskriptiven Geographie im 9. Jahrhundert setzt das eigentliche Reiseschrifttum ein.

Diese aus merkantilem<sup>3)</sup> und politischem<sup>4)</sup> Interesse entstandene *Rihla* des 9. und 10. Jahrhunderts ist rein länderkundlich und liefert dem „Kursbuch“<sup>5)</sup> *Kitāb al-masālik wal-mamālik*, dessen Entstehung und Entwicklung sie begleitet, manches Material. Die Wichtigkeit der Einzelreise für deskriptive Geographiewerke geht z. B. aus der auf eigenen Reisebeobachtungen beruhenden Darstellung des Magrib bei Ibn Ḥauqal hervor. Als aufbauendes Element der geographischen Literatur fasse ich dieses Schrifttum als „die frühe *Rihla*“ zusammen.

Die Blütezeit des Reiseschrifttums fällt in das 12. bis 14. Jahrhundert. Die Traktate des Abū Ḥāmid al-Māzinī al-Andalusī (schrieb 1162)<sup>6)</sup> sind allerdings noch recht dürftig<sup>7)</sup>, besonders die *Nuḥba*, die ich nach der Gothaer

<sup>1)</sup> S. *EI*, *Suppl.*, S. 62: *Ġuġrāfiyā*.

<sup>2)</sup> *Gesch. d. Arab. Lit.*, *Suppl.* I, S. 403.

<sup>3)</sup> Beispiele: die Ostasienreise des Kaufmanns Sulaimān (um 851), trad. Ferrand, *Voyage du marchand S.*, 1922; die von G. Jacob in *Arab. Berichte von Ges. an german. Fürstenhöfe*, 1927 behandelte Deutschlandreise des Ibrāhīm b. Ya‘qūb um 973.

<sup>4)</sup> Beispiele: die Rußlandreise des Ibn Faḍlān (reiste 921 mit einer Bagdāder Gesandtschaft; das Original dieser *Risāla* hat A. Zaki Valldi in Meshed gefunden; vgl. Brockelmann, *Suppl.* I, S. 406); die Chinareise des Abū Dulaf im Jahre 942 (in verschiedenen Abfassungen; vgl. Brockelmann, *Suppl.* I, S. 407).

<sup>5)</sup> Diese Bezeichnung stammt von J. Ruska (*Geogr. Zchr.*, 33, 1927, S. 524—559) unter Bezugnahme auf Ibn Ḥurdāzbehs *Kitāb al-masālik wal-mamālik*.

<sup>6)</sup> *Tuḥfat al-albāb*, ed. G. Ferrand, *JA*, 1925 und *Nuḥbat al-aḡḡān* (Hs. Gotha 1539). Das letztgenannte Werk behandelt besonders ausführlich die westlichen Meere.

<sup>7)</sup> Vgl. Brockelmann, *Arab. Lit. Suppl.*, I, S. 878.

Hs. 1539 eingesehen habe, verliert sich in Fabelberichten (Schilderung Alexandriens und der westlichen Meere). Inhaltlich gehört die Produktion des Abū Ḥamid eher zur Gruppe der frühen Wunderlandreisen (z. B. Reise des Sulaimān), zeitlich jedoch eröffnet sie die Hochblüte eines anders gearteten Reiseschrifttums, vertreten durch Maṣūli (schrieb 1196)<sup>1)</sup>, Ibn Ġubair (gest. 1217)<sup>2)</sup>, Herewī (gest. 1215)<sup>3)</sup>, Tilimsānī (schrieb 1277)<sup>4)</sup>, Ibn al-Muġāwir (gest. 1291)<sup>5)</sup>, Ṭaiyibī (gest. 1299)<sup>6)</sup>, Tiġānī (reiste 1306)<sup>7)</sup>, Balawī (reiste von 1336—1340)<sup>8)</sup> und Ibn Baṭṭūṭa (reiste von 1325 bis 1349)<sup>9)</sup>.

Eine Anzahl gelehrter *Rihlas*, die, wie auch 'Abdarīs Werk, in der Hauptsache die literarischen Studien des reisenden Autors enthalten, sind uns nur noch aus den Gelehrtenbiographien, z. B. *Nail al-ibtihāġ* des A. Bābā, bekannt; hierher gehören u. a. die *Rihla* des Ibn al-Qunfuḍ (gest. 1407—1408 A. D.) und die des Qalaṣādī (gest. 1486)<sup>10)</sup>.

Auch diese späte *Rihla* ist natürlich nicht ohne Einfluß auf das allgemeinere geographische Schrifttum geblieben:

<sup>1)</sup> 'Uyūn al-aḥbār; Reisen in Syrien, Palestina und Ägypten (vgl. Brockelmann, a. a. O., I, S. 478).

<sup>2)</sup> *Rihla*, ed. W. Wright, *Gibb Mem.* V (Pilgerreise von Spanien auf dem Seewege über Alexandrien nach Mekka).

<sup>3)</sup> *Isārāt ilā ma'rifat az-ziyārāt*; Hs. Berlin, Petermann II, 36 und Landberg 534 (Beschreibung der muslimischen Wallfahrtsorte).

<sup>4)</sup> *Waṣf Mekka wal-Medīna* (nach Brockelmann, a. a. O., *Suppl.* I, S. 881).

<sup>5)</sup> *Ta'riḥ al-Mustaṣfir*, Beschreibung von Mekka und Jemen (s. Brockelmann, a. a. O., I, S. 482 und *Suppl.*).

<sup>6)</sup> Bericht über eine Reise nach Spanien, Ägypten usw. (s. Brockelmann, a. a. O., S. 482).

<sup>7)</sup> Reise durch das Ḥafṣidenreich (Tunis und Tripolis), trad. A. Rousseau, *JA*, IV, 20, S. 62—208 und V, 1, S. 101—168.

<sup>8)</sup> *Tāġ al-mafrīq*, Pilgerreise vom Maġrib aus teils auf dem Landwege (bis Tunis), teils auf dem Seewege (Tunis—Alexandrien) nach Mekka (u. a. Hs. Gotha 1540).

<sup>9)</sup> *Universelle Reisen*, ed. Defrémery-Sanguinetti; Bd. I Pilgerreise von Tanger auf dem Landwege nach Mekka.

<sup>10)</sup> Vgl. *Nail*, zu S. 308 u. a. des *Dibāġ*; über die *Rihla* des Qalaṣādī vgl. Maqqarī, *Nafh*, I, S. 935.

Qazwīnī in seinem Hang für das Wunderbare verwertete die *Nuḥba* des Abū Ḥāmid<sup>1)</sup>; Herewī lieferte dem Yāqūt reiches Material<sup>2)</sup>. Die eigentliche Bedeutung der späten *Rihla* liegt jedoch auf anderem Gebiete. Dieses Schrifttum, in seiner frühen Periode weit davon entfernt, eine eigene, fest normierte Gattung innerhalb der geographischen Literatur zu bilden, wächst sich im 12. Jahrhundert zu einem in sich abgeschlossenen Reiseschrifttum aus, dessen Einzelproduktionen — z. T. bedeutende Hauptwerke — einander verwandt sind und in literarischer Wechselbeziehung stehen. Die Wichtigkeit der späten *Rihla* beruht also weniger auf ihrer Eigenschaft als Stoffversorger der geographischen Literatur als vielmehr auf dem Eigenwert.

Diese Sonderstellung verdankt die späte *Rihla* einem religiösen Brauche, der ihre Formen und Ausmaße bestimmen sollte: der Wallfahrt nach Mekka und dem Besuch heiliger Stätten (*ḥaǧǧ* und *ziyāra*).

Zahllose gelehrte Muslime pilgerten alljährlich von den fernsten islamischen Reichen aus nach Mekka; so führt Maqqarī<sup>3)</sup> 304 Biographien hervorragender Gelehrter an, die von Spanien nach dem Osten, zum großen Teil nach Mekka, reisten. Der literarische Niederschlag einer solchen Wallfahrt, das Pilgerbuch, erobert die späte *Rihla* nach und nach für sich und gibt ihr das feste Gewand einer besonderen Literaturgattung. Die Autoren, die *ḥaǧǧ* und *ziyāra* zur Grundlage ihres Werkes gemacht haben (z. T. mit Beschreibung des Anmarschweges, zum Teil mit alleiniger Schilderung der Wallfahrtsorte), sind: Ibn Ġubair, Herewī, Tilimsānī, 'Abdarī, Ibn al-Muǧāwir, Balawī und Ibn Baṭṭūṭa. In dieser literarischen Familie lassen sich zahlreiche Entlehnungen und Anklänge feststellen.

<sup>1)</sup> Vgl. *Nuḥba*, Hs. Gotha 1639, fol. 9 und Qazwīnī, II, S. 99: über die muschelhaltige Quelle von Alexandrien. Überhaupt ist Qazwīnī's Schilderung von Alexandrien stark durch Abū Ḥāmid beeinflusst; vgl. auch Brockelmann, a. a. O., *Suppl.*, I, S. 878.

<sup>2)</sup> Siehe H. Bloch: *H.'s Schrift . . ., eine der Quellen Yāqūts*, Diss. 1929.

<sup>3)</sup> *Nafh*, I, S. 463ff.

Das Standardwerk ist die *Rihla* des Ibn Ġubair, die hauptsächlich von Balawī<sup>1)</sup> und Ibn Baṭṭūṭa<sup>2)</sup> benutzt wurde. 'Abdarī zitiert nur einige Verse des Ibn Ġubair<sup>3)</sup>. Balawī beruft sich zudem bei einer Angabe über Alexandrien<sup>4)</sup> auf Herewī, und Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 229 hat seine Beschreibung des Pharos, wie ich festgestellt habe<sup>5)</sup>, dem 'Abdarī entnommen. Auch decken sich die Itinerare der Pilgerbücher zum großen Teil<sup>6)</sup>, und die einleitenden Stadtbeschreibungen in prunkvoller Reimprosa sind durch Ibn Ġubair stereotyp geworden. Besonders Balawī, bei dem diese *Ṣifa* sich zum höchsten Schwulst steigert, schmückt sich hier mit den Federn des 'Abdarī<sup>7)</sup> und des Ibn Ġubair<sup>8)</sup>. 'Abdarī selbst und Ibn Baṭṭūṭa richten sich in freierer Weise nach dem Vorbild dieses Vaters der späten *Rihla*.

Die Mekkapilger haben natürlich auch vor der späten *Rihla* Interessenten ihre Itinerarangaben gemacht. So sagt Iṣṭahārī (S. 46), zweifellos auf solchen Angaben fußend: „Die Gesamtentfernung von Miṣr zum äußersten Mağrib im Osten des Meeres der Rūm beträgt 6 Monate. Die Pilger vom äußersten Mağrib brechen um den Muḥarram auf; über ihre Reise und Rast vergeht das ganze Jahr, bis sie die Pilgerfahrt erfüllen.“ — Selbständige Pilgerberichte aus dieser frühen Zeit sind mir nicht bekannt geworden. Reinaud übersieht bei seinen bislang maßgeblichen Ausführungen

<sup>1)</sup> Siehe W. Wright, *Travels of Ibn Ġubair*, Gibb. Mem. V, S. 17.

<sup>2)</sup> z. B. bei der Beschreibung Aleppos, Bd. I, S. 140ff.; vgl. auch Wright, a. a. O., S. 17.

<sup>3)</sup> Vgl. Wright, a. a. O., S. 22 und 26.

<sup>4)</sup> Hs. Gotha 1640, fol. 37v.

<sup>5)</sup> Siehe S. 36.

<sup>6)</sup> Ibn Ġubair (Seeweg bis Alexandrien), 'Abdarī (Landweg), Balawī (Land- und Seeweg) und Ibn Baṭṭūṭa (Landweg) gehen sämtlich vom Mağrib aus auf die Reise.

<sup>7)</sup> Beispiele: Balawī, fol. 4v: *watabassama 'an ṭuğūr aswārihā wafalağ ħurfātihā* (von einer Stadt gesagt) und fol. 5r: *riḡuhā nadā waṭuğūruhā aqāhin* (von Gärten gesagt); vgl. 'Abdarī, fol. 48r: *watabassama 'an ṭağrin kal-uḡhuwān* (von Alexandrien gesagt).

<sup>8)</sup> Siehe Wright, a. a. O., S. 17.

über die Reiseliteratur<sup>1)</sup> den Unterschied zwischen der frühen und späten *Rihla*. Analog den Itinerarien des Ibn al-'Arabī (reiste 1202 nach dem Osten), Ibn Ġubair, 'Abdarī usw. setzt er eine Pilgerliteratur voraus, die die großen Geographiewerke, wie z. B. das *Kitāb nuḡhat al-muṣṭāq* des Idrīsī, beeinflußt haben könnte; jedoch bietet sich kein Beleg dafür, daß die Pilger in der Zeit vor Idrīsī sich das Genre der *Rihla* zu eigen gemacht; das ihnen zu dankende Wissen scheint vielmehr, wie das Beispiel des Iṣṭahri zeigt, von Anfang an Gemeingut der Kursbücher gewesen zu sein. Als selbständiger literarischer Niederschlag<sup>2)</sup> ist es erst für die Zeit nach Idrīsī als „späte *Rihla*“ feststellbar.

## 2. Literarisierung der Itinerarien

Das deskriptive Geographiewerk („Kursbuch“) war ursprünglich eine Sammlung von Itinerarien (Haupt-, Teil- und Nebenstrecken sowie Distanzen in Meilen oder Tagesreisen), eine Routenkarte in Buchstaben und Zahlen. Dieses einfache, praktischen Zwecken dienende Kursbuch nach dem Muster von Ibn Ĥurdādbēhs *Kitāb al-masālik wal-mamālik* hat dem wissenschaftlichen Geschmacke der Araber selbst bisweilen nicht entsprochen<sup>3)</sup>. So war man bestrebt, durch

<sup>1)</sup> *Géographie d'Aboulféda, Introd.*, S. CXXIIff.

<sup>2)</sup> Reinaud, a. a. O., S. CXXII: classe d'écrits dont Edrisi ne dit rien, et qui cependant lui ont nécessairement été utiles.

<sup>3)</sup> Bīrūnī erzählt in seinem Buch über die Ortsbestimmung (*Tahḏīd nihāyāt al-amākin liṭaḥḥih masāfāt al-masākin*, Hs. der Fātiḥ-Moschee in Istanbul Nr. 3386, S. 10—11), daß ein Grammatiker bei einer Sitzung zugegen war, „in der die Erwähnung des *Masālik wal-mamālik*-Buches vorkam. Da erging sich der genannte Literat übermäßig in der Herabwürdigung des Buches, so daß er es fast aus der Gesamtheit der Wissenschaften ausschaltete . . .“ Auch sonst ist das Kursbuch, vornehmlich Ibn Ĥurdādbēh's Werk, in der Literatur gerügt worden, so von Abulfaraġ al-Iṣṭahānī, Aġ. I, 19 und V, 3 und Mas'ūdī, *Murūġ*, II, 71 (vgl. Brockelmann, Arab. Lit., Suppl. I, 404). Besonders nach Mas'ūdī dient die „Wissenschaft der Routen“ (*ma'rifat al-masāfāt wa't-tarīq*) nur dem praktischen Zweck der Expeditionen und der Post.

Annäherung der deskriptiven Geographie an die mathematische oder durch literarische Erweiterung der Itinerarien diesen Mangel wettzumachen.

Die Literarisierung der Itinerarien läßt sich in den klassischen Werken des Ya'qūbī und der Balḥī-Schule (Iṣṭahri, Ibn Ḥauqal und Muqaddasi) deutlich verfolgen:

Die Darstellung des Magrib bei Ya'qūbī (um 891 A.D.)<sup>1)</sup> trägt noch deutlich den Kursbuchcharakter in Anlehnung an Ibn Ḥurdāḏbeh (so gleich anfangs das Itinerar Miṣr-Barqa auf S. 342). Doch sind nunmehr die Hauptstationen besonders exponiert und zu Kapitelüberschriften gemacht: Barqa, Sort, Waddān, Zawila, Fezzān, Tripolis, Kairouan usw. In einem solchen Kapitel erscheinen lokale, wirtschaftliche und politische Verhältnisse der jeweils überschriebenen Stadt kurz skizziert. Gerade Ya'qūbīs Werk zeigt den Übergang von der Routenkarte in Buchform zum wirklichen, deskriptiven Buch.

Die Darstellungsweise der folgenden Geographen Ibn al-Faqīh und Qudāma nähert sich wieder dem „Kursbuche“ (Ibn al-Faqīh kopiert im Kapitel über das Magrib den Ibn Ḥurdāḏbeh). Erst die Balḥī-Schule schreitet den Weg der Literarisierung weiter:

Iṣṭahri<sup>2)</sup> (um 951) bietet ein rein literarisch-deskriptives Buchkapitel *Diyār al-Magrib* (S. 36ff.). In einer Einleitung sind zunächst die Grenzen des zu beschreibenden Landes umrissen. Die eigentliche Darstellung hat sich vom alten „Kursbuch“ gelöst: War es noch die Methode Ya'qūbīs gewesen, alles Deskriptive in die geschriebene Routenkarte einzuschalten (Typus: von A nach B sind x Meilen; B ist eine Stadt, welche . . .), so tut Iṣṭahri nun den weiteren Schritt: Nicht einmal als Rahmen des Deskriptiven bleibt die geschriebene Routenkarte mehr bestehen (Typus nunmehr: was A betrifft, so ist es eine Stadt, welche . . .; was B

<sup>1)</sup> *Kitāb al-buldān*, ed. de Goeje in: *Bibl. Geogr. Arab.*, VII, S. 342.

<sup>2)</sup> *Kitāb masālik al-mumālik*, ed. de Goeje, n. a. O., I.



betrifft, so ist es eine Stadt, welche . . .). Bei dieser von Osten nach Westen verlaufenden Aufzählung werden die magribinischen Städte räumlich auf die Zentralländer des Islām bezogen, wie es seit Ibn Ḥurdādbēh üblich ist. Am Schluß des Kapitels erscheinen, gleichsam als Anhang, einige wichtige Itinerarangaben zusammengefaßt („Was die Entfernungen im Magrib anbelangt, so . . .“). Der damit gegebene Typus des deskriptiven Geographiewerkes bleibt fortan im wesentlichen derselbe.

Ibn Ḥauqal (um 977)<sup>1)</sup> beginnt das Kapitel „al-Magrib“ (S. 41ff.) ebenfalls mit einer Einleitung über Gestalt und Grenzen des Magrib (ṣūrat al-Magrib). Im folgenden beschreibt er zunächst die Küstenstädte nach dem Muster des Iṣṭahri (Was A betrifft, so ist es eine Stadt, welche . . .; was B betrifft, . . .). Da indessen sein Bericht bedeutend ausführlicher ist, unterläuft ihm auch hin und wieder die alte Form: „Von A nach B (ohne Entfernungsangabe!); B ist eine Stadt, welche . . .“ Der Bericht wendet sich sodann den großen, von Kairouan ausgehenden Straßen zu und nimmt hier die Darstellungsweise Ya'qūbīs an. Den Abschluß bilden Ausführungen über einzelne Hauptstädte des Innern sowie über die Berber.

Ibn Ḥauqal befaßt sich zwar wieder mit den Hauptitineraren, doch bei der Fülle lokaler Schilderungen hat sein Magrib-Kapitel ausgesprochen deskriptiven Charakter. Das Gleiche gilt von den beiden großen, auf die Balḥi-Schule folgenden Werken Bekrīs (überwiegend topographisch und historisch) und Idrīsīs (in der Darstellung des Magrib auf Ibn Ḥauqal fußend). Hier ist die Anordnung wieder die des Kursbuches; Bekrī überschreibt die meisten Kapitel mit: „Der Weg von A nach B“; Idrīsī erreicht eine Einteilung des Gesamtstoffes (Wegangaben und Ortsbeschreibungen) in 70 Sektionskapitel (ḡuz') durch rein äußerliche Anwendung der 7 Klimata. Beide Werke sind Kursbuch und literarische Darstellung zugleich.

<sup>1)</sup> *Kitāb al-masālik wal-mamālik*, ed. de Goeje, a. a. O., BGA II.

Im Werke des Muqaddasī (schrieb 985)<sup>1)</sup>, dem letzten der Balḥī-Schule, ist die Gliederung besonders aufschlußreich: Das Kapitel *Iqlīm al-Magrib* beginnt mit einer Einleitung, in der Nordafrika in sechs Länder (*iqlīm*) mit den zugehörigen Städten eingeteilt wird (Barqa, Ifriqīya, Tāhert, Sīghmāsa, Fez, as-Sūs al-Aqṣā). Diese Länder (mit Ausnahme des ersten und letzten) sind sodann in der bei Iṣṭahrī üblichen Weise besprochen (einzelne Stadtschilderungen ohne Itinerarangaben: „A ist eine Stadt, welche . . .; B ist eine Stadt, welche . . .“). Zu jedem Stadtbild gehören nur wenige Worte; allein die Metropole Kairouan bildet eine Ausnahme. Der Charakter literarischer Breite entsteht indessen durch eine weitere Einteilung des Magribkapitels in folgende Abschnitte: „Die juristischen Schulen“, „Die Koranlesarten“, „Schrift“ (und Sonstiges), „Handelsartikel“, „Sonderheiten“, „Gewichte und Münzen“, „Wunderdinge“, „Sprache“, „Laster“, „Politische Reiche“, „Itinerare“ (alles zusammen bezeichnet als „Zusammenfassung der Verhältnisse dieses Landes“). Das „Kursbuch“ erscheint hier als letzte und nebensächliche Unterteilung eines großen, alle Charakteristika des Landes umfassenden Kapitels. Muqaddasīs Magrib-Kapitel stellt somit den ersten und einzigen Versuch einer systematischen Kulturmonographie dar.

Die magribinischen Itinerarien sind vollends von der Literarisierung erfaßt und in Einzelbilder aufgelöst besonders bei ‘Abdarī und Balawī, deren Schilderung sprunghaft von Hauptstation zu Hauptstation eilt. ‘Abdarī hält die Verbindung lediglich durch die Formel „sodann gelangten wir nach . . .“ bei. Weg- und Entfernungsangaben fehlen mit geringen Ausnahmen. Daten der Reise finden sich bei ‘Abdarī und Ibn Baṭṭūṭa (magrib. Teil) nur vereinzelt<sup>2)</sup>, häufiger hingegen bei Ibn Ḡubair und Balawī.

Bei ‘Abdarī ist die Schilderung der Hauptstationen Aufgabe des Stilisten. Hochtönende Vergleichsbilder drängen

<sup>1)</sup> *Aḥsan at-taqāsim*, ed. de Goeje, n. n. O., BGA III.

<sup>2)</sup> Siehe ‘Abdarī, fol. 4 und fol. 14; Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 12, 26, 27.

sich in dichter Folge. Besonders beliebt sind Sprichwörter<sup>1)</sup>, sowie Anspielungen auf Koranzitate<sup>2)</sup> und Dichterstellen<sup>3)</sup>; häufig liegt der Effekt in der Mehrdeutigkeit gleichlautender Reimworte (z. B. *nūn* „Fisch“ und „Buchstabe N“), sowie in der Wortverkürzung (z. B. *Masākin bilā sākin — manāzil biġairi nāzil*) und Konsonantenumstellung (z. B. *wa'in rāfaqat fāraqat [al-ayyām]*). Durch gesteigerte Anwendung dieser semantisch-phonetischen Kniffe, dieser bekannten Kunstmittel des *ġinās* oder *taġnīs*, die Ohr und Geist in gleicher Weise umschmeicheln sollen<sup>4)</sup>, bekennt sich 'Abdari zum Erbe des manierten 'abbāsiden Kunststiles<sup>5)</sup>. Ibn Ḥaldūn<sup>6)</sup> konstatiert eine Neigung zu dieser Stilkunst von vorislamischen Zeiten an; er findet sie im Koran und dann später besonders bei den 'Abbāsidendichtern Baššār b. Burd (starb 783), Abū Nuwās (starb zwischen 806 und 813), Muslim b. al-Walīd (starb 803), al-Buḥturī (starb 807) und Ibn al-Mu'tazz (starb 908) wieder, bei welchem letzterem sie die Stufe der Vollendung erreicht habe. Ibn Ḥaldūn<sup>7)</sup> betrachtet diesen Stil als vorherrschend für seine Zeit. In den magribinischen Itineraren ist mit ihm das höchste Maß der Literarisierung erreicht. Man kann sich fragen, ob bei 'Abdari überhaupt noch von geographischer Darstellung gesprochen werden

<sup>1)</sup> s. fol. 7: „Es (das Recht) kommt zurück, wenn der *Qaraḏ*-Sammeler, der 'Anazī, wiederkehrt“. (Zwei Männer dieses Stammes, die auszogen, *Qaraḏ* (= Blätter der *Mimosa flava*?) zu sammeln, kehrten nie zurück; vgl. Lane, in voce *qāriḏ*). — fol. 15<sup>r</sup>: „doch war es, als hätte ich nach einem trächtigen Apfelschimmel (*ablag*) gefragt — oder nach den Eiern des *Anūq* gejagt“ (s. Lane, in voce *ablag* und *anūq*).

<sup>2)</sup> s. fol. 3<sup>r</sup>: „O mein Kummer um Josef“ (12, 84), Anspielung auf den Meriniden Yūsuf b. Ya'qūb.

<sup>3)</sup> s. fol. 6: *jayqūfu waqafahu 'l-ḥīrān* (vom Stern gesagt) wohl nach Ma'arrī (s. Šarīf, *Naqḏ al-adab*, Baġdād, 1934, S. 91): *waqafa 'n-naġmu waqafahu 'l-ḥīrān*.

<sup>4)</sup> vgl. Ibn Ḥaldūn, *Proleg.*, trad. de Slane, III, S. 395: . . . et tout cela, afin d'amener des jeux de mots et des jeux d'esprit.

<sup>5)</sup> s. hierüber Mez, *Die Renaissance des Islam*, S. 230ff.

<sup>6)</sup> a. a. O., S. 39.

<sup>7)</sup> a. a. O., S. 398.

kann. Erinnerung man sich jedoch, daß die einleitende prunkvolle *šifa*, so sehr sie auch 'Abdarī zum Tummelplatz stilistischer Laune macht, unverkennbar auf Ibn Ġubair zurückgeht und sich über 'Abdarī hinaus auf Balawī auswirkt, so kann man wenigstens eine geographische Tradition im literarischen Sinne nicht verneinen.

### 3. 'Abdarīs Entlehnungen aus Bekrī

In den auf die Ballī-Schule folgenden Erzeugnissen der deskriptiven Geographie ist die Literarisierung der Itinerarien durch literarische Entlehnungen großen Umfanges gekennzeichnet. Die Darstellung des Magrib hat Entlehnungen bereits in der klassischen Zeit bei den unmittelbaren Nachfolgern des Ibn Ĥurdāġbeh aufzuweisen. So verwertet z. B. Ya'qūbī die Itinerarangaben des Ibn Ĥurdāġbeh, und Ibn al-Faqīh's Magrib-Kapitel ist in der Hauptsache eine bloße Kopie nach eben demselben. Obwohl die Werke des Iṣṭahri und Ibn Ĥauqal beide auf Ballī fußen, haben sie in der Darstellung des Magrib keinerlei Berührungspunkte. Ibn Ĥauqal bietet das von Iṣṭahri vernachlässigte Magrib-Kapitel auf Grund eigener Beobachtungen zum erstenmal in ausführlicher Bearbeitung. Dieses Material hat Idrīsī für seine Beschreibung Nordafrikas weitgehend und, wie man weiß<sup>1)</sup>, oft sehr oberflächlich verwertet. Noch umfangreicher und bedeutender ist das auf eigenen Quellen<sup>2)</sup> beruhende Material, das Bekrī den späteren Autoren zur Darstellung des Magrib bietet: Im Wörterbuch des Yāqūt sind fast sämtliche magribinischen Artikel aus Bekrī ausgeschrieben und mit nur wenigen selbstverfaßten Einleitungsworten versehen. Selbstverständlich sind in diesen Artikeln auch Entlehnungen aus den Klassikern, wie Ibn Ĥurdāġbeh<sup>3)</sup>,

<sup>1)</sup> s. z. B. Kramers, a. a. O., S. 68 (Hinweis auf Marquardt, *Īrān-šahr*, S. 261).

<sup>2)</sup> s. de Slane's Einleitung zur Bekrī-Ausgabe, S. 13.

<sup>3)</sup> s. S. 87 (der Mauerumfang von Tunis beträgt 21 000 Ellen; vgl. Ibn al-Faqīh, S. 79); übernommen von Yāqūt, I, S. 897.

Ibn al-Faḡīh<sup>1)</sup> und Ibn Ḥauqal<sup>2)</sup> anzutreffen<sup>3)</sup>. — Qazwīnī nimmt in seinen wenigen Abschnitten über magribinische Städte ebenfalls, wenn auch selten, auf Bekrī Bezug<sup>4)</sup>. — Dimīšqīs Aufzählung magribinischer Städte mit kurzen Begleitworten ist, wie auch Mehren in den Anmerkungen zu seiner Übersetzung berücksichtigt hat, eine spärliche Zusammenfassung des von Bekrī gebotenen Stoffes. Bei den Darstellern des Magrib — mit Ausnahme des Abulfidā', der sich nach Idrīsī, Ibn Sa'īd und dem 'Azīzī richtet — gilt Bekrī seitdem als eine Autorität, über deren Studium man sich tunlichst durch Zitate auszuweisen hat; so zitieren ihn z. B. Tiḡānī (*JA*, V, 1, S. 156), 'Umārī (trad. Gaudefroy-Demombynes, S. 110) und Ibn Ḡalbūn (trad. E. Rossi).

Neben der *Rihla* des Tiḡānī hat auch die unseres 'Abdarī einige Bekrī-Zitate aufzuweisen<sup>5)</sup>. 'Abdarī fühlt sich veranlaßt, auf den zwischen seiner und Bekrīs Schilderung bestehenden Unterschied hinzuweisen und letztere einer Prüfung zu unterziehen. Im späteren Verlauf der *Rihla* kommt er auf diese Bekrī-Kritik zurück<sup>6)</sup>:

„Dazu (zu Bekrīs Fehlern) gehört seine Ausführung über Nafīs im Magrib al-Aqṣā: Dies sei eine Stadt; zwischen ihr und dem Meer liege ein Abstand von einer Tagereise! (s. Bekrī, S. 160). Doch ist dies nur der Name eines großen Flusses<sup>7)</sup>, an dem zahlreiche Dörfer liegen sowie zusammen-

<sup>1)</sup> S. 78—79 (Barqa); übernommen von Yāqūt, I, S. 574.

<sup>2)</sup> a. S. 44 (Aḡdābiya); vgl. Yāqūt, I, S. 132.

<sup>3)</sup> Zu Yāqūt's Quellen vgl. Heer: *Die hist. u. geogr. Quellen in Y.'s geogr. Wörterbuch*, Straßburg 1889.

<sup>4)</sup> z. B. II, S. 116 über die Früchte und Fische von Tunis nach Bekrī, S. 41 (ohne ihn zu nennen).

<sup>5)</sup> Anlässlich der Beschreibung von Carthago, Sort und Barqa (fol. 23<sup>v</sup>, 46<sup>v</sup> und 47<sup>v</sup>).

<sup>6)</sup> Hs. Algier, fol. 98<sup>r</sup> und <sup>v</sup>.

<sup>7)</sup> Der Oued Nafīs; vgl. E. Doutté, *Mission au Maroc / En tribu*, Paris 1914, S. 47: c'est une belle rivière, abondante en eau qui coule dans une vallée profondément encaissée mais néanmoins assez large.

hängende Kulturgelände; und zwischen dem Fluß und dem Meer ist ein Abstand von 3 Tagen. — Dazu gehört ferner, daß er bei der Beschreibung des Weges von Tāmdult nach dem Land des Sūdān erwähnt, daß dort ein Gebirge namens Azwar sei und sagt: „Ich glaube, daß es der Ġabal Daran ist“ (Bekrī, S. 156). Doch verläuft der Sūs al-Aqṣā mit dem Ġabal Daran parallel, und kein Teil dieses Gebirges liegt hinter dem Sūs; (allein) Tāmdult liegt hinter dem Sūs in einer Entfernung von mehreren Tagereisen! — Dazu gehört ferner, daß er von den Orten der Sahara eine Ortschaft erwähnt namens Tādmekka. Er übersetzt diesen Namen und sagt: „Die Bedeutung von *tād* ist Aussehn (*hai'a*), d. h. die Stadt hat das Aussehn Mekkas“ (Bekrī, S. 181)<sup>1)</sup>. Doch ist die Bedeutung von *tād* keineswegs *hai'a*, wie er sagt; *hai'a* ist ein Nomen, das sich in ihrer Sprache überhaupt nicht findet. Vielmehr ist die Bedeutung von *tād* *hādīhi* (diese, sing. fem.), und das Wort gehört zu den Demonstrativpronomina bei ihnen. Sie sagen nämlich für *hādā* (dieser) *wād*, für *hādāni* (diese, dual masc.) und *hā'ulā'i* (diese, plur.) *wīd*, für *hādīhi* (diese, sing. fem.) *tād* und für *hātāni* (diese, dual. fem.) und *hā'ulā'i* (diese, plur.) *tād*; für den Dual haben sie keine besondere Form (*'ibāra*)<sup>2)</sup> außer der Form des Plural, es sei denn in den Zahlworten. Die Bedeutung von Tādmekka ist also „dies ist Mekka“ (*hādīhi Mekka*), d. h. es ähnelt dieser Stadt“.

Im Falle „Nafis“ beweist 'Abdarī seine Unkenntnis der Geschichte. Über die wahrscheinliche Lage der Stadt Nafis führt E. Doutté (*Mission au Maroc / En tribu*, Paris 1914, S. 12) aus: . . . Nefis, ville située probablement au confluent du Tensift et de l'Oued Nefis. — 'Abdarī sagt uns unbeabsichtigt, daß Nafis als Stadtname bereits im 13. Jahrhundert aus dem Gedächtnis der Magribiner verschwunden war. Ebenso verrät 'Abdarī im Falle „Sort“ nur seine Unkenntnis.

<sup>1)</sup> Es heißt wörtlich bei Bekrī: Und die Bedeutung von Tādmekka ist *hai'a Mekka* (Aussehn Mekkas).

<sup>2)</sup> Zu *'ibāra* vgl. Dozy, *Suppl.*, in voce; Hinweis auf diese 'Abdarī-Stelle!

Er wirft Bekri vor, ein zu günstiges Bild von Sort entworfen zu haben und vergißt, daß jener noch das vorhilalische Magrib schildert (die hilalische Invasion um die Mitte des 11. Jahrhunderts machte dem blühenden Zustand von Sort für immer ein Ende; vgl. Idrisis Bericht, S. 122, aus dem folgenden Jahrhundert). — Zum Falle „Tämdult“: Daß Bekri den Ġabal Azwar (Antiatlas) mit dem Ġabal Daran (Hoher Atlas) identisch glaubt, erscheint nicht schwerwiegend, da die Scheidung zwischen Daran und Azwar wohl nie ganz exakt durchgeführt war (vgl. Dimišqi, trad. Mehren, S. 340: . . . la montagne de Déren . . . contigüe à la montagne d'Azwer, qui, sortant de l'Océan, s'étend dans le pays des Guézoulah, sur un espace de 10 journées). — Der Fall „Tädmekka“ zeugt von der grammatischen Vorliebe — aber auch Pedanterie! — des 'Abdarī in geographischen Sujets. Allein das Bekri-Zitat ist ungenau wiedergegeben; Bekri sagt nicht: „Die Bedeutung von *tād* ist *hai'a*, d. h. die Stadt hat das Aussehn Mekkas“, sondern: „Die Bedeutung von Tädmekka ist *hai'a Mekka* (ein Aussehn wie Mekka)“. Es ist also durchaus nicht eindeutig, daß Bekri bei dieser sinngemäßen Wiedergabe des Gesamtausdruckes den Einzelbestandteil *tād* mit *hai'a* gleichsetzt, und 'Abdarī dürfte hier ebenfalls in seiner Kritik voreilig gewesen sein.

'Abdarī verfolgt mit den Bekri-Zitaten offenbar nur die Absicht, sich dem allgemeinen Brauche gemäß über Bekri als eine der wichtigsten Quellen zum Magrib auszuweisen und, was mehr ist, seine Autorität in Frage zu stellen. Die Bekri-Zitate gehören einfach mit zum Bildungsapparat des 'Abdarī; jegliche Bedeutung als geographische Quelle zu 'Abdarīs *Rihla* (magribinischer Teil)<sup>1)</sup> ist ihnen abzusprechen.

Im übrigen enthält sich 'Abdarī im magribinischen Teil seiner *Rihla* jeglicher direkter Entlehnung aus der geographischen Literatur. Daß seine Darstellungsweise indirekt wohl auf Ibn Ġubair zurückgeht, habe ich bereits erwähnt.

<sup>1)</sup> Die Schilderung Ägyptens hingegen fußt weitgehend auf Bekri und Mus'ūdī; vgl. Cherbonneau, *JA*, V, 4, S. 172

Der Vorteil dieser Selbständigkeit ist ohne weiteres ersichtlich. Die Entlehnungen hatten in den späten Geographiewerken oft Verallgemeinerungen<sup>1)</sup>, Mißverständnisse<sup>2)</sup>, unzeitgemäße Darstellung<sup>3)</sup> und Typisierung<sup>4)</sup> zur Folge. Von diesen Schäden bleibt 'Abdaris Darstellung des Magrib be-

<sup>1)</sup> Beispiel: Ibn Ḥauqal, S. 50, nennt Béja die getreidereichste Stadt im Magrib mit der Einschränkung „so glaube ich“. Diese persönliche Auffassung hat Idrisi, S. 115, als feststehende Tatsache übernommen. — Die Prostituierung der männlichen Kinder schildert Ibn Ḥauqal, S. 68, als Sonderheit eines Teiles der Ketāma. Idrisi, S. 99, hebt hervor, daß diese Unsitte nur bei den Ketāma von al-Qoll, nicht aber bei den Ketāma von Sétif anzutreffen sei. Qazwini, II, S. 110, dehnt diese Angaben unter Berufung auf Ibn Ḥauqal irrtümlich auf „die meisten Berber“ aus.

<sup>2)</sup> Beispiel: Ibn Ḥauqal, S. 47, entwirft ein ungünstiges Bild von der Bevölkerung zu Gabes, das Idrisi, S. 107, teilweise belassen und teilweise — infolge seiner oberflächlichen Quellenbenutzung — in das Gegenteil verkehrt hat.

<sup>3)</sup> Beispiel: Oujda auf der Strecke Fez-Tlemcen ist eine Neugründung aus dem Jahre 994 A. D. (s. *EI*: Oujda). Daher mußte es noch bei Ibn Ḥauqal (schrieb um 977) im Itinerar Fez-Tlemcen (S. 62—63) fehlen; bei Bekri (11. Jahrh.) ist es bereits wie zu erwarten, Zwischenstation auf dieser Strecke (S. 87—88). Idrisi (12. Jahrh.) wollte entsprechend verfahren und kündigt in der Einleitung zu III, 1 (S. 56) die Schilderung Oujdas an. Jedoch wird Oujda weiterhin nicht mehr erwähnt und das Itinerar Fez-Tlemcen (S. 79—80) in unzeitgemäßer Weise eng an Ibn Ḥauqal angeschlossen.

<sup>4)</sup> Beispiel „Alexandrien“: Hier sind die immer wiederkehrenden Hauptthemen: Das Legendäre (z. B. die Geschichte vom leuchtenden Weiß der Bauten bei Ibn Ḥurdābeh, S. 160, Ibn al-Faqih, S. 71, Mas'ūdi, I, S. 430, Yāqūt, I, S. 200 u. a.); die architektonischen Sonderheiten: Der Säulen- und Marmorreichtum (Ibn Kosteḥ, S. 118, Iṣṭahri, S. 51, Ibn Ḥauqal, S. 99, Muqaddasi, S. 196—197, Idrisi, S. 133—138 u. a.); der Leuchtturm (bei nahezu allen Geographen; vgl. Astn Palacios, *Faro de Alejandria* in: *al-Andalus*, I, 1933, S. 241—292); die unterirdischen Gewölbe (Mas'ūdi, I, S. 429 u. a.). — Bei derartig bekannten Städten bewegt sich die Schilderung in den vorgeschriebenen Bahnen und legt daher der Erkenntnis des momentan Gültigen besondere Schwierigkeiten in den Weg.



wahrt; sie zeugt, wie die meisten *Rihla*-Werke, von der Unmittelbarkeit des persönlichen Eindrucks.

#### 4. Das Abschweifen vom geographischen Thema

In der deskriptiven Geographie ist die immer weiter fortschreitende Literarisierung durch zwei Begleiterscheinungen gekennzeichnet, nämlich 1. durch die bereits besprochenen Entlehnungen und 2. durch das Abschweifen vom geographischen Thema auf andere Wissensgebiete.

Ansätze zu letzterer Erscheinung finden sich bereits im Wörterbuch des Yāqūt, das in den geographischen Artikeln auch manches Wissenswerte für den Lexikographen und Literaten (Ableitungen von Stadtnamen, z. B. Artikel „Gabeš“; ihr Vorkommen in Dichterstellen, z. B. Artikel „Malhüb“) sowie für den Biographen (Angabe der Nisben, die sich auf die jeweilige Stadt beziehen<sup>1)</sup>), bietet. Die Kosmographien (z. B. Das Werk des Dimišqī) weisen astronomische, mineralogische und ethnographische Kapitel auf; vom Wirklichen, Altbekannten schweift man zum Unwirklichen, Wunderbaren ab, und seltsame Tiere und Pflanzen, geheimnisvolle Meere, phantasievolle Berichte erweitern den Stoff. Ist das geographische Lexikon in erster Linie noch die Zusammenfassung der in den früheren Jahrhunderten entworfenen Ortsschilderungen, so erscheint die Kosmographie als Resumé alles Wissenswerten über die Erde schlechthin. Regionale Beschreibungen und Reiseschilderungen weisen eine dieser Stoffweiterung entgegengesetzte

Die zeitgemäßen Angaben (bei Idrīsī z. T. in der Umgestaltung der Berichte Ibn Hauqal's, z. T. in der Hervorkehrung des durch die hilālische Invasion erfolgten Niedergangs der Städte bestehend) von den unzeitgemäßen zu scheiden, ist Aufgabe eines jeden Benützers der Geographiebücher. Grundbedingung ist, durch Berücksichtigung des Abfassungsjahres Fehler zu vermeiden, wie sie unserem 'Abdarī unterlaufen sind (Verdächtigung der Angaben Bekrī's über Sort und Aǧdābiya, da sie mit den eigenen Beobachtungen nicht übereinstimmen!).

<sup>1)</sup> Auf diese Eigentümlichkeit im Werke des Yāqūt verweist auch Kramers, a. a. O., S. 70.

Tendenz der Spezialisierung auf; einzelne Länder, Itinerare und Wallfahrtsorte eines Landes (Reise des Herewī), deren Schilderung in den Enzyklopedien nur ein Kapitel ausfüllen würde (z. B. 'Umari, *Masālik al-abṣār*, Kapitel: *ad-diyārāt wal-ḥanāt al-maṣhūra*, ed. A. Zekī Bāṣā, S. 254ff.), werden mit Vorliebe zum Gegenstand eines Buches gemacht<sup>1)</sup>. Die letzte der beiden typischen Späterscheinungen, Zusammenfassung und Spezialisierung ist von einem starken Hang zum Historischen begleitet (vgl. *Mu'nis* des Qairawānī und *Rihla* des Tiḡānī). Die späte *Rihla* (z. B. die Reisebücher des 'Abdari und Balawī) hat den geographischen Rahmen nahezu gänzlich gesprengt und befaßt sich überwiegend mit literarisch-biographischen Stoffen (vgl. die oben erwähnten Ansätze im Lexikon des Yāqūt); sie ist durch die ausführlichen Berichte über die in den jeweiligen Stationen angebotenen Gelehrten auf ein anderes Gebiet gedrängt worden. Die Literarisierung hat den Geographen immer weiter vom Modell des Kursbuches, ja schließlich sogar von der Geographie überhaupt fortgeführt.

Den gelehrten Reisenden (zum großen Teil Mekkapilger) interessieren weniger die geographischen Verhältnisse der zu durchquerenden Länder als vielmehr der Stand der muslimischen Wissenschaften in ihnen. Das Studium berühmter Werke und die Erlaubnis, sie weiter zu tradieren (*iḡāza*)<sup>2)</sup>, war allorts das angestrebte Ziel. Es kam darauf an, ein möglichst reichhaltiges *barnāmaḡ*<sup>3)</sup>, das die Aufzählung der studierten Werke und jeweiligen Dozenten sowie der Lizenzen (*iḡāza*) für diese Werke enthielt, als Frucht der Reise

<sup>1)</sup> Auch die ältere Literatur kennt natürlich Spezialwerke: vgl. die frühe *Rihla* im 9. bis 10. Jahrhundert; ferner das Spezialwerk des Šabuṣṭi (Brockelmann, *Arab. Lit.*, I, S. 146) über Wallfahrtsorte und Klöster.

<sup>2)</sup> Über *iḡāza* s. Dozy, *Nafḥ*, Einleitung, S. LV; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, II, S. 186ff. und Artikel der *EL*, „*iḡāza*“.

<sup>3)</sup> *barnāmaḡ* < pers. *barnāmak*, *barnāmah* (vgl. *sirāḡ* < pers. *ḡirāk*) = inscriptio, titulus literarum vel librorum (Vullers, *Lex. Pers.-Lat.*, in voce *barnāmah*).

mit nach Hause zu bringen<sup>1)</sup>. Typen der späten *Rihla*, die eine Verlagerung des Schwerpunktes vom Länderkundlichen zum Literarisch-Wissenschaftlichen zeigen, sind die magribinischen Itinerarien des 'Abdarī und Balawī; sie stellen ein durch literarische Kostproben erweitertes *barnāmağ* dar, das die Zugehörigkeit zur geographischen Literatur nur durch überleitende, prunkvolle Stadtschilderungen bewahrt hat. Eine solche *Rihla* ist mithin zweiteilig: das Itinerar und die Stadtschilderungen bilden den geographischen, die Ausführungen des erweiterten *barnāmağ* den literarischen, sich ausschließlich mit den Gelehrten befassenden Teil.

Eine besondere Note erhält das Werk des 'Abdarī noch durch die biographischen Angaben und Charakterstudien<sup>2)</sup>, die, auf eigener Beobachtung und Nachforschung beruhend, die Gestalten der zeitgenössischen Lehrer und Dichter näherbringen. Hierdurch wird der Wert der *Rihla* erhöht und ein weites literarisches Wirkungsfeld für sie geschaffen.

### 5. Das literarische Wirkungsfeld

#### a) Die Reiseliteratur des 14. bis 18. Jahrhunderts.

Die *Rihlat al-'Abdarī* ist, wie ihre jüngste algerische Kopie vom 11. Juli 1883 beweist, bis in unsere Zeit hinein im Magrib nicht vergessen worden. So lassen sich einige Spuren ihres Einflusses auf das geographisch-historische Schrifttum der Magribiner vom 14. bis 18. Jahrhundert aufzeigen.

<sup>1)</sup> s. Reinaud, a. a. O., *Introd.*, S. CXXIII: A leur retour dans leurs foyers, ils recevaient les félicitations générales. Ces voyages tenaient lieu de cours supérieurs et élevaient à une espèce de doctorat. — Dozy, *Nafh*, Einleitung, S. XLV: Il n'est pas besoin d'expliquer combien ces voyages, entrepris pour la culture de l'esprit, contribuèrent à accélérer les progrès des sciences musulmanes. Vgl. auch Ibn Ḥaldūn, *Proleg.*, trad. de Slane, III, S. 294: Mais on ne saurait se dispenser d'entreprendre des voyages, si l'on veut acquérir des connaissances et s'y perfectionner; pour bien s'instruire, il faut aller voir les grands professeurs et s'entretenir avec les hommes (les plus distingués dans chaque branche de science).

<sup>2)</sup> Hs. Gotha 1540, fol. 5<sup>r</sup>, 7<sup>r</sup>, 8<sup>r</sup>, 11<sup>r</sup>, 13<sup>r</sup> und 14<sup>v</sup>.

Die *Rihla* des Balawī (reiste von 1336 bis 1340) zeugt in allem vom Geiste der *Rihla* des 'Abdarī und unterscheidet sich von dieser in der Hauptsache nur durch die Namen der Lehrer im Barnāmağ-Teil. Die geographische *šifa* (Tlemcen, Algier, Bougie, Constantine, Bône, Tunis)<sup>1)</sup> ist im Stil des 'Abdarī gehalten. Einzelne Vergleiche scheinen ihm sogar direkt entlehnt zu sein.

Auch Ibn Baṭṭūṭa hat sich der *Rihla* des 'Abdarī bedient. Seine Ausführungen über den Leuchtturm von Alexandrien<sup>2)</sup> gehen ohne Zweifel auf 'Abdarī zurück; denn die typischen Einzelheiten (z. B. der Vorbau), die sich in den übrigen, sehr zahlreichen Pharos-Berichten<sup>3)</sup> nicht finden, sind von 'Abdarī in den gleichen Worten geschildert. Die Maßzahlen stimmen bei beiden Autoren bis auf eine Kleinigkeit (Rampenbreite bei Ibn Baṭ. 9 Spannen, bei 'Abd. 6 Spannen; 9, تسعة, ist wohl eine Falschlesung für 6, ستة) überein. Ibn Baṭṭūṭa's Bericht ist lediglich ein Auszug aus den ausführlichen Angaben des 'Abdarī; Ibn Baṭṭūṭa kann also nicht, wie bei Asín Palacios als selbständiger Gewährsmann für die Geschichte des Pharos angesprochen werden. — Es folge hier die betreffende Stelle aus der *Rihla* des 'Abdarī mit der Parallelstelle aus der *Rihla* des Ibn Baṭṭūṭa:

'Abdarī (besuchte den Leuchtturm i. J. 1290):

Ibn Baṭṭūṭa (besuchte den Leuchtturm i. d. J. 1326 u. 1349):

وأما المنار فقد كتب الناس

ذكر المنار قصدت المنار في

فيه وسطروا ما فيه الكافية وقد

هذه الوجهة فرأيت احد جوانب

دخلته وتأملتد وما وصلت الي

متهدما وصفتد انه بناء مربع

اعلاه الا بعد جهد ولا يظهر له

ذاهب في الهوى

<sup>1)</sup> z. B. die Charakteristik des Dabbāğ, fol. 36<sup>v</sup>—37<sup>r</sup>.

<sup>2)</sup> ed. Defrémery-Sanguinetti, I, S. 29—30.

<sup>3)</sup> Bei Asín Palacios, *Faro de Alejandria*, in: *ul-Andalus*, I, 1933, S. 241—292.

من خارج فرط علوه وهو خارج  
 المدينة على ازيد من ثلاثة  
 اميال وعلى قل مرتفع بشمال  
 البلد وقد أحاط به البحر شرقا  
 وغربا حتى تأكل حجره من  
 الناحيتين فدعم منهما<sup>1</sup> ببناء  
 وثيق اتصل الى اعلاه<sup>2</sup> وزيد  
 دعما بدكاكين متسعة وثيقة  
 وُضع اساسها في الحجر ورفعت  
 عنه نحو ثلاث قامات<sup>3</sup> ،

وباب المنار مرتفع عن الارض  
 نحو اربع قامات وبُني اليه ببيان  
 حتى حاذاه ولم يتصل به ووضعت  
 عليه ألواح يمشى عليها الى  
 الباب فان أزيلت لم يوصل اليه<sup>4</sup>  
 وفوق الباب من داخل موضع  
 متسع لحراسة الباب يقعد فيه  
 الحارس وينام فيه<sup>5</sup>  
 وفي داخل المنار عدة بيوت  
 رأيته مغلقة<sup>6</sup> ،

وبابه مرتفع على الارض وأزاء  
 بابه بناء بقدر ارتفاعه ووضعت  
 بينهما ألواح خشب يُعبر عليها  
 الى بابه فاذا أزيلت لم يكن له  
 سبيل<sup>7</sup> ،

وداخل الباب موضع لجلوس  
 حارس المنار<sup>8</sup> ،

وداخل المنار بيوت كثيرة<sup>9</sup> ،

اتصل بها الى اعلاه: Hs. Algier: <sup>2</sup>) منها: Hs. Algier: <sup>1</sup>)

<p>وسعة المرّ فيه ستة اشبار  وفي غلط الحكايط عشرة اشبار  ذرعته من اعلاه ،</p> <p>وسعة المنار من ركن الى ركن  مائة واربعون شبرا ،</p> <p>وفي اعلاه جامور كبير عليه  آخر دونه و فوق الاعلى قبة  مليحة يُطلع اليها فى درج  مشرعة الى النواحي ولها محراب  للصلاة ،</p> <p>ومن الاسكندرية الى المنار برّ  متصل أحاط به البحر حتى  اتصل بسور البلد ، فلا يمكن  الوصول الى المنار فى البرّ الا  من البلد ، وفى هذا البرّ مقابر  الاسكندرية وفيها من المزارات  وقبور العلماء والصالحين ما لا  يعد كثرة ،</p>	<p>وعرض المرّ بداخله تسعة  اشبار وعرض الحكايط عشرة  اشبار ،</p> <p>وعرض المنار من كل جهة من  جهاته الاربع مائة واربعون  شبرا ،</p> <p>وهو على تل مرتفع ومسافة  ما بينه وبين المدينة فرسخ  واحد فى برّ مستطيل يحيط  به البحر من ثلاث جهات الى  ان يتصل البحر بسور البلد ،  فلا يمكن التوصل الى المنار  فى البرّ الا من المدينة ، وفى  هذا البرّ المتوصل بالمنار مقبرة  الاسكندرية ،</p>
--	--

Die Ausführlichkeit dieser Darlegung rechtfertigt sich durch die Betrachtungsweise Brockelmanns<sup>1)</sup> und Wrights, die den Einfluß des 'Abdarī auf Balawī und Ibn Baṭṭūṭa verschweigen und dafür auf Ibn Ġubair verweisen.

Ausdrücklich genannt wird 'Abdarī in der *Rihla* des 17. Jahrhunderts. 'Ayāšī (reiste 1662 von Tripolis nach Alexandrien) führt bei der Schilderung von Leptis aus<sup>2)</sup>: Quoi qu'il en soit, cette ville (Leptis) était déjà en ruines quand El Abderi y passa. Il est probable qu'elle a été détruite avant l'Islam . . .

Ein weiterer Einfluß des tripolitanischen Teiles der *Rihla* auf die magribinischen Literaten läßt sich für das 18. Jahrhundert nachweisen: In der *Rihla* des Ibn at-Ṭayyib aš-Šarafī (18. Jahrhundert) findet sich eine Nachahmung von 'Abdarī's Schmähurteil über Tripolis. Ibn 'Abdalkarīm al-Anṣārī hat die betreffende Stelle in seinem *K. al-irṣād* dem Artikel über 'Abdaddā'im al-Anṣārī beigefügt<sup>4)</sup>; es folgt als wörtliches Zitat die 'Abdarī-Stelle über Tripolis und anschließend das Rechtfertigungsgedicht des 'Abdaddā'im al-Anṣārī. Beide Zitate finden sich auch in der Ibn Ġalbūn-Handschrift Paris, Cat. de Slane, No. 1889, fol. 120—126<sup>5)</sup>. Die Schmähung der Stadt durch 'Abdarī und Šarafī hatte Anṣārī's Rechtfertigung zur Folge und trug ebenfalls zur Abfassung der Chronik des Ibn Ġalbūn mit bei. Allerdings ist hier wohl in erster Linie, wie Rossi hervorhebt, der Einfluß des zeitgenössischen Šarafī zu beanschlagen.

#### b) Die biographische Literatur des 14. bis 17. Jahrhunderts

Den eigentlich literargeschichtlich wichtigen Stoff der späten *Itihla* enthält der Barnāmağ-Teil, der die zeitgenössische Gelehrtenwelt schildert. Für die Verfasser von

<sup>1)</sup> *Gesch. d. Arab. Lit.*, II, S. 266.

<sup>2)</sup> Ibn Ġubair (*Gibb Mem.* V), S. 17.

<sup>3)</sup> Nach der Übersetzung von Motylinski, *Bull. de la soc. de géogr. d'Alger*, 1900, 2<sup>e</sup> trim., S. 80.

<sup>4)</sup> Vgl. Rossi, *La cron. arab. tripol. di Ibn Ġalbūn*, S. 9—10.

<sup>5)</sup> Siehe Rossi, a. u. O., S. 12.

Gelehrtenbiographien und Anthologien mußte dieser Teil eine unerschöpfliche literarische Fundgrube darstellen<sup>1)</sup>. Hier bot sich ihnen die Möglichkeit, Lücken auszufüllen, die durch noch so zahlreiche Entlehnungen aus dem engeren biographischen Literaturzweig nicht auszufüllen waren. Vom 14. bis 17. Jahrhundert stand das historisch-biographische Schrifttum im Magrib in hoher Blüte<sup>2)</sup>. Die Bedeutung der späten *Rihla* als ihr Stoffversorger ist daher keine geringe. In der Hauptsache kommen folgende historisch-biographische Werke, die der westliche Islām vom 14. bis 17. Jahrhundert hervorgebracht, in Frage:

Gubrīnī (gest. 1315 A. D.): *'Unwān ad-dirāya*, über die Gelehrten von Bougie im 7. Jahrhundert H., ed. b. Cheneb, Alger 1328 H.; Ibn al-Ḥaṭīb (gest. 1374): *Iḥāṭa fī aḥbār Ġirnāṭa*, 2 Bde., Kairo 1319; Yahyā b. Ḥaldūn (gest. 1387): *Buġyat ar-rūwād*, ed. Bel, S. 33—76 über die Gelehrten von Tlemcen; Ibn Farḥūn (gest. 1396): *Dībāġ*, gedr. Kairo 1329; Ibn al-Qunfuḍ (starb 1407): *Šaraf at-ṭālib*, Biographien bis zum Jahre 807, Hs. bei Brockelm. — *K. al-wafāyāt*, ed. Muḥ. Hidāyat Husain in: *Journ. and Proc. of the As. Soc. of Bengal*, NS, VIII, 1, 1912; Ibn an-Nāġī (gest. 1433): *Ma'ālim al-īmān*, Neubearbeitung des von 'Abdarī besprochenen Werkes des Dabbāġ, gedr. Tunis 1320—1325; Ibn Maryam (gest. 1605): *al-Eustān*, Gelehrtenbiographien von Tlemcen, ed. b. Cheneb, Alger 1326; Ibn al-Qādī (gest. 1616): *Ġadwat al-igtibās*, Biographien der Gelehrten, die Fez bewohnten, lith. Fez 1309 — *Durrat al-ḥiġāl*, Fortsetzung zu Ibn Ḥallikān's *K. al-wafāyāt*, ed. Allouche, 2 Bde., 1934—1936; Aḥmad Bābā (starb 1623): *Nail al-ibtihāġ*, Suppl. zum *Dībāġ* des Ibn Farḥūn, gedr. am Rande des *Dībāġ*, Kairo 1329; Maqqarī (starb 1632): *Nafh at-Tīb*, ed. Dozy u. a., 2 Bde., Leiden 1855—1861).

<sup>1)</sup> Ähnlich hat sich auch schon A. Sprenger geäußert (in *ZDMG* X, 1856, S. 16).

<sup>2)</sup> Über dieses Schrifttum seit dem 16. Jahrhundert vgl. Lévy-Provençal, *Les historiens des Chorfa*, Paris 1922; ferner Brockelmann, *Arab. Lit., Suppl.*, II, S. 677—690.



Aus diesen Werken greife ich zunächst den *Nail* des A. Bābā (als Suppl. am Rande des *Dībāğ* von Ibn Farḥūn gedruckt, Kairo 1329) heraus, ein biographisches Lexikon, das von besonders eifriger Auswertung der *Rihla*-Literatur zeugt. Über seine Quellen hat sich bereits Cherbonneau<sup>1)</sup> geäußert: Il a été établi, en grande partie, sur les *Rihla*, رحلة, d'El-Abdéri, d' Abou'l-Kacem et-Todjibi, de Khaled el-Fetouri, de Qalaçâdi, d'Ibn el-Koufoud le Constantinois, qui est l'auteur de la Farésiade, et sur les listes فهرست d'Ibn R'azi, d'El-Mendjour, d'Abd-el-Ouahed ech-Cherif, d'Abou Zakaria es-Serradj, d'Ibn el-Ahmar, d'El-Mentouri et d'Abou Abd Allah el-Hadrâmi, livres presque introuvables aujourd'hui. — In den *Rihla*-Quellenwerken zu A. Bābā nimmt die *Rihla* des Balawī neben der des Ibn Qunfud den wichtigsten Platz ein. Die biographischen Artikel des *Nail* bestehen durchweg aus den wörtlichen Kopien früherer Quellen; so wurde die *Rihla* des Balawī exzerpiert und zum Stoff für eine ganze Anzahl von Artikeln gemacht<sup>2)</sup>. Seltener hat A. Bābā die *Rihla* des Ibn Baṭṭūta benutzt<sup>3)</sup>. Auch für eine Auswertung unseres 'Abdarī sind die Beispiele nicht so häufig<sup>4)</sup>.

Die *Rihla*- und Barnāmağ-Literatur muß bei A. Bābā erhalten, wo das Quellenmaterial aus den früheren, sehr häufig von ihm zitierten Biographien nicht ausreicht. Cherbonneau<sup>5)</sup> hat die meisten dieser Biographien angeführt. Besonders zu unterstreichen sind: der '*Unwān des Ġubrīnī*, die *Ihāfa* des Ibn al-Ḥaṭīb und die *Wafāyāt* des Wanšarīšī (starb 1508); zu den von Cherbonneau genannten sind u. a. hinzuzufügen: der *Dau' al-lāmi'* des Saḥāwī, Schülers des Ibn Ḥağar sowie die Werke des Ibn Ḥağar selbst und der früheren spanischen Biographen Ibn Baškuwāl (starb 1183

<sup>1)</sup> *Lettre à Monsieur Defrémery*, JA, V, 1, 1853, S. 99.

<sup>2)</sup> s. *Nail*, zu den S. 111, 145, 234, 239, 241, 242 u. a.

<sup>3)</sup> s. *Nail*, zu S. 237 des *Dībāğ*.

<sup>4)</sup> s. *Nail*, zu S. 68 des *Dībāğ*: Artikel über Aḥmad b. Muḥammad b. Muḥmūd al-Mālaqī: *ğālu 'l'Abdarī fi riḥlatiki*: . . .

<sup>5)</sup> a. a. O., S. 100.

A. D.) und Ibn Abbār (starb 1260 A. D.). Aber trotz der reichen biographischen Tradition bleiben für den späten Biographen, wie A. Bābā, *Rihla* und *Barnāmağ* die nächst-wichtige Quelle.

Im *Dibāğ* des Ibn Farḥūn ist 'Abdarī als „der Mekka-pilger“, al-Ḥāğğ, bekannt<sup>1)</sup>. Eingehende Kenntnis der *Rihlat* al-'Abdarī besaß Ibn al-Qāḍī<sup>2)</sup>. — Ein Beispiel soll hier die Bedeutung der *Rihlat* al-'Abdarī als Stoffversorger der magribinischen Biographen zeigen:

'Abdarī, fol. 13<sup>r</sup>: ومن لقيته بتلمسان أبو زكرياء يحيى  
ابن عصام وهو رجل متعلل ... وكان جارا لابي عبد الله بن  
خيس وكنت اجتمع به عنده كثيرا ومما أنشدني لنفسه قوله  
الا اعلم بان الموت كاس مداراة \* على كل من قد راح فيها ومن غدا  
وأنشدني أيضا لنفسه مناقضا لبعض المعتزلة في قوله  
لجماعة سميت هواها سنة \* وجماعة حمر لعمرى موكفة  
ند شبهوا معبودهم وتخوفوا \* شنع الورى فتستروا البلكنة  
وقال ابن عصام  
فل للذى سى الهداة أولى النهى \* حمرًا لان سلب الهدى المعرفة

Ibn al-Qāḍī, *Durrat al-Ḥiğāl*, I, S. 124:

ولما جرى ذكر ابن خيس فس أصحابه وجيرانه بتلمسان أبو  
زكرياء يحيى بن عصام من نظم

<sup>1)</sup> S. 327, Artikel über 'Abdarī Solm Muhammad b. Muhammad Abū 'Abdallāh al-'Abdarī *al-ma'rūf biḥni 'l-ḥāğğ*.

<sup>2)</sup> Ġadwa, S. 179—180, Artikel über 'Abdarī, aus dem Studium seiner *Rihla* geschöpft.

الا اعلم بان الموت كاس مداراة \* على كل من قد راح فيها ومن غدا  
ومن نظمه لما سجع قول الزمخشري  
لجباة سموا هراغم سنة \* وجباة حمر لعمرى موكفة  
قد شبهوا بخلقه وتخوشوا \* شنع الورى فتستروا [البلكفة  
فاجاد بقوله  
قل للذى سى الهداة أولى النبى \* حراً لان سلب الهدى والسعرنة

Ferner scheinen Ibn al-Qāḍī<sup>1)</sup> und nach ihm Maqqarī<sup>2)</sup> die *Qaṣīde* des Qusanṭīni über seine Reise von Constantine nach Marrākuṣ<sup>3)</sup> dem 'Abdarī (fol. 19<sup>v</sup>—20<sup>r</sup>) entnommen zu haben; beide Autoren erwähnen ihn im Zusammenhang mit dem *Qaṣīde*-Zitat. Bei Ibn al-Qāḍī fehlen Vers 2—6 und Vers 25, bei Maqqarī Vers 2—6 der *Qaṣīde*. — Weniger wahrscheinlich ist, daß die *Qaṣīde anabtu walākin ba'da ṭauli 'itābin* bei Yahyā b. Ḥaldūn<sup>4)</sup> auf 'Abdarī, (fol. 8<sup>v</sup>—9<sup>v</sup>) zurückgeht, da der Name unseres Autors in der *Buḡya* nicht vorkommt.

Diese Beispiele mögen genügen, um die literarische Bedeutung der späten *Rihla*, deren Typus das Werk unseres Autors darstellt, erkennen zu lassen. Vom Gesichtspunkt des Einflusses auf die magribinische Welt aus betrachtet nimmt die *Rihlat al-'Abdarī* eine Sonderstellung innerhalb ihrer Literaturgattung ein: Zu ihrer Eigenschaft als Stoffversorger der biographischen Literatur, d. h. also zu ihrem literarischen Einfluß, kommt noch ein vom Verfasser beabsichtigter und stark betonter moralischer Einfluß hinzu.

<sup>1)</sup> *Durra*, S. 126—127.

<sup>2)</sup> *Nafḥ*, I, S. 789—791.

<sup>3)</sup> In dieser *Qaṣīde* zählt Qusanṭīni die auf dem Wege Constantine—Marrākuṣ passierten Städte auf. In Dozys Ausgabe des *Nafḥ*, I, S. 790<sup>2</sup>, ist zu lesen: „فلما جئت ميلا“ als ich nach Mila kam, an Stelle von: فلما جئت بيلة.

<sup>4)</sup> *Buḡya*, ed. Bel, S. 40—42.

## VI. Der Inhalt des Werkes (Der Kulturzerfall im Magrib des 13. Jahrhunderts)

### 1. Der geographische Teil

#### a) Das Itinerar

Iṣṭahṛī (S. 46) schildert das magribinische Itinerar in folgenden kurzen Worten: „Von Miṣr nach Barqa sind 20 Tagereisen, von Barqa nach Tripolis ebensoviel, und von Tripolis nach Kairouan ebensoviel; das (ergibt für die Strecke) von Miṣr nach Kairouan 60 Tagereisen. Von Kairouan nach Sétif sind 16 Tagereisen, von Sétif nach Tāhert 20 Tagereisen, von Tāhert nach Fez 50 Tagereisen und von Fez nach dem Sūs al-Aqṣā ungefähr 30 Tagereisen; von Kairouan nach dem Sūs al-Aqṣā sind also 116 Tagereisen. Die Gesamtentfernung von Miṣr zum äußersten Magrib im Osten des Meeres der Rūm beträgt (mithin) 6 Monate“. — ‘Abdarī’s magribinische Reise läßt sich im großen und ganzen in den von Iṣṭahṛī gegebenen Rahmen spannen. Die Teilstrecken Sūs al-Aqṣā—Fez, Kairouan—Tripolis, Tripolis—Barqa, Barqa—Ägypten finden sich bei ihm in gleicher Weise; daß aber das Itinerar des ‘Abdarī (wie überdies auch die Itinerare des Balawī und Ibn Baṭṭūṭa) über Tlemcen—Miliana—Algier statt über Tāhert verlief, ist durch die spätere Zeit bedingt<sup>1)</sup>.

Obwohl Kairouan die ungefähre Mitte der Gesamtstrecke Ägypten—Sūs al-Aqṣā darstellt, verteilt Iṣṭahṛī die 6 Monate der Reisedauer äußerst ungleich auf beide Teilstrecken: Ägypten—Kairouan 2 Monate, Kairouan—Sūs 4 Monate. Offenbar beanspruchten die Wegstrecken in besiedelten Gegenden (Kairouan—Sūs) längere Zeit als im Wüstengebiet (Ägypten—Kairouan), dem entschiedenen Feind der Ruhe und Behaglichkeit des Reisenden. Lelewel<sup>2)</sup> hat be-

<sup>1)</sup> Tāhert war als Residenz der Rostemiden einst die Hauptstadt des Magrib al-Ausat; allein die Expedition des Šī‘ī vom Jahre 296 H. bereitete diesem Glanz ein Ende (s. Bekrī, S. 68). So sagt bereits Ibn Ḥauqal (S. 68): „Tāhert ist anders geworden als es war!“

<sup>2)</sup> *Hist. de la Géogr. du Moyen-âge.*

reits darauf hingewiesen, daß dieser Umstand Schwierigkeiten für das Verständnis der geographischen, insbesondere kartographischen Darstellungen der Araber bedingt. Vor allem aber scheint er die Ursache manchen Widerspruchs zu sein<sup>1)</sup>.

Der Mangel an Entfernungsangaben in 'Abdarī's afrikanischem Itinerar gestattet nicht, sich eingehender mit diesen Fragen in bezug auf seine Darstellung zu befassen. Die einzigen Daten für die Strecke Sūs—Alexandrien sind der 25. Dul-Qa'da (Beginn der Reise) und der 25. Rabi' al-Awwal (Aufbruch von Tlemcen „nach langem Aufenthalt“). Der Beginn der Reise vor dem Muḥarram paßt zu der Angabe des Iṣṭahri, nach der die Zeit um den Muḥarram die gewöhnliche für den Aufbruch ist. Hingegen reiste Ibn Baṭṭūṭa (Bd. I, S. 12) am 2. Reḡeb von Tanger ab; die weiteren Daten (S. 26, 27) seines afrikanischen Itinerars sind: der 10. Dul-Hiḡḡa (auf der Strecke Gabes—Tripolis) und der 1. Ġumādal-Ūlā (Ankunft in Alexandrien). Ibn Baṭṭūṭa brauchte also ungefähr 6 Monate allein für die Strecke Tanger—Tripolis und von dort 4 weitere Monate nach Alexandrien. 'Abdarī brach 3 Monate, nachdem er den Sūs verlassen, von Tlemcen auf. Diese Zeitspannen gehen weit über die Angaben des Iṣṭahri hinaus, da bei dem gelehrten Mekkapilger außer den jeweiligen Hindernissen (z. B. Krankheit; vgl. Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 15) noch der lange Aufenthalt in den Städten zu ausgiebigem Wanderstudium hinzukam.

Im ersten Abschnitt der *Rihla* (Sūs—Tlemcen), dessen genaue Darstellung für die Kenntnis der magribinischen Itinerare von größtem Interesse gewesen wäre, nennt 'Abdarī nur die sonst unbekannt Station Anṣā<sup>2)</sup> im Sūs al-Aqṣā.

<sup>1)</sup> z. B. Beanschlagung der Strecke Tāhert-Fez mit 50 Tagesreisen bei Iṣṭahri (ebenso bei Muqaddasi, S. 246) und 13 Tagesreisen bei Idrisi, S. 79 und 86.

<sup>2)</sup> Cherbonneau (*JA*, V, 4, S. 150) schreibt „Anss“ und Motylinski (*Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger*, 1900, 2<sup>me</sup> trimestre, S. 71) umgeht diesen Ortsnamen.

Statt Itinerardetail folgt die Schilderung einer *ziyāra* (Pilgerfahrt zum Grabe eines Frommen<sup>1)</sup>), die mit dem Besuch am Grabe des Abū Madyan in Tlemcen und nach der Rückkehr an den Gräbern der Endstation (Azemmūr) den üblichen Rahmen des magribinischen Ḥaġġ bildet.

Aus den summarischen Angaben läßt sich allein mit Sicherheit entnehmen, daß 'Abdarī die Wüste der Angad<sup>2)</sup> zwischen Tāza und Oujda auf dem Wege nach Tlemcen durchquerte. Die Rückreise verlief von Tlemcen aus durch die gleiche Gegend nach Fez<sup>3)</sup>, Meknes und Azemmūr.

Auf Einzelheiten der Strecke Sūs—Fez (*bilād al-qibla*) läßt sich aus 'Abdarī's Hinweis auf Nafīs schließen; seine genaue Kenntnis des Oued Nafīs legt nahe, daß er, dem Laufe dieses Flusses folgend, in der Richtung nach Agmāt reiste<sup>4)</sup>.

Die Bezeichnung „Qibla“ scheint dem Südabhang des Daran (Atlas) zu gelten. *Sāhil* (Küstengebiet), *Ġāba* (Kulturland oder anbaufähige Steppe) und *Qibla* (Südzone) ist für das Magrib die natürliche Einteilung<sup>5)</sup>. Die Qibla von Marokko schildert 'Abdarī als ein Land mit „zahlreichen Burgen und fließenden Wassern“. Nach Idrīsī (S. 63—64) ist der Atlas auf dem Wege vom Sūs nach Agmāt unvergleichlich „wegen der Höhe, reichen Fruchtbarkeit, großen Ausdehnung und zusammenhängenden Bebauung . . . Auf

<sup>1)</sup> Vgl. E. Doutté, *Mission au Maroc / En tribu*, Paris 1914, S. 276.

<sup>2)</sup> Vgl. Leo, trad. Lorschach, S. 360.

<sup>3)</sup> Das Itinerar Fez—Oujda—Taza—Tlemcen schildern im Detail Ibn Ḥauqal (S. 62—63), Bekrī (S. 87ff. und 141ff.) und Idrīsī (S. 79 und 80), letzterer in z. T. unzeitgemäßer Anlehnung an Ibn Ḥauqal.

<sup>4)</sup> Sogar für die Strecke Tlemcen—Siġilmāsa zog man den Umweg über Agmāt dem direkten Weg durch die Sahara vor (s. Idrīsī, S. 81).

<sup>5)</sup> 'Abdarī verwendet des öfteren für das Magrib folgende geographische Einteilung: 1. *Sāhil* (Küstengebiet), 2. *Ġāba* (Kulturgebiet, anbaufähige Wüste) und 3. *Qibla* (Südzone). Dimīṣqī (trad. Mehren, S. 333) gebraucht ähnlich die Bezeichnungen *ausaḥ* und *uḡṣā* (mittlerer und entfernterer Teil in bezug auf die Küste).

diesem Gebirge gedeihen alle Arten von Früchten und wunderbare Sorten von Bäumen; Wasser nehmen dort ihren Ursprung. Mitten im Gebirge sowie auf den beiden Flanken findet man Pflanzen, immergrün zu jeglicher Zeit. In den höheren Regionen sind zahlreiche Festen und Burgen, mehr als 70 an der Zahl“!

Von Agmät (bzw. Marrākuš) aus wandte sich unser Reisender wohl nach Fez (diese Strecke s. bei Bekrī, S. 154 und Idrīsī, S. 74—75). Die Reise Sūs—Tlemcen dauert nach Idrīsī 20 Tage (Sūs—Agmät 6 Tage, Agmät—Fez 14 Tage (nach Bekrī 18 Tage) und Fez—Tlemcen 9 Tage). Ungefähr dieselbe Zeit gebrauchte 'Abdarī, um von der Südzone nach Tlemcen zu gelangen.

In Tlemcen trifft Abdaris Itinerar mit den Itineraren des Balawī und Ibn Baṭṭūṭa zusammen. Der weitere Abschnitt bis Tripolis ist in den Hauptstationen festgelegt: Tlemcen—Miliana—Algier—Bougie—Beni Ourar und Mila—Constantine—Bône—Haulān—Béja—Tunis und Carthago—Kairouan—Gabes—Zwāra und Zwāga—Zenzūr—Tripolis (Balawī: Tlemcen—Algier—Bougie—Constantine—Bône—Tunis—Seeweg nach Alexandrien; Ibn Baṭṭūṭa: Tlemcen—Miliana—Algier—Bougie—Constantine—Bône—Tunis—Sūsa—Sfax—Gabes—Tripolis). Für diesen Teil der *Rihla* ist das Itinerar des 'Abdarī von keinem besonderen Interesse: die Wegstrecken kennen wir nicht nur aus der Reiseliteratur, sondern auch aus den großen Geographiewerken von Ibn Ḥurdādbel bis Idrīsī zur Genüge. Auch die kleineren Orte (Beni Ourar, Haulān, Zwāra, Zwāga und Zenzūr) lassen sich mit Ausnahme von Beni Ourar in der Literatur nachweisen<sup>1)</sup>.

Bis zum Jahre 296 H. war Tāhert als Residenz der Rostemiden das Zentrum des Magrib al-awsaṭ (s. Bekrī, S. 68). So läßt die Masālik-Literatur einschließlich Muqaddasī die große

<sup>1)</sup> Zu Haulān vgl. 'Umari, a. a. O., S. 107; zu Zwāra und Zwāga, vgl. Tiġānī, JA, V, 1, S. 112ff. und zu Zenzūr ebenfalls Tiġānī, a. a. O., S. 129 sowie Leo, S. 446 (auf alten Karten als Zenzora).

Pilgerstraße vom Magrib al-aqṣā über Fez—Tlemcen—Tāhert nach Kairouan gehen, ohne die nördlicheren Orte Miliana und Médéa überhaupt zu erwähnen.

Ibn Ḥurdādbeh (schrieb um 846/47 A. D.) zählt die Länder des Rostemiden Maimūn b. 'Abdalwahlāb (starb 250 d. H.) einzeln auf und setzt für das mittlere Magrib die Strecke Tāhert—Ifriqīya, d. h. Kairouan (1 Monat Kamelreise) an (S. 87—88). Bei Ya'qūbī (schrieb 891) findet sich die Strecke Tāhert—Tlemcen (S. 355). Diese wird von Ibn al-Faḡīh (schrieb um 903) auf 25 Tagereisen beanschlagt (S. 80). Iṣṭahri (schrieb um 951) führt die Strecke Tāhert—Sétif—Kairouan als Norm für die Pilger aus dem Sūs an (S. 46): Kairouan—Sétif (16 Tage), Sétif—Tāhert (20 Tage) und Tāhert—Fez (50 Tage). Ibn Ḥauqal (schrieb um 977) schildert den Weg Tāhert—Masīla (S. 60); von dort drei Abzweigungen nach Ifriqīya (S. 63). Muqaddasī (schrieb 985) endlich spricht von der Gesamtstrecke Kairouan—Masīla—Tāhert—Tlemcen und beanschlagt die letzte Etappe auf 5 Tagereisen (S. 247).

Zu Tāhert gibt Bekrī (beendete sein Werk im Jahre 460 H.) folgende Strecken an: Tenes—Tāhert (S. 63 und 75), Kairouan—Tāhert (S. 66 und 90), [Kairouan—Tenes (S. 66) und Kairouan—Oran (S. 71)] und Tlemcen—Tāhert—Masīla—Kairouan (S. 143—144). Bei ihm jedoch beginnt sich die Hauptlinie zu verschieben: er erwähnt Miliana (Strecke Qal'a Abī Ṭawīl—Miliana—Tenes, S. 59ff.) und Médéa (Strecke Aṣīr—Médéa—Algier, S. 65). Namen wie Qal'a Benī Ḥammād und Bougie (S. 184 und 182) neben den alten Namen Tāhert und Kairouan weisen bereits auf grundlegende Veränderungen im mittleren Magrib hin.

Idrīsī (beendete sein Werk 1154) läßt von der alten Route Tlemcen—Tāhert—Masīla (S. 86—87) —Kairouan (S. 119—120) die Abzweigung Masīla—Tenes über Miliana ausgehen (S. 84—85); von Tenes führt der Weg dann nach Tlemcen (S. 82). Die von Idrīsī erwähnte Abzweigung (Masīla—Miliana) ist ein Gegenstück zu der von Bekrī erwähnten (Aṣīr—Médéa). Auf der letzteren hätte 'Abdarī zum



alten Pilgerweg zurückkommen können; er sagt ausdrücklich über seine Reise Tlemcen—Miliana: „Wir bogen links ab vom Wege nach Médéa.“ So führt ihn der für die Masālik-Literatur ungewöhnliche, für die späte *Rihla* aber gewöhnliche direkte Weg Tlemcen—Miliana (Idrisi: Miliana—Tenes—Tlemcen) zu den Städten des Nordens: Algier, Bougie, Constantine, Bône, Béja und Tunis.

Die nördliche Straße war wohl seit dem 11. Jahrhundert die übliche. In dieser Zeit beginnen die Ziriden-Gründungen Ašīr, Miliana, Médéa, Algier und Qal'a sowie das vergrößerte Bougie die alte Metropole Kairouan zu überflügeln. Die historischen Zusammenhänge sind zur Genüge bekannt<sup>1)</sup>: Die hilālische Invasion bewirkt den Verfall von Kairouan und beschleunigt zugleich die Staatenbildung der Ḥammādiden<sup>2)</sup>; ihre Qal'a erwächst zur Hauptstadt, andere Qal'a's desgleichen<sup>3)</sup>. Nach dem Rückgang der Qal'a der Ḥammādiden löst sich Bougie als die Stadt des Garb al-ansaḡ und das Zentrum des Landes der Benī Ḥammād<sup>4)</sup> heraus und gilt noch im 13. Jahrhundert als „Rest von den Grundfesten des Islām“ ('Abdari). In der Masālik-Literatur des 11. bis 12. Jahrhunderts nehmen die Städte des Landes, das wir heute Algerien nennen, einen hervorragenden Platz ein: Algier<sup>5)</sup>, Miliana<sup>6)</sup>, Médéa<sup>7)</sup>, Cherchel<sup>8)</sup>, Dellys<sup>9)</sup>, Djidjelli<sup>10)</sup> u. a. Idrisi stattet die Küste von Oran bis Bougie mit folgenden geographischen Namen aus (S. 100—102): Kap Mašāna—Arzeu—Mostaganem—Ḥaḍ Farrūḡ (Hafen aus der Rostemidenzeit)—Māzūna (im Hinterland)—Kap Ġūḡ—

<sup>1)</sup> Vgl. u. a. E. F. Gautier, *Les siècles obscurs du Maghreb*, S. 331 ff.

<sup>2)</sup> u. Ibn al-Ašīr, trad. Fagnan, S. 470 und 472.

<sup>3)</sup> Bekri, S. 49.

<sup>4)</sup> Idrisi, S. 90.

<sup>5)</sup> Bekri, S. 65, 66, 82 und Idrisi, S. 56, 89, 101.

<sup>6)</sup> Bekri, S. 51, 69 und Idrisi, S. 56, 84, 85, 88.

<sup>7)</sup> Bekri, S. 65.

<sup>8)</sup> Bekri, S. 81 und Idrisi, S. 89, 101.

<sup>9)</sup> Idrisi, S. 59, 90, 102.

<sup>10)</sup> Idrisi, S. 59, 96, 97, 98, 102.

Ġazā'ir al-Ĥamām—Chélifmündung—Qulū' al-Furātain—Tenes—Amtakū—Wuqūr—Brešk—Cherchel—Kap al-Baṭṭāl—Hūr—Algier—Matifou—Marsa'd-daġġāġ—Kap der Beni Ġannād—Dellys—Kap der Beni 'Abdallāh—Golf von Azaffoun—ad-Dahs al-kabir—ad-Dahs aṣ-ṣaġir—Kap Ġarba—Bougie. Tunis ist nach dem Zusammenbruch Kairouans zur Residenz Ifriqiya's aufgestiegen, und im 13. Jahrhundert erscheint die Hauptstraße von der Linie Kairouan—Tāhert endgültig nach Tunis—Bougie—Algier—Tlemcen verlegt.

Zwischen den beiden Polen Tlemcen (Exponent der marokk. Stadtkultur; rassisch: Zenata-Block) und Bougie (Exponent der tunis. Stadtkultur; rassisch: Ṣanḥāġa-Block) begann sich das heutige Algerien kulturell zu formen, in das 'Abdaris Itinerar bereits hineinpassen würde.

Von besonderem Interesse ist 'Abdaris Itinerar Tripolis—Alexandrien (Stationen: Tripolis—Meṣrāta, u. a. aus Suwaiqa b. Maṭkūd bestehend — Wüste von Zadik—Sort, u. a. aus eš-Šebika und el-Mediya bestehend — Senāna- und Manhūša-Wüste—'Ain Aqyān—Aġdābiya — Abū Šamāl—al-Ḥaṣawī—ar-Raġul al-Mašqūq — Qaṣr aṣ-Ša'āfina (Saffneh<sup>1</sup>) — al-Baṭnain — al-'Aqaba al-Kabira — al-'Aqaba aṣ-Šaġira — Alexandrien; auf dem Rückwege: zwischen Tripolis und Meṣrāta (Suwaiqa b. Maṭkūd): Leptis magna (Lebda) und Beni Ḥaṣan, zwischen Aġdābiya und Abū Šamāl: Qaṣr Ġaliṭ, die Qamānis-Burgen, das Land von Berniq (Berenice), Sūsa-(Barqa), Merāwa und Ġersūn). Motylinski (*Itinéraires entre Tripoli et l'Égypte*, in: *Bull. de Géogr. d'Alger*, 1900, 2<sup>me</sup> trim., S. 69—140) hat 'Abdaris Itinerar Tripolis—Alexandrien den Itineraren des 'Ayyāšī (18. März bis 15. Mai 1662, Reise von Tripolis nach Kairo), Abul-'Abbās Aḥmad al-Maġribī (1. November bis 26. Dezember 1709, Reise von Tripolis nach Kairo) und Ourtilani (Aufbruch von Tripolis Ende Februar 1766) gegenübergestellt. Die einzigen Berührungspunkte mit 'Abdaris Itinerar sind: Leptis magna, Meṣrāta, Sort, Aġdābiya und die beiden 'Aqaba. Überein-

<sup>1</sup>) Diese Deutung von Motylinsky, a. a. O., S. 74, Anm. 1.

stimmend mit den alten Geographen nennen die neueren Reisenden außerdem noch al-Yehūdīya und Qaṣr al-'Atjā<sup>1)</sup>. Zadīk ist uns nur noch aus Idrīsī (S. 134), Manhūša aus Ibn Ḥurdāḡbeh (S. 86), Qudāma (S. 224), und Idrīsī (S. 135) bekannt. Senāna (ein Stammesname — ebenso wie Manhūša)<sup>2)</sup> bleibt allein auf 'Abdarī beschränkt, ebenso 'Ain Aqyān, Abū Šamāl, al-Ḥaṣawī, ar-Raḡul al-Mašqūq, Qaṣr aṣ-Ša'āfina und al-Baṭnain, sowie die auf dem Rückwege genannten Orte Benī Ḥasan, Qaṣr Ġalīṭ, Merāwa (bei Ya'qūbī, S. 343, Stammesname) und Ġersūn. Die übrigen Namen lassen sich aus der geographischen Literatur belegen<sup>3)</sup>.

Der Rahmen dieses Itinerarabschnittes (Tripolis—Sort—Aḡdābiya — die beiden 'Aqaba—Alexandrien) ist der seit Ibn Ḥurdāḡbeh festgelegte und bis Ourtilani aufrecht erhaltene. Zahlreiche Zwischenstationen haben indessen, wie wir sahen, in der geographischen Literatur (klassische Werke und spätere Reisen) nichts Entsprechendes. Diese Einzelheiten sind es, die das Neue und Wissenswerte in 'Abdarīs Itinerar ausmachen. — Motylinski (a. a. O., S. 69) gelangt bei der Betrachtung der tripolitanisch-ägyptischen Itinerare des 'Abdarī, 'Ayyāšī und Aḥmad al-Maḡribī zu folgendem Urteil: Les renseignements précis et détaillés que fournissent surtout El Aiachi et Moulay Ah'med sur la route suivie par les pèlerins du Mar'reb pourront servir à relier les travaux anciens d'El Iāk'oubi, Ibn Haoukal, El Bekri, El Edrisi, Aboul Feda et autres auteurs musulmans du moyen âge aux explorations modernes de Della Alla, Scholz, Pacho, Beechey, Barth et Rohlf s . . .

#### b) Die Ortsbeschreibungen

Über den wissenschaftlichen Wert der *Riḥlat al-'Abdarī* urteilt Cherbonneau<sup>4)</sup>:

<sup>1)</sup> Vgl. Ibn Ḥurdāḡbeh, S. 86.

<sup>2)</sup> Vgl. Motylinski, a. a. O., S. 73.

<sup>3)</sup> Vgl. z. B. zu den Qamūnisburgen und dem Lande von Bernāq (Berenice) Idrīsī, S. 135—136 und 132, zu Bernāq noch besonders Ya'qūbī, S. 343.

<sup>4)</sup> *JA*, V, 4, S. 176.

J'ai rarement vu un livre arabe aussi instructif et aussi utile que l'itinéraire d'Al-Abdéry, non-seulement pour l'exactitude des données topographiques, mais encore pour les détails archéologiques, les études de mœurs, et surtout la mise en scène de presque tous les savants musulmans du VII<sup>e</sup> siècle. — Zum archäologischen Detail: Die Schilderung des Amphitheaters von El-Djem (s. S. 164—165) ist recht naiv und für uns von keinem besonderen Interesse; zudem haben auch Bekrī<sup>1)</sup> und Tiġānī<sup>2)</sup> dieses berühmte Bauwerk beschrieben. — Der Bericht über die Wasserleitung von Carthago (fol. 23<sup>r</sup>) lehnt sich eng an Bekrī (S. 42) an. — Über Leptis magna (s. S. 161) haben wir auch andere Nachrichten<sup>3)</sup>, ebenso über den Triumphbogen des Marc Aurel in Tripolis (s. S. 137—138<sup>4)</sup>), den Pharos (s. S. 156—158<sup>5)</sup>) und die Pompejussäule (s. S. 155) (die meisten Geographen berichten hierüber) von Alexandrien. Allein die Angaben über die Burg al-Manāra im Westen von Kairouan (s. S. 139) sind von größerem Interesse, da sie sich in der sonstigen Literatur nicht finden.

Mithin lohnt es sich nicht, vom archäologischen Detail bei 'Abdarī zu sprechen. Dasselbe gilt, mit wenigen Ausnahmen<sup>6)</sup>, vom topographischen und historischen Detail überhaupt. Sonstige Einzelheiten, die der Bericht des 'Abdarī zudem nur flüchtig streift, können, da sie allzu bekannt, übergangen werden (z. B. das Grab des Abū Madyan in Tlemcen (s. S. 15), die Zaitūna-Moschee in Tunis (fol. 23<sup>r</sup>) und die große Moschee in Kairouan). — Kurz, bei der Schilderung der islamischen Städte, ist das Detail meist im Schwall der Kunstprosa untergegangen.

<sup>1)</sup> S. 31.

<sup>2)</sup> JA, IV, 20, S. 117.

<sup>3)</sup> Bekrī, S. 9, Idrīsī, S. 129—130, 'Umarī, ed. A. Zeki Bāšā, S. 243, 'Ayyāšī, trad. Motylinski, S. 80 und Leo, S. 435.

<sup>4)</sup> Tiġānī, JA, V, 1, S. 153.

<sup>5)</sup> Quellenzusammenstellung bei Asin Palacios, a. a. O., S. 241 bis 292.

<sup>6)</sup> z. B. die Erwähnung des Bades Hammām al-'Āliya in Tlemcen, die Schilderung eines Kaperzuges christlicher Barken vor Bône sowie die Beschreibung einiger Grabstätten von Kairouan und der Tore von Alexandrien.

Cherbonneau spricht ferner von „études de moeurs“. Hier sind zwar einige Einzelheiten hervorzuheben wie der Dorfkrieg der Qibla-Bewohner (fol. 5<sup>v</sup>), der Geiz des 'Abdalwädiden 'Uṭmān b. Yağmorasen (s. S. 13), unhaltbare Zustände bei den Qāḍi's von Tlemcen (fol. 7<sup>v</sup>), die Kenāra-Sektierer von Zwāra und Zwāga (s. S. 131), der Austauschhandel bei den Bewohnern der Barqa-Wüste (s. S. 146), der Burqu'-Schleier bei den Bewohnerinnen der Barqa-Wüste (s. S. 146—147), Höhlenwohnungen im Lande Barqa (s. S. 147), die Sprache der Araber von Barqa u. a. m.; doch stellen diese an sich nichts Erstaunliches dar<sup>1</sup>). Der Wert des geographischen Teiles der *Rihlat al-'Abdarī* — hier bleibt also der Gesichtspunkt „la mise en scène de presque tous les savants . . .“ außer acht gelassen — kann daher nicht, wie Cherbonneau annimmt, im Detail liegen.

Zu der Zeit, da 'Abdarī reiste (688/1289) war das westliche Nordafrika ständiger Schauplatz der Kriege zwischen Meriniden und 'Abdalwädiden<sup>2</sup>). In Tunis war die Macht der

<sup>1</sup>) Da 'Abdarī in dem kulturlosen Gebiet zwischen Tripolis und Alexandrien keinerlei literarische Anregung finden kann, beschränkt er sich auf das rein Länderkundliche. Er schreibt diesen Teil seiner *Rihla* im Stil der Geographiebücher und nimmt, wohl nur um die Lücke auszufüllen, die ethnographischen Einzelheiten auf. Im übrigen deutet er nach Art der Geographen eine Charakteristik der Stadtbevölkerung an: „Die Bevölkerung von Tlemcen ist sanftmütig und an ihren Sitten ist nichts auszusetzen“. Bei der Schilderung von Bougie heißt es: „An Wohlgestalt und Sitten den Leuten ward beschert, — was auf die Güte hinweist von Wasser, Luft und Erd!“ (Die Vorstellung der Abhängigkeit des Charakters von klimatischen Einflüssen geht bei den Arabern auf Hippocrates zurück; vgl. Mas'ūdī, *Murūğ*, IV, 33—37). Auch diese eingestreuten Hinweise genügen nicht, um 'Abdarī als Ethnographen anzusprechen. Man hätte z. B. Angaben über die Verteilung der Zenata- und Sanhāğa-Stämme im 'Abdalwädidenreiche (s. hierüber Bargès, *Hist. des Beni Zeiyan*, Introd., S. XLIIIff.) erwarten können; doch erwähnt er nur beiläufig den Stamm der Mullikēs (s. Bargès, a. a. O., S. XXXIII und LI).

<sup>2</sup>) Vgl. z. B. Dozy's Abhandlung über die Banū Ziyūn von Tlemcen in: *JA*, IV, 3, S. 394.

Hafsiden innerlich zerfallen. Die öffentlichen Straßen waren gänzlich unsicher. Von den christlichen Küsten her wurden Raubzüge gegen Ifriqīya unternommen (vgl. 'Abdarī: Bône), wenn auch die Zeit der großen tunicischen Küstenokkupationen von Bougie und von Sousse bis Tripolis unter Roger II. vorüber war. — 19 Jahre vor 'Abdarī landete das Heer Ludwigs des Frommen in Tunis (1270); im Jahre 1284 wurde Djerba zum zweitenmal von den Christen erobert (vgl. 'Abdarī, Rückreise). Tripolis, das bereits 12 Jahre unter der Normannenherrschaft gestanden hatte (1146—1158), wurde 1354 von Filippo Doria zerstört<sup>1)</sup>. Alexandrien, Tripolis, Bône und Salé waren nach Ibn Ḥaldūn<sup>2)</sup> feindlichen Angriffen besonders ausgesetzt. — Die Hauptgefahren Ifriqīyas, die äußere Widerstandslosigkeit und die innere Zersetzung durch die hilälische Invasion, hat 'Abdarī (s. S. 132) in einem Wort über Tripolis treffend zusammengefaßt: „Die Zwietracht des Nomadenvolks herrscht über sie vom Lande her — es herrscht der Christen falscher Glaube über sie vom Meer!“ Der größte Teil Nordafrikas überhaupt litt noch immer unter den verheerenden Folgen der hilälischen Invasion<sup>3)</sup>. Das Antlitz des östlichen Magrib war durch sie stark verändert: Barqa, das alte Handelszentrum auf dem Wege von Ägypten nach Ifriqīya (vgl. die Berichte von Ya'qūbi bis Bekrī) ging zugrunde, Aǧdābiya und Sort sanken zur Bedeutungslosigkeit herab (s. Idrīsī, S. 130—131). Diese und andere Orte, vor der Invasion im 11. Jahrhundert den Geographen nach blühende Städte mit Märkten und Bädern, waren im 13. bis 14. Jahrhundert wo nicht verschwunden, so doch ihrer städtischen Einrichtungen verlustig gegangen. Wie wir durch Abulfidā' (S. 201) wissen, gab es damals zwischen Tripolis und Alexandrien keine Städte mit Bädern mehr. Der Gegensatz zu einst war so groß, daß 'Abdarī dem Bericht eines früheren Geographen, Bekrī, über Sort keinen Glauben mehr

<sup>1)</sup> S. *EI*, IV, S. 882—883.

<sup>2)</sup> *Prolég.*, II, S. 252.

<sup>3)</sup> Vgl. Ibn Ḥaldūn, *Prolég.*, I, S. 312: L'Ifrikiya et le Maghreb souffrent encore des dévastations commises par les Arabes.

schenken kann! Im mittleren Magrib setzte sich der Partikularismus in Gestalt von Kleinkönigtümern fest, die die Hafsiden als Schutzwall gegen die 'Abdalwädiden von Tlemcen ins Leben gerufen hatten<sup>1)</sup>. Die politische Macht in Magrib beschränkte sich somit auf die von Fez über Oujda und Tlemcen siegreich nach Osten vordringenden Meriniden. Im großen und ganzen war der westliche Islām unaufhaltsam im Sinken begriffen<sup>2)</sup>.

Diese Zustände schildert 'Abdarī (fol. 2<sup>v</sup>—3<sup>r</sup>) in bewegten Worten: „In dieser Zeit ist nicht des Schmäher's Schmähn unangebracht, — unangebracht ist nur das Lob des Lobenden; denn die Aufrichtigkeit wird von jeder Zunge gepriesen und die Lüge von jedem Menschen verabscheut. Die Sache verhält sich hier so, wie es mir der Šaiḥ, der vorzügliche Lehrer und Beleber der Religion, Abū 'Abdallāh Muhammad b. 'Abdal'azīz al-Māzūnī zu Alexandrien in selbstverfaßten Versen sagte:

Zum Zeitgenossen sprich: Ich halt' mich fern von dem — was man verübt an Schändlichkeit und Missetat. — Kein Tadel trifft den Dichter, der euch schmählt! — Sah er euch Gutes tun und hat euch so beleidigt? — Vergangene Geschlechter pflegten uns das Lob — zu lehren; doch ihr lehrt uns die Satire!

In dieser Zeit verdarb die Ernte der Besten, die Kette der Tugenden zerriß in jedem Land; die Tugendsamen schwanden dahin und wurden zur befremdenden Erzählung im Munde der Leute, zum Namen ohne Benanntes, zum Buchstaben, der zu keiner Bedeutung führt! Wer in Ost und West von ihnen berichtet, ist wie einer, der von einem Wundertier (*'anyā' muḡrib*) erzählt. Wenn aber die Tränke gut wäre, würde sich auch saftiges Grün zeigen; und einst sprach Abul-'Alā ul-Ma'arrī:

Man nennt den Edelmut als Wort; doch gibt es nichts — auf dieser Erde außer den Personen und den Namen.

<sup>1)</sup> Vgl. z. B. Tanasī, trad. Bargès, S. 14.

<sup>2)</sup> Vgl. z. B. Melrens' Einleitung zu seiner Dimišqī-Übersetzung.

Und wie sollte die Welt auch nicht so sein, wie ich darstelle und beschreibe, und nicht übereinstimmen mit dem, was ich von ihren tadelnswerten Eigenschaften gesehn und gesagt? Wo doch die Königswürde, die sonst Ordnung der Dinge und geregelte Zustände bei Vornehm und Gering bedeutet, überall ihren festen Halt eingebüßt hat und nur noch auf schwachen Füßen steht! Jeder Habgierige maßt sie sich an, wie (Mansūr) der Mellikeside und 'Abdalqawī<sup>1)</sup>. Sie wählen den Namen eines Königs, auch wenn ihnen dessen Bedeutung entgeht. Sie wollen König sein und haben doch nur den Namen und Beinamen! Von ihnen wird kein Weg gesichert und kein Gefährdeter gerettet. Kein Edler und Vornehmer unter ihnen wird lobend genannt. Nie spendet ihre Hand freigiebig dem Empfänger<sup>2)</sup> oder schützt das Antlitz des Tugendsamen vor Mißachtung; kein Bedrängter wird von ihnen mit gleichem Recht behandelt und kein Bedrucker zurückgehalten. Oder ist es nicht ein beispielloser Unding, daß der Reisende, sobald er die Stadt Fez verlassen, bis Alexandrien unaufhörlich der Finsternis ausgesetzt bleibt und tappen muß wie eine blinde Kamelstute; daß er, seines Geldes und Lebens nicht sicher, an keinem Morgen auf Ruhe hoffen kann, nachdem er am (verflossenen) Tag und Abend keine fand? Morgens und abends ist er in schwerster Bedrängnis („kommt sein Fleisch auf eine Fleischbank“); er wird vergewaltigt, tyrannisiert und überfallen; rohe Hände strecken sich nach ihm aus und rauhe Fäuste reißen sich um ihn! Keiner, der ihm hilft und beisteht, kein Zufluchtsort, wo der Arme Schutz suchen kann! Er fleht um Beistand und Hilfe — wie käme ihm der rettende Helfer? Er ruft, während er sich in den Fesseln der Gewalttaten dahinschleppt: „O wenn doch ein Helfer wäre, der zu Hilfe käme!“ (fol. 45<sup>v</sup>):

<sup>1)</sup> Diese Ausführungen richten sich gegen den das 'Abdalwā-didenreich zersetzenden Partikularismus der Tuğğū und Mallikes und wohl auch gegen die 'Abdalwādiden selbst.

<sup>2)</sup> Anspielung auf den Goiz des zu 'Abdari's Zeit in Tlemeen regierenden 'Abdalwādiden 'Uṭmān b. Yağmurāsen (681—703).



Kein Wanderer zieht auf jenem Weg des Wegs, — die Fahrt ihn nie durch jene Furten führt, — und keiner auch aus jenen Tränken trinkt, — und wenn, gleich gehn sie auf ihn los, wie Falken auf die Vögel (*bağāt*) gehn; — da nützt dem Hilfeflehenden kein Hilfeflehn! — Sie spleißen seine Glieder, wie die Zeit die Edlen trennt, — zerreißen ihn; der Wolf das Schaf, der Löw' den Ochsen so berennt!“

Die *Rihlat al-'Abdarī* ist ein Dokument für den politischen und kulturellen Niedergang des Magrib im 13. Jahrhundert, wie wir es in dieser Eindringlichkeit nicht mehr besitzen. Zerfall, Rückschritt, ist das bei jeder Stadtschilderung wiederkehrende zeitbedingte Thema, das sich wie ein Leitmotiv durch alle Ausführungen des reisenden Autors zieht. Zwar ist alles Detail vermieden, und die Ursachen sind nirgends aufgedeckt; aber deshalb ist dieser geographische Teil der *Rihla* als ganzes genommen ein nicht minder treuer Zeitspiegel; und dies — nicht aber das Detail! — ist es, was seinen Wert für uns ausmacht.

Im folgenden sei das Bild im einzelnen vertieft<sup>1)</sup>:

Zur Beschreibung von Tlemcen (fol. 6<sup>v</sup>—8<sup>r</sup>)

*Geographische Quellen*: Ibn Ḥurdādbēh, S. 88, 89; nach ihm Ibn al-Faqīh, S. 80; Ya'qūbī, S. 356; Muqaddasī, S. 247; Ibn Ḥauqal, S. 63; Bekrī, S. 76; Zuhri (trad. Basset), S. 24; Idrīsī, S. 80; Yāqūt, I, S. 871; Dimīšqī (trad. Mehren), S. 335; Abulfidā', S. 136; Balawī, Hs. Gotha 1540, fol. 5<sup>r</sup> ff. (der Darstellung 'Abdarī's am ähnlichsten); 'Umurī, S. 194; vgl. auch Leo, S. 365 ff.

Idrīsī schrieb ein Jahrzehnt nach der Eroberung von Tl. durch das Almohadenheer im Jahre 540/1146 und gedenkt in seinem Bericht<sup>2)</sup> dieses Ereignisses. Unter der den gesamten westlichen Islam umfassenden Almohadenmacht, der Tlemcen bis zum Jahre 1236 angegliedert war, wuchs die Stadt<sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Die Übersetzung der Stadtbeschreibungen (Tlemcen—Tunis) a. bei Cherbonneau, *JA*, V, 4, S. 153—170. Die Übersetzung des Abschnittes Kairouan—Alexandrien habe ich meiner Arbeit (S. 121—171) beigelegt.

<sup>2)</sup> S. 80; vgl. Ibn al-Aṭīr, trad. Fagnan, S. 541—542.

<sup>3)</sup> Besonders der Teil Tāgrūt; vgl. Bargès, a. a. O., S. LXXI.

zu neuer Blüte empor; nach dem Sturze der Almohaden teilte sie das Schicksal allgemeinen Verfalls.

Aber auch bis zu dieser Zeit hatte Tlemcen durch den Wechsel der Dynastien manchen Schlag auszuhalten: Yūsuf Boloġġin b. Zīrī b. Mennād zwang im Jahre 361/972 die Zenāta, die Tlemcen besetzt hatten, nach Ašīr auszuwandern und dort ein neues Tlemcen zu gründen<sup>1)</sup>. Im Jahre 472 zerstörte das Almoravidenheer einen großen Teil der Stadt<sup>2)</sup>. Das eindringende Almohadenheer machte im Jahre 540 nahezu die ganze Einwohnerschaft nieder; doch Tlemcen erholte sich stets aufs neue. Die Geographen des 9. bis 12. Jahrhunderts, die also in der Dynastienfolge der Idrīsiden (Ibn Ḥurdādbeh, Ya'qūbi), Ziriden (Ibn Ḥauqal, Bekrī), Almoraviden und Almohaden (Idrīsī) schreiben, heben Festigkeit, Glanz und Reichtum der Stadt in nahezu gleicher Weise hervor. Tlemcen war demnach bis zum 13. Jahrhundert mit kurzen Unterbrechungen eine sehr bedeutende Stadt.

In dieser Zeit erheben sich die Merīniden von Fez, die Hafṣiden von Tunis und die 'Abdalwādiden von Tlemcen gegen die Almohadenherrschaft<sup>3)</sup>. Die nun folgende Rivalität zwischen Fez und Tlemcen bringt letzteres an den Rand des Abgrundes<sup>4)</sup>. Nach den Merīnidenkriegen scheint sich Tlemcen wieder erholt zu haben<sup>5)</sup>; Reinaud<sup>6)</sup> ist der Ansicht, daß der radikale Verfall der Stadt erst durch die Invasion der Türken bedingt wurde.

'Abdarī, der den Verfall besonders eindringlich schildert, besuchte die Stadt in der Zwischenzeit der beiden sieg-

<sup>1)</sup> S. Ibn al-Ašīr, trad. Fagnan, S. 373.

<sup>2)</sup> Siehe Bargès, a. a. O., S. LXVI.

<sup>3)</sup> Der erste 'Abdalwādidenherrscher Abū Yahyā Yaġmorāsen b. Ziyān wurde im Jahre 637 in Tlemcen eingesetzt; s. Bargès, a. a. O., S. XXXIX.

<sup>4)</sup> Siehe Dozy in: *JA*, IV, 3, 1844, S. 394. Ibn Ḥald., *Prolég.*, trad. de Slane, II, S. 307ff., hat uns gezeigt, daß die dynastischen Interessen den Verfall der Hauptstädte bewirken. — Über den Rückgang von Tl. s. G. Marquis, *Les Arabes en Barbarie*, S. 297ff.

<sup>5)</sup> Siehe Leo, S. 365. Leo zählt statt der früheren 16000 Feuerstellen nur noch 12000.

<sup>6)</sup> *Géographie d'Aboulféda*, II, 1, S. 190, Ann. 1.

reichen Merīniden-Feldzüge gegen das benachbarte Oujda (in den Jahren 1271 und 1296 A. D.), an die sich die berühmte neunjährige Belagerung von Tlemcen knüpft; er scheint als eine der Ursachen des Niedergangs den unruhigen Geist der Zenāta-Stämme erkannt zu haben. Yağmurāsen, der erste 'Abdalwādide (637—681), mußte zur Festigung seiner Herrschaft 72 Expeditionen gegen die Araber und fast ebensoviele gegen die verwandten Tuğğīn und Mağrāwa aussenden<sup>1)</sup>.

Der zur Zeit des 'Abdarī regierende zweite 'Abdalwādide 'Utmān b. Yağmurāsen (starb 703) wandte sich ebenfalls gegen die beiden verwandten Stämme; er tötete Ibn 'Abdalqawī, den König der Tuğğīn, und ergriff von Médéa Besitz; den Mağrāwa entriß er Māzūna, Tenes und Brešk; er belagerte Bougie und erhielt vom Ḥafṣiden ein Friedensangebot<sup>2)</sup>.

Dieses zum Verfall von Tlemcen beitragende Kleinkönigtum hat 'Abdarī in seiner Einleitung aufs schärfste gegeißelt („jeder Habgierige maßt sich das Königtum an wie der Mallikeside und 'Abdalqawī“) und bei der Schilderung Tlemcens in der Person des Manšūr, Sulṭān der Mallikeā, ironisiert. Sogar an 'Utmān b. Yağmurāsen selbst hat er Kritik geübt<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. Tanasi, trad. Bargès, S. 26.

<sup>2)</sup> Vgl. Tanasi, trad. Bargès, S. 29.

<sup>3)</sup> Der König macht 1000 Mekkapilgern das lächerliche Geschenk (lächerlich, auch wenn man bedenkt, daß der Bettler in Tl. nicht den gleichen Anspruch hatte wie sein Kollege in Fez; vgl. Ibn Ḥaldūn, *Proleg.*, trad. de Slane II, S. 281) von insgesamt einen Dinār! — Man vergleiche hierzu das schwungvolle Lob dieses 'Abdalwādiden bei Muḥammad b. 'Abdalğalīl at-Tanasi (trad. Bargès, S. 28): Yağhrmorācen eut pour successeur sur le trône son fils, le prince très-fortuné, le magnanime, le très glorieux, celui qui était doué d'une âme très-élevée, qui avait les moeurs douces et agréables, celui qui s'est illustré par de belles actions, l'émir des Muslim, Abou Saïd Othman, célèbre surtout par le nombre de ses victoires qu'il remporta, par l'importance des citadelles et des places qu'il soumit à son pouvoir. — Dieses schmeichlerische Portrait spricht für die Einseitigkeit des Tanasi, der sich selbst als Höfling der 'Abdalwādiden, deren Ruhm er verkünden will, bekennet (a. u. O., S. XXV—XXXI).

Die Folgen des schwachen Königtums sind nach 'Abdarī: Unsicherheit der Straßen, Versagen der Gerichtsbarkeit und Rückgang der Wissenschaften. So ist Tlemcen „die Stadt, wo Unglück wohnt allein, — wo man das Unheil ließ hinein“.

Bei dem inneren Verfall hebt 'Abdarī doch die äußere Pracht der Bauten hervor. Die 'Abdalwādiden bekundeten in der Tat großes Interesse auf architektonischem Gebiet<sup>1)</sup>. Idrīsī<sup>2)</sup> vergleicht die Bauten von Tlemcen mit denen des gewaltigen Fez. 'Abdarī: „Die Gebäude von Tlemcen sind hoch, doch sind es Wohnungen ohne Bewohner, Herbergen, die niemanden bergen und Besuchsstätten, leer von Besuchern“.

#### Zur Beschreibung von Miliana (fol. 14<sup>r</sup>—14<sup>v</sup>), Algier (fol. 15<sup>r</sup>) und Bougie (fol. 15<sup>r</sup>—15<sup>v</sup>)

*Geographische Quellen zu Miliana:* Bekrī, S. 61; Idrīsī, S. 84—85; Yāqūt, IV, S. 639 (kurze Zusammenfassung nach Bekrī und Idrīsī); Qazwīnī, II, S. 81 (Notiz über den Chélif, S. 100); 'Umārī, S. 166; Leo, S. 380. — Zu 'Abdarī's Zeit gehörten Médéa und Miliana zum 'Abdalwādiden-Reiche ('Utmān dehnte seine Eroberungen bis Bougie aus; vgl. u. a. Tanasī, S. 29); im Jahre 698 verleihte sie der von 'Abdarī gefeierte Merīnide Yūsuf seinem Reiche ein (vgl. 'Umārī, S. 166 und Qir'ās, S. 267).

*Geographische Quellen zu Algier:* Iṣṭahṛī, S. 38; Ibn Ḥauqal, S. 52; Muqaddasī, S. 228; Bekrī, S. 65, 66 und 82; Idrīsī, S. 50, 89 und 101 (zum großen Teil nach Ibn Ḥauqal); Yāqūt, II, S. 60 (nach Bekrī); Abulfidā', S. 125, 126; Balawī, fol. 7<sup>r</sup>; Leo, S. 382ff. — Algier, zu Tlemcen und später zu Bougie gehörig, war in Wirklichkeit so gut wie selbständig (vgl. Leo, S. 383). Zu Leo's Zeit zählte Algier 4000 Feuerstellen (Leo, S. 382), machte also nur ein Viertel vom Tlemcen der 'Abdalwādiden (16000 Feuerstellen) aus.

*Geographische Quellen zu Bougie:* Ibn Ḥauqal, S. 51; Bekrī, S. 82; Idrīsī, S. 90—91; Yāqūt, I, S. 495; Dinnīsqī (trad. Mehren), S. 331; Abulfidā', S. 137; Balawī, fol. 8<sup>r</sup>; 'Umārī, S. 112; Leo, S. 392. — Bougie, ehemals selbständige Ḥammādiden-Residenz und später von den Ḥafṣiden abhängig, war zur Zeit des 'Abdarī von den 'Abdalwādiden umstritten (s. u. a. Tanasī, S. 29).

<sup>1)</sup> Vgl. u. a. Tanasī, trad. Bargès, S. 22.

<sup>2)</sup> S. 81.

Die beiden ersten dieser Ziridengründungen<sup>1)</sup> werden als agrikole Kleinstädte, deren ländliche Vorzüge der großstädtischen Botr-Architektur<sup>2)</sup> jedoch nicht nachstehen<sup>3)</sup>, nur flüchtig gestreift. Besonders Algier, die Bauernkolonie der Banū Mazgannā, ist für die arabische Geschichte von geringer Bedeutung<sup>4)</sup>. Ibn al-Aṭīr<sup>5)</sup> erwähnt den Namen der Stadt nur ein einziges Mal, und zwar anlässlich der Eroberung von Bougie durch 'Abdalmu'min im Jahre 1152 A. D. —

<sup>1)</sup> Die Ziriden-Gründungen (meist Neugründungen auf antikem Siedlungsboden) stellen den Typus der Landstadt dar. Sie sind in der Hauptsache Handels- und Volksernährungsfaktoren und aus bewußter Gegnerschaft gegen die nomadisierende Zenātiye mit orientalischem Stadttypus entstanden. So gründete Zirī (nach Aṭīr, a. a. O., S. 374) Aṣīr Zirī, um die plündernden Zenāta von den Städten abzuschneiden. Die Gründungen Zirīs und seines Sohnes Boloḡḡin: Aṣīr, Miliana, Médéa und Algier (10. Jahrhundert) bilden mit den späteren Gründungen: al-Qal'a und Bougie (11. Jahrhundert) den Sanḥāḡa-Block im mittleren Maḡrib (vgl. hierüber E. F. Gautier, a. a. O., S. 331—353).

<sup>2)</sup> Der Gegensatz von Beranes- und Botr-Architektur ist bei E. F. Gautier, a. a. O., ausführlich dargestellt (vgl. z. B. Tafel V).

<sup>3)</sup> 'Abdarī: „eine Stadt, klein und eingeschränkt — und dennoch von den großen Städten nicht verdrängt“.

<sup>4)</sup> 10—15 Jahre nach der Gründung durch Boloḡḡin b. Zirī nach 935 (s. Bargès, a. a. O., S. LI und E. F. Gautier, a. a. O., S. 342—343) hatte Algier bereits eine günstige agrikole Entwicklung hinter sich; Iṣṭahri's Bericht aus dem Jahre 951, mithin der erste geographische Bericht über Algier, lautet (S. 36): „Ġazira Berī Mezgannā ist eine blühende Stadt, um die rings herum Berberstämme wohnen. An Fruchtbarkeit und Ausdehnung stellt sie das höchste Maß dar, das die Städte erreichen.“ Th. Fischer, *Mittelmeerbilder*, S. 290, hat die Bedingungen der algerischen Küstenstädte in folgenden Worten zusammengefaßt: „Die fruchtbare Ebene, etwas Schutz gegen Winde, Verbindung mit dem Innern: die Größe und Bedeutung der immer genau an gleicher Stelle liegenden Stadt entspricht genau dem Maße der von jenen drei Faktoren gewährten Begünstigung, politische Verhältnisse vermögen nur vorübergehend dem einen oder dem andern (im Altertum Julia Caesarea [Scherschel] und Hippo Regius [Bône], im Mittelalter Bône und Bougie, in der Neuzeit Algier) etwas größere Wichtigkeit zu verleihen . . .“

<sup>5)</sup> Trad. Fagnan, S. 566.

Der Mangel an geistiger Kultur (nicht etwa als Zeichen des Verfalls) in der an sich blühenden Stadt<sup>1)</sup> ist das Hauptthema in 'Abdarī's Bericht. Hingegen ist die ehemalige Ḥammādidenresidenz Bougie<sup>2)</sup>, die Idrīsī (S. 90—91) als kulturell hochentwickeltes Zentrum des Magrib al-Ausaf schildert, auch bei 'Abdarī noch „der Rest von den Grundfesten des Islam und Wohnort einer großen Anzahl von bedeutenden Gelehrten“. 'Abdarī besucht die Stadt in einer Zeit des politischen Zerfalls und Partikularismus<sup>3)</sup>. 'Uṭmān b. Yağmurāsen hatte ihre Felder und Gärten verwüstet und ihre Dörfer gebrandschatzt<sup>4)</sup>. Seit 683 waren Bougie und Constantine durch Familienstreitigkeiten der Ḥafṣiden von der Zentrale Tunis losgelöst. So kann 'Abdarī auch hier dem Klagemotiv wieder Raum geben und sagen, daß „die unheilvollen Ereignisse, die sich in diesem Zeitalter auf Bauer und Städter insgemein erstrecken“, auch Bougie befielen.

Zur Beschreibung von Beni Ourar und Mila (fol. 18<sup>r</sup>), Constantine (fol. 18<sup>v</sup>) und Bône (fol. 21<sup>r</sup>)

Beni Ourar wird von den Geographen nicht genannt.

*Geographische Quellen zu Mila:* Bekri, S. 63—64 (Muqaddasī, S. 218, und Ibn Ḥauqal, S. 59, erwähnen Mila ohne Beschreibung);

<sup>1)</sup> Über die Schönheit Algiers im 14. Jahrhundert s. Balawī, *Rihla*, Hs. Gotha 1540, fol. 7<sup>r</sup>.

<sup>2)</sup> Als offizielle Gründung gilt der Ausbau des gleichnamigen Dorfes durch den Ḥammādiden-Sultān 'an-Nāṣir im Jahre 460/1067 (s. Ibn al-Aṭīr, S. 475; vgl. auch E. F. Gautier, a. a. O., S. 346) oder 467 (s. Yāqūt, I, S. 495). Jedoch hat Bougie, wenn auch als unbedeutender Hafenort, nachweisbar vor den Ḥammādiden bestanden (s. Biḡāya bei Ibn Ḥauqal, S. 51 und Bekri, S. 82). Yāqūt, I, S. 495 sagt: „Bougie war früher nur ein Ankerplatz; sodann wurde die Stadt gebaut . . .“. Dem Rückgang der früheren Ziridengründung al-Qal'a verdankt die Stadt ihren Aufstieg zur Ḥammādidenresidenz (s. Idrīsī, S. 91). Als solche wurde sie im Jahre 547/1152 von 'Abdalmu'min erobert (s. Aṭīr, a. a. O., S. 572). Über die bauliche Anlage der Stadt im 14. Jahrhundert s. 'Umari, trad. Gaudefroy-Demombynes, S. 112; ferner Balawī, *Rihla*, Hs. Gotha 1540, fol. 8<sup>r</sup>.

<sup>3)</sup> Vgl. hierüber *Hist. Berb.*, II, S. 378—407.

<sup>4)</sup> Vgl. Tanasi, trad. Bargès, S. 29.

Idrīsī, S. 94; Yāqūt, IV, S. 716 (zum großen Teil nach Bekrī); Leo, S. 401.

*Geographische Quellen zu Constantine:* Ibn Ḥauqal, S. 66; Bekrī, S. 63; Idrīsī, S. 95; 'Umari, S. 109; Dimīšqī (trad. Mehren), S. 142 und 335; Abulfidā', S. 139; Balawī, fol. 11; Leo, S. 397.

*Geographische Quellen zu Bône:* Muqaddasi, S. 226; Ibn Ḥauqal, S. 51; Bekrī, S. 54—55; Idrīsī, S. 116—117; Yāqūt, I, S. 764 (nach Ibn Ḥauqal und Idrīsī); Dimīšqī (trad. Mehren), S. 331; Abulfidā', S. 140 (nach dem 'Azizī und nach Idrīsī); Balawī, fol. 13<sup>r</sup>.

Der erste geographische Bericht über Mila stammt aus der Aglabidenzeit kurz vor dem Auftreten des Mahdī 'Uбайд-  
allāh; zwei Jahre vor der Einnahme der Stadt durch den  
Feldherrn des Mahdī aš-Šī'ī im Jahre 280/893<sup>1)</sup> berichtet  
Ya'qūbī (S. 351) über die Stadt; sie ist nach ihm „eine  
mächtige, prächtige Stadt, blühend und befestigt. Niemand  
konnte ihr je beikommen.“

Im Jahre 988 A. D. machten sich die störenden Wirkungen,  
die von den Kairoer Fātimiden auf das immer selbständiger  
werdende Ifrīqiya ausgingen und mit dem Einbruch der  
Hilāl- und Solaim-Horden in der Mitte des 11. Jahrhunderts  
ihren Höhepunkt erreichten, auch in Mila geltend: al-Manšūr  
b. Yūsuf von Ifrīqiya schleift die Mauern von Mila, um eine  
von dem Kairoer Fātimiden 'Azizbillāh gegen ihn erregte  
Revolte niederzuschlagen<sup>2)</sup>. Bekrī (S. 63—64) führt aus, daß  
die Einwohnerschaft im Anschluß an dieses Ereignis nach  
Baḡāya übersiedelte: „Mila blieb verödet, dann aber ward  
es wieder besiedelt und ist heute von einer Steinmauer um-  
schlossen.“ Nach Idrīsī (S. 94) und Yāqūt (IV, S. 716) hat  
Mila den Charakter eines Landstädtchens; Yāqūt: „Sie hat  
nichts außer dem Saatland.“ 'Abdari findet in Mila außer  
der Bewässerungsanlage<sup>3)</sup> nur „Trümmer, gewandelt unter  
Schicksalsschlägen . . . Auf sie (die Stadt) wirkt' das Unglück  
ein — und tauchte alles in Vergessensein“<sup>4)</sup>!

<sup>1)</sup> s. Ibn al-Aṭīr, trad. Fagnan, S. 264.

<sup>2)</sup> s. Ibn al-Aṭīr, trad. Fagnan, S. 396.

<sup>3)</sup> vgl. Bekrī, S. 63—64.

<sup>4)</sup> vgl. Leo, S. 401.

Die Gebirgslage Constantine's schildert unser Autor ähnlich wie Bekrī und Idrīsī<sup>1)</sup>. Auch hier ist das Hauptthema der Zerfall der Stadt „durch die Unglücksfälle der Zeit“.

Die Ausführungen der Geographen beziehen sich vor allem auf das Constantine der Ḥammādiden; frühere Erwähnungen, wie bei Ibn Ḥauqal, S. 59, 66, 68 und Muqaddasī, S. 228 sind nur kurze Hinweise<sup>2)</sup>.

Auch in späterer Zeit (z. B. bei Abulfidā', S. 139) wird Constantine noch als zum Ḥammādidenreiche von Bougie gehörig betrachtet. Seit dem 13. Jahrhundert muß die Stadt wohl aus ähnlichen Gründen wie Bougie (Thronstreitigkeiten und Partikularismus der Ḥafṣiden) zurückgegangen sein. Zu Beginn des 16. Jahrhunderts zählte sie etwa 8000 Feuerstellen<sup>3)</sup>.

Bône (Hippo Regius), „die Stadt des christlichen Gelehrten Augustinus“<sup>4)</sup>, gilt in der Fāṭimidenzeit noch als

<sup>1)</sup> Bekrī, S. 63: „Diese Flüsse ergießen sich in eine abgründige Schlucht von gewaltiger Tiefe“ (von Yāqūt, IV, S. 98, kopiert); Idrīsī, S. 95: „Das Flußthal hält Constantine von allen Seiten umschlossen und umgibt die Stadt wie ein Halsband“; 'Abdarī: „Und rings herum des Flusses Buchten — in tiefen steilen Schluchten (vgl. Bekrī). — Es schließt sich um die Stadt der Wasserstreifen, — wie um das Handgelenk der Reifen (vgl. Idrīsī) — und schützt sie wie der Gipfel Schutz gewährt dem Greifen!“

Ähnlich lautet Balawī's Bericht (*Rihla*, Hs. Gotha 1540, fol. 11<sup>v</sup>): „Wir wohnten in einer starken Feste und an einem festen Ort, auf einem stabilen, schutzgewährenden Hügel und in einer Stadt der Sicherheit und des Schutzes, der Annehmlichkeit und Beruhigung . . . Es schließt sich um die Stadt der Wasserstreifen, — wie um das Handgelenk der Reifen . . . (*wayadūru biha daurānu 's-siwāri bil-ma'sam*; wohl nach 'Abdarī).“

<sup>2)</sup> Das Constantine der Fāṭimidenzeit wird von Ibn al-Aṭīr des öfteren erwähnt (a. a. O., S. 291, 296, 333, 339). Im Jahre 406/1014 entbrannte um den Besitz der Stadt ein Krieg zwischen Ḥammād und seinem Onkel Bādīs, dem Emīr von Ifrīqiya (s. Aṭīr, a. a. O., S. 412). Bis zum Jahre 547/1014, in dem Constantine von 'Abdalmu'min erobert wurde, gehörte die Stadt zum Reiche der Benī Ḥammād (s. Aṭīr, a. a. O., S. 591).

<sup>3)</sup> Leo, S. 397ff.

<sup>4)</sup> Bekrī, S. 54.



mächtige Stadt. Ibn Hauqal (S. 51) und Bekrī (S. 54—55) beschreiben ausführlich ihren Wohlstand. Im Jahre 1153 A. D. wurde Bône von Roger II. erobert<sup>1)</sup>. Wenige Jahre später erfolgte die Rückeroberung durch 'Abdalmu'min<sup>2)</sup>. In dieser Zeit war die Stadt bereits im Rückgang begriffen: Idrīsī läßt den günstigen Bericht des Ibn Hauqal z. T. der Vergangenheit angehören: Ibn Hauqal: „Sie hat schöne Märkte und regen Handelsverkehr.“ Idrīsī: „(Früher) hatte sie schöne Märkte und regen Handelsverkehr . . . Sie ist jetzt eine arme Stadt mit geringer Bebauung!“ — Nach 'Abdarī war Bône im 13. Jahrhundert gänzlich herabgesunken und den Angriffen der Christen von der See her schutzlos ausgesetzt: „Eine Stadt — von Schicksalsschlägen matt!“

#### Zur Beschreibung von Béja (fol. 21<sup>v</sup>)

*Geographische Quellen:* Ya'qūbī, S. 349; Muqaddasī, S. 226; Ibn Hauqal, S. 50; Bekrī, S. 56; Idrīsī, S. 115—116 (nach Ibn Hauqal); Yāqūt, I, S. 455 (nach Bekrī); Dimišqī, S. 336; Abulfidā', S. 141 (nach Idrīsī und Ibn Sa'īd); Leo, S. 406.

Aus der geographischen Literatur ist nicht ersichtlich, ob Béja im 11. Jahrhundert durch die hilālische Invasion einen bedeutenden Rückschlag erlitten hat. Die Stadt wurde im Jahre 1052 A. D. besetzt und teilte das verhängnisvolle Schicksal Ifrīqīya's<sup>3)</sup>. Idrīsī (S. 115—116) verläßt sich ganz auf den günstigen Bericht des Ibn Hauqal (S. 50); vom Béja der Almohadenzeit erfahren wir von Idrīsī nur, daß die Araber den Ertrag des Landes dort in Besitz haben. Die Angaben des Yāqūt (I, S. 455ff.) und Abulfidā' (S. 140—141) kommen nicht in Betracht (erstere beruhen auf Bekrī, letztere auf Idrīsī). Nach 'Abdarī wird die Stadt von den Arabern terrorisiert. Sie hat unter Schicksalsschlägen gelitten, „bis sie, dereinst bewohnt, zur Wüste ward verkehrt“.

<sup>1)</sup> s. Ibn al-Aṭīr, trad. Fagnan, S. 576.

<sup>2)</sup> Ebenda, S. 579.

<sup>3)</sup> Ebenda, S. 459—460.

Der von 'Abdarī geschilderte Zustand des Verfalls ist das Ergebnis der ständigen Revolten sowie der hilālischen Invasion. Die Revolten beginnen bereits in der Statthalterzeit Ifrīqīya's (7. bis 8. Jahrhundert): bei einem Aufstand gegen den Statthalter 'Abdarrahmān b. Ḥabīb im Jahre 744 macht sich Tābit aṣ-Ṣanhāgī zum Herrn von Béja<sup>1)</sup>. Zur Zeit Hārūn ar-Raṣīd's erheben sich die Ibāditen in den Bergen von Béja<sup>2)</sup>; zur Zeit der in Ifrīqīya selbständig gewordenen Aglabiden (9. Jahrhundert) belagert der gegen den dritten Aglabiden Ziyādatallāh (Regierungsantritt 817) revoltierende Ziyād b. Sahl die Stadt<sup>3)</sup>. Im Jahre 847 verschanzt sich Sālim b. Ġalbūn vor Muḥammad b. al-Aġlab (fünfter Aglabide, Regierungsantritt 841) in Béja<sup>4)</sup>. In der Fāṭimidenzeit (10. Jahrhundert) plündert und brandschatzt der gegen al-Qā'im (gest. 946) aufständige Abū Yazīd die Stadt<sup>5)</sup>. Das gleiche Schicksal widerfährt der Stadt von Ḥammād in den Kriegen, die im Jahre 1015 zwischen ihm und seinem Neffen Bādīs ausbrechen<sup>6)</sup>. Unter al-Mu'izz, dem Sohne des Bādīs, wird Ifrīqīya im Jahre 1050 von der hilālischen Invasion überrannt<sup>7)</sup>. Nun beginnt für Béja der gleiche Niedergang wie zur Zeit des Abū Yazīd; die Stadt sinkt zu der von 'Abdarī geschilderten Bedeutungslosigkeit herab.

#### Zur Beschreibung von Tunis (fol. 22<sup>v</sup>—24<sup>r</sup>)

*Geographische Quellen:* Ibn Ḥurdādbēh, S. 87; Ya'qūbī, S. 348—349; Ibn al-Faqīh, S. 79 (nach Ibn Ḥurdādbēh); Iṣṭahārī, S. 38; Ibn Hauqal, S. 49—50; Muqaddasī, S. 216; Bekrī, S. 37—41 (ausführlichster Bericht!); Idrīsī, S. 111; Yāqūt, I, S. 897—899 (hauptsächlich nach Bekrī); Qazwīnī, II, S. 16 (nach Bekrī); Dimīṣqī, S. 330; Abulfidā', S. 143 (nach Ibn Sa'īd und dem 'Azīzī); Balawī, fol. 14<sup>v</sup>; Ibn Buṭṭūta, I, S. 19—23; 'Umārī, S. 109ff.; Leo, S. 410ff.

Nach vergeblichen Versuchen, Tunis den Vorrang vor dem neugegründeten Kairouan zu sichern, wurde die Stadt in der

<sup>1)</sup> s. Ibn al-Aṭīr, trad. Fagnan, S. 75.

<sup>2)</sup> Ebenda, S. 134.

<sup>3)</sup> Ebenda, S. 182.

<sup>4)</sup> Ebenda, S. 326.

<sup>5)</sup> Ebenda, S. 459.

<sup>1)</sup> Ebenda, S. 223.

<sup>6)</sup> Ebenda, S. 413—414.

Fātimidenzeit aufgegeben. Die geographischen Berichte aus dieser Zeit (Iṣṭahrī, S. 46, Ibn Ḥauqal, S. 49—50), zeugen für ihre Vernachlässigung. Muqaddasī (S. 216) erwähnt Tunis als von Kairouan abhängige Stadt Ifriqīya's.

Im 11. und 12. Jahrhundert überflügelt Tunis, wie die Berichte von Bekrī (S. 37—41) und Idrisī (S. 111) zeigen, das durch die hilālische Invasion zerstörte Kairouan. Bekrī zählt Tunis zu den vornehmsten Städten Ifriqīya's. Nach Idrisī, der zur Zeit des 'Abdalmu'min schreibt, als Tunis die Hauptstadt Ifriqīya's wird, hat sich die Stadt im 12. Jahrhundert zu hoher Blüte entwickelt. Mit den im 11. Jahrhundert eingedrungenen Arabern unterhalten die Tunisiere rege Handelsbeziehungen<sup>1)</sup>.

Yāqūt, I, S. 897—899 stellt in seinem Artikel „Tunis“ die üblichen Angaben der Geographen zusammen (Etymologie des Namens, Umkreis der Stadt nach Ibn Ḥurdādbēh, Tonwarenindustrie, Frucht- und Fischreichtum nach Bekrī) und fügt dann hinzu: „Tunis ist heute der Hauptort des Landes Ifriqīya . . . (Itinerarangaben). In ihr ist kein fließendes Wasser. Das Trinkwasser der Bevölkerung wird aus Brunnen und Zisternen, in denen sich das Regenwasser sammelt, bezogen (vgl. 'Abdarī). Die Brunnen befinden sich außerhalb der Häuser an den Rändern der Stadt und ihr Wasser ist salzig. Bei der Stadt liegt viel bebautes Land und sie hat reiche Ernten. Sie gehört zu den Städten mit der gesündesten Luft in Ifriqīya.“

Nach Qazwīnī, II, S. 116, der im übrigen seine Angaben dem Bekrī entnimmt (ohne ihn namhaft zu machen), ist

<sup>1)</sup> Idrisī: „Tunis ist eine schöne Stadt, die von allen Seiten Ebenen sowie Weizen- und Gerstenfelder umschließen; diese bilden den größten Teil ihrer Ernten. Rege sind die Handelsbeziehungen der Tunisiere mit den Zuverlässigen unter den Arabern und ihren Emiren. — Tunis ist augenblicklich, in der Zeit, da wir dieses Buch abfassen (1154 A. D.), blühend und reich an Gütern; aus Nähe und Ferne sucht man dort Unterkunft. Die Stadt hat eine mächtige Erdmauer und drei Tore (Bekrī: fünf Tore). Alle ihre Gärten und Gemüsegelder liegen innerhalb ihrer Mauer; außerhalb der Mauer hat sie nichts Erwähnenswertes . . .“

Tunis „eine große Stadt im Magrib am Ufer des Meeres, der Hauptort des Landes Ifriqīya und die Stadt mit dem besten Klima, bekömmlichsten Wasser und reichsten Ertrag in diesem Lande“.

Auch Dimišqī, trad. Mehren, S. 330 und Abulfidā', S. 143, beschreiben das Tunis ihrer Zeit als Residenz des Königs von Ifriqīya und Hauptstadt des Reiches.

'Abdarī's Schilderung von Tunis bleibt in dem Rahmen, den die Geographen vor ihm entworfen haben. Muqaddasī erwähnt bereits Tunis als Mittlerin zwischen Nordafrika und Spanien<sup>1)</sup>. Die Gärten<sup>2)</sup> und marmornen Türeinfassungen<sup>3)</sup> sind uns durch Bekrī bekannt. Die Tore sind nach 'Abdarī zahlreich (nach Bekrī fünf, nach Idrīsī drei); bei jedem Tor soll es einen Vorort geben (Bekrī erwähnt nur den Vorort al-Murḍā). Den Mangel an fließendem Wasser und die dadurch bedingten Regenwasserzisternen in den Privathäusern schildern Yāqūt und 'Abdarī in nahezu der gleichen Weise.

In Übereinstimmung mit Bekrī und 'Abdarī berichtet 'Umarī, S. 109ff., über den Marmorreichtum von Tunis. Er zitiert Bekrī bei der Erwähnung der Buḥaira und der Insel Šekla. Über die Wasserverhältnisse berichtet er ähnlich wie 'Abdarī: während die Einwohner nur Brunnenwasser trinken, erhalten die Gärten des Sulṭān Ra's at-Ṭābiya und Abū Fīhr Wasser von einem Kanal aus Zaghuan. Aus der Darstellung 'Umarī's geht nicht hervor, daß es sich hier um die Wasserleitung von Carthago handelt. Dies ergibt sich vielmehr aus der Schilderung 'Abdarī's sowie aus der Parallelstelle im *Mu'nis* des Qairawānī (S. 128, 136).

Das Gemeinsame der späteren geographischen Literatur über Tunis ist, daß sie ohne Bekrī-Zitate nicht auskommt ('Abdarī zitiert Bekrī bei der Beschreibung der Wasserleitung von Carthago).

<sup>1)</sup> 'Abdarī: „Den Vorteil beider Länder verknüpfend in ein Band“.

<sup>2)</sup> 'Abdarī: „Die Pflanzenbräute werden in dieser Stadt enthüllt“.

<sup>3)</sup> 'Abdarī: „Der Marmor ist dort häufig, und an den meisten Haustüren sind Pfosten und Schwellen daraus gefertigt.“

Unser Autor glaubt in bezug auf Tunis endlich einmal einen optimistischen Ton anschlagen zu dürfen: „Wenn ich Tunis nicht betreten hätte, dächte ich, daß die Spur der Wissenschaft am Horizont des Westens schon erstorben . . . Die Stadt hat an jeglichem Verdienst alle anderen Städte übertroffen.“ Auch hier jedoch übersieht er nicht den Rückgang, in diesem Fall bedingt durch die Schwäche der „an den Rand des Abgrundes gelangten“ Hafsidenregierung. Auf die glänzende Epoche der beiden ersten selbständigen Hafsiden Abū Zakariya (gest. 1249 A. D.) und al-Mustansir (gest. 1277 A. D.) war eine Zeit der Anarchie, der Entthronungen und des Zerfalls gefolgt<sup>1)</sup>. In diese Zeit fällt 'Abdari's Besuch der Stadt (1289 A. D.). Er gibt den Meriniden den offensichtlichen Vorzug nicht nur vor den 'Abdalwädiden, sondern auch vor den Hafsiden; der geistigen Würde, die die Hafsiden als Erben des Kalifates seit al-Mustansir besaßen<sup>2)</sup>, schenkt er keinerlei Beachtung. Bei 'Umari<sup>3)</sup> ist der Hafside der bloße Repräsentant des Meriniden.

<sup>1)</sup> Abū Ishāq, der Bruder des Abū Ḥafs, setzt sich an die Stelle des regierenden Sultān al-Wāṭiq, den er im Jahre 679 erdrosseln läßt (*Hist. Berb.*, II, S. 381). Im Jahre 681 muß er selbst vor dem Prätendenten Aḥmad b. Marzūq nach Bougie fliehen, wo sein eigener Sohn Abū Fāris ihn zwingt, auch dort auf die Herrschaft zu verzichten. Beide verlieren durch den Prätendenten ihr Leben. Drei Jahre darauf gelingt es Abū Ḥafs, das Sultanat für sich und damit für die Hafsiden zu erobern. Sein Nefte Abū Zakariya tritt im Jahre 683 gegen ihn auf und macht sich in Constantine und Bougie selbständig. Im Jahre 692 dehnt er seine Herrschaft auch über das Zūb aus. Zudem mischt sich der 'Abdalwādide 'Uṭmān in die Angelegenheit der Hafsiden, indem er im Jahre 686, als Abū Zakariya nach Tripolis vordringt, Bougie belagert (*Hist. Berb.*, S. 378—407). — Das Hafsiden-Sultanat ist vor allem Träger der Almohaden-Tradition, während die militärische Vormachtstellung im Magrib in Händen der Meriniden liegt. Unter diesem Gesichtswinkel betrachtet z. B. 'Umari den islamischen Westen.

<sup>2)</sup> Vgl. *EI*, II, S. 229.

<sup>3)</sup> Trad. Gaudefroy-Demombynes, S. 168, Anm. 1.

Zur Beschreibung von Kairouan (fol. 35<sup>v</sup>—36<sup>r</sup>)

*Geographische Quellen:* Ibn Ḥurdāḡbeh, S. 87; Ya'qūbi, S. 347—348; Ibn al-Faqīh, S. 79 (nach Ibn Ḥurdāḡbeh); Iṣṭahri, S. 39—40; Ibn Ḥauqal, S. 69; Muqaddasī, S. 224—226; Bekrī, S. 22—24; Idrisi, S. 110; Yāqūt, IV, S. 212—213; Qazwīnī, II, S. 161; Dimišqī (trad. Mehren), S. 336—337; Abulfidā', S. 144; Leo, S. 427ff.

In der Aglabidenzeit (9. Jahrhundert) berichten über Kairouan Ibn Ḥurdāḡbeh, Ya'qūbi und Ibn al-Faqīh. Ibn Ḥurdāḡbeh (S. 87) nennt die Stadt nach ihrer charakteristischen, besonders von Bekrī hervorgehobenen Trinkwasserversorgung *madīnat al-ma'āḡil* (Stadt der Zisternen) und führt weiter aus: „Sie ist die Hauptstadt Ifrīqīya's (*madīnat Ifrīqīya*) und liegt im Zentrum des Magrib. Sie ist in Händen des Ibn Aglab.“

Ya'qūbi (S. 347—348) berichtet vornehmlich über den Aglabiden Ziyādatallāh b. Ibrāhīm (Regierungsantritt 817) und die Revolten des Tunbuḡi und Ibn al-Mufarriḡ (vgl. Atīr, a. a. O., S. 185). Irrtümlicherweise bringt er damit auch die gegen Ziyādatallāh's Vater Ibrāhīm ausgebrochene Revolte des 'Imrān b. Muḡālid zusammen (vgl. Atīr, a. a. O., S. 158, 173, 185).

Aus der Zeit vor dem entscheidenden Schlag, den Kairouan durch die hilālische Invasion erhielt, haben wir die Berichte der Geographen Iṣṭahri, Ibn Ḥauqal, Muqaddasī und Bekrī. Bei ihnen allen ist Kairouan noch die gewaltigste Stadt im Magrib. Sie gilt als Mitte des Magrib, nach der die Länderbeschreibungen untergeteilt werden<sup>1)</sup>. Iṣṭahri (S. 39—40) erinnert daran, daß die Gouverneure des Magrib dort residieren.

Ibn Ḥauqal (S. 69) berichtet auf Grund eigener Nachforschungen über die Finanzen von Kairouan im Jahre

<sup>1)</sup> So sagt Ibn Ḥauqal (S. 43): „Ich habe den Westen beschrieben in zwei Beschreibungen; bei diesen beiden begann ich mit der Beschreibung dessen, was zwischen Miṣr und Kairouan und was es dort an Wohnstätten und Wasserstellen gibt. Sodann ließ ich darauf die Beschreibung dessen folgen, was zwischen Kairouan und dem Lande von Tanger liegt.“

360 d. H.: „Was Kairouan anbelangt, so ist es die gewaltigste Stadt im Magrib mit dem reichsten und bedeutendsten Handel und Besitz, mit den schönsten Häusern und Märkten<sup>1)</sup>.“ Muqaddasī (S. 224—226) teilt der Stadt noch die große Rolle zu, die bei 'Abdarī bereits an Tunis übergegangen ist; sie ist „der Angelpunkt der beiden Westen (furqat al-magribain) und der Umschlagsplatz der beiden Kontinente . . .<sup>2)</sup>“, die Ruhmesstätte des Magrib, die Residenz des Sulṭān und einer der Pfeiler (des Islam); köstlicher als Nisābūr, größer als Damaskus und prächtiger als Iṣfahān“.

In der Aglabidenzeit zeigte sich deutlich die Neigung der Herrscher, die Residenz nach außerhalb zu verlegen. Ibrāhīm b. al-Aḡlab baute drei Meilen südöstlich von Kairouan al-Qaṣr al-Qadīm, und Ibrāhīm b. Aḡmad gründete die Residenz Raqqāda (vgl. Ya'qūbī). Im folgenden Jahrhundert verlegte 'Ubaidallāh den Regierungssitz von Raqqāda nach al-Mahdiyya. Der Fāṭimide Ismā'īl al-Manṣūr erbaute in der Nähe von Kairouan Ṣabra (al-Manṣūriya), wohin sein Nachfolger al-Mu'izz die Märkte von Kairouan verlegte. Die beiden Städte wurden zur Zeit der hilālischen Invasion durch eine Doppelmauer vereinigt (s. *EI*, II, S. 693—694). Diese Vorgänge spiegeln sich in der geographischen Literatur bis zur hilālischen Invasion, vornehmlich bei Bekrī (S. 24—26), wieder; sie markieren die Rückverlegung der tunisischen Residenz von Kairouan nach der Gegend Carthagos und

<sup>1)</sup> Der weitere Bericht lautet: „Dort ist der Dīwān des gesamten Magrib, und die Gelder dieses Landes werden für Kairouan enthoben. Dort ist auch die Residenz seines Sulṭān. — Ich hörte Abu l-Ḥasan b. Abī 'Alī ad-Dā'i, den Verwalter des Schatzhauses im Jahre 360, sagen: Es kam ein an Geldern des Magrib, von allen Arten seiner Reichtümer und seinen sämtlichen Bezirken, Gegenden und Ländern aus Ḥarāḡ, 'Uṣr und Ṣadaqa-Abgaben, Weidegeldern, Kriegsschulden (der eroberten Völker) und Schutzzöllen mit dem, was von der spanischen Provinz und vom Lande der Rūm eingenommen wurde — letzteres ist an den Küsten des Meeres mit dem 'Uṣr belegt — und mit dem, was aus Kairouan an Fuṣṭāṭ abfloß mehr als 700 000 000 Dinare und weniger als 800 000 000.“

<sup>2)</sup> Nach 'Abdarī (fol. 35<sup>v</sup>) verknüpft Tunis „den Vorteil beider Kontinente in ein Band“.

zeigen deutlich, daß für die endgültige Lage der Hauptstadt die natürlichen Bedingungen ausschlaggebender sind als politische Verhältnisse.

Aus der Gründungslegende geht bereits hervor, daß die Lage Kairouans allein nach strategischen Gesichtspunkten ausgesucht wurde; sie trug die Notwendigkeit baldigen Zerfalls nach kurzer Blüte in sich. Ibn Ḥaldūn führt u. a. Kairouan als typische Nomadengründung der Araber in der Frühzeit des Islam an, bei der man die natürlichen Vorteile der Lage außer acht ließ und so den Keim zum baldigen Untergang legte (*Proleg.*, trad. de Slane, II, S. 251).

Der letzte Zeuge der glanzvollen Zeit Kairouans ist Bekrī. Seine Nachrichten (S. 24—26) reichen bis in die Tage des Mu'izz hinein. Damals erlitt die Stadt durch die hilālische Invasion die entscheidende Wende; im Jahre 449/1057 ließ al-Mu'izz Kairouan räumen und siedelte mit den Einwohnern nach Mehdīya über (s. Afīr, a. a. O., S. 460). Bekrī, der im Jahre 460 schrieb, war sich der Folgeschwere dieses Ereignisses nicht bewußt; er weist nur mit kurzen Worten darauf hin (S. 26): „Im Jahre 52 wurde Kairouan verpflanzt, indem man die Einwohner verschleppte, und entvölkert; nur die Schwachen von seinen Bewohnern blieben dort zurück.“

Der Rückgang Kairouans im 11. Jahrhundert läßt sich am deutlichsten aus dem Bericht des Idrīsī entnehmen, der zur Zeit des 'Abdalmu'min schreibt, als Tunis endgültig die Rolle einer Metropole Ifrīqiya's übernahm. Idrīsī stellt dem Glanz früherer Tage das durch die Araber verursachte Elend gegenüber (S. 110): „Die Stadt Kairouan ist die Mutter der Städte und der Hauptort der Länder. Kairouan war die Stadt im Magrib, die die gewaltigste Ausdehnung hatte und die höchste Einwohnerzahl, die größte Wohlhabenheit und die bequemsten Verhältnisse, die festeste Bauart und die höchsten Bestrebungen (in ihren Bewohnern), den einträglichsten Handel und die meisten Steuereinnahmen, die gangbarsten Wege und den reichsten Gewinn. . . Da machte Gott — er sei gepriesen! — die Araber zu Herren der Stadt, und die



Katastrophen überfielen sie unaufhörlich, so daß nichts von ihr übrig blieb als zerstörte Ruinen und verwischte Spuren . . .“

Nicht weniger erschütternd ist der kurze Bericht des Yāqūt (IV, S. 212—213); die hilālische Invasion bedeutet auch bei ihm das entscheidende Unglück: „Kairouan ist eine gewaltige Stadt in Ifriqiya, über die viele Zeiten dahingegangen sind. Im Magrib gab es keine mächtigere Stadt als sie, bis die Araber nach Ifriqiya kamen und das Land verwüsteten; da zog ihre Bevölkerung von dort weg. Heute sind nur noch Bettler da, von denen man nichts bekommen kann.“

Qazwīnī, II, S. 161, spricht den Früheren gedankenlos nach, daß Kairouan eine gewaltige Stadt in Ifriqiya sei. — Abulfidū' wird der neuen Lage gerecht: Kairouan, die ehemalige Hauptstadt, steht nach ihm in Abhängigkeit von Tunis.

Unser Autor betont bei seiner Schilderung Kairouans die Gegensätze von einst und jetzt besonders deutlich; er trägt Gründungslegende<sup>1)</sup> und Würde und Weihe der Stadt in feierlicher Weise vor. Kairouan hatte seinen Ruf nicht verloren. In den Zeiten der Statthalter und Aglabiden war bei den Moscheeumbauten aus frommer Scheu stets das Mihrāb des 'Uqba verschont geblieben (s. Bekrī, S. 22—24). Die Heiligkeit der Stadt wurde vom Aglabiden Ibrāhīm b. Aḥmad in einer höchst sonderbaren Art respektiert: er verbot den Wein in Kairouan, während er ihn in ar-Raqqāda erlaubte; Bekrī, S. 28:

O Herr des Volks, des Völkerherren Sohn!  
Er ist's, nach dem die Frommen ja sich richten;  
verbot den Wein in unsrer Stadt mitnichten:  
Erlaubt ist er im Land Raqqāda's schon! —

Das Idealbild der Stadt löst 'Abdarī durch das übliche Motiv der Schicksalstage in ein Nichts auf; er findet „nur Reste, von der Zeiten Hand verwischt und Trümmer, wovon man sagen kann: „Es war einmal!“ (Idrisī: „Nichts blieb von ihr übrig als zerstörte Ruinen und verwischte Spuren.“)

<sup>1)</sup> Ähnlich bei Yāqūt, IV, S. 212.

Ein halbes Jahrhundert später achtet 'Umarī es nicht mehr der Mühe wert, die Stadt zu beschreiben.

Im Jahre 1516 besuchte Leo Africanus (a. a. O., S. 450—451) Kairouan: „Die Stadt fängt seit den von den Arabern erlittenen Beschädigungen wieder an, bewohnt zu werden, doch nur kümmerlich. Alle Einwohner sind arme Handwerksleute . . .“ (Yāqūt: „Heute sind nur noch Bettler da, von denen man nichts bekommen kann.“)

#### Zur Beschreibung von Gabes (fol. 41')

*Geographische Quellen:* Ibn Ḥurdādbel, S. 86; Ya'qūbī, S. 336—337; Ibn Ḥauqal, S. 47; Muqaddasi, S. 224; Bekri, S. 17—18; Idrisi, S. 106—107 (nach Ibn Ḥauqal); Yāqūt, IV, S. 3 (nach Bekri); Tiġānī (JA, IV, 20), S. 140—146; Abulfidā', S. 143 (nach Ibn Sa'id und dem 'Azizi); 'Umarī, S. 105; Leqo, S. 431.

Seit Ibn Ḥurdādbel haftet Gabes der Beiname „Stadt der Afrikaner“ an (Ibn Ḥurd., S. 86: *madīnat al-afāriqat al-a'āġim*). Nach Ya'qūbī, S. 357, wird die Strecke Tripolis—Gabes außer von den Berbern noch von den *Afāriqat al-awwal* bewohnt, und Idrisi, S. 121, bezeichnet Gabes als *madīnat al-Afāriqa*<sup>1)</sup>.

Über die Stadt zur Zeit der arabischen Eroberung sind wir nicht unterrichtet (vgl. EI, II, S. 131). In den Futūḥ des Belādūrī kommt Gabes nicht vor. Nach Yāqūt (IV, S. 3—5) war man in Kairouan der Ansicht, daß die Eroberung von Gabes in das Jahr 27 (im Jahre 25 erhält 'Abdallāh b. Sa'd den Auftrag zur Eroberung Ifriqīya's) falle; mit diesem Ereignis verbinde man gleichzeitig die Eroberung (!) von Kairouan<sup>2)</sup>.

In der Aglabidenzeit war Gabes eine bedeutende Stadt. Ya'qūbī, S. 336—337, berichtet hierüber: „Gabes, eine ge-

<sup>1)</sup> Gaudefroy-Demonbynes, 'Umarī-Übers., S. 106, Anm. 3, will *afāriqa* als *fractions isolées* verstanden wissen.

<sup>2)</sup> Nach den maġribinischen Autoren fällt die Gründung Kairouans durch 'Uqba in das Jahr 50; nach Ṭabarī war in diesem Jahre bereits der Nachfolger 'Uqba's, Maslama, an der Regierung (s. Aḥr, a. a. O., S. 18).

waltige Stadt am Meer, reich an Bäumen, Früchten, Quellen und fließendem Wasser. Die Bevölkerung der Stadt besteht aus Gruppen von den Arabern, Persern (*'aḡam*) und Berbern. Dort residiert ein Gouverneur (*'āmil*) von seiten des Ibn al-Aḡlab, des Herrn von Ifrīqīya.“

In der Fāṭimidenzeit berichtet Ibn Ḥauqal (S. 47) über die vorzüglichen agrikolen und merkantilen Verhältnisse (Seidenfabrikation)<sup>1)</sup>. Nach Muqaddasī, S. 224, ist Gabes eine ummauerte Stadt, kleiner als Tripolis.

Bekrī, S. 17, wiederholt einiges von den früheren Geographen Angeführte: die Seidenfabrikation (vgl. Ibn Ḥauqal) und die Besiedlung durch die Afāriqa (vgl. Ibn Ḥurdādbēh und Ya'qūbī); nach ihm ist Gabes „eine mächtige Stadt mit einer Mauer aus den gewaltigen Steinen, von den Gründungen der alten Zeit“.

Er erwähnt u. a. die ungesunde Lage der Stadt, ein bis auf die moderne Zeit geltendes Charakteristikum (s. *EI*, II, S. 131): „Die Leute von Gabes berichten, daß Gabes von allen Städten die gesündeste Luft hatte, bis sie dort einen Talisman fanden. Sie glaubten, darunter wäre Geld verborgen und gruben am Fundort nach. Sie hoben dort Erdstaub heraus; da brach bei ihnen die Seuche aus“. — Ibn Ḥaldūn führt Gabes als Beispiel für Stadtgründungen an, bei denen die atmosphärischen Verhältnisse außer acht gelassen wurden; er bringt dabei die Bekrī-Stelle in entstellter Form (s. *Proleg.*, trad. de Slane, S. 248, Anm. 1).

<sup>1)</sup> Der Bericht des Ibn Ḥauqal lautet: „Was Gabes anlangt, so ist es eine Stadt mit fließenden Wassern, vollen Bäumen und billigen Früchten. Sie hat Datteln, Äcker und Landgüter, so wie das benachbarte Land Oliven, Öl und Ernten nicht aufweist. Die Stadt hat auch eine Mauer, die von einem Graben umschlossen wird, ferner Märkte und reichen Vorrat an Lebensmitteln. Dort wird Seide verfertigt und Leder gegerbt, und die Kaufleute besuchen häufig die Stadt. Ṣadaqa- und Zākāt-Abgaben, Tributo (*ḡarā'ib*) und Fremdensteuern (*ḡawālīn*), die auf den dortigen Juden lasten, kommen ihr zu, desgleichen zahlreiches Vieh. Sie hat einen selbständigen Gouverneur. In den meisten ihrer Zeiten ist sie fruchtbar.“

Idrīsī (S. 106) richtet sich, abgesehen von einer zusätzlichen Angabe über die Dattelkonservierung, nach Ibn Ḥauqal. Yāqūt, IV, S. 3, bringt außer der Abschrift der gesamten Bekrī-Stelle nur allgemeines.

Unser Autor wendet sich fast ausschließlich der Beschreibung der ungünstigen klimatischen Verhältnisse zu (vgl. Bekrī). Im übrigen ist Gabes bei ihm eine Stadt in schlechter Verfassung. Die Stadt scheint in der Tat unter der hilālischen Invasion mehr gelitten zu haben, als aus den Berichten der Geographen ersichtlich ist (vgl. Leo: Gabes, S. 431). 'Abdarī trifft die Moscheen verwahrlost an.

Unter den Nutzpflanzen hebt 'Abdarī allein die Dattelpalme hervor, deren Früchte jedoch leicht der Fäulnis ausgesetzt seien. — Leo, S. 431, sagt von den Datteln in Gabes, daß sie „kein ganzes Jahr dauern, sondern (leicht) verfaulen“. — Abulfidā' (S. 143) nennt außer den von Ibn Ḥauqal erwähnten Bananen noch den Ḥabb al-'aziz (cyperus esculentus) und Henna; Dimišqī, S. 330, führt Nußbaum und Pistazienbaum an. Aus den früheren Berichten geht der ungeheure Obstreichthum von Gabes hervor. Zu Beginn des 16. Jahrhunderts war von allem nur noch, wie wir von Leo (S. 431) erfahren, die Dattelpalme und der Ḥabb al-'aziz zu sehen.

'Umarī (S. 105) erwähnt Gabes nur kurz; ausführlicher berichtet Tiġānī (JA, IV, 20, S. 140—145). Danach ist Gabes zu Beginn des 14. Jahrhunderts noch eine ansehnliche Stadt, umgeben von einer alten Steinmauer mit Graben (vgl. die früheren Berichte). Bei der Schilderung der klimatischen Verhältnisse greift Tiġānī auf Bekrī (S. 18) zurück.

#### Zur Beschreibung von Zwāra, Zwāga und Zenzūr (fol. 41)

Zwāra und Zwāga. Diese beiden von den Kenāra-Sektirern bewohnten Dörfer sind uns aus der *Rihla* des Tiġānī (JA, V, 1, S. 121ff.) bekannt. Leo, S. 435, beschreibt Zwāra folgendermaßen: „Das Städtchen Zoara . . . ist von Afrikanern erbaut; es hat schlechte und schwache Mauern

und arme Einwohner, welche von nichts als davon, daß sie Kalk und Gyps machen und nach Tripoli führen, leben“. — „Zwāga“ findet sich auch bei Bekrī, und zwar als Orts- und Stammesname im Magrib al-aqṣā (S. 90 und 154; S. 117)<sup>1)</sup>.

Zenzūr. Dieser Ort ist uns ebenfalls aus der *Rihla* des Tiġānī bekannt (*JA*, V, 1, S. 335). Leo, S. 446, berichtet hierüber: „Zanzor, ein Dorf nahe bei dem mittelländischen Meere, ungefähr 12 Meilen von Tripolis, hat ungemein viele Datteln, Granatäpfel und Quitten. Die Einwohner sind zahlreich, aber arm, besonders seitdem Tripolis unter den Christen steht“ (d. h. seit 1510; s. *EI*, IV, S. 883).

‘Abdarī streift diese unbedeutenden Orte nur flüchtig.

#### Zur Beschreibung von Tripolis (fol. 42<sup>r</sup>—45<sup>r</sup>)

*Geographische Quellen*: Ya‘qūbī, S. 346; Muqaddasī, S. 224; Ibn Ḥauqal, S. 46; Bekrī, S. 7; Idrīsī, S. 121, 122; Yāqūt, III, S. 521—523; Tiġānī (*JA*, V, 1, S. 135—160), Dimišqi, S. 330; Abulfdā, S. 146; aš-Šarafī al-Maġribī (Rossi: Ibn Ġalbūn, S. 9—10); al-‘Ayyānī und Mulay Aḥmad (Motylinski in: *Bull. de Soc. de Géogr. d’Alger*, 1900, 2<sup>ème</sup> trim., S. 78; ferner Leo (trad. Lorsbach, S. 435—439).

Über das Tripolis der Aglabiden (9. Jahrhundert) berichtet Ya‘qūbī, S. 346: „Tripolis ist eine alte, mächtige Stadt am Ufer des Meeres, blühend und volkreich.“

Im 10. Jahrhundert erwähnen die Stadt Iṣṭahri, Ibn Ḥauqal und Muqaddasī. Nach Iṣṭahri (S. 38) ist sie „fruchtbar, mit weitem Bezirk, und stark befestigt“. Ibn Ḥauqal (S. 46) hebt Landwirtschaft<sup>2)</sup> und Handel<sup>3)</sup> der Stadt her-

<sup>1)</sup> Die Zwāga waren nicht nur bei Tripolis, sondern auch bei Constantine und Fez ansässig; vgl. *Hist. Berb.*, I, S. 258.

<sup>2)</sup> Reiches Santland; Früchte, wie Pflirsich und Kummāṭrā-Birne.

<sup>3)</sup> „Hervorragende Wolle und Kleiderstoffe: herrliche, blaue, nafūsische und schwarze, kostbare, wertvolle, die auf Schiffen verladen werden. Diese gehen bei ihnen Tag und Nacht vor Anker und bringen immerzu Waren, morgens und abends, vom Lande der Rūm und aus dem Maġrib, mit allen Arten von Gütern und Nahrungsmitteln.“

vor. Muqaddasī (S. 224) beschreibt Tripolis als „eine große Stadt“ und betont, ebenso wie Ibn Hauqal, den Frucht-reichtum (insbesondere Birnen, *inḡās*)<sup>1)</sup>. Bekrī führt topo-graphische Einzelheiten<sup>2)</sup> an, die Tiḡānī<sup>3)</sup> vervollständigt. Bekrī, S. 7: „Die Stadt Tripolis hat eine Steinmauer von mächtiger Bauart und liegt am Ufer des Meeres. Ihre Freitagsmoschee ist das schönste Gebäude. Die Stadt hat volle und belebte Märkte und viele vorzügliche Bäder. In Tripolis steht eine vielbesuchte Moschee mit Namen Masḡid aš-Šu‘āb . . . In Tripolis sind zahlreiche Hospizien (*ribā‘āt*), wo die Frommen Schutz suchen. Das besuchteste und berühmteste von diesen ist die Šu‘āb-Moschee. — Der Hafen der Stadt ist geschützt vor den meisten Winden . . . al-Laiṭ b. as-Sa’d hat berichtet: ‘Amr b. al-‘Āṣ überfiel die Stadt Tripolis im Jahre 23 . . . (Belagerungsgeschichte, aus der hervorgeht, daß Tripolis auf der Seeseite keine Mauer besaß). Die Mauer auf der Seeseite hat Hurṭama b. A‘yan gebaut, zur Zeit seiner Statthalterschaft von Kairouan.“ Diese Ausführungen finden sich bei Yāqūt, II, S. 521—523 wieder: hier zu dem Zitat nach al-Laiṭ noch eines nach Ibn ‘Abdalḥakam: „Im Buche des Ibn ‘Abdalḥakam wird erwähnt, daß ‘Amr b. al-‘Āṣ im Jahre 23 über die Stadt Tripolis herfiel. Da bemächtigte er sich ihrer mit Gewalt und machte sich zum Herrn über alles, was darinnen war . . .“

Aus Idrīsī (S. 221—222) läßt sich die Verarmung und Ver-elendung der Stadt durch die hilālische Invasion entnehmen: „Vor dieser Zeit war die Stadt überaus reich an Kulturen auf allen ihren Seiten; sie hatte viele Feigen- und Ölbäume, und es gab dort zahlreiche Früchte und Dattelpalmen; außer, daß die Araber der Stadt sowie dem, was von all jenem um sie herumlag, Schaden zufügten, ihre Bewohner vertrieben, ihre Landbevölkerung in Armut stürzten, die Zustände dort änderten, die Bäume vernichteten und die Wasser ver-schütteten.“

<sup>1)</sup> Vgl. Dozy in voca.

<sup>2)</sup> Vgl. dazu Bekrī, S. 7.

<sup>3)</sup> *JA*, V, 1, S. 135—160.

Auch die Expedition Rogers vom Jahre 1145 scheint der Stadt einen schweren Schlag versetzt zu haben<sup>1)</sup>.

So trifft 'Abdarī in Tripolis weder Baum noch Palme an, weder Gewässer noch Gärten: „So außen wie auch innen ist diese Stadt verwaist!“ Zu Lande findet er sie von den Arabern, zu Wasser von den Christen beherrscht. An topographischen Einzelheiten nennt 'Abdarī die Medrese und den Triumphbogen Marc Aurels („ein Bauwerk am Tor des Meeres von der Konstruktion der Alten“). Indessen gestattet allein die Schilderung des Tiġānī<sup>2)</sup>, ein klares Bild von der Stadt zur Ḥafsidenzeit zu gewinnen<sup>3)</sup>.

Tiġānī schildert die blendende Weiße der Stadt unter der Sonnenglut; nach ihm sind die Straßen schachbrettartig an-

<sup>1)</sup> Vgl. Idrīsī, a. a. O.: Der König Roger (Ruġġār) hat die Stadt im Jahre 540/1145 erobert. Die Frauen von Tripolis führte er in die Gefangenschaft und die Männer ließ er niedermachen. Die Stadt gehört ihm jetzt.

<sup>2)</sup> *JA*, V, 1, S. 135—160.

<sup>3)</sup> Tripolis um 1300 nach Tiġānī:

Die Mauer: Tripolis hatte zur Zeit der Eroberung durch 'Amr b. al-Āṣ keine Mauer auf der Seeseite; die Mauer der Landseite ließ 'Amr niederreißen; sie wurde im Jahre 132 von 'Abdarrahmān b. Ḥabīb wieder aufgebaut. Ebenso errichtete Harṭama b. A'yan, Gouverneur von Ifriqiya, im Jahre 180 eine Mauer auf der Seeseite. Die Landmauer wurde noch erhöht unter Abul-Faiḥ Riyān aṣ-Ṣaqlabī, Gouverneur von Tripolis im Jahre 345. Tiġānī findet diese Mauer in äußerst gutem Zustand vor. Seit 614 war mit der Errichtung einer zweiten, parallelen Landmauer begonnen worden; diese Arbeit kam während seines Aufenthaltes in Tripolis zur Vollendung. Die zweite Mauer erstreckt sich bis zum *Bāb al-Aḥḍar* der ersten und hat ein *Bāb as-Satāra* oder *Bāb 'Abdullāh* mit Bauinschrift; diesem Tor entspricht in der ersten Mauer das *Bāb al-Huwāra* mit dem *Maṣqūf al-ġanam* (Vielmarkt) und einer angeblich von 'Amr b. al-Āṣ erbauten Moschee. Außer dem *Bāb Huwāra* und dem *Bāb Aḥḍar* hat die erste Mauer noch das *Bāb al-Baḥr* bei dem Triumphbogen des Marc Aurel, mit herrlichem Ausblick auf den Hafen. — Zur Zeit des Tiġānī war man damit beschäftigt, die Stadt mit einem Wassergraben, der mit dem Meere in Verbindung stehen sollte, zu umgeben.

geordnet (was die Ursache des eigenartigen Vergleiches mit Alexandrien zu sein scheint). Im Innern findet Tiġānī kein Haus ohne Dattelpalme oder Feigenbaum; außerhalb wächst allein eine Sykomore (*ġamīz*) sowie einige Dattelpalmen. Beim Bāb al-Aḥḍar liegt ein Teil der Stadt in Ruinen und ist unbewohnt. — Außer einem kurzen Abriss der Geschichte von Tripolis (Herrschaft der 'Ubaididen, Ziriden, Banū Ḥazrūn, Normannen und Almohaden) berichtet Tiġānī über ein blühendes Geistesleben in dieser Stadt. So schließt Rossi den Auszug aus Tiġānī in seinem Artikel Tripolis (*EI*, IV, S. 883) mit den Worten: „Das geistige Leben der Stadt blühte damals; die Intellektuellen waren in der Überzahl.“

'Abdarī ist der gegenteiligen Ansicht; das in allen Stücken ungünstige Urteil, das er über Tripolis fällt, haben die Tripolitaner später zu wiederlegen versucht (vgl. S. 133, Anm. 2).

Moscheen. Außer der Freitagsmoschee der Banū 'Ubaid (Turm aus dem Jahre 200), zwischen der Qaṣba und der Madrasat al-Mustansiriya gelegen, nennt Tiġānī noch einige kleinere Moscheen: ein Masġid, einst vom Mehdi 'Ubaidallāh auf seinem Durchzuge nach Ägypten besucht, liegt zwischen dem Bāb al-Bahr und dem Bāb al-Aḥḍar. In der Nähe der Qaṣba befindet sich die Moschee *al-'Ašra*, seit der Almohadenzeit *Masġid al-Muwāhidin* genannt. Außerhalb der Stadt liegen: *Masġid aš-Šu'āb* (vgl. Bekri), zerfallen und verlassen; *Masġid Ḥaṭṭāb*; *Masġid al-Ġadīd*, den Friedhof beherrschend. — In Tripolis befindet sich ferner ein *Masġid al-Maġāz*. Der neue *Muṣallā* liegt außerhalb der Stadt im Südosten; der alte befand sich im Westen.

Medresen. Unter den zahlreichen Medresen im Innern der Stadt nennt Tiġānī wie auch 'Abdarī die stattliche, in den Jahren 655—658 erbaute *Medraat al-Mustansiriya*.

Die Qaṣba ist zur Zeit des Tiġānī eine Ruine; in ihrer Nähe liegen: die Ruinen des Palais *ar-Riyāḍ* und das größte Bad der Stadt.

Der Triumphbogen des Marc Aurel. Zu 'Abdarī's Beschreibung bietet Tiġānī noch folgende zusätzliche Angaben: Der untere Teil ist vierckig, der obere ein Oktogon. Der Bau wird von einem später errichteten Masġid gekrönt. Eine lateinische Inschrift soll Aufschluß darüber geben, daß es sich um eine ehemalige Kirche (*kunisa*) handelt.



Zur Beschreibung von Meṣrāta (fol. 46<sup>r</sup>) und Zadīk (fol. 46<sup>v</sup>)

Meṣrāta. Nach Ya'qūbī (S. 346) erstrecken sich die Siedlungen der Meṣrāta vom Ende der Provinz Sort bis nach Tripolis. Der nach den Meṣrāta benannte Ort wird von den Geographen nicht erwähnt. Bei Leo, S. 447 ist Meṣrāta Provinzname: „Die Provinz Mesrata liegt ebenfalls am mittelländischen Meere ungefähr 100 Meilen von Tripolis, und hat etliche Schlösser und Flecken teils auf der Ebene, teils im Gebirge.“ — Meṣrāta ist uns aus der Literaturgeschichte als Stammort der Familie Ġalbūn zur Genüge bekannt (vgl. Rossi, Ibn Ġalbūn, S. 5).

Zadīk. Bei Idrīsī ist Zadīk ein Golf zwischen Sort und Ptolemais (ġun Zadīk, S. 134), bei Abulfidā', S. 128, ein Golf westlich von Sort. De Goeje, *Descript. de l'Afrique*, S. 160, Anm. 1) leitet das Wort von Derne ab, indem er زدیق in زردی umändern möchte. 'Abdarī's Schreibung زدیک beweist, daß eine derartige Umänderung und folglich auch die Ableitung aus Derne, Zarīn, nicht statthaft ist. — Über Zadīk ist sonst nichts bekannt<sup>1)</sup>.

Meṣrāta findet 'Abdarī nicht der Mühe wert, zu beschreiben; Zadīk ist bei ihm die Wüste zwischen Meṣrāta und Sort und die Öde schlechtlin.

Zur Beschreibung von Sort (fol. 46<sup>v</sup>)

*Geographische Quellen:* Ya'qūbī, S. 344; Ibn Ḥauqal, S. 45; Bekrī, S. 6; Idrīsī, S. 122; Yāqūt, III, S. 68—69 (nach Bekrī); Leo, S. 476.

Sort wird in der Zeit vor der hilālischen Invasion allgemein als ein blühender Ort mit Dattelpalmen geschildert. Ibn Ḥauqal, S. 45, führt aus: „In Sort ist von den Arten der Güter, Ernten und Ṣadaqa-Einnahmen, was über den Zustand von Aġdābiya in dieser unserer Zeit hinausgeht. Sort hat Dattelpalmen, deren frische Früchte geerntet werden. Doch gibt es dort nicht an vorzüglichen Datteln (*qaṣab<sup>2)</sup>*), was es in Auġala gibt, und nicht an Datteln, was

<sup>1)</sup> Auf der Karte des Jakob v. Sandrart als *Zedico*.

<sup>2)</sup> s. Dozy-de Goeje, *Descript. de l'Afrique*, S. 144, Anm. 1.

in Waddan zu finden ist. Der Palmbestand der Bewohner von Sort geht nämlich fast über ihren Bedarf hinaus. Sie haben auch Weintrauben und Früchte; ihre Marktpreise sind annehmbar . . .“ Besonders ausführlich berichtet Ibn Ḥauqal über Steuern und Handel von Sort<sup>1)</sup>.

Nach Bekrī, S. 6, ist Sort eine große Stadt mit einer Mauer (drei Tore), einer Freitagsmoschee, einem öffentlichen Bad und verschiedenen Märkten. „Die Bewohner haben Dattelpalmen, Gärten, Brunnen süßen Wassers und viele Zisternen. Ihr Schlachtvieh sind Ziegen, deren Fleisch wohlschmeckend und gut ist: auf dem Wege nach Miṣr wird kein besseres Fleisch als das dortige gegessen.“

Von diesen Vorzügen vermag 'Abdarī keine Spur zu entdecken; vor allem stellt er absoluten Mangel an Dattelpalmen fest und nimmt daher an, die Früheren hätten sich in diesem Punkte geirrt. Er beschuldigt Bekrī, Dattelpalme mit Dattelfrucht verwechselt zu haben, da die Datteln in Sort zu 'Abdarīs Zeit nur Importfrüchte aus Auḡala sind. Dieser Import war übrigens bereits früher üblich: Bekrī, S. 5—6, sagt: „Von der Stadt Auḡala kommen die Datteln nach Aḡdābiya sowie nach der Stadt Sort.“ Dasselbe sagt Ibn Ḥauqal, S. 44; denn „Auḡala ist ein Ort mit ungeheuer viel Dattelpalmen“ (Ibn Ḥauqal, S. 44); die Datteln von

<sup>1)</sup> „Was ihre Ṣadaqa-Abgaben, Steuern und Ḥarāḡ-Verpflichtungen betrifft, so verwaltet sie der Herr ihres Gebietes; ihm stehen auch alle Geschäfte ihres Ortes zu sowie die Wacht darüber und über das, was dort ankommt von Kairouan und was nach Sort geht von Ägypten her, über die Erhebung der Taxen, die Berücksichtigung der Protokolle und Erlässe, sowie über die Beschlagnahme dessen, was durch List zurückgehalten. All das ist weniger als das in Ifriqiya Gezahlte. Der Besitz von Sort ist größer als der von Aḡdābiya auf Grund dessen, was ich gesagt, und die Bedingungen von Sort sind vorzüglicher demzufolge, was ich beschrieben. Sort liegt am Meere, und die Schiffe kommen mit Waren nach dieser Stadt und fahren mit Waren von dort ab. In Sort ist an Wollvorrat, was Aḡdābiya und Barqa nicht nachsteht. Das Schafffleisch ist dort weniger übliche Nahrung als das Ziegenfleisch“.

Auğala sind zahlreicher als die von Waddān (Ibn Hauqal, S. 44; Idrīsī, S. 133), letztere hingegen besser (Idrīsī, S. 133). Nach Yāqūt, I, S. 132, hat Auğala die meisten und besten Datteln im Magrib; auch Leo hebt die zahlreichen Dattelpflanzen von Auğala hervor (S. 476). 'Abdarī sagt also nichts Neues, wenn er auf die Importdatteln aus Auğala verweist. Indem er das gleichzeitige Vorhandensein eigener Dattelpflanzen vor dem 11. Jahrhundert leugnet, beweist er seine Unkenntnis der Geschichte; die Kulturen von Sort haben bestanden; allein sie sind der hilālischen Invasion zum Opfer gefallen.

Als Beleg diene der Bericht des Idrīsī, S. 122: „Zwischen Sort und dem Meer liegen zwei Meilen. Die Stadt hat eine Erdmauer; ihre Umgebung ist Sand. Dort sind die Reste von Dattelpflanzungen. Öl-bäume gibt es dort nicht, doch zahlreiche Maulbeerbäume. Die Reste von Feigenbaumbeständen sind zahlreich, obwohl die Araber dem meisten von alldem den Untergang bereitet haben. An Grünfütter gibt es in Sort nicht, was es in Auğala gibt, und nicht an Datteln, was in Waddān. Die Dattelpalmen der Bevölkerung von Sort waren in früherer Zeit über ihrem Bedarf vorhanden (vgl. Ibn Hauqal). Auch hatten sie Weintrauben und Früchte, doch sind sie in dieser unserer Zeit zugrunde gegangen und es blieb dort nichts außer dem, was in den Talsohlen und auf den Bergkuppen steht. Das Wasser von Sort ist Regenwasser in Zisternen, und ihre Brunnen sind gering an der Zahl. Um Sort leben Berberstämme.“

Das Schicksal von Sort wiederfuhr nach Idrīsī, S. 130—131, auch Aǧdābiya: „Sort und Aǧdābiya sind beide in dieser unserer Zeit im Zustand äußerster Schwäche und haben nur wenige Einwohner. Es blieb ihnen noch und man hat noch von ihnen die Vermutung einer Spur und die Idee eines Namens.“ 'Abdarī läßt Sort sprechen: „Ich bin benannt, doch werd ich nie genannt.“

Das durch die Araber angerichtete Unglück heben auch Abulfidā', und Leo, S. 476, hervor.

Zur Beschreibung von Senāna und Manhūša  
(fol. 46)

Senāna und Manhūša. Senāna ist den Geographen unbekannt. — Manhūša (Wüste) auf der Strecke Sort—Ağdābiya erwähnen bereits Ibn Hurdāqbeh, S. 86, und Qudāma, S. 224. Idrīsī, S. 135, gibt folgende Erklärung des Namens: „Der Ort heißt Manhūša („Die Gebissene“), weil im Sande dort kleine Vipern sind, deren Länge ein Šibr beträgt, nicht mehr. Sie schädigen und beißen den, der auf sie nicht acht gibt, und der in jenem Lande bei Nacht reist. Ebenso gibt es dort viele Schakale und Löwen, die den Wanderer zerreißen, wenn sich Schwäche bei ihm bemerkbar macht.“

Die von Idrīsī gegebene Erklärung ist eine müßige Konjektur, zu vergleichen mit den Ortsnamendeutungen des Yāqūt<sup>1)</sup>. Wie de Goeje, a. a. O., S. 161, Anm. 2, hervorhebt, handelt sich es bei Manhūša um einen Stammesnamen.

‘Abdari schildert einzig die Öde jener Gegenden.

Zur Beschreibung von Barqa (fol. 47<sup>v</sup>)

*Geographische Quellen:* Ibn Hurdāqbeh, S. 85; Ya’qūbī, S. 343; Iṣṭahri, S. 37—38; Ibn Haūqal, S. 43—44; Ibn al-Faqīh, S. 78—79; Muqaddasī, S. 210; Bekrī, S. 4—5; Idrīsī, S. 131; Yāqūt, I, S. 573—575 (unter Verwertung der Berichte von Ibn al-Faqīh, Ya’qūbī und Bekrī); Abulfidā’, S. 148 (nach Ibn Haūqal, Ibn Sa’id und dem ‘Azīzī).

Barqa ist antik „Barce“, eine von den „Fünf Städten“ (Pentapolis: Cyrene, Ptolemais, Berenice, Barce und Teuchira). — ‘Abdarīs Vermutungen über Namen und Schicksal der Stadt sind höchst abwegig. Nach ihm führte Barqa, Barce, den Namen Anṭābulus (Pentapolis). Da nun die Stadt vor seiner Zeit in der hilālischen Invasion den Untergang gefunden und durch den Ort al-Merğ kümmerlich ersetzt war

<sup>1)</sup> So wie Muqaddasī Šabra aus „šabr“ (Geduld) ableitet, versteigt sich Yāqūt dazu, „Gabes“ (qābis) von „iqtabastu (fulānan ‘ilman wa-nāran“) = ich habe etwas von jemandem gelernt, ich habe eine Wissenschaft entlehnt und: ich habe bei jemandem Feuer geholt oder „qabastuhu“ (selbe Bedeutung) abzuleiten.

(s. *EI*, I, S. 688), konstruiert 'Abdarī, der dies übersieht, eine zweite Namensänderung Pentapolis > Ptolemais (Hafen Barqa). Barqa, Pentapolis und Ptolemais sind also nach ihm aufeinanderfolgende Namen für ein und dieselbe Stadt!

Auch die Geographen beziehen Anṭābulus, Pentapolis, „einzig auf Barce, Barqa; vgl. Ya'qūbī, S. 346: „Barqa wurde Anṭābulus genannt. Erobert hat diese Stadt 'Amr b. al-Āṣ . . .“; Bekrī, S. 4: „Der Name der Stadt lautet im Griechischen Benṭābulus, was ‚Fünf Städte‘ bedeutet“; Yāqūt, I, S. 573: „Der Name der Landeshauptstadt ist Anṭābulus, was ‚Fünf Städte‘ bedeutet.“ — Wie sehr man vergaß, daß „Barqa“ die unveränderte Namensform (Barce) darstellt, zeigt der Ableitungsversuch des Abulfidā', S. 127: Barqa < barqū' (steiniger Ort). — Die immer wiederkehrende Gleichsetzung von Barce und Pentapolis erfährt durch 'Abdarī noch die Erweiterung: Barce = Pentapolis = Ptolemais.

Mit der Etymologie von Pentapolis verknüpft Bekrī, S. 6—7 entsprechende Angaben über „Tripolis“ („Drei Städte“: Leptis, Oea, Sabrata), die in der späteren Literatur ('Abdarī und Tiġanī) mit Vorliebe wiederholt werden: „Man sagt, daß die Bedeutung von Iṭrābulus im Griechischen „Drei Städte“ sei. Die Griechen nannten die Stadt Tribuliṭa, das heißt in ihrer Sprache „Drei Städte“; denn die Bedeutung von „tri“ ist drei und „buliṭa“ heißt Stadt. Man erzählt, daß Isfārūs (Severus) Caesar derjenige war, der die Stadt erbaute. Die Stadt Tripolis heißt auch madīnat Ayūs (Oea). — Danach ist Oea, der Name einer der drei Städte, mit dem Sammelnamen Tripolis gleichbedeutend. Allein Yāqūt, II, S. 522, geht der Sache auf den Grund, er kommt zu dem Schluß, daß Tripolis nicht eine Stadt, sondern einen Bezirk bezeichnet.

Barqa vor der hilālischen Invasion wird von den Geographen (Ya'qūbī<sup>1)</sup>, Ibn Ḥurdābeh, Iṣṭahṛī, Ibn Ḥauqal,

<sup>1)</sup> Ya'qūbī führt Gemeines über den Steuerertrag von Barqa an: „Der Ḥarāġ von Barqa ist ein festgesetzter Kanon. ar-Rašīd entsandte einen seiner Klienten namens Baṣṣūr; der trieb den Ḥarāġ

Muqaddasī) einstimmig als blühendes Handelszentrum auf dem Wege von Ägypten nach Ifriqiya beschrieben; vgl. z. B. Ibn Hauqal (S. 43—44): „Barqa ist die erste Station, wo der Reisende von Miṣr nach Kairouan sich aufhält. Dort ist von den Kaufleuten und der Menge der Fremden zu jeglicher Zeit, was nicht aufhört, nach den in Barqa befindlichen Waren zu suchen und die Stadt nach Westen oder Osten reisend zu passieren; denn Barqa ist einzigartig im Handel, der in großen Teilen des Magrib nicht seinesgleichen hat, in den Häuten, die man zum Gerben nach dort bringt und in den Datteln, die von Auḡala her kommen. Barqa hat belebte Märkte durch den Verkauf von Wolle, Pfeffer, Honig, Wachs, Olivenöl und von allen Warensorten, die vom Osten aus- und vom Westen eingehen.“

Von besonderem Interesse ist der Bericht des Idrīsī (S. 131) 100 Jahre nach der hilālischen Invasion, eine zeitbedingte Umänderung der Angaben Ibn Hauqal's: „Was die Stadt Barqa anbelangt, so ist die eine Stadt von mittlerer Größe . . . Doch ist in dieser Zeit die Einwohnerzahl gering und ihre Märkte sind flau. In früherer Zeit war es nicht so um sie bestellt. Sie ist die erste Station, wo der vom Lande Miṣr nach Kairouan Reisende sich aufhält . . . An Ernten hatte sie in früherer Zeit die nach ihr benannte Baumwolle, der keine Art von den Baumwollarten gleicht. Es gab dort und gibt noch heute Stätten zum Gerben der Rinderhäute und Panterfelle, die von Auḡala kommen. Von Barqa führen die Schiffe und Reisenden, die von Alexandrien und dem Lande Miṣr nach dort kommen, Wolle, Honig und Olivenöl aus.“

Die späteren Angaben sind, da aus früheren Quellen entlehnt, bedeutungslos; so schreibt Yāqūt nach Yu'qūbī, Ibn

---

des Landes auf 24000 Dinare, wobei auf jedem Landgut ein fester Betrag lastete, ungerechnet die 'Uṣr- und Ṣadaqa-Abgaben sowie die Fremdensteuern (ḡawālī). Der Betrag der 'Uṣr- und Ṣadaqa-Abgaben sowie der Fremdensteuern belief sich auf 15000 Dinare, manchmal kam er auf mehr, manchmal auf weniger. Die 'Uṣr-Abgaben für die Orte, wo keine Ölbäume, sonstige Bäume und Dörfer sich befanden, waren stabil.“

al-Faqīh und Bekrī, Abulfidā' nach Idrīsī. Wie gesagt, stand zu 'Abdarī's Zeit an Stelle der ehemaligen Stadt das Dorf al-Merġ; Barqa hatte nur noch die Bedeutung eines Provinznamens.

Von den antiken „Fünf Städten“ erwähnt 'Abdarī außer Barce, Barqa, noch Ptolemais und Berenice (von den antiken „Drei Städten“ außer Oea, Ayās oder Iṭrābulus, noch Leptis, Lebda).

Ptolemais schildern die Geographen als wichtiges Handelszentrum; nach Ya'qūbī, S. 343, legen dort die Schiffe zeitweise an; Idrīsī nennt die einzelnen Exportartikel (S. 136): „Ptolemais ist eine stattliche Feste mit einer Steinmauer. Es ist ein Ort mit zahlreicher Bevölkerung und Schiffen, die mit schönen Baumwollstoffen und Leinen dorthin fahren. Von Ptolemais wird Honig, Teer und Fett ausgeführt auf den Schiffen, die von Alexandrien nach dort gelangen.“

Berenice war im 9. Jahrhundert noch eine Stadt von Bedeutung, wie aus Ya'qūbī, S. 343, dem einzigen uns bekannten Bericht, hervorgeht: „Zu Barqa gehört von den Städten Berenice (Bernīq); dies ist eine Stadt am Ufer des Meeres. Sie hat einen wunderbar günstigen und vorzüglichen Hafen, wo man die Schiffe einfahren läßt. Die Bewohner von Berenice sind ein Volk von den Nachkommen der alten Rūm, die in alter Zeit die Bevölkerung der Stadt bildeten, sowie Berberstämme . . . (S. 344). Berenice liegt zwei Tagesreisen von der Stadt Barqa entfernt; die Stadt hat Landgebiete, die zu ihr gerechnet werden.“ — Nach Yāqūt, I, S. 595, liegt Berenice zwischen Alexandrien und Barqa. Idrīsī, S. 132, und 'Abdarī kennen nur ein „Land Bernīq“ zwischen Barqa und Aġdābiya.

Qamnis, Plural Qamānis, sind nach 'Abdarī drei Burgen im Lande Bernīq. Idrīsī, S. 135—136, schaltet diesen Ort (bei ihm „Qamūnis“) in seine Itinerarangaben Teuchira-Ptolemais ein (hier vielleicht nicht am Platze; s. De Goeje, a. n. O., S. 162, Anm. 3).

Zur Beschreibung der beiden 'Aqaba (fol. 48<sup>v</sup>)

Ibn Ḥurdāqbeh, S. 84, erwähnt bei seinen Itinerarangaben al-'Aqaba als Station des Wüstenweges, Qudāma, S. 221, als Station des Küstenweges. Ya'qūbi berichtet über die Lage des Ortes folgendes (S. 342): „Sodann (von Alexandrien über ar-Rammāda) kommt der Reisende nach al-'Aqaba. Dieser Ort liegt an der Küste des Meeres in schwer zugänglicher, rauher, roher und gemiedener Gegend.“ — Idrīsī, S. 137, bezeichnet den Ort auch als 'Aqabat as-sallum („'Aqaba der Leiter“, Groß-'Aqaba; zum Unterschied von Klein-'Aqaba, bei Idrīsī Ra's alkanā'is, „Kap der Kirchen“).

'Abdarī schildert die beiden 'Aqaba als verödet: „kein Bewohner ist dort und kein Wohnort“.

Die Verfallssymptome sind am deutlichsten in der wasserarmen Ifriqīya und Barqa. Die hydraulischen Anlagen erscheinen in Ifriqīya als das Lebenswichtigste, und hierin berühren sich unmittelbar Antike und Islam: Im 13. Jahrhundert machen die Ḥafṣiden die Wasserleitung von Carthago für Tunis wieder nutzbar<sup>1</sup>). Die Geographen heben allerorts die künstliche Bewässerung durch Zisternen (*ma'āğil*) hervor. Kairouan gilt ihnen als „*madinat al-ma'āğil*“ schlechthin<sup>2</sup>). „Das Trinkwasser der Bevölkerung stammt aus Brunnen und Zisternen (*mawāğin*, *ṣahārīg*), in denen sich das Regenwasser sammelt. al-Mu'izz legte einen Kanal vom Gebirge her an, der die Brunnen füllt, nachdem er sein Schloß in Ṣabra durchflossen hat<sup>3</sup>).“ Die Zisterne am Tore von Tunis pflegte dem Mahdī 'Ubaidallāh höchste Bewunderung abzunötigen<sup>4</sup>). „Wenn die Stadt (Sort) Regen hat, so gehen sie zu ihren davon betroffenen Gefilden und säen dort . . . Die Wasser von Sort kommen vom Regen, in Zisternen (*mawāğin*) aufgespeichert, und ihre Brunnen sind gering an

<sup>1</sup>) Vgl. 'Abdarī, fol. 23 ; 'Umari, trad. Gaudefroy-Demombynes und Qairawānī, *Mu'nis*, S. 128, 136.

<sup>2</sup>) Ibn Ḥurdāqbeh, S. 87.

<sup>3</sup>) Muqaddasī, S. 224—226.

<sup>4</sup>) Unter Bekris topographischen Angaben zu Tunis, S. 24—26.



der Zahl<sup>1)</sup>." — „Das Wasser von Sort ist Regenwasser in Zisternen, und ihre Brunnen sind gering an der Zahl<sup>2)</sup>." — „Das Trinkwasser der Bevölkerung (Ağdabiyas) kommt vom Himmel<sup>3)</sup>." — „Das Trinkwasser der Bevölkerung (Barqas) ist Regenwasser in Zisternen<sup>4)</sup>."

In diesem von der Natur so wenig begünstigten Lande mußten sich die Folgen der hilälischen Invasion besonders schädlich auswirken. 'Abdarī (fol. 45<sup>r</sup>) faßt seine Eindrücke über Ifrīqiya treffend in den Worten zusammen: „Verwischt ist jeder Weg; das macht — das Land so finster wie die schwarze Nacht! — Kulturen sind zerstört — sein Wasser ist ein Trugbild, das betört — sein Angesicht ist ganz und gar verstört!"

Als Ergänzung zu den Stadtbeschreibungen führe ich noch 'Abdarī's Charakteristik der Bevölkerung im einzelnen an: Unser Autor schildert die Sūs-Bewohner (streng genommen die Bürger von Ansā) als „Widersacher" (*mu'tadīn*) und „Verderber" (*mufsidīn*). Eine ähnliche Charakteristik der Sūs-Bewohner ist uns aus der geographischen Literatur bekannt: Idrīsī (S. 62) bezeichnet sie als grob und unverschämt. Über ihre religiöse Einstellung berichtet besonders Ibn Hauqal (S. 65): „Die Leute des Sūs sind in zwei Klassen geteilt; die eine besteht aus den Mūsawiten, die der Lehre des Mūsā b. Gā'far von den Genossen des Ibn Warsand folgen und die meist grob und roh; die andere ist sunnitisch, mālikitisch mit einigen Abarten. Zwischen diesen beiden herrscht fortwährender Krieg, Tag und Nacht, und dauerndes Blutvergießen . . . Die Mālikiten unter ihnen übertreffen noch die Šī'a an Grobheit, Roheit des Charakters und Gemeinheit der Sitten!" — Idrīsī (S. 62) verteilt die beiden Richtungen auf die Städte Tārūdant (Mālikiten) und Tiuyūn (Mūsawiten).

Bei den Bewohnern der Südzone lobt 'Abdarī ihre Zuvorkommenheit Fremden gegenüber, wobei er jedoch be-

<sup>1)</sup> Ibn Hauqal, S. 45.

<sup>2)</sup> Idrīsī, S. 122.

<sup>3)</sup> Ibn Hauqal, S. 44.

<sup>4)</sup> Ebenda, S. 43—44.

tont, daß dies „entgegen dem Verhalten der meisten Magribiner“ sei. Derartigen Urteilen über die Magribiner (Berber) begegnet man bei den Geographen schlechtthin; diese, ihrerseits, stützen sich zum großen Teil auf die islamische Tradition<sup>1)</sup>.

Die Einwohner von Tunis sind nach 'Abdarī die vorbildlichen Magribiner: gelehrt, entgegenkommend, gesellig und hilfsbereit; hingegen sagt Bekrī (S. 37), der zwar Tunis als „Sitz der Wissenschaft“ (S. 40) anerkennt: „Die Einwohner der Stadt werden als Volk von niederer Gesinnung

<sup>1)</sup> Vgl. Ibn al-Faḡīh, S. 84: „Die Frauen der Berber sind besser als ihre Männer; ein Prophet wurde zu ihnen gesandt, da töteten sie ihn; die Frauen aber waren auf sein Begräbnis bedacht“ (Ḥadīṡ). — Yāqūt, I, S. 543; IV, S. 212—213: „Die Bewohner dieses Landes (Ifriḡya) sind Leute, die nichts taugen“ (*la ḥalāqa lahum*). — Qazwīnī, II, S. 109—110: Die Berber sind „am schnellsten bereit, aufständig zu werden und dem zu gehorchen, der die Abweichung (von der Orthodoxie) vertritt. Der Teufel hat sie auf Irrwege gelockt und ihnen alle Irrtümer in schönem Licht erscheinen lassen“. — „Sie (die Berber) sind ein Volk, zu dem Gott einen Gesandten geschickt hat; da schlachteten (vgl. Bekrī, S. 45, Z. 6) und kochten sie ihn und aßen sein Fleisch und schickten die Brühe an ihre Weiber. Gott, der erhaben ist, sprach: Ich habe keinen Propheten aus euch erwählt und keinen Gesandten zu euch geschickt!“ (Ḥadīṡ). — „Ich schaute Adam im Traume und sprach zu ihm: Vater der Schöpfung, die Leute sind der Meinung, — daß die Berber deine Nachkommen seien! Er sprach: Ich — bin eine entlassene Eva, wenn wahr ist, was sie erzählen!“ — Unter Berufung auf Ibn Ḥauqal berichtet Quzwīnī, daß „die meisten Berber“ den Gästen ihre männlichen Kinder prostituieren. Ibn Ḥauqal (S. 68) schildert aber derartige Vorkommnisse als Sonderheit einzig bei einem Teile der Ketāma. Idrīsī, der an die Nachricht anknüpft (wie üblich ohne Hinweis auf Ibn Ḥauqal) betont (S. 99), daß diese Unsitte zwar bei den Ketāma von al-Qoll, nicht aber bei den Ketāma von Sétif anzutreffen sei.

Des öfteren haben die Araber ihre Eroberungs- und Kolonisationspolitik und gegebenenfalls auch ihre Abneigung gegen die Unterworfenen durch angebliche Prophetenaussprüche untermauert. Hierher gehört die Rechtfertigung des arabisch-türkischen Antagonismus in der Tradition (vgl. Goldziher, *Muh. Studien*, I, S. 151).

beschrieben“, und Ibn Baṭṭūṭa (I, S. 19) beklagt sich über ihre mangelnde Aufmerksamkeit und Geselligkeit.

Die Geographen stellen bei Beurteilung der Kairouaner die ehrwürdige Vergangenheit und das religiöse Prestige der Gründung in scharfen Gegensatz zur Gegenwart. So führt Muqaddasī (S. 225) zunächst lobend aus: „Du siehst nirgendwo zahlreichere Ortschaften und keine geselligeren Menschen als die Bewohner von Kairouan. Es gibt nur Ḥanefiten und Mālikiten in verwunderlichem Einvernehmen: keine Feindschaft herrscht unter ihnen und kein Parteigeist. Zweifellos stehen sie in einem Lichte durch unsern Herrn. Sie haben sich dem zugewandt, was sie angeht, und der Haß schwand aus ihren Herzen.“ Weiter unten bezeichnet jedoch Muqaddasī die Gesittung der Leute als unvollkommen: „Die gemeinen Leute sind wie das freiweidende Vieh. Keine *tarāwih*, die gebetet würden! Dort blieb für die beiden Richtungen (Mālikiten und Ḥanefiten) keine Bedeutung.“ — Idrīsī (S. 110) schildert Kairouan zunächst als „die Stadt der stolzesten Unabhängigkeit und leidenschaftlichsten Kühnheit.“ Die Vorzüge gehören jedoch meist der Vergangenheit an: „Den Frommen war meist zu eigen das Festhalten am Guten und Einlösen des Versprochenen, das Freisein von zweifelhaften Dingen und das Vermeiden der verbotenen, das Vertiefen in die Schönheiten der Wissenschaften und die Neigung zum Rechten.“ Ebenso ergeht sich ‘Abdarī im Lob der früheren Gelehrten und Frommen. Sein Tadel richtet sich allein gegen die zeitgenössische Bevölkerung.

Die Einwohner von Gabes gelten allgemein als wenig angenehm und von einer dem Charakter der Stadt entsprechenden Unsauberkeit. Ibn Ḥauqal (S. 47) sagt: „Die dortige Bevölkerung hat einen wenig angenehmen Charakter (*galilu’d-damāṭati*); kein Anteil ward ihnen von der Schönheit und Sauberkeit. Bei ihnen herrscht Sicherheit, doch bei ihren Beduinen heftige Bosheit (*šarr simir*) und unreine Religion (*din qaḍar*).“ — Nach Bekrī (S. 18; vgl. Tiġānī, JA, IV, 20, S. 142) verrichten Männer und Frauen ihre Bedürfnisse auf offener Straße; der Unrat wird sogleich von der

Bevölkerung aufgelesen und als Gartendünger verwandt. — Idrīsī (S. 107) hat bei seiner oberflächlichen Quellenbenutzung den Sinn der Ibn Ḥauqal-Stelle teilweise umgekehrt: „Der Bevölkerung von Gabes eignet ein wenig angenehmer Charakter (*qillatu damāṭatin*). Doch haben sie ein gepflegtes Äußere und Sauberkeit. Bei den dortigen Beduinen ist Aufdringlichkeit (*ʿutūw*), Verdorbenheit und Wegelagerei anzutreffen.“ — ʿAbdari rügt hier vor allem die Unwissenheit und den moralischen Tiefstand.

In der Umgegend von Gabes leben die Berberstämme der Zwāra und Zwāga. ʿAbdari schildert die Einwohner der gleichnamigen Dörfer auf der Strecke Gabes—Tripolis als „abgewichene Seelen“ mit „verdorbenen Lehren des Schlechten“, als Leute, die von den Christen Schweine einkaufen. Nachrichten über Kopten (in der Gegend von Tripolis, vgl. Bekrī, S. 7), Ibāditen und sogar von religiös Indifferenten (an der Grenze von Barqa, vgl. Yaʿqūbī, S. 344) in Tripolitaniens sind bei den Geographen häufig anzutreffen. Yaʿqūbī (S. 344) sagt über die Mezāta-Berber: „Die Mezāta sind sämtlich Ibāditen, obgleich sie sich (eigentlich) nicht mit Theologie befassen und gar keine Religion haben.“ — Nach Yaʿqūbī (S. 347) ist die Strecke Gabes—Tripolis von den Luwāta- und Zenāta-Berbern, sowie von den „alten Afrikanern“ (*al-afūriqat al-awwal*) bewohnt. Tiġānī (*JA*, IV, 20, S. 166—167) hebt das Ḥārīgītentum der Berber zwischen Gabes und Tripolis hervor: diese Konāra-Sektierer ermorden die Muslime oder verkaufen sie an die Christen und glauben damit ein verdienstliches Werk zu tun. Tiġānī hält sie für die Nachkommen der Rebellenschar des Abū Yazīd; ein Teil hätte sich auf Ġerba und in Zwāra, ein zweiter in den Bergen von Bougie und Constantine und ein dritter im Ġerīd (Nefta usw.) niedergelassen. Die Bevölkerung des Ġerīd sei außerdem als Rest der alten Rūm bekannt, mit den gleichen Unsitten wie die Bewohner von Gabes (Verkauf menschlicher Exkreme) behaftet. Auffallend ist, daß die Unruhezentren zugleich Wohngebiet der ursprünglichen Bevölkerung (Rūm, Afāriqa) sind. Tiġānīs Schilderungen kommentieren

treffend die kurzen Hinweise des 'Abdarī auf die (Nekāra)-Sektierer von Zwāra und Zwāga.

Die Tripolitaner erscheinen bei 'Abdarī geizig, ungelehrt, dumm und engstirnig. Hingegen wird in der geographischen Literatur bis ins 11. Jahrhundert hinein einstimmig ihr Lob verkündet. Besonders ausführlich ist hierin Ibn Haṅqal (S. 46—47), der Ifriqiya selbst bereiste: „Die Bewohner von Tripolis sind Leute von würdiger Haltung und zeichnen sich unter ihren Nachbarn durch die Eleganz der Kleidung, die Schönheit des Äußeren und das Streben in ihrer Lebenshaltung nach allen offenbar ritterlichen Eigenschaften (*murūwāt*) aus. Sie haben schöne Geselligkeit, weitgehendes Mitgefühl und schöne Neigungen zu nie ermüdender Diskussion, ausgewogenen Verstand und augenscheinliche Fehlerlosigkeit, preiswürdiges Betragen und einen Weg, im Gehorsam gegen den Sulṭān begründet. Sie haben viele Hospizien (*ribāṭāt*) und sehr große Liebe für den Fremden. Im guten Wandel folgen sie einem Pfad des Gemeinschaftsgeistes (*'aṣabīya*), dem kein anderes Stadtvolk nahekommt. Wenn nämlich die Schiffe in den Hafen einlaufen, kommen stets die Seewinde gegen die Leute auf; die Flut schwillt an, weil der Hafen den Winden offen ausgesetzt ist, und das Anlegen wird schwer. Dann eilt das Stadtvolk freiwillig herbei mit seinen Booten, Ankern und Tauen. Der Hafen wird nun angelaufen und man ankert dort in kürzester Zeit ohne Kosten für irgend jemand und ohne die geringste Taxe. Was geht noch über dieses hinaus an Opferbereitschaft und Gemeinschaftsgeist?“ — Nach Bekrī (S. 6) sind die Tripolitaner „die schönsten Geschöpfe Gottes in bezug auf Geselligkeit, die vortrefflichsten im Handel und die gerechtesten den Fremden gegenüber“. — Das ungünstige Urteil 'Abdarīs ist durch seine Zeit gerechtfertigt: die hilālische Invasion im 11. Jahrhundert hatte der Stadt in allem sehr zugesetzt (vgl. Idrīsī, S. 121).

Über die Bevölkerung von Sort urteilt 'Abdarī nach Bekrī, dem er die Verse „Ya Surta lā sarrat bika'l-anfus . . .“ (Bekrī S. 6) entlehmt. Welche Eigenschaften der Bewohner

von Sort hierdurch erläutert werden sollen, geht aus dem Zusammenhang bei Bekri (S. 6) hervor: „Die Bewohner von Sort haben den geizigsten Charakter aller Geschöpfe Gottes und den gleichmäßigsten Handel: sie verkaufen und kaufen nur um einen Preis, über den sie sich alle einig geworden sind. Häufig legt ein Schiff bei ihnen an, beladen mit Olivenöl, das sie von allen Leuten am nötigsten haben. Dann nehmen sie leere Schläuche, blasen sie auf und binden sie zu. Hierauf schichten sie die Schläuche in ihren Läden und Höfen auf, damit das Schiffsvolk sehen soll, daß Öl bei ihnen reichlich vorhanden ist und nicht abgeht. Und wenn das Schiffsvolk bleibt, solange es immer bleiben mag, es kann ihnen doch nur nach ihrem Gutdünken verkaufen. Die Bewohner von Sort sind unter dem Namen 'Abid Qirilla (Skaven der Qirilla<sup>1)</sup>) bekannt und sie geraten in Zorn darüber. Der Dichter sprach, indem er sie verspottete:

Qirilla's Skaven sind die schlechtesten im Handel,  
Die häßlichsten Geschöpfe sind's in ihrem Wandel;  
Der Schützer soll dem Volk von Sort nicht gnädig sein,  
ihm nicht zu trinken geben, was gesüßt und rein.

und ein anderer sprach:

Die Herzen freuen sich deiner nicht, o Sort . . .“  
(Von 'Abdari, fol. 46<sup>v</sup>, übernommen.)

'Abdaris Bericht über die sonderbare Art des Dorfkrieges bei den Qibla-Bewohnern verdient, besonders hervorgehoben zu werden; in der geographischen Literatur findet sich unter den *ḥaṣā'iṣ* (Eigentümlichkeiten) kein ähnlicher Fall.

Die von 'Abdari geschilderte Unsicherheit der Steppe zwischen Tāza und Oujda erklärt sich nicht allein aus den Merinidenkriegen; wir wissen aus Leo (S. 360), daß diese „Wüste der Angad“ ein ständiger Schauplatz der Wege-  
lagerer war. Im Magrib gab es stets einige von Raubzügen besonders heimgesuchte Gegenden, wie z. B. die Sebou-

<sup>1)</sup> Ein gefräßiger Singvogel; s. Bekri-Übersetzung von de Slane, S. 17, Anm. 1.

Ebene zur Almoravidenzeit (s. Idrīsī, S. 81). Bei den Reisenden des 13. und 14. Jahrhunderts häufen sich die Klagen über die Unsicherheit der Wege (s. 'Abdarī, fol. 3<sup>r</sup>, 6<sup>r</sup>, 45<sup>v</sup> u. a. sowie Balawī, fol. 7<sup>v</sup>).

Im Mittelalter war der Westen im Vergleich zu den übrigen islamischen Gebieten kulturarm. 'Abdarī sagt mit Recht, der Garb sei „eine Welt ohne Männer“, und diese Formel findet ihren besten Kommentar in dem Gesamtbild, das Muqaddasī (S. 215—216) kurz und treffend vom Magrib entwirft; nachdem er zunächst den Reichtum des Landes an Städten, Dörfern, Festungen und Burgen, an Gärten, Weinbergen, Oliven und Feigen, Flüssen und Bäumen geschildert hat, fährt er abschließend fort: „Doch keiner hat Verlangen nach diesem Lande, keiner lenkt den Schritt dorthin, keiner fragt danach, und wer davon spricht, behandelt es nicht mit Gunst: Keinen Gelehrten brachte es hervor, der viel genannt, — keinen Aszeten, der bekannt! . . .“

Dieser geistige Tiefstand, der später in der Türkenzeit das Urteil der Europäer herausfordert, wird von 'Abdarī immer wieder betont. Unser Autor spricht hierin nicht anders wie etwa de Maillet im 17. Jahrhundert (*Description de L'Egypte*, Paris 1735, S. 2): . . . vous faites aux Arabes mille fois plus d'honneur qu'ils ne méritent. De quelque côté qu'on se tourne, des qu'on est parmi eux, on ne rencontre que barbarie. Jamais Nation n'a été plus ennemie de quiconque cherche à voir et à s'instruire<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Hinzu kommt noch die bereits erwähnte antimagribinische (antiberberische) Einstellung überhaupt. Im Mittelalter galt sie dem Magrib als einem Kraftreservoir der 'Aliden und Šr'iten, d. h. der politischen und religiösen Bewegung gegen den in Damaskus und hierauf in Bagdād zentralisierten Islām. West- und Ostrand des Kalifenreiches waren aus dem gleichen Grunde unbeliebt; Muqaddasī (S. 243) sagt: „Die meisten Beduinen in diesem Klima sind Berber, die zum großen Teil im Gebiet des Sūs (hier in erweitertem Sinne) leben; sie sind ein Volk nach Art der Hwārizmier: man kann ihre Sprache nicht verstehen und ist mit ihrem Charakter wegen ihrer Halbigkeit und Heftigkeit (*hissa wa-sidda*) nicht zufrieden.“ — In unserer Zeit findet der arabo-berberische Gegensatz

So geben auch 'Abdarīs pessimistische Stadtbeschreibungen den Rahmen für den Verfall der geistigen Kultur im Magrib ab; in den Vordergrund der im dunklen Ton gehaltenen Städtebilder treten die Erscheinungen muslimischer Gelehrter, die unserem Autor Poesien und Werke religiöser Literatur tradieren.

Der Schilderung des äußeren Verfalls folgt die des inneren, dem geographischen Teil der literarische.

## 'Abdari's Studien im Magrib

Ort	Lehrer oder vortragender Dichter
Tlemcen	<p>fol. 8<sup>r</sup>ff.: Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Ḥamīs; Dichter und Aszet; gest. in Granada im Jahre 708; vgl. <i>Buġya</i> des Abū Zakariya Yahya b. Ḥaldūn, ed. Bel, S. 39ff., ferner <i>Durrat al-ḥiġāl</i>, ed. Allouche, I, S. 163ff.</p> <p>fol. 13<sup>r</sup>: Abū Zakariya Yahyā b. 'Iṣām, Freund und Nachbar des Ibn Ḥamīs in Tlemcen; vgl. <i>Durra</i>, I, S. 164</p>
Bougie	<p>fol. 15<sup>v</sup>ff.: Muḥammad b. Šālīh al-Kenānī aš-Šāṭibi; 30 Jahre lang Prediger an der Moschee zu Bougie, gest. 699; vgl. <i>Wafayāt</i> des Ibn Qunfud, ed. M. Hidayat Husain in: <i>Journ. and Proc. of the Asiatic Soc. of Bengal</i>, VIII, 1 (1912), S. 30</p>

in der französischen Forschung aus kolonialpolitischen Gründen besondere Beachtung (vgl. E. F. Gautier, *Les siècles obscurs du Maghreb*, S. 414: Arabes et Kabyles ne fraternisent pas . . . Arabes



## 2. Der literarische Teil

Zu den einzelnen Stadtbeschreibungen fügt unser Autor, wo er es für lohnend erachtet, jeweils den literarischen Teil, der die Schilderung seines Studienganges in der betreffenden Stadt enthält. Im folgenden stelle ich die Namen der Lehrer und Titel der (auf der Hinreise Tlemcen—Kairouan, fol. 7<sup>r</sup>—41<sup>r</sup>) tradierten Werke zusammen, um durch anschließende Betrachtungen das aus dem geographischen Teil der *Rihla* gewonnene Kulturbild des Magrib im 13. Jahrhundert nach der literarischen Seite hin zu ergänzen.

im Jahre 688/1289.

---

 Lehr- oder Vortragsgegenstand
 

---

1. Eigene Poesie: Qašide „*wamina 'l-'ağibati . . .*“; Qašide: „*anabtu wulākin ba'da . . .*“ (vgl. *Buğya*, S. 40—42); Qašide „*wuyā bargan ađā'a . . .*“
2. Von Ibn Ḥaṭṭāb al-Mursī: Poesie „*abşartu abwāba 'l-mulāki . . .*“; „*uskur lirubbika wantaẓir . . .*“ — Studienliste aus Murcia.
3. Von Šālīḥ b. Šarīf ar-Rondī (vgl. *Nafḥ*, I, S. 935; II, S. 234, 521): zwei Verse.
4. Von Ibn ar-Rūmī: drei Verse „*liđawi 'l-ğidāli . . .*“
5. Anonyme (dem Ibn al-Maulā zugeschriebene) Qašide „*anasimu riğiki . . . ?*“

---

Eigene Poesie: „*ala'lam bianna 'l-mauta ka'sun . . .*“; „*liğamā'atin sammat hawāha sunnatan . . .*“; „*qul lillađi samā . . .*“ (vgl. *Durra*, I, S. 164).

---

1. *K. al-muwajja'* des Mālik in der Rezension des Yahyā b. Yahyā.
2. *K. al-taisīr fil-qirā'āt as-sab'*, *mufradāt al-qurrā' as-sab'a* und *K. al-muqni'* von Abū 'Amr ad-Dānī.
3. Qašide über den *Taisīr* des Dānī von Ibn Firroh ar-Ru'nīnī.
4. *K. as-samā'il* des Tirmidī.
5. *K. riyađat al-muta'allimīn* des Abū Nu'aim; daraus die auf Kamil b. Ziyād zurückgehenden 'Alī-Ḥadiṭe vom Ergreifen der Hand.
6. *K. fuđl qiyām al-lail* und *K. fuđl tilawat al-qur'ān* von Abū Bakr al-Uğri

---

et Kabyles, c'est Français et Allemands. On le sait et cela paraît tout naturel, parce qu'Arabes et Kabyles, ne parlent pas la même langue, font figure, en effet, de nations distinctes . . .).

Ort	Lehrer oder vortragender Dichter
Bougie	
Constantine	<p>fol. 18<sup>v</sup>—19<sup>r</sup>: Abū 'Alī Ḥasan b. Bil-Qāsim b. Badīs; unter einem späteren Abkömmling der Familie Ibn Bilqāsim b. Badīs (Abū 'Alī Ḥasan, gest. 787) studierte Aḥmad b. Qunfuḍ al-Qusanṭīnī; vgl. <i>Durra</i>, I, S. 120</p> <hr/> <p>Ohne Autorität</p>
Béja	fol. 21 <sup>v</sup> —22 <sup>r</sup> : Ḥusain b. Muḥammad aṭ-Ṭablī
Tunis	<p>fol. 24<sup>v</sup>—24<sup>r</sup>: 'Abdallāh b. Muḥammad aṭ-Ṭā'ī al-Qurṭubī, gest. im Jahre 702; vgl. <i>Durra</i>, II, S. 335</p> <hr/> <p>fol. 24<sup>v</sup>: Aḥmad b. Yūsuf al-Fihri al-Labli, im Jahre 610 in Labla in Andalusien geboren, studierte in Sevilla, Bougie, Tunis und Alexandrien und starb im Jahre 691; vgl. <i>Durra</i>, I, S. 17</p> <hr/> <p>fol. 25<sup>r</sup>f.: Muḥammad b. 'Abdalmu'ṭī an-Nafzī</p>

---

 Lehr- oder Vortragsgegenstand
 

---

7. Eigener Index
8. Eigene Poesie: „*ara-l-'umra yafnā . . .*“
9. Verse von Ibn Barṭoloh: „*ayā nāẓiran naḥwī . . .*“; *dunyāka mahma 'tabarta fiḥā . . .*“
10. Anfang der Qaṣīde *Minḥāḡ al-manāḡib* des Ibn Abil-Ḥiṣāl (vgl. Brockelmann, I, S. 369)

---

*K. al-Muwaffa'* des Mālik

---

Die Qaṣīde des Qusanṭīnī über seine Reise von Constantine nach Marrākuṣ (vgl. *Durra*, I, S. 126, mit Hinweis auf 'Abdari; *Nafḥ*, I, S. 789)

1. Ibn 'Uṣfūr's *K. al-Muḡarrīb fi'n-naḥw* und Kommentar zum *K. al-Ġumal* (vgl. Brockelmann, *Suppl.*, I, S. 546)
2. Ḥariri-Anekdote

1. *K. al-muwaffa'* des Mālik
2. *K. at-taiṣīr* des Dānī
3. Eigener Index sowie die Indices seines Großvaters und des Richters Abul-Qāsim b. Baqī

1. *K. al-muwaffa'* nach der Rezension des Yahyā b. Yahyā
2. *K. al-ḡāmi'*
3. Qaṣīde des Ibn Firroh über den *Taiṣīr* des Dānī
4. Einige Maḡālis aus dem *Taiṣīr* des Dānī
5. Aus dem *K. as-samā'il* des Tirmidī
6. Eigene Poesie: Das Reḡez-Gedicht *al-'Aḡida* (vgl. *Durra*, I, S. 17: *aḡida saḡīra fi uṣūl ad-dīn*)

1. Selbstverfaßtes Werk über die Todes- und Geburtsdaten der berühmten Persönlichkeiten
2. Die *Qaṣīdat as-Ṣaḡrāṣīya* mit den Tahmīsen des Abū 'Abdallāh al-Miṣrī (s. Brockelmann, I, S. 268) und Muḡammad b. al-Ḥasan b. Yūsuf b. Ġaīṣ
3. Qaṣīde „*Umm al-faraḡ*“ des Abū Faḡl Yūsuf b. Muḡammad (Ibn an-Naḥwī) mit Tahmīsen des Abū 'Abdallāh al-Miṣrī
4. *K. al-muḡāhhaba fil-ḥilā waṣ-ḥiyāt* von Muḡammad b. 'Isā b. Aṣbaḡ b. al-Munāsīf (verf. 620; s. A. Bāba, *Nail*, gedr. am Rande des *Dībāḡ* von Ibn Farḡūn, Kairo 1329, S. 229)

7\*

## 'Abdari's Studien im Mağrib

Ort	Lehrer oder vortragender Dichter
Kairouan	fol. 36 <sup>v</sup> ff.: 'Abderrahmān b. Muḥammad al-Anṣārī al-Asidī ad-Dabbāğ, gest. 696 (s. Brockelmann, <i>Arab. Lit.</i> , <i>Suppl.</i> , II, S. 337)
Zwischen Kairouan und Alexandrien findet 'Abdari keinen lohnenden Studienort	

## Betrachtungen zu 'Abdari's Wanderstudien

## a) Der Unterricht

Über die Form des Tradierens bei den Muslimen, namentlich über die Begriffe *qirā'a*, *simā'*, *munāwala*, *iğāza* und *mu'ğam aš-šuyūh* sind wir besonders durch A. Sprenger<sup>1)</sup>, I. Goldziher<sup>2)</sup> und A. Wiener<sup>3)</sup> informiert. Ich möchte hier das Problem einzig auf Grund meines Textes entwickeln.

Der mündliche Vortrag des zu tradierenden Werkes ist entweder Sache des Schülers oder des Lehrers. Vom Schüler

<sup>1)</sup> *Das Traditionswesen bei den Arabern*, in: ZDMG, X (1856), S. 12ff.

<sup>2)</sup> *Muhammedanische Studien*, II, S. 185 und 188ff.; ferner der Artikel „Iğāza“ in der *EI*.

<sup>3)</sup> Die *Farağ bu'd aš-šidda-Literatur*, phil. Diss. Heidelberg, 1913, S. 17 [= Islam IV, 282].

im Jahre 688/1289

## Lehr- oder Vortragsgegenstand

1. Aus dem eigenen Index und den Indices seiner Lehrer
2. Aus den eigenen *Fawā'id* und denen seiner Lehrer
3. Sein eigenes Werk *Ma'ālim al-imān* über die berühmten Persönlichkeiten, die seit den Anfängen des Islām Kairouan besuchten
5. Der *Saḥīḥ* des Buḥārī
6. Der *Saḥīḥ* des Muslim
7. Traditionen, von ihm selbst oder seinen Lehrern zusammengestellt; z. B. 40 Hadīte über die Allgemeinheit der Gnade Gottes
8. Poesie: a) Verse von Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā in Talavera, gest. 455; s. *Nafḥ*, I, S. 496: „*ra'aitu'l-inqibāda aḡalla šai'in . . .*“  
 b) Verse von 'Alī b. Muḥammad al-Fāllī: „*tašaddara littadrīsi kullu muḥawwasin . . .*“  
 c) Verse von Ibn Ġubair: „*ta'anna fil-amri lā tokun 'aḡilan . . .*“; „*mina'llāhi fas'al kulla amrin turīduhu . . .*“; „*ayyuka'l-mustaḡīlu . . .*“ und „*šahadnā ḡalāta l-'idī . . .*“  
 d) Verse von Abū 'Amr 'Uṯmān b. Ḥasan (Ibn Dihyā, Ibn Ġamīl): „*alā inna ḡaḡa 'd-dahra . . .*“

aus gesehen handelt es sich im ersten Fall um *qirā'a* (Lesen), im zweiten um *simā'* (Hören). So sagt Abū Bakr b. Ḥaṭṭāb al-Mursī in bezug auf den jeweiligen Lehrer ('Abdarī, fol. 11'): „ich las unter ihm (*qara'tu 'alaihi*) die Maqāmen des Ḥarīrī . . . ich las unter ihm mit meiner Diktion (*qara'tu 'alaihi bilafzi*) die *Šamā'il an-nabī* des Tirmidī.“ Zwischen *qirā'a* und *simā'* wird deutlich unterschieden; Ibn Ḥaṭṭāb (a. a. O.): „ich hörte unter ihm (*sami'tu 'alaihi*) Teile aus dem *Muwaffa'* und las unter ihm mit meiner Diktion das Buch des Tirmidī.“ 'Abdarī (fol. 24) sagt von einem seiner Lehrer: „er überlieferte mir das *Muwaffa'* nach Abul-Qāsim b. Baqī, indem er nämlich einen Teil dieses Werkes unter ihm gelesen und den Rest von ihm gehört hatte“ (*qirā'atan 'alaihi liba'ḡihi wasimā'an 'alaihi lisā'irihī*). Sprenger<sup>1)</sup> gibt an, daß nach

<sup>1)</sup> a. a. O., S. 12.

den Mālikiten, den ḥiǧāzenischen und küfischen Gelehrten und nach Buḥārī *qirā'a* und *simā'* von gleich wichtiger Bedeutung sind. So war es also auch im mālikitischen Maǧrib der Fall, wie überdies aus den Beispielen bei 'Abdarī hervorgeht.

Die *munāwala* (Überreichen) bedeutet das Verlassen der gewissenhaften Methode der *qirā'a* und des *simā'*; sie besteht in der „körperlichen Übergabe der abgeschriebenen Texte durch den Rāwī<sup>1)</sup>“, zu der nur die persönliche Anwesenheit des Schülers, nicht aber sein Studium (*qirā'a*, *simā'*) erforderlich ist. So stehen bei 'Abdarī *qirā'a* und *munāwala* in deutlichem Gegensatz: „ich las unter ihm einen Teil des *Kitāb al-Muwaffa'* und er überreichte mir (*nāwalanī*) den Rest . . . ich las unter ihm einen Teil des *Kitāb as-šamā'il* von Tirmidī und des *kitāb riyādat al-muta'allimīn* von Abū Nu'aim, und er überreichte mir den Rest der beiden Werke“ (fol. 15<sup>v</sup>); „ich las unter ihm einen Teil des *Muwaffa'* und er überreichte mir den Rest“ (fol. 24<sup>r</sup>). *Qirā'a* und *munāwala* halten sich bei 'Abdarī die Waage: In Bougie studiert er das *Muwaffa'* durch *qirā'a* und erhält den Rest durch *munāwala*; *Taisīr* und *Muqni'* des Abū 'Amr ad-Dānī erhält er durch *munāwala*; Qaṣīde des Ibn Firroḥ: *qirā'a*; *K. as-šamā'il* und *K. riyādat al-muta'allimīn*: *qirā'a* und *munāwala*; *al-Mufradāt* des Dānī sowie *K. faḍl qiyām al-lail* und *K. faḍl tilāwat al-qur'an* des Abū Bakr al-Uǧrī: *munāwala*; Qaṣīde *Minḥāǧ al-manāqib* des Ibn Abil-Ḥiṣāl: *munāwala*. In Constantine: *Muwaffa'*: *qirā'a*. In Béja: *K. al-muǧarrib fi n-naḥw*: *Qirā'a*. In Tunis: *Muwaffa'*: *qirā'a* und *munāwala*; Teile des *Saḥīḥ* von Muslim: *simā'*; Fihrist des 'Abdallāh b. Muḥammad at-Ṭā'ī al-Qurṭubī, seines Großvaters und des Abūl-Qāsim b. Baqī: *munāwala*; *Muwaffa'*: *qirā'a*; *K. al-ǧāmi'*: *qirā'a* und *munāwala*; Reǧezgedicht *al-Aqida* des Aḥmad b. Yūsuf al-Fihri: *simā'*; *Qaṣīdat as-Šaqrātisīya*: *qirā'a*; Taḥmīs dieser Qaṣīde von Abū 'Abdallāh al-Miṣrī und 'Uṭmān b. 'Atīq: *qirā'a*. In Kairouan: Traditionen des Dabbāǧ und seiner Lehrer: *munāwala*. Es zeigt sich also,

<sup>1)</sup> Goldziher, a. a. O., S. 190.

daß unser Autor in seinem Studiengang von der bequemen *munāwala* weitgehend Gebrauch macht.

Die *munāwala* konnte portionsweise vor sich gehen; 'Abdari (fol. 24<sup>v</sup>): „er überreichte mir den Rest von Mal zu Mal (*mirāran*). Wenn ein Teil des Werkes gelesen war, konnte am Schluß das ganze Werk ‚übergeben‘ werden“; 'Abdari (fol. 24<sup>v</sup>): „ich las unter ihm das *K. at-taisir* und das *K. as-samā'il*; einiges davon las ich unter ihm, und er überreichte mir beide Werke“. Es wurde natürlich meist eine Abschrift überreicht. Das seltene Glück, Originale als Geschenk zu haben, ist 'Abdari einmal zuteil geworden: „Zum Erstaunlichen von seinen (des Dabbāg in Kairouan) guten Sitten gehört, daß er mir jedes Mal, wenn ich ihn bat, mir ein Heft zu dozieren, nur darüber mitteilte, es sei mir als Geschenk vermacht; so gab er mir mehr als 10 Hefte von seinen *Fawā'id* und denen seiner Lehrer sowie von deren Indices und sprach zu mir: Dir stehen sie eher zu als mir; denn ich bin ein alter Mann, der bald vom Leben Abschied nimmt, und du stehst in der Blüte deiner Jahre!“ (fol. 37<sup>r</sup>).

Noch freizügiger als die *munāwala* ist die *igāza*, die Lehr-erlaubnis, die dem Interessenten auch in absentia erteilt werden kann und mithin den *ṭalab*, das persönliche Aufsuchen der Lehrer, vollkommen ersetzt. Diese Art der *igāza* in absentia<sup>1)</sup> kommt natürlich für unseren Tālib 'Abdari nicht in Frage; bei ihm ist die *igāza* noch das Resultat persönlicher Bemühungen. Wenn er durch *qirā'a*, *simā'* oder *munāwala* in den Besitz des Werkes eines Gelehrten gelangt ist, so schließt er seine Angaben hierüber mit den Worten: „er stattete mich mit einer vollen *igāza* aus“ (fol. 15<sup>v</sup>). Der Begriff erscheint allerdings auch bei ihm erweitert: „für alles, worin seine Überlieferung fehlerlos war, stattete er mich mit einer vollen *igāza* aus“ (fol. 24<sup>v</sup>); „er stattete mich ganz allgemein für alles, was er überliefert und verfaßt hatte, sowie für alles, worin seine Überlieferung mir fehlerlos schien, von Prosa und Poesie, mit einer vollen

<sup>1)</sup> Vgl. Goldziher, u. a. O., S. 190.

*iğāza* aus“ (fol. 24<sup>v</sup>); „er brachte mir Stellen daraus zu Gehör und stattete mich für den Rest mit einer *iğāza* aus“ (fol. 25<sup>r</sup>); „er stattete mich für alles, was sein *barnāmağ* enthielt und auch was von seiner Überlieferung nicht darin stand, mit einer vollen *iğāza* aus“ (fol. 37<sup>r</sup>). Die *iğāza* ist das eigentliche Diplom; ‘Abdarī (fol. 16<sup>r</sup>, 24<sup>v</sup> u. a.): „und er schrieb mir hierüber mit eigener Hand“. Zu ‘Abdarī’s Zeit betreibt der Reisende die Jagd nach solchen Diplomen sowohl für sich selbst als auch für seine Kinder als Sport<sup>1</sup>). So ist denn auch bei ‘Abdarī häufig zu lesen: „und ebenso stattete er meinen Sohn Muḥammad mit einer *iğāza* aus“ (fol. 24<sup>v</sup>, 37<sup>r</sup> u. a.). In seinem *iğāza*-Sammelleifer erscheint uns ‘Abdarī selbst als typischer Vertreter eben jener Dekadenz, die er allorts beklagen zu dürfen glaubt.

Der Lehrer oder Überlieferer (*rāwī*) hat bei der Weitergabe eines Werkes zu vermerken, von wem und wie das Werk ihm selbst überkommen ist; ‘Abdarī (fol. 28<sup>v</sup>): „den Tahmīs der *Qaṣīdat aš-Šaqrāṭisīya* von Abū ‘Abdallāh al-Miṣrī las ich unter ‘Abdallāh b. Huraira, der sie mir von jenem auf Grund der *qirā’a* übermittelte“; „er überlieferte mir das ganze Werk, indem er es nämlich unter seinem Verfasser gelesen hatte“ (fol. 21<sup>v</sup>); „er überlieferte mir das Werk nach Abul-qāsim b. Baqī, indem er es nämlich z. T. unter ihm gelesen und den Rest von ihm gehört hatte, mit den Isnāden des Ibn Baqī“ (fol. 24<sup>r</sup>); „er überlieferte mir nach Ibn ‘Uṣfūr dessen großes Werk zur Kommentierung des Ğumal auf Grund der *iğāza*; dieses und sonstige Werke Ibn ‘Uṣfūr’s überlieferte mir unser Šaiḥ Abū Zaid in Kairoan auf Grund der *iğāza* von ihm“ (fol. 21<sup>v</sup>—22<sup>r</sup>); „er überlieferte es mir sämtlich nach ihm (dem Verfasser) auf Grund der *iğāza* und *munāwala*“ (fol. 29<sup>r</sup>). Geht der überlieferte Text nicht unmittelbar auf den Verfasser zurück, so ist der *sanad* anzugeben; ‘Abdarī (fol. 18<sup>r</sup>): „er überlieferte mir die *Qaṣīde* nach Ibn as-Sarrāğ auf Grund der *qirā’a*, (dieser hatte sie) von Abul-Qāsim b. Baṣkuwāl und Ibn Ğālib aš-Šarrāğ auf

<sup>1</sup>) Vgl. Goldziher, Artikel *iğāza* der *El*.



Grund des *simā'* (erhalten) in der *qirā'a* seines Onkels Abū Muḥammad b. Ḥair nach dem Verfasser der Qaṣīde.“ Oft hat der Rāwī Vorliebe für einen bestimmten Gewährsmann, nach dem er zu tradieren pflegt; 'Abdarī (fol. 11<sup>1</sup>): „er pflegte zu überliefern nach dem Prediger Abul-Qāsim b. Ḥubaiš.“

Verfolgen wir den unserm Autor tradierten Stoff um drei Generationen zurück, so lassen sich u. a. folgende Überlieferer herausstellen:

I. Den Lehrern 'Abdarī's überliefern u. a. (aus eigenen oder fremden Werken):

Šāliḥ b. Šarīf ar-Rondī<sup>1</sup>): eigene Gedichte.

Abul-Ḥusain b. as-Sarrāġ<sup>2</sup>): Traditionen aus der *Riyādat al-muta'allimīn*.

Muḥammad b. Yūsuf b. al-Musdī<sup>3</sup>): Verse von Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā aus Toledo (gest. im Jahre 455 in Talavera).

Abulġaiš Muḥammad b. Ibrāhīm al-Andalusī al-Anšārī al-Qistī<sup>4</sup>) (gest. 626/1229): *Kitāb al-muḍahhaba fi'l-hilā*.

Ibn 'Uṣfūr al-Ḥadramī al-Iṣbīlī (gest. 669<sup>5</sup>)/1270): sein *Kitāb al-muqarrib fi'n-naḥw*.

Abū 'Abdallāh at-Tauzarī al-Miṣrī<sup>6</sup>) (Zweite Hälfte des 7. Jahrhunderts): *Qaṣīdat aš-Šagrāṭisīya*, *Qaṣīdat al-manfuriġa* sowie seine Tahmīse zu diesen Qaṣīden.

Abul-'Abbās Aḥmad b. Mūsā al-Baḡarnī<sup>7</sup>) (gest. 703): Traditionen.

<sup>1</sup>) s. Muqqarī, *Nafḥ*, I, S. 935; II, S. 234, 521.

<sup>2</sup>) s. *Nafḥ*, II, S. 589.

<sup>3</sup>) s. *Nafḥ*, I, S. 534.

<sup>4</sup>) s. Brockelmann, I, S. 310.

<sup>5</sup>) Dieses Datum überliefert 'Abdarī's Lehrer Ḥusain b. Muḥammad at-Ṭablī, der Ibn 'Uṣfūr persönlich kannte. Brockelmann, *Suppl.*, I, S. 546, schwankt zwischen den Todesdaten 663 und 669.

<sup>6</sup>) s. Brockelmann, I, S. 473.

<sup>7</sup>) s. Ibn al-Qāḍī, *Durra*, I, S. 18.

II. Den Vorhergehenden überlieferten u. a. (aus eigenen oder fremden Werken):

Ibn Quṭrāl<sup>1)</sup>: In *Játiva*, Verse von Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā aus Toledo.

aš-Šarrāṭ al-Qurṭubī<sup>2)</sup>: *Qaṣīde* des Ibn Abil-Ḥiṣāl.

Ibn Ġubair aus Valencia<sup>3)</sup> (gest. 614/1217): Eigene Poesie.

Muḥammad b. 'Isā b. Aṣḡabā<sup>4)</sup> (gest. 620/1223): sein *Kitāb al-muḏahhaba fi'l-ḫilā*.

Ibn al-Abbār aus Valencia<sup>5)</sup> (siedelte 636/1238 nach Bougie und von dort nach Tunis über; er starb 658/1260): Traditionen aus der *Riyādat al-muta'allimīn*.

III. Den Vorhergehenden überliefern u. a. (aus eigenen oder fremden Werken):

Ibn Abil-Ḥiṣāl aus Burgalit<sup>6)</sup> (gest. 540/1146): seine *Qaṣīde Minhāġ al-manāqib*.

Aḡmad b. Muḥammad as-Silafī<sup>7)</sup> (gest. 576/1180): Verse von al-Fālli.

Ibn Baṣkuwāl al-Qurṭubī<sup>8)</sup> (gest. 578/1183): Traditionen aus der *Riyādat al-muta'allimīn*.

Yusuf b. Muḥammad b. aš-Šaiḥ al-Balawī aus Málaga<sup>9)</sup> (gest. 604/1297): Verse von Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā aus Toledo.

Die Namen der Überlieferer aus dieser Zeit sind uns meist bekannter als 'Abdarī's Lehrer selbst. Von besonderem Interesse ist, daß unser Autor Gelehrte wie Ibn Ġubair, Ibn Baṣkuwāl, Ibn al-Abbār und Ibn 'Uṣfūr zu den Lehrern seiner Lehrer zählt.

Die Aufgabe, den Anforderungen exakter Vermittlung gerecht zu werden, wurde dem Lehrer durch schriftliche

<sup>1)</sup> s. *Nafh*, I, S. 21.

<sup>2)</sup> Ebenda, S. 567.

<sup>3)</sup> s. Brockelmann, I, S. 78.

<sup>4)</sup> Ebenda, S. 497.

<sup>5)</sup> Ebenda, S. 340.

<sup>6)</sup> Ebenda, S. 368.

<sup>7)</sup> s. Brockelmann, I, S. 305.

<sup>8)</sup> Ebenda, S. 340.

<sup>9)</sup> Ebenda, S. 310.

Fixierung des *sanad* und außerdem häufig noch durch ein besonderes Hilfsmittel erreicht<sup>1)</sup>, nämlich durch den sog. Index, von 'Abdarī *barnāmağ* oder *fihrist*, sonst auch *ma-syağa*, *ṣabt* und *mu'ğam aš-šuyūh*<sup>2)</sup> genannt. 'Abdarī hat den Index des öfteren charakterisiert: „er schrieb mir eine große Anzahl von Namen seiner Lehrer und von seinen Überlieferungsstoffen nieder und stellte mir dies in einem *barnāmağ* zusammen“ (fol. 15<sup>r</sup>); „er traf eine große Anzahl von den Vortrefflichen unter den Gelehrten und überlieferte nach ihnen . . . er stellte ihre Namen in einem *barnāmağ* zusammen“ (fol. 24<sup>r</sup>); „er hat ein *barnāmağ*, worin er ihre (der Lehrer) Namen und was er von ihnen überlieferte eintrug“ (fol. 37<sup>r</sup>); „er hat zwei *barnāmağ*, ein großes und ein kleines, über die Namen seiner Lehrer“ (fol. 24<sup>v</sup>). Ein solcher Index enthielt also die Namen der Lehrer und die weiterzugebenden Lehrstoffe (*marwīyāt*) — man vergleiche z. B. den Fihrist *marwīyāt* des Ibn Ḥağar al-'Asqalānī<sup>3)</sup> — und zwar den Lehrstoff nicht nur namentlich; 'Abdarī (Hs. Algier, fol. 152<sup>v</sup>): „zu dem, was ich unter ihm las in einem *barnāmağ* über seine Lehrer, gehören die Verse . . .“ Der Index stellte also eine Anthologie dar. Zu den einzelnen *marwīyāt* durfte auch der *sanad* nicht fehlen; 'Abdarī (fol. 24<sup>v</sup>) sagt ausdrücklich, daß die Isnāden im Index enthalten waren. Auf diese Weise schwillt der Index zu einem stattlichen Werke an, das seinerseits der Tradierung durchaus Wert erachtet wird; 'Abdarī (fol. 15<sup>r</sup> und 24<sup>r</sup>): „ich las ihn (seinen Index) unter ihm“; fol. 24<sup>v</sup>: „er tradierte mir alles mit seinen Isnāden, die in seinem *barnāmağ* aufgezeichnet sind“; fol. 24<sup>v</sup>: „er überreichte' mir seinen *fihrist* sowie den *fihrist* seines Großvaters Abū Ğa'far und des Qāḏī Abul-Qāsim b. Baqī“; fol. 37<sup>r</sup>: „ich las unter ihm einen Teil des *barnāmağ*, und er stattete mich für alles, was dieser enthielt, mit einer *igāza* aus“.

<sup>1)</sup> s. Sprenger, a. a. O., S. 13.

<sup>2)</sup> s. Goldziher, a. a. O., II, S. 185 A.

<sup>3)</sup> Besprochen von Baron v. Rosen in: *Bull. de l'Acad. des Sciences de St. Petersb.*, XXVI, S. 18—26.

Wiener<sup>1)</sup> nennt die Indices „Studiengänge“ unter Hinweis auf den Fihrist des Abū Bakr b. Abī Ḥair al-Isbīlī<sup>2)</sup> gest. 575). „Die Studiengänge sind Schriften, in denen gelehrte Männer zu Nutzen und Frommen der Nachfolgenden angeben, bei wem sie gelernt und welche Bücher sie studiert haben.“

Ein solcher Studiengang ist im Grunde auch das Reise-  
werk unseres 'Abdarī selbst. Die Namen der Lehrer sind — zum großen Teil mit ihren Isnāden — angeführt, ferner die *marwīyāt* und die Mittel ihrer Erlangung (*qirā'a*, *simā'*, *munāwala* und *iḡūza*). Zahlreiche poetische Einlagen machen bei 'Abdarī den *fihrist* zur Anthologie. Die den Namen der Lehrer beigefügten Charakteristiken sowie einige *maḡlis*-Szenen<sup>3)</sup> und des Autors eigene Kritik an den poetischen Stücken stellen das Werk auf eine noch breitere Basis. Itinerar und Stadtbeschreibungen (geographischer Teil) runden das Ganze vollends ab.

#### b) Beschreibung der Lehrer

'Abdarī beschreibt seine Lehrer nach den folgenden Gesichtspunkten:

Person (Angabe körperlicher, geistiger und moralischer Eigenschaften, eventuell Geburtsdatum);

Wissenschaftliche Ausbildung (Angabe der Lehrer und Überlieferer);

Literarische Produktion (Titel der verfaßten Werke und Proben aus den Gedichten).

Die Artikel der Gelehrtenbiographien (z. B. *Durrat al-ḥijāl* des Ibn al-Qāḍī) sind durchweg unter denselben Gesichtspunkten abgefaßt, so daß die Möglichkeit ihrer Beeinflussung durch die *Rihla* zuweilen gegeben zu sein scheint; die Bedeutung der *Rihla*, insbesondere der *Rihlat al-'Abdarī*, als Stoffversorger der biographischen Literatur habe ich bereits

<sup>1)</sup> a. a. O., S. 17.

<sup>2)</sup> ed. Cordera in: *Bibl. Arabico-Hispana*, IX, X.

<sup>3)</sup> Ein-Beispiel auf S. 136ff..

betont und u. a. durch ein Beispiel aus 'Abdarī und Ibn al-Qāḍī veranschaulicht<sup>1)</sup>).

Gelehrte wie z. B. Ibn Ḥamīs, deren Namen in den späteren Jahrhunderten die Werke biographischer Kompilatoren füllen<sup>2)</sup>, schildert unser Autor auf Grund eigener Anschauung und persönlicher Fühlungnahme<sup>3)</sup>. Als biographisches Quellenwerk scheint mir daher die *Riḥlat al-'Abdarī* von höchster Wichtigkeit. Um den Rahmen der vorliegenden Arbeit nicht zu überschreiten, gedenke ich, das biographische Material des gesamten Werkes in einer besonderen Arbeit zu bieten. Vorderhand soll ein Beispiel zeigen, was hier an wertvoller Einzelbeschreibung zu erwarten ist:

(fol. 36<sup>v</sup>ff.) 'Abdarrahmān b. Muḥammad al-Anṣārī al-Asīdī ad-Dabbāg in Kairouan (Verfasser des in der Neubearbeitung von Ibn an-Nāgī in Tunis 1320—1325 gedruckten *Kitāb ma'ālim al-īmān*; s. Brockelmann, *Suppl.*, II, S. 337).

„Ich verlegte mich, als ich Kairouan betrat, nach Vermögen auf die Suche nach denen, die von den Vertretern der Wissenschaft dort wären. Doch fand ich in der Stadt niemanden, dessen Dasein geschätzt und dessen Unwissenheit gering gewesen, außer jenem Šaiḥ, Rechtsgelehrten, Traditionarier und Kenner der verschiedensten Wissenschaften Abū Zaid 'Abdarrahmān b. Muḥammad b. 'Alī b. 'Ubaidallāh al-Anṣārī al-Asīdī, von den Nachkommen des Asīd b. Ḥaḍir — möge Gott mit ihm zufrieden sein! — Er ist bekannt unter dem Namen ad-Dabbāg. Ich traf ihn an dem Tage, als wir nach Kairouan kamen und sah (in ihm) einen lautereren, gereiften Šaiḥ, einen Mann von Haltung und Würde sowie von offensichtlicher Ruhe; (er ist) ein Lebensquell für die Leute der Wissenschaft, der Lohn der Hoffnung und Dank des Besuchs. Das Alter hat an seinem Körper keine Spuren hinterlassen, trotz der hohen Zahl seiner Jahre, und von seiner Verstandesschärfe und

<sup>1)</sup> s. S. 42.

<sup>2)</sup> Vgl. *Buḡya*, S. 39ff. und *Durra*, S. 163ff.

<sup>3)</sup> s. S. 16—18.

seinen Sinnen hat sich nichts geändert. Ich fragte ihn nach seinem Geburtsdatum, da sagte er mir: „Das Jahr 605!“ — Er gehört — Gott erhalte ihn! — zu den Leuten von hohem Streben und Eifer um die Wissenschaft, trotz des Mangels derer, die der Wissenschaft beflissen und nach ihr forschen. Er ist von demütigem Wesen und mildem Charakter, von schöner Geselligkeit, mit den Sitten der Ehrwürdigen unter den Leuten der Wissenschaft und Frömmigkeit, und einzigartig in seiner Zeit an Lehrautorität und Kenntnis. Ich gewahrte von seiner Frömmigkeit, von der Schönheit seiner Gesittung und der Feinheit seiner Vorzüge, was ich mir so nicht habe vorstellen können. Wie ist seine Existenz in Kairouan in dieser Zeit zu erklären, wenn nicht aus der Gesamtheit der Segnungen, die seinen Vorfahren zuteil wurden? — Die Zahl seiner Lehrer ging bereits über 80 hinaus, und er hat ein *barnāmağ*, worin er ihre Namen zusammenstellte, sowie alles, was er nach ihnen überliefert hat. Ich studierte unter ihm einiges daraus, und er gab mir für alles, was es enthielt, und auch was von seiner *riwāya* nicht darin stand, eine vollständige *iğāza*, und ebenso stattete er meinen Sohn Muḥammad, dem Gott Erfolg verleihen möge, mit einer *iğazā* aus. — Er schrieb darüber mit eigener Hand! Beiläufig sprach er zu mir: „Wenn Gott deinem Bedürfnis entsprochen hat, und du die Pilgerfahrt gemacht haben wirst, so bleib nicht im Lande; denn ich habe großes Mitleid mit deinem Sohn, und Gott pflanzte die Zuneigung zu ihm in mein Herz, seit du mir von ihm gesprochen hast!“ — Zum Erstaunlichen an seinen guten Sitten gehört, daß er mir jedesmal, wenn ich ihn bat, ein Heft zu dozieren, nur darüber mitteilte, es sei mir als Geschenk vermacht; so gab er mir mehr als 10 Hefte von seinen *Fawā'id* und denen seiner Lehrer, sowie von deren Indices und sprach zu mir: „Dir stehen sie eher zu als mir; denn ich bin ein *Ṣaiḥ*, der bald vom Leben Abschied nimmt, und du stehst in der Blüte deines Lebens; seit der Zeit, wo ich dich sah, ward die Zuneigung zu dir in mein Herz gepflanzt!“ — Er hat Kompendien verfaßt, Abhandlungen und viele gute Poesie und

nimmt Anteil an den Wissenschaften, und zwar an den Traditionswissenschaften sowie an den Natur- und Geisteswissenschaften (*naqliyūn*, *'aqliyūn*); er verfaßte ein schönes nützliches Buch über die Klassen der hervorragenden Männer, die Kairouan besuchten, seitdem der Islam dort Fuß gefaßt bis zu seiner Zeit. Es ist ein großes Werk in zwei Bänden, und er nannte es *Ma'ālim al-īmān wa-rauḍat arriḍwān fi ma'nāqib al-mashūrīn min ṣulahā' al-Qairawān*. Unser Šaiḥ, der Rechtsgelehrte und weise Imām der Provinzen Ägyptens, Abul-Faṭḥ Muḥammad b. 'Alī b. Waḥb al-Quṣairī hat mir erzählt, daß er den verstorbenen einzigartigen und vorzüglichen Rechtsgelehrten Abul-'Abbās al-Gumārī at-Tūnisī beauftragt hat, dieses Werk zu kopieren, als Tūnisī aus dem Osten wegzog; als er nun nach Tunis kam, machte er sich eifrig daran, das Buch für ihn zu kopieren, bis er es vollendet hatte; dann widmete er sich mit Fleiß der Berichtigung und Kollation des Buches, und als er damit fertig war, starb er; da wurde es in seinem Nachlaß verkauft. Er (Quṣairī) lobte den erwähnten Verfasser des Werkes nach Gebühr. — Dieser überlieferte mir das Werk durch *munāwala*, und ich fragte ihn: „Warum hast du darin Abul-Ḥasan al-Laḥmī nicht erwähnt?“ — Da sprach er zu mir: „Es steht bei mir nicht fest, daß er Kairouan betreten hat!“ — Ich fragte ihn nach dem Todesdatum des Laḥmī, und er entgegnete mir: „Er starb im Jahre 478“<sup>1)</sup> und erzählte mir, daß er dies auf einem Stein an seinem Kopfende in der Stadt Sfax — behüte sie Gott! — gelesen habe. Er vermittelte mir durch *munāwala* die Ṣaḥīḥe des Buḥārī und Muslim . . . ('Abdarī's Studien unter ihm). Er zitierte mir beim Abschied:

Wenn einer auf die Bahre wird gelegt, so treten wir zusammen, — und wenn auch nicht, wie sehr ist der, der starb, um die Geschöpfe unbekümmert!

### c) Verteilung des Lehrstoffs auf die einzelnen Wissensgebiete

Der von 'Abdarī angeführte Lehrstoff verteilt sich folgendermaßen auf die einzelnen Wissensgebiete:

<sup>1)</sup> s. Brockelmann, I, S. 383.

## I. Philologie:

'Alī b. Muḥammad b. 'Uṣfūr al-Isbīlī (starb 669/1270; s. Brockelmann, *Arab. Lit.* I, S. 110 u. Suppl.). *K. al-muḡqarib fi 'n-naḥw.* — Kommentar zum *K. al-Ġumal fi 'n-naḥw* des Abul-Qāsim 'Abdarrahmān b. Ishāq az-Zaġġāġī (starb 337/949).

## II. Koranlesekunst:

Abū 'Amr Uṭmān b. Sa'īd ad-Dānī al-Qurṭubī (trat im Jahre 397/1006 die Pilgerfahrt an und hielt sich 4 Monate in Kairouan auf; s. Brockelmann, a. a. O., I, S. 407): *K. at-taisīr fi'l-qirā'āt as-sab'*. — *K. al-muḡnī fi mu'rifat rasm maṣāḥif al-amṣār.* — *Mufradāt al-qurrā' as-sab'a* (ed. O. Pretzl, BJ 11, 111).

Abul-Qāsim al-Qāsim b. Firroh b. Abil-Qāsim Ḥalaf b. Aḥmad ar-Ru'ainī aš-Šāṭibī (Koranleser in Kairo, gest. 590/1194; s. Brockelmann, a. a. O., I, S. 409): *Ḥirz al-amānī wa-waġh at-tahānī*, Versifizierung des *Taisīr* (s. oben).

## III. Hadīt:

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Ismā'il al-Buḥārī (starb 256/870): *K. al-ġāmi' aṣ-ṣaḥīḥ.*

Abul-Ḥusain Muslim b. al-Ḥaġġaġ al-Quṣairī (starb 261/875): *aṣ-Ṣaḥīḥ.*

Abū 'Isā Muḥammad b. 'Isā at-Tirmidī (starb 279/892): *K. aš-šamā'il*, über das Äußere des Propheten.

'Abdarrahmān b. Muḥammad al-Anṣārī al-Asādī aḍ-Ḍabbāġ (Lehrer des 'Abdarī in Kairouan und Verfasser der *Mu'ālim al-Īmān*): eigene Ḥadīṭsammlungen, z. B. 40 Ḥadīṭe über die Allgemeinheit der Gnade Gottes.

## IV. Fiqh:

Abū 'Abdallāh Mālik b. Anas (starb 179/795): *K. al-muwaffa'*, in der Rezension des Yahyū b. Yahyā.

## V. Geheimwissenschaften:

Muḥammad b. 'Isā b. Muḥammad b. Aṣbaġ al-Asdī al-Qurṭubī al-Mālikī b. al-Munāṣif (starb 620/1223;



a. Brockelmann, a. a. O., I, S. 497): *al-Mudāhhaba fi's-siyāl wa'l-hilā* (oder *fi'l-hilā wa's-siyāt*), über Physiognomik.

#### VI. Biographische Werke:

Muḥammad b. 'Abdalmuḥṭī an-Nafzī (Lehrer des 'Abdarī in Tunis): Werk über die Geburts- und Todesdaten berühmter Persönlichkeiten.

'Abdarrahmān b. Muḥammad al-Anṣārī al-Asīdī ad-Dabbāg (Lehrer des 'Abdarī in Kairouan): *Ma'ālim al-īmān*, über die berühmten Persönlichkeiten, die seit dem Anfang des Islām Kairouan betraten, Neubearbeitung des Ibn an Nāgī, gedr. Tunis 1320—1325).

#### VII. Poesie:

##### 1. Nachklassische spanische und nordafrikanische Dichter vom 11. bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts.

Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā aus Toledo (starb 455 in Talavera).

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Abī Bakr b. Yahyā b. 'Alī aš-Šaqrāṭisi (starb 466/1073): *Qaṣīda lāmīya*, zum Lobe des Propheten; mit den Tahmīsen des Abū 'Abdallāh al-Miṣrī (at-Tauzarī), Abū 'Amr Uṭmān b. 'Atīq und Muḥammad b. al-Ḥasan b. Yūsuf b. Ġāis (zu ersterem s. Brockelmann, a. a. O., I, S. 268).

Abū Faḍl Yūsuf b. Muḥammad b. Yūsuf b. an-Nahwī (starb 505/1113): *al-Qaṣīdat al-munfarīga (umm al-faraġ)* mit dem Tahmīs des Abū 'Abdallāh al-Miṣrī (Brock., Suppl. I, 473).

Ibn Barṭoloh al-Mursī, reiste 510 nach Mekka.

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Mas'ūd b. Abil-Ḥiṣāl al-Ġāfiqī, *Du'l-wizāratāin*, lebte in Córdoba und Granada, starb im Jahre 540/1146 in Córdoba; Brockelmann, I, S. 369.

Abul-Ḥusain Muḥammad b. Aḥmad b. Gubair al-Kenānī (starb 1217).

2. Spanische und nordafrikanische Dichter aus der Zeit des 'Abdarī.

Šālih b. Šarīf ar-Rondī (7. Jahrhundert).

Ḥasan b. 'Alī al-Qusanṭīnī (7. Jahrhundert):  
Qaṣīde über seine Reise von Constantine nach Marrākuš.

Aḥmad b. Yūsuf al-Fihri al-Labli, gest. 691:  
Regezedicht *al-'Aqīda*.

Muḥammad b. Šālih al-Kenānī aš-Šāṭibī, gest. 699.

Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Ḥamīs, gest. 708.

Abū Zakarīya Yahyā b. 'Iṣām, Freund des Ibn Ḥamīs.

Aus den Werken dieser Dichter bietet 'Abdarī einige ausführliche Proben: fol. 8<sup>v</sup>—10<sup>r</sup>: Qaṣīden des Ibn Ḥamīs (vgl. *Buġya*, S. 40—42), fol. 12: Qaṣīde *anasīmu rīqiki* . . .; fol. 13<sup>r</sup>: *Qul lillaḡī samā* von Ibn 'Iṣām (vgl. *Durra*, I, S. 164, vielleicht nach 'Abdarī); fol. 19<sup>r</sup>—20<sup>r</sup>: Qaṣīde des Qusanṭīnī über seine Reise von Constantine nach Marrākuš (vgl. *Durra*, I, S. 126 und *Nafh*, I, S. 789; vielleicht nach 'Abdarī); fol. 25<sup>v</sup>—22<sup>r</sup>: *al-qaṣīdat aš-Šaqrāṭisīya*; fol. 29<sup>v</sup>—32<sup>v</sup>: Taḥmīs des Abū 'Abdallāh al-Miṣri zur *Qaṣīdat al-munfarīġa*; fol. 38<sup>v</sup> bis 39<sup>v</sup>: Verse von Ibn Ġubair.

An diese poetischen Stücke schließt 'Abdarī zum Teil kritische Betrachtungen, auf die hier nur kurz und ohne Berücksichtigung der arabischen Literaturkritik hingewiesen werden soll. 'Abdarī befaßt sich u. a. mit den folgenden Fragen:

1. Frage nach dem genauen Namen des Autors. Beispiel: Ist „Ibn Burṭalah“ oder „Ibn Barṭoloh“ zu lesen?
2. Frage nach der Verfasserschaft. 'Abdarī beschränkt sich a) in der Angabe der einzelnen Meinungen oder b) der vorherrschenden Meinung. Beispiel: a) Die Qaṣīde „*anasīmu rīqiki*“ von Abū 'Alī (al-Qālī) in seinen *Nawādir* (k. *al-amālī*) ohne Angabe des Verfassers zitiert — ebenso von Abū 'Ubaid al-Bekri im *K. at-tadrib* —,

- wird im *K. al-la'ālī*' des letzteren dem Ibn al-Maulā (Muḥammad b. Muslim) zugeschrieben. Unser Autor läßt die Frage offen. — b) Die *Qaṣīdat al-munfariġa* wird von 'Abdārī eindeutig dem Ibn an-Naḥwī zugeschrieben und der Meinungsunterschied bezüglich der Verfasserschaft (s. Brockelmann, a. a. O., I, S. 268) nicht berücksichtigt.
3. Einzelthemen in der Poesie. Nach Abū 'Ubaid al-Bekrī: Die Vollständigkeit der Bewaffnung (inklusive Schutzwaffen) wird von an-Nābīġa und 'Muslim b. al-Walīd gepriesen; bei al-A'šā hingegen scheint der Gebrauch von Schutzwaffen verpönt. — 'Abdārī belegt Ibn Gubair's Thema „Erniedrige dich vor den Wālī's nicht“ durch die Tradition.
  4. Literarische Entlehnung. Die Verse des Ibn Barṭoloh über das Wesen der Welt sind nach 'Abdārī dem Ibn al-Ġauzī nachgedichtet.
  5. Grammatisch-stilistische Fragen. Zu den von Ibn Ḥamīs vorgetragene Versen: statt *wa'imma samā'un au tuḥūmu turābin* sollte es nach 'Abdārī heißen: *wa'imma samā'un wa'imma tuḥūmu turābin* (imma ohne Wiederholung ist selten). — Streitfrage: Kann الشام Madd versehen werden, wie die zugehörige Nisbe? In der Poesie des Ḥabīb und an-Nābīġa erscheint es mit Madd. — Wird البانئى mit Tašdīd des Yā versehen oder ist das Alif eine Art Ersatz für das Tašdīd? al-Mubarrad gebraucht البانئى mit Tašdīd des Yā. — Ist bei den Verben رعد und برق die I. oder IV. Form vorzuziehen? — Ist der Plural von دنئا zu verwerfen, wie dies der Verfasser der *Yatīma (at-Ta'ālibī)* bei Mutanabbī tut?

Unser Autor wendet sich in erster Linie den grammatischen und stilistischen Einzelheiten zu (vgl. die Angaben über Nunation und Flexion bei den Arabern von Barqa, S. 150ff.). Hierbei läßt er es an Gedichtzitaten (aus an-Nābīġa, al-A'šā, Muslim b. Walīd, al-Mutanabbī' u. a. nicht fehlen. Besonders eingehend weist er sich über die Anthologien der

großen Philologen aus (*K. al-amālī* von Abū 'Alī al-Qālī, starb 356/967, mit Kommentar des Bekrī: *K. al-la'ālī*; *Kāmil* des Mubarrad, starb 285/998; *K. Yatīmat ad-dahr* des Tu'ālībī, starb 429/1038), strebt er doch selbst für sein Werk den Charakter der Anthologie an.

Zum Studienplan 'Abdarī's gehören also sowohl einige der älteren klassischen und nachklassischen Standardwerke der islamischen Literatur als auch zeitgenössische, sonst weniger bekannte Werke und Gedichtproben. Unter den älteren Werken nimmt, wie zu erwarten, das *K. al-muwaffa'* des Mālik den ersten Platz ein<sup>1)</sup>. In der Tradition durften die *Ṣaḥīḥe* des Buḥārī und Muslim nicht fehlen; besonderes Interesse erweckt hier die Person des Propheten (*K. aš-šamā'il*) und die 'Alī's (Anführung einzelner Ḥadīṯe). In der Koranlesekunst (*Taisīr* des Dānī mit Versifikation des Ibn Firroh aš-Šāṭibi) und Grammatik (Kommentar des Ibn 'Uṣfūr al-Iṣbīlī zum *K. al-ḡumal* des Zaḡḡāḡī) erscheinen die nachklassischen Werke der Spanier bevorzugt<sup>2)</sup>; in der Poesie richtet sich die Hauptaufmerksamkeit auf zwei berühmte nachklassische Erzeugnisse in Nordafrika: die *Qaṣīdat aš-Šaqrāṯisīya* und die *Qaṣīdat al-munfariḡa*.

'Abdarī's Studienprogramm ist also ganz nach dem westlichen nachklassischen Islam ausgerichtet. Was aber die älteren Werke, das *Muwaffa'* des Mālik und die *Ṣaḥīḥe* des Buḥārī und Muslim betrifft, so stehen diese auch heute noch auf dem Lehrplan der Zaitūna-Moschee in Tunis<sup>3)</sup>.

d) Der Rückgang der Wissenschaften im Magrib Kairouan war bis zur bilālischen Invasion (Mitte des 11. Jahrhunderts) das wissenschaftliche Zentrum Nord-

<sup>1)</sup> Die mālikitische Lehre wurde durch Saḥnūn (gest. 240/854) und 'Abdarrahmān b. al-Qāsim (gest. 191/806) im Magrib verbreitet, wo sie bis heute vorherrschend blieb; vgl. Brockelmann, I, S. 176; ferner W. Heffening, *Das islam. Fremdenrecht*, Hannover 1925, S. 114. Nach Krenkow (Artikel „Saḥnūn“ der *EI*) gebührt das Hauptverdienst dem Saḥmūn mit seiner *Mudawwana*.

<sup>2)</sup> Die Philologie blühte in Spanien vom 11. bis 13. Jahrhundert; s. Brockelmann, a. a. O., S. 308—313.

<sup>3)</sup> s. *EI*, IV, S. 925.

afrikas, der bevorzugte Sitz des mālikitischen Rechtsstudiums<sup>1)</sup>. Von hier aus wurde durch die aus der Zusammenarbeit des Saḥnūn und Ibn al-Qāsim entstandene *Mudawwana* die Lehre des Mālik überhaupt erst im Magrib verbreitet. Der Gegensatz zu einst ist daher für 'Abdarī in Kairouan besonders spürbar: „Der Kenntnismarkt ist abgeflaut — und weh dem Auge, das dies schaut!“ Unter den Gelehrten weiß er allein den Dabbāg als rühmliche Ausnahme hervorzuheben (Spezialwerk über die Gelehrten von Kairouan: Ibn an-Nāǧī, *Ma'ālim al-īmān*).

Nach der hilālischen Invasion fiel im Westen dem Tlemcen der Almoraviden (1081—1144), in Ifriqīya Tunis und Bougie die geistige Rolle Kairouans zu<sup>2)</sup>. 'Abdarī findet in Tlemcen die Wissenschaft „auf einen dürftigen Rest zurückgedrängt“. Allein Ibn Ḥamīs und Abū Ishāq at-Tanasī berechtigen zu neuer Hoffnung: „Was ein Land anbelangt, in dem es einen Mann wie Abū Ishāq at-Tanasī gibt, so ist dieses nicht leer von der Wissenschaft!“ (Spezialwerke über die Gelehrten von Tlemcen: Ibn Maryem, *Bustān*, ed. Ben Cheneb; Yaḥyā b. Ḥaldūn, *Buǧya*, ed. Bel, S. 33—76).

Ebenso ist nach 'Abdarī in Constantine die Wissenschaft nur noch durch Ḥasan b. Belqāsim b. Bādīs, in Béja durch Abū 'Alī Ḥusain b. Muḥammad aṭ-Ṭabli vertreten.

Bougie erfreut sich im 13. Jahrhundert noch regeren wissenschaftlichen Lebens. So hat uns Gubrīnī<sup>3)</sup> 104 Biographien von dortigen Gelehrten aus dem 7. Jahrhundert H. hinterlassen. Unserem Autor gilt Bougie als „Rest von den Grundfesten des Islam und Wohnort einer großen Anzahl von bedeutenden Gelehrten“ (z. B. Muḥammad b. Šāliḥ al-Kenanī aš-Šāṭibī).

Somit ist im 13. Jahrhundert die Wissenschaft bereits in der Hauptsache neben Bougie auf Tunis beschränkt. 'Abdarī sagt: „Wenn ich Tunis nicht betreten hätte, glaubte ich, die Spur der Wissenschaft am Horizont des Westens sei erstorben — ihr Name selbst vergessen und ihr Anteil und

<sup>1)</sup> Ebenda, II, S. 693.      <sup>2)</sup> Ebenda, IV, S. 868.

<sup>3)</sup> *'Unwān ad-dirāya*, ed. Ben Cheneb, Alger 1928.

ihr Los verdorben! . . . Von Männern der *riwāya* und der Kenntnis ist dort eine große Zahl; — ihr Ruhm ist auf der Stirne klar enthüllt, — ihr Wissen, wie der Sonne Strahl, — die Finsternis mit Licht erfüllt!“

Poesie und mālikitisches Recht stehen in Tunis während des 13. und 14. Jahrhunderts, zur Zeit da 'Abdarī und Balawī nach dem Osten reisten, noch in Blüte. 'Abdarī studiert besonders mālikitisches Recht, Tradition, Poesie und Geheimwissenschaften (bei 'Abdallāh b. Muḥammad at-Ṭā'i al-Qurṭubī, Aḥmad b. Yūsuf al-Fihri al-Labli und Muḥammad b. 'Abdalmu'ṭi an-Nafzī).

Bezeichnenderweise sind die Träger dieser geistigen Kultur in Tunis und Bougie überwiegend spanischer Herkunft. 'Abdarī selbst stammt aus Valencia, seine Lehrer zum Teil aus Játiva (aš-Šāṭibī), Córdoba, Labla in Andalusien und anderen spanischen Orten; ebenso die früheren Überlieferer und schließlich die Autoren selbst: so stammt Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā aus Toledo, Ibn Baškuwāl aus Córdoba, Ibn 'Uṣfūr aus Sevilla, Šāliḥ b. Šarīf aus Ronda, Ibn aš-Šāiḥ al-Balawī aus Málaga, Ibn al-Abbār aus Valencia, Abū 'Amr al-Muqrī aus Denia und Ibn Firroh aus Játiva. Diese Namen in 'Abdarī's Studienliste markieren den Rückzug des spanischen Islam nach Nordafrika. Nachdem bereits im Jahre 1085 Toledo gefallen ist, kommt die Reconquista im 13. Jahrhundert nahezu zum Abschluß (1236 fällt Córdoba, 1238 Valencia, 1244 Denia und 1247 Sevilla). Die maurische Bevölkerung wandert nach Nordafrika ab, wo sie eine neue Kulturschicht bildet<sup>1)</sup>.

Der Fall Valencias, der Heimatstadt der Familie unseres Autors, galt den spanischen Muslimen als bedeutsames Warnungszeichen; ein zeitgenössischer spanischer Dichter sagt<sup>2)</sup>:

<sup>1)</sup> Vgl. 'Umari, trad. Gaudefroy-Demombynes, S. 110: Depuis que l'Espagne s'est vidée de ses habitants, ceux-ci sont venus s'abriter sous l'aile des rois de Tunis, ont peuplé leurs Etats et y ont apporté de nouveaux procédés de culture.

<sup>2)</sup> *Nafā*, II, S. 773.

„Jener ‚Insel‘ (Spanien) ist ein Bleiben nicht beschert, wenn baldige Eroberung ihr Bleiben nicht verbürgt! . . . In der Erinnerung an dich, Valencia, des Schädels Nähte<sup>1)</sup> pressen aus ihr Blut und nicht ihr Wasser!“

Zu den Gelehrten, die Valencia, „das Paradies der Welt“<sup>2)</sup>, mit Bougie und Tunis vertauschen mußten, gehört der Biograph Ibn al-Abbār. Ihn nennt 'Abdarī, selbst Angehöriger einer valencianischen Emigrantenfamilie, in den Isnāden seines ebenfalls valencianischen Lehrers Muḥammad b. Šālīḥ aš-Šāṭibī zu Bougie. Im ganzen genommen zeigt der Studien-gang unseres Autors die Hispanisierung der magribinischen Wissenschaft in den Städten Bougie und Tunis. Seine Resignation und Klage um den Rückgang der materiellen und geistigen Kultur im Magrib mildert der Widerschein des versunkenen Glanzes der muslimischen Zivilisation in Spanien.

## VII. Die moralische Aufgabe der *Rihlat al-'Abdarī*

Aus jeder Seite der *Rihlat al-'Abdarī* liest sich als seelische Grundhaltung der Schmerz um die versinkende islamische Zivilisation in Nordafrika. Aus dem Schmerz erwachsen Tadel (*malām*) und Vorwurf, gerichtet an die kulturlose Mitwelt: „Vergangene Geschlechter pflegten uns das Lob zu lehren; doch ihr lehrt uns die Satire (*hiḡā'*)!“ Aus den geographischen *Šifa's*, aus dem *Barnāmag*-Teil, aus den Diskussionen (Tunis, Gabes, Tripolis), kurz, aus dem Gesamtwerk spricht uns eine Satire an, die bisweilen von außerordentlicher Schärfe ist (z. B. die Charakteristik des Šaiḥ 'Abdallāh b. 'Abdassayyid in Tripolis). Das in allen Einzelheiten des Werkes spürbare, schonungslose Aufzeigen der materiellen und geistigen Schäden ist in der Einleitung vom Verfasser zum Hauptthema erhoben; in dieser Zusammenfassung erscheint ihm Nordafrika als ein in der Auflösung begriffenes Staatengebilde: Die Macht des 'Abdulwādiden

<sup>1)</sup> Die „*šū'ūn*“ (Verbindungsstellen der Schädelnähte) sind nach den Arabern der Sitz der Tränen (s. Lanu, in voce).

<sup>2)</sup> *Nafḥ*, I, S. 110.

'Ulmān (681—703) in Tlemcen schwindet zusehends dahin; im östlichen Teil des zerfallenden 'Abdalwādidenreiches machen sich die Kleinkönige der Mallikeš und Tuġġin (Ibn 'Abdalqawī) breit („sie wollen König sein und haben doch nur die Namen und Beinamen!“), und das gesamte Nordafrika von Fez bis Alexandrien ist eine Freistadt der Wege-lagerer geworden; die Geisteskultur in den Städten stirbt allmählich aus („in dieser Zeit verdarb die Ernte der Besten; die Kette der Tugenden zerriß in jedem Land!“).

'Abdarī versichert uns, daß seine Satire aus reiner Absicht entspringe (*liġaraḍ ṣaḥīḥ*) „und nicht aus Neigung zu dem, was das Gesetz getadelt hat von der üblen Nachrede . . .; denn: den Übeltäter hält von seiner Schlechtigkeit zurück, was er sieht und hört von seiner Missetat!“ So formuliert 'Abdarī die erzieherisch-moralische Aufgabe seines Buches, die Behebung der Mißstände in Nordafrika. Seine ganze Hoffnung setzt er hierbei auf 'Utmān's Gegner Yūsuf, den Meriniden (fol. 2'): „Oft führt die Entrüstung über die Unterdrückung der Tugenden zu einem Übermaß, das sich gegen die Schar der Laster richtet und anhäuft; Schimpf und Schelte finden oft häßliche Worte und zeichnen im Kapitel ihrer (der Gescholtenen) Hamze die Festigung eines *madd* und *isbā'*; nicht aus Unwissenheit um das Übersehen der guten Eigenschaften der geistig Hochstehenden und nicht aus Neigung zu dem, was das Gesetz von der Verworfenheit der üblen Nachrede getadelt; vielmehr fließt die Entrüstung aus reiner Absicht, ohne das Geschoß der Herabwürdigung zu entsenden. Sie will nur dem Berechtigten sein Recht gewähren und verhüten, daß die Tugenden von denen, die sie nicht ausüben, beansprucht werden; daß der Tugendsame in der Schilderung geschmälert erscheine und den Unvollkommenen in ein fremdes Beet gepflanzt sehe; denn den Übeltäter hält von seiner Schlechtigkeit zurück, was er sieht und hört von seiner Missetat . . .“

Die *Rihlat al-'Abdarī* gibt indessen, so glaube ich, trotz der Versicherung des *ġaraḍ ṣaḥīḥ* nicht ausschließlich Zeug-



nis für hohe, moralische Absichten; in dem Werke liegt die persönliche Eitelkeit des ehrgeizigen Autors versteckt: der anlässlich der Gedichtproben im Barnāmağ-Teil fortwährend erbrachte Nachweis von Literaturkenntnissen, das überlegene Besserswissen in den Bekrī-Zitaten und Diskussionen („da schwiegen sie und fanden keine Antwort“), die Maniriertheit der *sifa*, alles das läßt uns an eine Unterordnung der Person unter eine moralische Aufgabe nicht so restlos glauben, wie 'Abdarī selbst es haben möchte: „Dieses und Ähnliches erwähne ich nur, um die Schwäche der Wissenschaft und den Mangel an Fleiß in dieser Zeit aufzuzeigen; nicht, daß ich dabei von mir selbst eingenommen wäre! Gott weiß, daß es nur meine Absicht ist, als Wegweiser auf die Nichtigkeit der Wissenschaft und das Schwinden ihrer Spuren hinzuweisen!“

'Abdarī war zu sehr an seine Umwelt gebunden, um den kulturellen Stillstand und Rückgang im Magrib durch Vergleiche mit dem aufstrebenden Europa vollends begreifen zu können: der im 14. Jahrhundert sich auswachsende Niveauunterschied zwischen den unverändert mittelalterlichen Methoden des westlichen Islām und dem Renaissancegeist des benachbarten Italien, der verpaßte Anschluß an die Neuzeit trotz engster Nachbarschaft mit Europa konnte unserem Autor, der selbst im fruchtlosen scholastischen Wissenschaftsbetrieb aufging (vgl. z. B. die Diskussion in Tripolis über die Unterbrechung des Gebetes), nicht zum Bewußtsein kommen.

Allein, das Herannahen einer neuen, durch europäischen Fortschritt erfüllten Zeit wurde im Magrib des 14. Jahrhunderts doch bereits geahnt. Ibn Ḥaldun (Muqaddima, Kairoer Ausgabe S. 335) sagt: „Es hat uns die Kunde ereilt für diese Zeit, daß die philosophischen Wissenschaften im Frankenlande (*bilād al-ifranğa*) der Gegend Roms (*rūma*) und der angrenzenden Nordgestade (des Mittelmeeres) im Schwange sind (*nāfiqat al-aswāq*), daß ihre Spuren dort erneuert (*mutağaddada*), die Kollegien, in denen sie gelehrt werden, zahlreich, die Kompendien darüber (*dawāwīnuha*) umfassend und reichhaltig und der Forscher in diesen Wissenschaften viele sind — und Gott weiß es am besten!“ . . .

VIII. Übersetzung des Itinerarabschnittes  
Kairouan-Alexandrien. Fortsetzung des von  
Cherbonneau (J A, V, 4, S. 150—170) übersetzten  
Teiles Marokko-Kairouan

## Kairouan

col. 35<sup>v</sup> Dann kamen wir zum Orte Kairouan. Ich setzt' den Fuß — in diese Stadt zu eifriger Durchforschung ohne Muß, — doch fand nur Reste, von der Zeiten Hand verwischt und Trümmer(kahl), — wovon man sagen kann: „Es war einmal<sup>1)</sup>!“ — Die Leute ihrer Bürgerschaft sind grobe von Natur; — sie haben keinen Sinn für städtische Kultur, — von irgend einem Menschenwerte keine Spur! — bei ihnen ist der Atem auch der Wissenschaft erstarrt — darin kein Leben mehr verhardt; — der Kenntnis-Markt ist abgeflaut, — und weh dem Auge, das dies schaut<sup>2)</sup>!

Die Stadt selbst hat weder Land noch Meer und weder Lunge noch Hals. Sie liegt in einer kahlen Salzsteppe, in der nicht Wasser noch Weide ist, die keine Wurzel sprießen läßt und keinen Zweig hervorbringt<sup>3)</sup>. Und war nicht der Zustand der Stadt in alter Zeit einzig ein Zeichen dieses wahren Glaubens, als die Aufrichtigen vom Volke der Re-

<sup>1)</sup> Diese Schilderung entspricht den Tatsachen: Durch die hilälische Invasion im 11. Jahrhundert wurde Kairouan, bis dahin die Metropole Ifriqiya's, nahezu vernichtet (vgl. Idrisi, S. 110); so ist es auch zu verstehen, daß alle geographischen Berichte vor Bekri einstimmig den Glanz der Stadt betonen, alle Berichte nach Bekri einstimmig den Verfall. Die politischen Ereignisse sind bekanntlich nur die äußeren Gründe dieses Verfalls, dessen innere Ursache in der ungünstigen Naturlage (vgl. Ibn Haldūn, *Proleg.*, trad. de Slane, II, S. 251) zu suchen ist; die naturbedingte Metropole des Landes ist Carthago-Tunis!

<sup>2)</sup> Vgl. Muqaddasi, S. 225: „Die gemeinen Leute sind wie das freiweidende Vieh!“

<sup>3)</sup> Vgl. Leo, S. 430: „Kairouan liegt übrigens in einer ebenen Sandwüste, wo weder ein Baum, noch Getreide wächst.“ Genaueres über die Lage der Stadt bei Bekri, S. 24. Die wirtschaftlich ungünstige Lage fernab der Küste wurde bekanntlich aus strategischen Gründen gewählt (s. Yāqūt, IV, S. 213).

ligion sie gründeten, die festhielten an ihrem (der Religion) Seil, in ihrer Höh und Tiefe stritten (immerdar), — Leute von Härte durchbohrend und schneidend, — von Festigkeit, scharf und entscheidend, — Männer, die Hohes erschauen, — Ritter von Schlacht und Altar, — Löwen im Stechen und Hauen? — Gott hab an ihnen seine Freud, solang' die Wüste harten Boden weist, — solang der Farqad-Stern<sup>1)</sup> am Himmel kreist!

Die Würde Kairouans in früherer Zeit — ist noch bei niemand in Vergessenheit<sup>2)</sup>; — doch keine Zunge tat ihr je Bescheid! — So denk dir eine Stadt, vor deren Wert — jedwede andre sich verbeugt zur Erd. — Die Ohren wurden voll vom Lobe ihres Taues, ihres Regens; — für Fromme und Gelehrte in der Lebenszeit die Stadt des Segens — und nach dem Tode dann ihr Unterpfang, — vergleichbar einem ganzen Land; — und ihre Weisen werden nur mit frommem Gruß genannt<sup>3)</sup>!

Doch wenn die Tage geben, so nehmen sie; stets, wenn sie geben, werfen sie beiseit; — sie stehn nicht ab von der Unmöglichkeit; — sie kennen nicht die Güte dessen, der dem Irrenden verzeiht! — Und wenn sie Frieden halten, fordern sie; — wenn sie besänftigen, betrügen sie; wenn sie vereinigen, so trennen sie; — und alles, was sie süßen, das verbittern sie. — „Und nichts verschonen sie und lassen sie zurück<sup>4)</sup>!“ — Ihnen vertraut der Weise nimmermehr sein Glück!

Vertraue nicht dem Glück, das dir beschert;  
Sag nicht: „Es bleibt mir treu und unversehrt!“  
Die Zeit ist stets, selbst wenn sie folgsam scheint,  
Bereit zum Angriff als des Menschen Feind!

<sup>1)</sup> Stern des Kleinen Bären. — Er ist zusammen mit dem Suhā-Stern in der Poesie des Ibn Ḥamīs (s. Tlemcen) genannt (Bugya, S. 33).

<sup>2)</sup> So betont besonders Idrīsī (S. 110) die einstige geistige Blüte und Würde Kairouans.

<sup>3)</sup> Vgl. Idrīsī, S. 110: „Den Frommen dieser Stadt war meist das Festhalten am Guten zu eigen.“ Leo, S. 430 sagt: „Vor Zeiten blühte die Rechtsgelehrsamkeit in Kairouan, und die meisten Doctoren in Africa sind daselbst graduiret.“ Hier ist z. B. an den von 'Abdārī weiter unten genannten Salmūn (gest. 240) zu denken (s. EI: Salmūn).

<sup>4)</sup> Koran, Sure 74, Vers 28.

Ich habe in Kairouan nichts gesehen, das anzuführen und durch Erwähnung hervorzuheben wäre, außer der Moschee und dem Begräbnisplatz.

Was die Moschee von Kairouan<sup>1)</sup> anbelangt, so gehört sie zu den großen und festen Moscheen, den schönen, strahlenden und freundlichen. Ihr Zentrum ist ein weiter Lichthof. Der  
fol. 36<sup>r</sup> Erbauer der Moschee und Errichter ihrer Qibla war der fromme Held 'Uqba b. Nāfi', bekannt unter dem Namen al-Mustağāb, mit einer Schar Prophetengenossen und Begleiter; diese waren auch die Gründer der Stadt Kairouan.

Und es wird erzählt, daß sie zu ihm sprachen, als er die Stadt erbauen hieß: „Du hast uns befohlen, in Bergspalten und Wildnissen zu bauen; doch fürchten wir uns vor den wilden Tieren und Löwen!“ — Da ging er mit ihnen, bis er vor den Tieren stand und sprach: „Ihr wilden Tiere und Löwen! Wir sind die Genossen des Propheten Gottes; wir wollen uns hier niederlassen, so weicht vor uns zurück!“ — Da sahen die Leute ein Wunder: sie sahen die Löwen, Schakale und Schlangen ihre Jungen tragen, bis sie alle fort waren. Man sagt, daß 40 Jahre über die Gegend dahingingen, ohne daß dort eine Schlange gesehen wurde wegen seines Gebetes — möge Gott mit ihm zufrieden sein! — Und als sie die Stadt bauten, zogen 'Uqba und seine Begleiter um sie herum und flehten Gottes Segen auf sie herab. Sie gründeten die dortige Moschee, und 'Uqba errichtete ihre Qibla nach einem Traumgesicht, das er sah<sup>2)</sup>!

Ich fragte den Imām der Moschee und die bei ihm zugegen waren nach der Ausrichtung der Qibla, doch fand ich keinen unter ihnen, der es wußte. Ich habe dort nicht die Nacht verbracht, daß ich es an den Sternen hätte feststellen können; allerdings gelangte ich durch Schätzen zu der sicheren Über-

<sup>1)</sup> Über die Moschee von Kairouan (Baugeschichte) s. besonders Bekri, S. 22—24.

<sup>2)</sup> 'Abdarī bringt die Gründungslegende in der üblichen Fassung (vgl. Yāqūt, IV, S. 212—213); s. auch E. Reitemeyer, *Die Städtegründungen der Araber im Islam*, Diss. 1912, S. 119—120; über 'Uqba s. die Diss. von W. Roth: *'Oqba Ibn Nafi' el-Fihri*, 1859.

zeugung, daß sie, wie man sagt, nach der Wintersonnenwende oder in leichter Neigung nach Süden ausgerichtet ist.

In der Moschee besuchten wir die Bibliothek („Bücherhaus“). Man holte uns zahlreiche Koranbände in östlicher Schrift hervor, darunter etliche ganz in Gold geschrieben, sowie gestiftete Bücher (kutub muḥabbasa) frühen Datums aus der Zeit des Saḥnūn<sup>1)</sup> und davor; u. a. das *Muwaffa'* des Ibn al-Qāsim<sup>2)</sup> und dergleichen mehr. Ich sah dort auch einen vollständigen Koran, zwischen zwei mit Leder überzogenen Holzdeckeln zusammengefaßt, und zwar unpunktiert und unvokalisiert<sup>3)</sup>. Seine Schrift war östlich, sehr klar und schön<sup>4)</sup>. Er war 2<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Spannen (*sibr*) lang und 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Spannen breit<sup>5)</sup>. Man erzählt, daß dies das Exemplar sei, daß 'Utmān — Gott habe Gefallen an ihm! — nach dem Magrib schickte, und daß es von der Hand des 'Abdallāh b. 'Umar geschrieben sei; und Gott weiß es besser!

Was die Grabstätte von Kairouan anbelangt, so zählt sie zu den bedeutenden und erhabenen Besuchsorten. Hier liegt eine unbeschreibliche Anzahl der Vortrefflichen und Guten der Gemeinde. So ist dort das Grab des Abū Zam'at al-Balawī<sup>6)</sup>, des Prophetengenossen, und es ist berühmt daselbst; ebenso das Grab des Rechtsgelehrten und Weisen Abul-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad al-Qābisī<sup>7)</sup> — Gott erbarme sich seiner!

fol. 30v

<sup>1)</sup> Saḥnūn, 'Abdassalām b. Sa'īd b. Ḥabīb at-Tanūḥī (gest. 240) war neben 'Abdarrāḥmān b. al-Qāsim der Hauptverbreiter der mülkitischen Lehre im Magrib (s. *EI*: Saḥnūn).

<sup>2)</sup> Vgl. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, II, S. 220.

<sup>3)</sup> Über die Einführung der diakritischen Punkte und Vokalzeichen in den Koranen s. Bergsträsser u. Pretzl, S. 257 und 261. Der weiter unten von 'Abdārī genannte 'Abdallāh b. 'Umar gehörte zu denen, die gegen die Einführung der Vokalzeichen Widerspruch erhoben (s. Bergsträsser u. Pretzl, S. 262).

<sup>4)</sup> Über die Schrift der älteren Korane vgl. Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, III (Bergsträsser u. Pretzl), S. 251ff.

<sup>5)</sup> Kleinformat war verpönt! (s. Bergsträsser, a. a. O., S. 253).

<sup>6)</sup> Gest. 69.

<sup>7)</sup> Gest. 403; vgl. Ibn Ḥall., I, 339 und die von Spies, *ZDMG* 90, S. 110, zitierte Literatur.

Was das Grab des Šaiḥ Abū Muḥammad b. Abi Zaid<sup>1)</sup> — Gott erbarme sich seiner! — betrifft, so ist es in seinem Hause am Eingang der Stadt und zwar in einem Zimmer desselben zur Linken des Eingangs. Ich habe es besucht und das Zimmer betreten. Da fand ich dort eine ganze Anzahl von Gräbern und fragte die alte Frau, die das Haus überwachte, nach seinem Grab. Sie teilte mir mit, daß es jenes Grab sei, das in der Mitte des Zimmers der Tür gegenüber liegt. Ich schaute nun nach seinem Datum und fand, daß es sich auf einen andern bezog. Hierauf ging ich zu dem links von der Tür befindlichen Grab, auf dem ein Dukkān errichtet ist. Ich las auf einem Marmorstein an seinem Fuß, daß es das Grab des Šaiḥ Abū Muḥammad sei und sein Tod auf Freitag Nacht den 28. oder 18. Ša'bān — der Zweifel ruht von mir her! — des Jahres 386 falle. Da erkannte ich nach dem, was die Alte gesagt und nach der Jahreszahl, die ich gefunden hatte, daß es sich um den Rechtsgelehrten und verdienstvollen Šaiḥ Abū 'Abdarrāḥmān b. Muḥammad handelte. Zufällig Daherkommende sagten mir, daß es hierin eine Verwechslung gegeben habe, nämlich: In vergangener Zeit mußte man das Dach erneuern und hielt den Schutt auf ihnen (den Toten) für unschön; da trug man ihre Schreine zu einem anderen Zimmer. Als dann das Dach ausgebessert war und sie die Schreine wieder an die rechte Stelle setzen wollten, fiel ihnen das schwer! — Der Šaiḥ Abū Muḥammad liegt gegenüber der Tür begraben, wie die Alte gesagt hatte. Als nun die Toten wieder beigesetzt, glaubten die meisten Leute, er sei zur linken begraben, wo sich der Dukkān und das Datum befinden . . .

[ 'Abdarī trifft in Kairouan den Šaiḥ 'Abdarrāḥmān b. Muḥammad al-Anṣārī al-Asidī ad-Dabbāg<sup>2)</sup> und studiert unter ihm: sein Werk über die berühmten Persönlichkeiten, die Kairouan besuchten (Ma'ālim al-īmān), die Šaḥīḥe des Buḥārī und Muslim, Ḥadīṭe aus den Traditionssammlungen des

<sup>1)</sup> Gest. 386; s. Brockelmann, Suppl. I, 301.

<sup>2)</sup> Diese Stelle ausführlich auf S. 109.

Dabbäg und seiner Lehrer, drei Verse von Muḥammad b. Ibrāhīm b. Mūsā in Talavera (gest. 455):

Zurückhaltung erkannt ich als das Herrlichste der Dinge —  
das Förderlichste in den Angelegenheiten wohl zum Heil —  
Dies Volk, weis es zurück und laß es sein; — denn der Ver-  
kehr mit ihm, er führt zur Reue. — Bemüh dich um nichts  
andres als allein — um das, was zu der Läut'ung bei der  
Auferstehung führt!

Drei Verse von 'Alī b. Muḥammad al-Fāllī:

Ein jeder, der voreilig, dumm, hält für den Leiter sich des  
Unterrichts — und nennet sich Faqih, Professor! — Da ist's  
den Männern auch der Wissenschaft erlaubt, sich zu ver-  
gleichen — mit einem Verse, der kursiert in jeder Sitzung: —  
er wurde abgenutzt, bis seine Nieren bloßgelegt — und ihn  
nun jeder Arme kaufen kann!

Verse von Ibn Ġubair:

Mach langsam in den Dingen, sei nicht eilig; — wer lang-  
sam macht, erreicht es oder nähert sich, — und halte dich  
am Seile Gottes fest; — du bist so sicher vor dem Unrecht  
des Betrügers. — Wie mancher hofft darauf und kam zum  
Ziele! — Der Übeltäter nur betrügt sich selbst. — Wem lang  
erscheinet die Genossenschaft der Zeit, — der trifft in ihr nur  
Unglücksfälle an und Hindernisse!

Behüte den Verstand vorm Blick in der Begierde; — die  
innre Schau gehorchet ja der Schau! — Und senk die Lider  
auch in Keuschheit; — denn das Schauen ist die Hurerei der  
Augen!

Von Gott erbitte alles, was du wohl begehrest, — der Mensch  
beherrscht nicht Nutzen und nicht Schaden; — erniedrige dich  
vor den Wālī's nicht; — sie sind in einem stolzen Wahn, so  
daß ein Rausch in ihnen waltt, — und hab nur ja Gefallen  
nicht am Kuß der Hand; — denn über ihn hat man gesagt,  
er sei die Kleine Siġda (Prostration)!]

Ich sagte: Sein Vers „Erniedrige dich vor den Wālī's nicht“ fol. 30<sup>r</sup>  
kommt auf das Wort des Früheren hinaus:

Zu Naṣr sprich: Das Volk im Reiche des Sultān — ist  
blind, solange es den Emīr anruft! — Wenn aufgehört sein  
Herrscheramt — und er den andern gleich, werden sie klug!

Und ebenso lautet der Ausspruch Maṣṣūrs, des Rechts-  
gelehrten:

Wird abgesetzt der Mensch, bin ich sein Freund. — Im Herrscheramte wird er groß geschätzt; — dies Amt gilt ja bei ihnen als Prophetentum; — doch meine Seele duldet keine Schmach!

Sein Verbot, sich vor den Wālī's zu erniedrigen, ist ein Urteil nach dem Gesetz; der Prophet hat gesagt: „Wer sich vor dem Reichen erniedrigt, von dessen Religion sind zwei Drittel dahin!“ Ich sehe dieses Ḥadīṭ auf einem anderen begründet, und das ist der Ausspruch des Propheten: „Dreierlei erfüllt der, in dem die Existenz der Süße des Glaubens sich birgt: 1. daß Gott und sein Gesandter ihm lieber sind als alles außer ihnen, 2. daß er, wenn er den Menschen liebt, ihn nur um Gottes willen liebt und 3. daß er es verabscheut, wieder in Unglauben zu verfallen, nachdem ihn Gott daraus errettet hat, so wie er es verabscheut, ins Feuer geworfen zu werden!“ — Durch Selbsterniedrigung vor einem Reichen um seines Reichtums willen fallen die beiden ersten Teile vom Menschen ab, da der Reichtum ihm das liebste der Dinge geworden ist, und der Mensch einen andern als Gott liebt. Wenn aber die zwei Teile von den dreien abfallen, so sind zwei Drittel dahin. Und dies ist die Art, ihnen eine spezielle Bedeutung zu geben, und Gott weiß es besser!

Er zitierte mir ferner von Ibn Ġubair mit denselben Gewährsmännern:

Du, der in der Sünde du um Länge bittest, kürze ab; — oft beugt die Zeit die Häupter! — und denk an Gottes, des Erhabnen Wort, — daß einst Qārūn gehört zum Volk des Moses!

fol. 39<sup>v</sup> Er zitierte mir von Ibn Ġubair mit denselben Gewährsmännern, als jenen das Opferfest ('id adḥā) in Ṭonda überraschte, einem Dorfe nahe bei Miṣr:

Wir weilten bei dem Festgebot in einem fromden Land, in den Gefilden wohl von Miṣr, und die Freunde waren weit; da sagte in der Fremde ich zum Freunde: „Weine heftig; wir haben außer Tränendrüsen keinen trauten Freund!“

Ferner zitierte er mir und sprach: Es zitierte mir ein Genosse des Abū 'Amr 'Uṭmān b. Ḥasan, d. i. Ibn Dihyā, bekannt als Ibn al-Ġamil, von ihm und sprach — und ich



weiß nicht, ob das Gedicht von ihm selbst ist oder ihm nachgedichtet wurde —:

Ach, diese Zeit besteht aus Tag und Nacht, — die immerwährend über dich dahinziehn; — und sprich zu dem, der neu im Leben ist: „Kein Zweifel am Zerfall“ — und zum Vereintsein der Vereinigten: „kein Zweifel an der Trennung!“

Und der Šaiḥ — behüt' ihn Gott! — zitierte mir beim Abschied:

Wenn einer auf die Bahre wird gelegt, so treten wir zusammen; — und wenn auch nicht, wie sehr ist der, der starb, um die Geschöpfe unbekümmert!

Die Erwähnung des Verses und dessen, der ihn beim Abschied zitierte, wird noch am gehörigen Platze folgen, so Gott will<sup>1)</sup>!

Und ich verfaßte in Kairouan eine *Qaṣīde*, die ich an meinen Sohn Muḥammad, dem Gott Erfolg verleihen möge, richtete. Unser Lehrer Zinaddīn b. al-Munayyar — behüt ihn Gott! — hat sie sehr belobigt; unser edler und geschätzter Lehrer, der vorzügliche Rechtsgelehrte Abul-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad al-Qarāfi, hat sie von mir gehört und mit eigener Hand niedergeschrieben; er vermerkte dazu, daß er sie gehört habe . . . [Wortlaut der *Qaṣīde*].

## 16. Gabes

Wir kamen dann in Gabes<sup>2)</sup> an, der Stadt, — die fol. 41<sup>r</sup> ein verdorbenes Innere und finstres Antlitz hat. — Die ungesunde Luft<sup>3)</sup> sich paart — mit häßlicher Natur und

<sup>1)</sup> Diesen Vers von Ismā'il b. 'Abdarrahmān zitiert 'Abdallāh b. Yūsuf b. Mūsā al-Ḥulūṣī al-Andalusī unserem Autor, als er auf seiner Rückreise Tunis passiert.

<sup>2)</sup> Das Äußere der Stadt hat nicht auf alle Besucher gleich abstoßend gewirkt: Tiġāni, a. a. O., S. 140, vergleicht sie, wie seit Ibn Sa'īd üblich (s. Abulfidā', S. 143), mit Damaskus!

<sup>3)</sup> Gabes ist als ungesunde Stadt bekannt: Bekrī, S. 18, führt die häufigen Seuchen auf Nachgraben nach angeblich unter einem Talisman verborgenen Schätzen zurück. Tiġāni, S. 142, führt (ebenso wie Ibn Ḥaldun, *Proleg.*, II, S. 248) die Legende nach Bekrī an; Tiġāni bemerkt dazu, daß der eigentliche Grund nach den

Art<sup>4)</sup>. — Verwahrlost sind die Gotteshäuser und Moscheen<sup>5)</sup> — man kümmert wenig sich um die, die im Gebete stehn. — Hoch die Häuser der Bewohner zu den Sternen steigen, — ihre Tugenden sich aber zu der tiefsten Stufe neigen. — Miasmen gar, bei deren Nähe jedes Licht erlischt, — Miasmen, die verändern jedes helle Angesicht, die jeden Geist und Sinn verführen — und gegen eine reine Luft das Feuer steten Krieges schüren; — sie richten gegen Gabes Hunger-Katapulte, schwere; — diese nun bewerfen Gabes mit den Steinen öder Leere, — beschießen es mit Pfeilen schlechter Düfte — vom Bogen giftiger Lüfte — und mit der trüben Dämpfe Hand; — brauchten nicht lang, sein Höchstes umzustürzen und durch Krankheit zu ersticken das umhegte Land. —

Rings um die Stadt fließen Wasser; daran entzündet sich im Leibe des Durstigen ein Feuer. Ein Wald von Dattelpalmen, dessen Ertrag die Hand jedes Geizigen verlocken würde, umschließt sie. Und wenn dorthin käme Gabala b. al-Aiham — oder sein Gehege bewohnte Ibrāhīm b. Adham, — er würde nichts ablassen, außer durch den Zauber von Dinār und Dirham. — Allein die unreine Luft hält die Trockenheit von ihm fern.

Was die Wissenschaft bei ihnen betrifft, so hat sich ihr Wind gelegt; die Wunde der Unwissenheit kann bei ihnen nicht geheilt werden; eine allgemeine Erscheinung, die nicht als Sonderfall angesprochen werden kann, eine Form, die mit dem Inhalt übereinstimmt! Dies ist ein Urteil, das ich durch eigenen Augenschein gewonnen habe und das Resultat der Erkundung bei ihnen und Prüfung. Allerdings gibt es

Stadtbewohnern die Verunreinigung des Wassers durch den Oleander sei; S. 141: „L'air de ce pays est également malsain par suite des exhalaisons putrides.“

<sup>4)</sup> Bekrī, S. 18, und Tiġānī, S. 142, berichten mit Abscheu, daß Männer und Frauen ihre Excremente als Dünger verkaufen und (nach Bekrī!) ihre Nothdurft sogar auf offener Straße verrichten.

<sup>5)</sup> Nach Tiġānī, S. 144—145, hatte sich die Freitagsmoschee ziemlich geneigt und die Qaşba war bereits zerfallen.

dort einige Vortreffliche, Fromme, wie ein weißes Haar in schwarzer Flechte —, durch welche die Wolke um Wasser gebeten wird, wenn ihr Regen nicht fällt; für das Ungewöhnliche gibt's keine Regell

In der dortigen Moschee weilte ich bei einem Lehrer, den man um Rat fragte und in schwierigen Fragen um Beistand anging. Um ihn war eine Anzahl der bedeutenden Persönlichkeiten der Stadt sowie der Bewohner ihrer Umgegend versammelt. Man studierte unter ihm ein Kapitel aus dem *Talqin* über den Weiterverkauf mit Gewinn (*murābaha*), — wobei ihm der wahre Sachverhalt unverständlich blieb. Sie folgten ihm dabei blindlings und zollten ihm bei jeder Sinnlosigkeit und Verunstaltung Beifall . . . [Erörterung über *taman* (Preis) und *qīma* (Wert)].

#### 17. Die Dörfer Zwāra und Zwāga

Dann ging es durch die Wüste, wo die Märsche hart und schwer; — das magre Reisetier ist ihr ständiger Begehr; — sie täuscht jedoch am wenigsten von allen Wüstenei'n; — am leichtesten wird dort zu leben sein. — Zu ihrem Wasser zieht man häufig aus; — denn selten nur schöpft man vergebens draus. — Jedoch bei dem verweh'nden Wind — und den gehäuften Dünen sind — verwischt die Wege, — unsichtbar die Stege. fol. 41v

Nach Zwāra und nach Zwāga<sup>1)</sup> kamen wir von dort: — unreiner Seelen Ort, — abgewichner Herzen Hort — mit Glaubenssätzen gar, die nicht zu erproben, — mit Taten, die wie Spiegelung der Lüfte variieren<sup>2)</sup>.

Wenn bei ihnen ein Pilger sich dem Schläfe überläßt, so weckt ihn nur die Kälte des Eiswassers auf oder der Lärm

<sup>1)</sup> Über Zwāra und Zwāga s. Tiġāni, *JA*, V, 1, S. 121ff. Vgl. auch Barth, *Reisen in Afrika*, I: Soara (Anm.): nur von den arabischen Reisenden des 14. Jahrhunderts angeführt.

<sup>2)</sup> Hier sind die Nektāra-Sektierer gemeint; vgl. Tiġāni, a. a. O., S. 112: „Ils ne lavent point leurs morts et ne récitent point sur eux des prières. — Chez eux, une fille n'hérite pas de son père. — vivant tous de brigandage et de rapine, ils se tiennent en embuscade sur les routes suivies par les Arabes . . .“

des Trommelschalls. Oder wenn ein Wanderer bei ihnen Sicherheit begehrt, so speisen ihn nur Lügen als Entschuldigungen für die Schlechtigkeit des Schweinehütens. Sie kaufen nämlich die Schweine von den Christen um einen ganz geringen Preis und halten das für recht, was alle Meinungen verpönt haben. Möge Gott ihre Lebensspanne abschneiden, die Kleinen und Großen unter ihnen fällen und sie nicht vor einer „Pochenden“<sup>1)</sup> bewahren, (die sie richtet), — von Grund auf sie vertilgt und ganz und gar vernichtet!

#### 18. Das Dorf Zenzūr<sup>2)</sup>.

fol. 42<sup>r</sup> Dann kamen wir am Dorf Zenzūr vorbei, doch ohne einzukehren; — ich will daher nicht falsch belehren, — nur, daß gar prächtig, schön sein äußeres Gewand — und fruchtbar und belaubt sein Baumbestand. — Doch weiß ich nicht, ob auch sein Innres dem entspricht, — oder ob es wie die Heuchler zweierlei Gesicht!

#### 19. Tripolis

Dann kamen wir nach der Stadt Tripolis; für Unkenntnis ist sie ein Festgelag<sup>3)</sup>; — der Kenntnis aber winkt kein Hochzeitstag. — So außen wie auch innen ist diese Stadt verwaist; — wer sie nur kennt, der schmäht sie, ob er dort wohnt, ob reist. — Dem Fremden leuchtet sie als regenloser Wetterschein, — zeigt ihm ein hell Gesicht<sup>3)</sup>; ihr Inneres blickt finster drein. — Und Meer und Wüste schließen rings sie ein. — Die Zwietracht des Nomadenvolks (‘urbān’<sup>4)</sup>)

<sup>1)</sup> Die Gerichtsstunde; s. Koran, Sūrat al-Qāri’a.

<sup>2)</sup> Über Zenzūr s. Tiġāni, *JA*, V, 1, S. 129.

<sup>3)</sup> Anspielung auf die blendende Weiße der Stadt; vgl. Tiġāni, a. a. O., S. 135.

<sup>4)</sup> Unter ‘urbān können sowohl die Araber als auch die berberischen Nomaden verstanden werden; vgl. Dozy, *Dict.*, in voce „‘arab“. — Das Küstengebiet zwischen Gabes und Tripolis war nach Tiġāni, *JA*, IV, 20, S. 166—167, von heretischen und räuberischen Berbern bewohnt.

herrscht über sie vom Lande her, — es herrscht der Christen falscher Glaube über sie vom Meer<sup>1)</sup>! — Und jede Tugend trennte sich von ihr, wie sich am Tag des Aufbruchs (yaum un-nafar, Abschluß der Pilgerreise) trennt der Pilger Heer! — Du siehst dort weder Baum noch Palme stehn<sup>2)</sup>; — in ihrem Lande kannst du nicht in Teich und Flüsse gehn; — du wirst auch keinen Garten dort mit Blum' und Blüte sehn! — Vielmehr erscheint sie öder als der Talgrund des Himār; — hohl wie des Esels Zähne ist ihr Volk fürwahr<sup>3)</sup>! — Kein Jüngling ist gefällig dort dem Greis, — kein Braver dort erhält der Tugend Preis! — Du siehst den Leib zugegen unentwegt, — doch ward der Geist in Fesseln der Absenz gelegt! — Und Kleider (siehst du auch), worin sich hüllt, um dadurch zu verhüllen (*yālbisuhā liyulabbisa bihā*) — wer seinen Ranzen mocht mit Lastern füllen! — Sie sind gar geizig-hart; — wenn ihr Geiz sich ihm verbände: des Meeres Wasser wär' erstarrt! — Wenn ihr Geiz dort Eingang fände: die Luft ständ' still (selbst) im Adār (März) und wär' in Ruh verhartt! — Auch haben sie ein Naturell, bei dem die (größte) Weite sich verengt, — und leichte Denkart, die's verdient, in der Satire aufzudecken was verhängt, — und Einsicht, die an Enge wohl den Ring noch

<sup>1)</sup> Nach Ibn Haldūn, *Prol.*, trad. de Slane, II, S. 252, war Tripolis durch seine Lage feindlichen (christlichen) Angriffen besonders ausgesetzt.

<sup>2)</sup> d. h. außerhalb der Stadt, wo es nur eine Sykomore und einige wenige Palmen gab; hingegen hatten die Häuser in der Stadt meist eine Palme oder einen Feigenbaum; vgl. Tigāni, *JA*, V, 1, S. 150—151.

<sup>3)</sup> *agfaru min ġaufi Himār* ist eine aus der Mu'allāqa des Imra'al-gais entlehnte Redensart; der betreffende Vers der Mu'allāqa (ed. Arnold, S. 22) lautet:

وَأَيُّ تَجَوُّفٍ الْعَبِيرِ قَطْرٍ قَطَعْتَهُ \* بِهِ الذِّئْبُ يَعْوِي كَالخَلْيَعِ الْعَيْلِ

Zur Rechtfertigung meiner Übersetzung „Talgrund des Himār“ verweise ich auf den Kommentar zu diesem Mu'allāqa-Verse bei Arnold, S. 22—23.

übertreffen kann; — bei solcher Einsicht sieht man Freund und Feind als gleiches an; —

als ob sie nie hinausgekommen in die Welt aus ihres Geistes engem Bann!

Preis dem, der sie und die Tunisiar als Gegenpole in das Leben rief: — Jene sind wohl auf der Höhe, diese stehen unten tief<sup>1)</sup>!

Ich sah in Tripolis niemanden, der die Blicke mit Bewunderung erfüllen könnte und nichts, was sich zur besonderen Hervorhebung darböte, außer der dortigen Freitagsmoschee<sup>2)</sup> und Medrese; von der Formenschönheit ward ihr ein Anteil und von der Baufestigkeit ein treffendes Los<sup>3)</sup>. Wie diese Medrese hätte ich keine im Garb gesehen, wenn nicht ihre schönen Eigenschaften (allein) in der äußeren Form beschlossen wären. Dort reift nämlich kein Jüngling

<sup>1)</sup> Ein ähnlicher Tadel wird der Stadt in der *Rihla* des Ibn at-Tayyib as-Sarafi al-Magribi (18. Jahrhundert) gependet; die betreffende Stelle hat Ibn 'Abdalkarim al-Ansari in seinem K. al-irka'd dem Artikel über Ibn 'Abdadda'im al-Ansari beigegeben (nach E. Rossi, La cron. arab. tripol. di Ibn Galbun, S. 9—10: „Ad ogni modo non abbiamo trovato in questa città in questo tempo cosa che allieti lo sguardo o che meriti di essere descritta o che produca piacere o per cui si acqueti l'animo. E una città disordinata, in cui il cuore non trova pace, scarsa di alimenti, priva delle cose necessarie; vi invecchiano i sedentari e vi prosperano i nomadi; gli abitanti hanno i cuori malati e gli sguardi coperti. Basti a descriverla quello che disse l-'Abdari nella sua Rihla . . .“) Es folgt das wörtliche Zitat der 'Abdari-Stelle über Tripolis und anschließend das Rechtfertigungsgedicht des Ibn 'Abdadda'im al-Ansari.

<sup>2)</sup> Die Beschreibung dieser von den 'Ubaididen errichteten Moschee findet sich bei Tiġāni, *JA*, V, 1, S. 154—155.

<sup>3)</sup> Es handelt sich um die Madrasat al-Mustansiriya, unter der Leitung des Abū Muḥammad b. Abil-Berkat in den Jahren 655—658 erbaut (Tiġāni); Tiġāni (trad. Rousseau, a. a. O., S. 153) beschreibt sie folgendermaßen: „Cet établissement est vraiment remarquable, tant au point de vue de ses vastes proportions et de son emplacement, que par rapport à l'élégance de sa construction.“

VIII. Übersetzung des Itinerarabschnittes Kairouan-Alexandrien 135

zur Wissenschaft heran, so wie kein Eheloser die Wallfahrt macht!

Was ist die Schönheit, die des Jünglings Wange schmückt,  
wenn sie nicht auch sein Denken und sein Tun beglückt.

In dieser Medrese wohnte ich dem Unterricht des Traditionariers, Richters und Predigers Šaiḥ Abū Muḥammad 'Abdallah b. 'Abdassayyid bei, als er an folgendem Qaṣidenverse war:

Der Führer ihrer Schaar (*kabṣu katibatihim*)<sup>1)</sup>, die Mittelperle ihres Halsbands (*wāsiṭu qilādutihim*)<sup>2)</sup> und der Gipfel ihrer Würde ist ein Mann von Lebensart und Ernst! fol. 42v

An seinem Körper hat das Alter seine Spuren hinterlassen. Er besucht eifrig die Moschee, und der *ḡikr* ist das Beste an seiner religiösen Praxis. Ich pflegte, nachdem ich ihn gesehen hatte, nur mit der Absicht des Gebetes zu ihm zu gehn; denn er hat eine beschränkte Veranlagung und ein schwaches Urteilsvermögen. Seine Zunge ist mit einer solchen Sprachhemmung behaftet, daß man ihn dadurch kaum versteht. So habe ich mir bei seinem Unterricht alle Mühe gegeben, zu verstehn, was er sagte, und doch verstand ich es nur nach einiger Zeit. Ich glaube, daß er keine *riwāya* besitzt. Ich fragte ihn auch danach; da gab er eine ausweichende Antwort und wurde böse. Ich wünschte, mich mit ihm einzulassen, doch er brachte mich davon ab durch sein mürrisches Wesen und die Widerwärtigkeit einer Begegnung mit ihm. Wie weit ist doch sein Zustand von dem unseres Šaiḥ entfernt, des unvergleichlichen Rechtsgelehrten und Richters, des Imām und Qāḍī der Gemeinde zu Marrāquš — behüt' es Gott! — Abū 'Abdallāh b. 'Alī b. Yahyā des Šerifen; möge Gott sein Mal heiligen und im Grabe seine Einsamkeit trösten! Denn er war — bei Gott! — die Zierde der Welt und der Religion und so wie der Dichter sagt:

Sie weilten auf der Erde Rücken, da ergrünt er rings umher;  
Sie gingen in der Erde Leib, da ward der Rücken öd und leer!

<sup>1)</sup> Siehe Lane, in voce „*kabṣ*“.

<sup>2)</sup> Ebenda, in voce „*wāsiṭ*“.

Bei Gott, wenn seinesgleichen verloren geht, so ist der Schaden gering! Der Mann ist eine Bestätigung für das Wort des Aḥmad b. al-Mu'addil über Ibn al-Māḡasūn<sup>1)</sup>: „Ich kann nicht daran denken, daß die Erde die Zunge des 'Abdalmalik verzehrt, ohne daß die Welt in meinen Augen gering erscheint!“ — Ich fragte den Šaiḡ Abū Muḡammad b. 'Abdassayyid nach Dingen, in denen er weder aus noch ein wußte; ich hatte von ihm in der Wissenschaft keinen Nutzen . . . [Die Unwissenheit des Šaiḡ in philologischen Fragen des *tafsīr*.]

fol. 53<sup>v</sup>

In ihrer Lektion aus dem *Muwaffa'* kam ein *Ḥadīṡ* vom Sohne 'Umars vor — Gott habe Gefallen an ihm! — den betreffend, der ein Pflichtgebet vergaß und sich dessen nur erinnert, da er hinter dem Imām steht. Bei der Erklärung hierzu sagte der Šaiḡ: „Ich hörte den Imām Fahraddīn Abū 'Alī b. Rašīq in Kairo zur Rechtfertigung einer Unterbrechung des Gebetes, wenn man sich dabei eines anderen (vergessenen) Gebetes erinnert, sagen: Dies ist schon allein um das Wort des Propheten willen (zulässig): „Wer sein Gebet verschlafen oder vergessen hat, soll es verrichten, wann er daran denkt; dann nämlich ist die Zeit dazu!“ So hat der Prophet für das vergessene Gebet die Stunde, in der man daran denkt, anberaumt, und es ist Pflicht, das Gebet, bei dem man gerade verweilt, zu unterbrechen!“

Da sprach ich zu ihm: „Dieser (Ausspruch) ist ganz allgemein und kann (nur) auf den bezogen werden, der sich bei einer anderen Gelegenheit als das Gebet an sein vergessenes Pflichtgebet erinnert; was aber den anbelangt, der während des Gebetes daran denkt, so scheidet er aus dieser Allgemeinheit aus, und zwar nach dem Worte Gottes: Macht eure Handlungen nicht zunichte!“ Wie bei den Gelehrten, die den Fall beachten haben, derjenige aus der Allgemeinheit ausscheidet, der zu den Zeiten der Verhinderung daran denkt. Sodann stimmt jene Rechtfertigung (einer Unterbrechung des Gebetes) nicht mit der Lehre des Mālik — Gott hab' ihn selig! — überein; denn dieser betrachtet die Unterbrechung

<sup>1)</sup> S. *EI*, III, S. 225.



nicht als Pflicht, mit dem Argument, daß, wer Gebete ver-  
richtet und sich dabei eines vergessenen Gebetes erinnert,  
nur das Gebet nachholt, dessen Zeit noch nicht vorüber ist;  
und ferner mit dem Argument, daß der Imām, wenn er an  
ein (vergessenes) Gebet denkt und dann (seine Rezitation) fol. 54<sup>v</sup>  
unterbricht, damit die Gebete derer annulliert hat, die hinter  
ihm stehn. Wenn nun die Unterbrechung Pflicht wäre, so  
würde das Gebet der hinter ihm Stehenden (durch eine  
solche Unterbrechung) nicht berührt; denn der Imām wäre  
ja zur Unterbrechung gezwungen, ebenso wie (er dazu ge-  
zwungen ist), wenn ihm einfällt, daß er unrein! Doch ge-  
schieht die Unterbrechung in jenem Fall nach eigenem Gut-  
dünken: der Imām entschließt sich gleichsam dazu, und des-  
halb würde er die Gebete der hinter ihm Stehenden an-  
nullieren.

Diese Deutung hatte ich aus der Stellungnahme des  
Šaiḥ und Imām Abul-Ḥasan al-Laḥmī<sup>1)</sup> zu der Frage im Ge-  
dächtnis behalten; und als ich mit diesen meinen Aus-  
führungen zu Ende gekommen war, schwiegen sie und fanden  
keine Antwort!

Dieses und Ähnliches erwähne ich nur, um die Schwäche  
der Wissenschaft und den Mangel an Fleiß in dieser Zeit  
anzuzeigen; nicht, daß ich dabei von mir selbst eingenommen  
wäre! Gott weiß, daß es nur meine Absicht ist, als Weg-  
weiser auf die Nichtigkeit der Wissenschaft und das Schwin-  
den ihrer Spuren hinzuweisen. Dies ist mein Wort darüber  
und das Wort meinesgleichen, das allein der Mangel an wirk-  
lichen Gelehrten nötig machte! — Und Gott ist unsre Zu-  
versicht und bei ihm liegt der Erfolg!

Über den traditionellen Ausspruch, worauf Ibn Rašiq  
seinen Beweis stützte, denke ich so: er ist auf den gleichen  
äußeren Zusammenhang (*šūra*) beschränkt, in dem er auf-  
kam, und dieser ist das Gebet des Propheten — Gott segne  
ihn und spende ihm Heil! — am Morgen des „Tages des  
Tales“ nach dem Aufgang der Sonne; nicht, als ob es in

<sup>1)</sup> vgl. Brock., *Gesch. d. arab. Lit. I*, 383.

einem (beliebigen) Zusammenhang vorkäme! Meine Ansicht ist nun, daß ein Ausdruck, wenn er allein steht, sich auf das bezieht, worauf er eben soll und nicht auf den Zusammenhang beschränkt ist, in dem er aufkam; doch wofern das Argument feststeht, so ist damit meine Absicht erreicht, nämlich: (klarzustellen,) daß die Anwendung der genannten Tradition auf den Allgemeinfeld zu Trugschlüssen führt, über deren Haltlosigkeit man sich einig ist; denn wer sich an zwei oder mehr Gebete erinnert, würde sie doch nicht verrichten können, da er jedesmal, wenn er im Gebet begriffen wäre, dabei an ein anderes dächte, und sein Gebet zunichte würde. So ist die spezielle Anwendung in dergleichen Fällen eine nötige Methode; — und Gott weiß es am besten!

In Tripolis gewahrte ich, abgesehen von dem bereits Erwähnten, keine Spur von Bedeutung, außer einem Bauwerk (d. i. der Triumphbogen des Marc Aurel) am „Tor des Meeres“ von der Konstruktion der Alten<sup>1)</sup>. Es ist äußerst wohlgesetzt und fest, aus behauenen Steinen in vollendeter Ordnung gebaut, aufs schönste gemeißelt und des herrlichsten Lobes würdig. Im oberen und unteren Teil ist der Bau von gleichem Fassungsvermögen. Zwischen den Steinen ist kein Mörtel aus Lehm oder etwas Ähnlichem. Zum Wunderbaren aber gehört die Reihenfolge jener Steine und ihre Schichtung gegen und neben einander (schon) im Fundament, ganz ab-

<sup>1)</sup> Dieses Bauwerk zwischen der Madrasat al-Mustansiriya und dem Bāb al-Bahr schildert Tigānī (übers. A. Rousseau, *JA*, V, 1, S. 153): „Il a la forme d'un dôme et est bâti avec des blocs de marbre taillé. Ses proportions sont égales à sa base et à son faite. Cent personnes ne pourraient certainement pas transporter une seule de ses pierres immenses. La forme de ce monument est carrée à la base et octogone à partir d'une certaine hauteur; la disposition en est ingénieuse et la solidité de la bâtisse est surprenante. On voit sur les murailles de cet édifice, et gravées dans la pierre, des figures et des représentations merveilleuses de sujets divers. — Une chapelle (messedjed) est construite aujourd'hui sur ce monument même . . . — Sur une pierre scellée au nord du monument on voit plusieurs lignes gravées en caractères romains . . .“

gesehen davon, daß sie zum Dach hinaufgeschafft wurden und trotz ihrer außerordentlichen Größe dorthin gelangten. Auf der Basis<sup>1)</sup> der Kuppel ruht ein runder, gemeißelter Block, über dessen schöne Lage der Schauende sich wundert! Auf der Kuppel befindet sich noch eine zweite Kuppel nebst hohen Gebäudeteilen. An der unteren Kuppel gewährte ich eine verrammelte Tür, daran sind außen zwei Löwenfiguren angebracht, die den Eingang rings umschließen und aus jenen Steinen in wundervollster und seltenster Arbeit gemeißelt sind; beide sind an der Tür einander gegenüber postiert. Im Maul eines jeden ist ein Zügleisen dargestellt, dessen Leine ein dahinterstehender Mann ergriffen hat, womit er den Löwen aufs schärfste zurückhält. Vielleicht war dies mit einer inneren Bedeutung verbunden, deren Geheimnis nun versunken und vergessen ist — und Gott weiß es am besten!

fol. 45r

Die Burg al-Manāra westlich von Kairouan

Was im Lande Ifriqiya von wunderbaren Bauten und Überresten (ehemals angewandter) Sorgfalt steht, ist nicht zu beschreiben; dazu gehört die Burg Laġam (Amphitheater von el-Djem), die, so Gott will, noch erwähnt werden wird (s. S. 164); ferner eine Burg, bekannt unter dem Namen al-Manāra („der Turm“, eigentlich „Leuchtturm“)<sup>2)</sup> eine Tagereise westlich von Kairouan, aus behauenen Felsblöcken erbaut und kreisrund aufgeführt, als ob sie aus Holz gedrechselt sei. Die Burg ist von äußerster Festigkeit, wie aus einem einzigen Steine (geformt). Hoch oben ist ein vor-

<sup>1)</sup> „maq'ad“; s. Dozy, *Suppl.*, in voce; Hinweis auf diese 'Abdari-Stelle!

<sup>2)</sup> In Tunesien gibt es ein Qaṣr al-Manāra an der Straße Tunis—Souasse (heute nur noch Ortsname). Diese *manāra* ist einer der von Ibn al-Aġlab vom Pharos von Alexandrien bis nach Ceuta hin errichteten Leuchttürme (vgl. Tiġāni, *JA*, IV, 20, S. 98—99) und wird ebenfalls als rundlich beschrieben (Tiġāni). Eine *manāra* in der von 'Abdari angegebenen Lage läßt sich aus der geographischen Literatur nicht belegen.

springender Ring (*tauq*) von jenen Felsblöcken in Form eines Mauerkranzes (*tanf*), dessen Zinnen sich geneigt hatten und verwittert waren, so daß man sie erneuern mußte, was vom Fuß (der Burg) aus ersichtlich ist. Dazu kommt noch die Schönheit des Anblicks. Ferner sind oben an der Burg überall gewaltige Felsblöcke, die aus dem Bauwerk hervorragen und in Rundform ausgebohrt sind. In ihnen ist ein Abfluß geschaffen für das Wasser vom Dache, und sie werden (schließlich) zu geräumigen Abflußrinnen, die von äußerster Festigkeit und von gefälligem Anblick sind.

#### Der Verfall des Landes Ifriqiya

Die Trümmer solcher Örtlichkeit — bezeugen uns die Macht des dort'gen Reiches in vergangner Zeit — im Gegensatz zur Lag', in der es heut'. — Gar voller Schrecken ist das Land, — die Ordnung überall verschwand; — verwischt ist jeder Weg; das macht — das Land so finster wie die schwarze Nacht; — Kulturen sind zerstört, — sein Wasser ist ein Trugbild, das betört, — sein Angesicht ist ganz und gar verstört<sup>1)</sup>! — Die Zunge des Beredten (selbst) kann seine Leere nicht beschreiben — die Zügel der Beschönigung beengt im Felde der Beschreibung seiner Öde bleiben. — Das Unglück und das Unheil sind in diesem Land in guter Hut, — an ihm die Zeit sich rächte, schloß den Bund mit ihm von Haß und Wut! — Hier reist allein, wer der Gefahr will ausgeliefert sein; — von den Nomaden (*'urbān*)<sup>2)</sup> mangelt nicht,

fol. 46<sup>v</sup>

<sup>1)</sup> Es handelt sich hier um die Folgeerscheinungen der hilälischen Invasion in der Mitte des 11. Jahrhunderts. Vgl. hierüber Aṭīr, trad. Fagnan, S. 456ff. Die Auswirkungen auf die einzelnen Städte werden besonders klar, wenn man die Berichte der Geographen vor und nach 1050 einander gegenüberstellt. (Vgl. z. B. die Ausführungen über Sort bei Ibn Ḥauqal, S. 45, und bei Idrīsī, S. 122.)

<sup>2)</sup> Wie aus einem Vergleich mit Tiġānī hervorgeht, sind wohl in erster Linie die bereits erwähnten Nekkāra-Sektierer von Zwāra gemeint. Tiġānī (*JA*, IV, 20, S. 166—167 und V, 1, S. 112): „Cette secte est, en general, dominante chez les populations qui se sont établies entre Gabès et Tripoli, et plus particulièrement chez celles qui sont fixées sur la côte. En vendant aux chrétiens les musul-

was dem Gemüt zur Pein. — Sie geben ja vom Bösen und vom Guten gleiche Kunde, — bei ihrer Zwietracht, Ketzerei (*kufr*) ist süß und sauer eins in ihrem Munde. — Sie machten es zu Sitte und Gesetz, den Pilger zu berauben, — ihn zu vernichten, halten sie für Frömmigkeit und Glauben; — sein Gut scheint ihnen süßre Speise, als im Mund des lügnerischen Wälī armer Waisen Gut, — süßer als die Mär der „Lautern Brüder“, als Versprechen, das auf Glaub und Treu beruht. — Die Lumpen hängen ihnen lang herab; — sie finden stets sich mit den Wüsten ab, — entbehren dort noch leichter als die Echse gar das kühle Naß<sup>1)</sup>; — auch lieben sie das Unheilgießen auf den Rücken des Passanten mehr als selbst der Haß. — Auf jedem Auslug Späher stehn und sehn, wer unten reist, — auf daß man ihn mit schärfster Strafe speist! — Kein Wanderer zieht auf jenem Weg des wegs, — die Fahrt ihn nie durch jene Furten führt, — und keiner auch aus jenen Tränken trinkt, — und wenn, gleich gehn sie auf ihn los, wie Falken auf die Vögel (*buġāt*) gehn; — da nützt dem Hilfesehenden kein Hilfesehn! — Sie spleißen seine Glieder, wie die Zeit die Edlen trennt, — zerreißen ihn; der Wolf das Schaf, der Löw' den Ochsen so berennt! — Es sei kein Heer von Schicksalsschlägen ihnen untertan! — Nie solln sie aus der Hoffnung Tränke süßen Trank empfangen! — kein Tag verstreiche, ohne Unglück über sie zu bringen, — kein Stündlein ohne eine Elendsgabe zu bedingen! — Daß sie für Stadt- und Landvolk als Exempel sich erweisen; — als Mär im Munde derer, welche bleiben

mans qu'ils parviennent à enlever, ils accomplissent, selon leur rite abominable, une oeuvre pie et méritoire. Aussi est-ce pour cette raison que les voyageurs ont soins de s'entourer de precautions en parcourant ces contrées . . . Vivant tous de brigandage et de Rapine, ils se tiennent en embuscade sur les routes suivies par les arabes, et des que les voyageurs sont à la portée de leurs coups, ils fondent sur eux . . ." (Vgl. ferner Ibn Ḥauqal, S. 47, und nach ihm Idrisi, S. 107).

<sup>1)</sup> Der Hang der Berber zum Nomadentum ist nach Ibn Ḥaldun, *Proleg.*, trad. de Slane, II, S. 271ff.) schuld am geringen Kultur-niveau Ifriqya's und des Maġrib.

oder reisen, — durch Gottes Macht, den Echse lobt und Nün („Fisch“), — und dessen Order zwischen Kāf und Nūn. . . .<sup>1)</sup>! [Erörterung im Kunststil über die Notwendigkeit der Pilgerreise trotz der üblen Zustände.]

## Meṣrāta

fol. 46<sup>r</sup> Wir kamen nach Meṣrāta<sup>2)</sup> dann, der Stadt, — die nichts als ihre rohen Leute hat. — Der Wert ist zu gering bei diesem Ort, — als daß die Schilderung verlör ihr bittres Wort! — Nur daß er Dörfer hat, die rings erscheinen — und dem Erscheinen heitre Sicht vereinen, — die an das Schöne mahnen, wenn man sie betrachtet, — das Schöne gar verdunkeln, wenn man sie beachtet!

Die Wohnungen, die einst so dicht bewohnt,  
du jetzt wie eine leere Öde schaust.  
Der Flücht'ge denkt, daß dort die Schönheit thronet;  
was nützt des Hauses Glanz, wo niemand haust?

<sup>1)</sup> D. h. zwischen den Buchstaben k und n = kun (seil); Anspielung auf Sure 2, Vers 111: *badi'u s-samawāti wal-arḍi wa'iqā qaḍā amran fa 'innamā yaqūlu lahu kun fayakūn* (Der Schöpfer der Himmel und der Erde, und so er ein Ding beschließt, spricht er nur zu ihm „Sei“ und es ist); ferner Sure 3, Vers 42: . . . *fa'innamā yaqūlu lahu kun fayakūn*; ferner Sure 3, Vers 52: . . . *ṭumma qāla lahu kun fayakūn*; ferner Sure 8, Vers 72, Sure 16, Vers 42, Sure 19, Vers 36, Sure 36, Vers 82 und Sure 40, Vers 70.

Dieser Abschnitt ist ein vortreffliches Beispiel für die in der späten *Rihla*-Literatur (bes. bei Balawī) überhandnehmende Stilkünstelei; mit doppelsinnigen Endreimen sowie verkürzt (zweisilbig) wiederholten dreisilbigen Worten wird ohne Maß gespielt; man beachte z. B. die Stelle: *fakun bilā aḡnā 'an al-mā'i min ḍabb — wa aṣabbu ilā ṣabbī l-fawāḡiri 'alā fiḡari l-musāfiri min ḍibb — 'alā kulli marḡabin minhum 'uḡāb — yarḡubu ḍ-ḍifāna liyaḡriyahum amurru 'iḡāb — jamā yamurru bililka l-masālik — sālik — walā yaḡturu 'alā tilka l-ma'ābir — 'ābir — walā yaridu fi tilka l-manāhil — nāhil — illā 'nḡaḍḍū 'alaihi . . .* Das Spiel mit Worten und Bedeutungen greift hier nahezu auf jedes Wort über.

<sup>2)</sup> Über Meṣrāta (als Stammes-, Landschafts- und Ortsname) s. Ya'qūbī, S. 346, Ibn Ḥaldūn, *Hist. Berb.*, I, S. 280—281, und Leo, S. 447.

## Zadik

Dann kamen wir zur Wüste, der verzehrenden, — Zadik<sup>1)</sup>, der Schoß alles Verheerenden: — Salzlachen, die den Blick beirren, — durch ihre Schrecken das Gemüt verwirren! — Das Wasser dort zersetzt des Leibes Kräfte, — Krankheit erregt's verborgener Natur, — durchbohrend gar wie der Geschosse Schäfte; — erschöpft und matt verläßt sie nur, — wer ihr entrann, — indem er vor Ermattung auch kein Glied mehr rühren kann! —

## Sort

Nach langer Qual an diesem kahlen Ort — erschienen in der Wüstenei die Burgen uns von Sort. — Die Sprache ihres Zustands zum Besucher spricht: — „Ich war (einst) reich, dann ward es (um mich) leer! — Wenn ich (einst) grade war, (jetzt) bin ichs nicht! — Verkauft ich teuer, so ist's lange her!

Ich bin benannt, doch werd ich nie genannt!  
 Beneide nicht um Namen, bist du klug;  
 denn Namenruhm den Weg zum Himmel fand,  
 wo an Verdienst kein Anteil, oft genug!

Dieser Name ist mit einer ganzen Anzahl von Burgen verknüpft, zwischen denen jeweilig eine Tagereise liegt; die erste davon (d. h. für den aus Westen Kommenden) heißt aš-Šabika und ist die bedeutendste von allen in dieser Zeit, die letzte heißt al-Mediya. Die meisten Plätze, denen der Name Sort anhaftet, kann man als Wüsteneien bezeichnen, die außer den Beduinen und Unbeachteten selten einer bewohnt. — Bekri erwähnt in seinen Masālik<sup>2)</sup>, daß Sort eine große Stadt an der Meeresküste sei mit Palmen und Gärten,

<sup>1)</sup> Zadik (Zadiq) ist bei Idrisi, S. 134, die Bezeichnung der Küste zwischen Sort und Ptolemais (ḡūn Zadiq), weiter unten zwischen der Cyrenaica und Alexandrien. Nach Ibn Sa'id (bei Abulfidā', S. 128) heißt der Golf im Westen von Sort ḡūn Radīqa oder Radīq (vgl. de Goeje, Descript. de l'Afrique, S. 160, Anm. 1). Die letztere Angabe ist, nach dem Itinerar des 'Abdari zu urteilen, vorzuziehen. Abdari's Schreibung زديك beweist, daß de Goeje's Lesung زدين für زديق und entsprechende Deutung Zarīn < Darnis nicht zutreffend sein kann (s. de Goeje, a. a. O.).

<sup>2)</sup> Ed. de Slane, S. 6.

und ungefähr dasselbe sagt er über Aġdābiya<sup>1)</sup> — zwischen beiden Städten liegen 10 Tagereisen<sup>2)</sup> — doch findet sich nichts von alledem, was er erwähnt hat, außer es ist verwandelt und verwischt. Ich glaube, er hörte vom Vorhandensein der Dattelfrüchte daselbst und dachte nun, es gäbe dort Dattelpalmen<sup>3)</sup>. Die Datteln werden nämlich nach Sort vom Lande von Auġala importiert<sup>4)</sup>, wo sie den größten Teil des Lebensunterhaltes bilden.

Zu den Versen, die Bekrī<sup>5)</sup> über Sort zitiert, gehören folgende:

Die Herzen freuen sich deiner nicht, o Sort!  
Die Zunge schweigt mit ihrem Lobeswort!  
Du wähltest zum Gewand die Häßlichkeit;  
An dir entzückt kein Glanz, kein schmuckes Kleid.  
In guten Werken habt ihr stets versagt;  
nur in den schlechten bleibt ihr unverzagt<sup>6)</sup>!

<sup>1)</sup> A. a. O., S. 6—7.

<sup>2)</sup> Nach Ibn Ḥurdāḡbeh, S. 86, ist diese Strecke 186 Meilen lang (Zwischenstationen: Ḥarqara, Manhūša-Wüste, Qaṣr al-'Aṭiṣ, al-Yahūdiyatin, Qaṣr al-Ibādi, Sort). Der gleiche Weg ist nach Ya'qūbī in 5 Tagen zurückzulegen (S. 344). Idrīsī, S. 134—135, folgt den Angaben des Ibn Ḥurdāḡbeh für die Strecke Sort—Qaṣr al-'Aṭiṣ; von dort nach Manhūša (oder durch die Manhūša) 3 Tage; sodann nach Bi'r al-Ġanam, Fāruġ und Ḥarqara insgesamt 68 Meilen. Bekrī, S. 12, rechnet für die Strecke Sort—Aġdābiya 6 Tage.

<sup>3)</sup> Dieser Vorwurf besteht zu unrecht; von Idrīsī, S. 122, erfahren wir, daß die Kulturen von Sort durch die libalische Invasion zerstört wurden; in der Tat heben die Geographen bis in die Mitte des 11. Jahrhunderts hinein den Palmbestand von Sort hervor (Ibn Ḥauqal, S. 45, Bekrī, S. 6), während die Geographen nach Idrīsī von der Zerstörung des Ortes sprechen (Abulfidā', S. 148; Leo, S. 476).

<sup>4)</sup> Über den Dattlexport der Oase Auġala berichten auch Ibn Ḥauqal, S. 44, und Bekrī, S. 5—6.

<sup>5)</sup> Ed. de Slane, S. 6.

<sup>6)</sup> Der letzte Vers bei 'Abdarī leicht verändert;

Bekrī:

بخستم في كل أكرومة \* وفي فعال القمح لم تبخس

Abdarī:

بخستم في كل أكرومة \* وفي الخنا واللوم لم تبخسوا



## Senāna und Manhūša

Dann zogen (schnell) wir fort von Sort<sup>1)</sup>, — wie der, der fürchtet, flinke Hände, gier'ge Löwen könnten fest ihn fassen, — indem wir in Gefahr uns eingelassen, — das Schiff der Irrungen uns nahm an Bord — in der Senāna<sup>2)</sup> und Manhūša<sup>3)</sup> wüstem Ort; — sie sind ermüdend, und die Ruhe flieht — jedweden Reisenden, der sie durchzieht; — in beiden kein belebter Ort und keine Menschenseel' — kein Platz, wo Reiter steigen ab vom grauen (Reitkamel). — Der Banden Freistatt und der Räuberplag', — ein Ort, wo Unheil wohnt und Schicksalsschlag! — Und spärlich, brakig ist das Wasser; mit den Leuten läßt sich's übel an; — der Strolch ist dort ein Tapferer, den man nicht schlagen kann!

fol. 47'

## Die Barqawüste

Nach dem Tragen großer Müdigkeit, — Erdulden auch von Leid, — nach den Qualen von Ersticken und von Brand, — als der Schmerz des Abschieds Lindrung fand, — gelangten zu der öden Wüste wir vom Barqa-Land. — Da sahn wir eine Wüste, die der Inbegriff („Mutter“) der Steppen, Wüsten ist und Einsamkeiten, — gegen die die Reisenden zu streiten! — Ihr Wasser findet süß der Pilger, der versprengt, — so wie der Durstige das bittre, das ihn tränkt. — Sie ist gedehnt und weit, — gewaltig und voll Furchtbarkeit, — graudüster und verheert<sup>4)</sup>; — sie spräche, wär die Sprache ihr beschert:

<sup>1)</sup> Wortspiel mit Sort: *fumma sirtu min surta* (Variante: *sirna*).

<sup>2)</sup> Dieser Name ist aus der geographischen Literatur nicht zu belegen. — Über den Stamm der Aulūd Senān a. Tifāni, *JA*, V, 1, S. 128.

<sup>3)</sup> Die Manhūša-Wüste auf der Strecke Sort—Aǧdābiya erwähnen Ibn Hurdāǧbeh, S. 86, und Qudāma, S. 224, bei ihren Itinerarangaben. Idrisi, S. 135, beschreibt sie ähnlich wie 'Abdari als aus flachen Salzflachen bestehend. Der Name Manhūša, ein berberischer Stammesname (vgl. de Goeje, a. a. O., S. 161, Anm. 2), wird von Idrisi als arabisches Wort (*manhūša* = die von Schlangengebissene) aufgefaßt.

<sup>4)</sup> Vgl. Leo, S. 447: „Es ist ein wüstes, rauhes Gefilde, wo man weder Wasser, noch zum Anbaue taugliches Land findet.“

Als Hex' ergreif ich, was dem Hofe<sup>1)</sup> naht,  
 Vortäuschend guten Kern und edle Tat;  
 Trink dessen Seele, der mein Korn verzehrt<sup>2)</sup>;  
 Was ist auch zwischen Seel und Korn an Wert?

Von den Beduinen bewohnt sie jeder Rohe und Grobe,  
 der durch seine Grausamkeit selbst Aḥnaf<sup>3)</sup> unerbittlich und  
 zornig machen würde, daß das Herz davon überflösse!  
 Zweifellos, sie lesen die Offenbarung (Koran) und tun dem  
 versprengten (Pilger) Gutes; keiner aber tritt bei ihnen dem  
 Streitsüchtigen entgegen, oder doch nur wenige<sup>4)</sup>.

Der Handel besteht bei ihnen im Umtausch der Waren  
 und im gegenseitigen Austausch der Werte; weder Dīnār noch  
 Dirhem ist dafür bei ihnen im Umlauf; die Tür des Geld-  
 geschäftes ist bei ihnen verschlossen.

So bot einer der Pilger einem von ihnen eine Summe, für  
 die jener ihm ein junges Kamel und den Überschuß von  
 2 Dinaren geben sollte. Da sprach der andere zu ihm: „Ich  
 lasse nicht in mein Zelt, was noch nicht in das Zelt meines  
 Vaters und Großvaters gelangte!“ — So verhalten sie sich

<sup>1)</sup> Doppelbedeutung: *finā'*, Hof; *fanā'*, Nichtigkeit.

<sup>2)</sup> Wortspiel mit *birr* (Wohltat), Frömmigkeit und *burr* (Korn).

<sup>3)</sup> Aḥnaf ist durch seine Sanftmut (*hilm*) berühmt (vgl. Ibn  
 Ḥalliqān, S. 323). Als Muster für Sanftmut erscheint er z. B. in  
 folgenden Versen des Abū Tammām (ed. Kairo 1937, S. 231):

أَقْدَامَ عَمْرٍو فِي سَبَاحَةِ حَاتِمٍ \* فِي حِلْمٍ أَحْتَفَى فِي ذِكَاةِ إِيَّاسٍ  
 „Im Angriff wie 'Amr (b. Ma'di b. Karib), in der Freigiebigkeit  
 des Ḥātim (aḥ-ṭā'i), in der Sanftmut des Aḥnaf und in der Weis-  
 heit des Iyās (b. Mu'āwiya).“

<sup>4)</sup> Leo, S. 448, schildert diese Leute folgendermaßen: . . . „Sie  
 sind die ärgsten Straßenräuber und Verräter, die es irgendwo  
 geben mag. Sie ziehen die armen Pilgrime und Reisende aus,  
 und geben ihnen warme Milch zu trinken, alsdann schütteln sie sie  
 hin und her und heben sie so hoch auf, daß die Unglücklichen alles,  
 bis auf die Eingeweide von sich geben müssen. In dem Umrate  
 suchen sie sodann nach Dukaten, weil die viehischen Leute  
 glauben, die Reisenden verschluckten, wenn sie sich dieser Wüste  
 näherten, ihr Geld, damit man nichts bei ihnen fände.“

stets bei Gold- und Silbermünzen (*al-'ainain*)<sup>1)</sup>; in dieser Währung kennen sie nicht die Preise der Sachen und verwenden ihre Frauen in den Handelsgeschäften. Der Pilger kann zum Einkauf des Lebensunterhaltes nur durch eine Ware, die im Austausch angenommen wird, gelangen; und das ist ein schlimmer Zustand!

Zum Wunderlichen bei ihnen gehört, daß jede Frau ganz gewiß einen Tuchstreifen hat, den sie vor ihr Gesicht fallen läßt und den man *burqu*<sup>2)</sup> nennt. Mit bloßem Kopf und unverhüllten Extremitäten (Hand, Fuß, Kopf), barfüßig, tritt die Frau unter die Leute. Sie kümmert sich nicht um die Verhüllung dessen, was nicht mit zum Gesicht gehört, als ob sie außer diesem keine Schamzone hätte. Stets stellt dieser Zeugstreifen den Schmutz zur Schau und ist ein Anhalt dem, der sein Augenmerk auf Unreinlichkeiten richtet. Er wird nicht in Acht genommen und nicht vom Kinn entfernt, weder abgelegt noch leicht gesäubert, so daß er schmutziger ist, als der Leumund des Verkommenen und häßlicher als das Gesicht des gesteinigten Teufels. Die Augen werden dadurch mit dem widerlichsten Anblick überrascht, den es gibt, und die Ohren hören bei seiner Beschreibung die häßlichste Geschichte, die man sich erzählt!

fol. 47<sup>v</sup>

Ich habe im Lande Barqa trotz seiner Ausdehnung nichts gesehen, was dem Auge des Schauenden angenehm wäre oder woran der Wunsch des Liebenden hinge, außer einer Wohnstätte in einer Einöde zwischen ar-Rağul al-Mašqūq und Qaṣr aṣ-Ṣa'āfina<sup>3)</sup>, ausgehöhlt in harten Fels am Fuße

<sup>1)</sup> Vgl. Dozy, in voce, wo auf diese 'Abdari-Stelle Bezug genommen wird.

<sup>2)</sup> Lane, *Modern Egyptians*, Neudruck 1890, S. 38, schildert den *burqu* folgendermaßen: „. . . a long strip of white muslin, concealing the whole of the face except the eyes, and reaching nearly to the feet. It is suspended at the top by a narrow band, which passes up the forehead, and which is sewed, as are also the two upper corners of the veil, to a band that is tied round the head.“

<sup>3)</sup> Diese Namen sind aus der geographischen Literatur nicht zu belegen; sie bezeichnen, wie aus dem Itinerar der Rückreise 'Abdaris hervorgeht, Stationen auf dem Wege von Groß-'Aqaba nach

eines Berges, in Form eines hübschen Hauses. Bei der Tür ist eine Stufenreihe (*suffa*). Zu dieser Wohnstätte gehört ein schönes Gebäude, auf dem rechts und links Bilder von Häusern eingemeißelt sind, deren Ausführung nicht vollendet wurde. Als ich durch die Haustür eintrat, fand ich eine schöne und geräumige *qubba* (Kuppelbau) mit hohem Dach, viereckig und aufs Wundervollste ausgehauen. Darin waren Steinbänke, die rundum verliefen, bis sie mit der Tür zusammenkamen. Der Tür gegenüber befand sich eine zweite Tür, durch die man auf Stufen zu einem anderen großen Zimmer gelangte. Und all dies in harten Felsen gehauen, dessen Festigkeit über jede Schilderung erhaben ist. — Preis dem, der die Erde als Erbteil erhält und alle, die auf ihr sind; zu ihm ist die Rückkehr und der Ausgang!

Ähnliches wie dieses habe ich auch anderwärts im Lande Barqa auf der Rückreise gesehen; der Bericht darüber wird folgen (s. S. 159), so Gott, der Erhabene, will!

### Die Stadt Barqa

Kapitel. Barqa ist eine alte, von den Romäern erbaute Stadt; ihr Name lautete bei ihnen Pentapolis (Intābulus). Bekrī<sup>1)</sup> sagt: „Die Bedeutung dieses Wortes ist in der Sprache der griechischen Rūm ‚fünf Städte‘, und die Bedeutung von Tripolis ist ‚drei Städte‘.“ — Jetzt gibt es dort weder eine Stadt, die Barqa heißt, noch eine sonst irgendwie bekannte Stadt außer Ptolemais<sup>2)</sup> (Tulumaita). Diese ist alt, und ich weiß nicht, ob sie mit Barqa identisch ist und ein zweites Mal ihren Namen in Ptolemais umänderte, wie sie ihn zuerst in Barqa umgeändert hat, oder ob es eine andere Stadt ist<sup>3)</sup>. Barqa ist heute bei den Leuten der

---

Merāwa. Auf diesem Wege nennt 'Abdarī insgesamt folgende Stationen: Groß-'Aqaba, al-Baṭnain, Qaṣr as-Ṣa'āfina, ar-Raḡul al-Maṣqūq, al-Ḥaṣawī, Abū Ṣamīl, Ġersūn und Merāwa.

<sup>1)</sup> S. 4.

<sup>2)</sup> Über Ptolemais s. Ya'qūbī, S. 343, und Idrīsī, S. 136.

<sup>3)</sup> Barqa-Stadt ist das antike Barce; der Irrtum 'Abdarīs beruht auf den Vermutungen der Geographen, nach denen „Penta-

Name eines Landes und nicht der Name einer Stadt<sup>1)</sup>. Die Magribiner bezeichnen damit die Gegend zwischen 'Ain Aqyān<sup>2)</sup> im Westen von Aġdābiya<sup>3)</sup> und Alexandrien, und das sind ungefähr 40 Tagereisen. Was die Araber jenes Landes anbelangt, so habe ich festgestellt, daß sie mit diesem Namen nur die Gegend zwischen al-Ḥaṣawī<sup>4)</sup> („Steingelände“) im Osten und dem Lande von Bernīq<sup>5)</sup> (Berenice) im Westen bezeichnen, und das ist der Saum der anbaufähigen Wüste (*ǧāba*) und die gleichlaufende Küste und Südzone (*qibla*); das Land zwischen al-Ḥaṣawī und al-'Aqaba al-kabīra<sup>6)</sup> nennen sie al-Baṭnain<sup>7)</sup>; von dort bis Alexandrien geben sie nur noch die beiden 'Aqaba an, und das ist eine Strecke von 10 Tagen<sup>8)</sup>. fol. 48r

polis“ (5 Städte = Cyrene, Ptolemais, Berenice, Barce und Teuchira) sich einzig auf Barqa-Stadt bezieht (vgl. z. B. Ya'qūbī, S. 346, und Bekrī, S. 4).

<sup>1)</sup> Durch die hilalische Invasion ging Barqa als Stadt zugrunde; zur Zeit 'Abdarī gab es dort nur noch die Ortschaft al-Marġ (vgl. *El*: Barka).

<sup>2)</sup> 'Ain Aqyān ist aus der geographischen Literatur nicht zu belegen.

<sup>3)</sup> Über Aġdābiya s. Ya'qūbī, S. 344; Muqaddasī, S. 224; Ibn Ḥauqal, S. 44; Bekrī, S. 5—6; Idrīsī, S. 132; Yāqūt, I, S. 131—132.

<sup>4)</sup> al-Ḥaṣawī läßt sich aus der geographischen Literatur nicht belegen.

<sup>5)</sup> Über Berenice s. Ya'qūbī, S. 343; Idrīsī (S. 132) spricht, ebenso wie 'Abdarī, nur vom „Lande“ von Berenice.

<sup>6)</sup> Über 'Aqaba s. Ibn Ḥurdūzbeh, S. 84; Ya'qūbī, S. 342; Idrīsī, S. 137 (Groß-'Aqaba = 'Aqabat as-sullam; Klein-'Aqaba = Ra's al-kanā'is) und Abulfidā', S. 127.

<sup>7)</sup> al-Baṭnain läßt sich aus der geographischen Literatur nicht belegen.

<sup>8)</sup> Die weitere Fassung des Begriffes „Barqa“ ist auch bei den Geographen die übliche; nach Abulfidā' ist 'Aqaba die Ostgrenze (S. 127), während Sort als Anfang des Maġrib gilt (S. 148). Nach Leo (S. 447) fängt die Wüste von Barqa „an den Grenzen von Mearata an, erstreckt sich ostwärts bis an die Grenzen von Alexandrien, ungefähr 13000 Meilen, und in die Breite 200 Meilen“.

## Die Sprache der Araber von Barqa

Kapitel<sup>1)</sup>. Die Araber von Barqa<sup>2)</sup> gehören heute zu den sprachreinsten Arabern, die wir angetroffen haben. Die Araber des Ḥiğāz sind auch sprachrein (*faṣīḥ*), doch war der Zustrom von Fremden bei den Arabern von Barqa nicht (so) groß, und ihre Sprechweise hat sich mit keiner anderen gemischt; heute noch verharren sie bei ihrem reinen Arabisch (*'urūbiya*), indem nur wenig von ihrer Sprache verdorben ist. Von der Flektion unterdrücken sie nur ein Geringes im Vergleich zu dem, was sie flektieren.

So fragte ich in al-Ḥaṣawī einen Beduinen, den ich dabei fand, seine Kamele zu tränken, nach einem Abū Šamāl<sup>3)</sup> genannten Wasser, ob wir dort vorbeikämen, und sprach (das Wort *abū*) nach der Gewohnheit der Magribiner mit Wāw aus an Stelle des Genitivs (*abi*); da sagte er zu mir: „*Na'am, taṭa'ūnā Abā Šamāl'*“ (Jawohl, ihr werdet Abū Šamāl passieren!). Er sprach dabei das Nūn des Verbums aus und setzte den Akkusativ, während im Westen weder Beduine noch Städter ist, der das tut!

(Ein andermal) kamen wir an spielenden Kindern vorbei, da sagte eines zu uns: „*Yā huğğāğ, ama'akum sai'un tabi-ūnah?*“ (Ihr Pilger, habt ihr etwas zu verkaufen?), indem es das Tanwīn (des Wortes *sai'un*) sowie das Nūn (des Verbums) aussprach und das Hā' wegen der Pause vokalloß ließ.

Ich sah einen Beduinen von ihnen, den eine Frau mit Bitten um eine Speise bedrängte, die er bei sich führte; da

<sup>1)</sup> Dieses Kapitel hat z. T. Vincent (*JA*, IV, 5, S. 406—408) wiedergegeben und übersetzt, und zwar als Beleg zu den Ausführungen Derenbourg's (*JA*, August 1844) über die Kasusendungen als volkssprachliches Gut (nicht Erfindung der Grammatiker); vgl. hierzu Nöldeke, *Neue Beiträge zur semit. Sprachw.*, S. 1ff.: *Der Korān und die 'Arabīja*.

<sup>2)</sup> Unter den Araberstämmen Barqa's nennt Ya'qūbī, S. 343, die Azd, Laḥm, Ġudām, Šadif u. a. (im Ġabal'al-Šarqī) und die Ġassān, Ġudām, Azd, Tuğīb u. a. (im Ġabal al-ğarbi).

<sup>3)</sup> Abū Šamāl ist aus der geogr. Literatur nicht zu belegen.

sagte er zu ihr: „*Wallāhi, la tadūqīnah!*“ (Bei Gott, du wirst sie nicht kosten!), indem er die 2. Person richtig anwandte sowie das Nūn setzte und das Hā' vokalloß ließ.

Ich hörte, wie einer ein Lasttier, das er vermieten wollte, mit folgenden Worten ausrief: „*Man yukrī zamīlatan?*“ (Wer mietet ein Lasttier?). Da hörte ihn ein Beduine und sagte: „Hast du das Lasttier bei dir?“ Jener erwiderte: „Jawohl!“; da sprach er: „So sag nicht „*man yukrī*“, sondern „*man yastakrī*“!)“

Einer unserer Begleiter, der zu denen gehörte, die mit uns die Pilgerfahrt machten, hat mir erzählt, daß jemand aus dem Zemzem trank und sagte: „*Fī hāda 'l-mā' rū'iqat al-ḥabal!*“ (An diesem Wasser haftet der Geruch des Strickes!), indem er das Bā' nach der Gewohnheit der Magribiner mit einem Vokal versah. — Gemeint ist der Strick, mit dem man Wasser schöpft. — Da hörte ihn ein Beduine und sagte zu ihm: „Woher kommt denn der Geruch des *ḥabal* an das Wasser?“ — Jener verwies ihn auf den Strick, da sprach er zu ihm: „Sag *al-ḥabl* (Strick) und nicht *al-ḥabal* (Schwangerschaft)!“

Was die seltenen Worte betrifft und solche, die die Magribiner gewöhnlich mit einem Kommentar begleiten, so verwenden die Araber von Barqa diese noch in der Konversation aus ihrer Gewohnheit heraus. Dazu (folgende Beispiele):

Einer von ihnen trat vor mich hin, wo ich im Lager der Karawane abgestiegen war, und sprach zu mir: „*Yā sīdī, tada'nī aḡhar!*“ (Herr, gestatte, daß ich „mich zeige!“), d. h. *aḡruḡ* (daß ich hinausgehe). fol. 48<sup>v</sup>

Ich fragte einen von ihnen nach dem Wege, da sagte er zu mir: *Id ḡahartum min al-ḡāba faḡudū ṡaub kaḡā*“ (Wenn ihr aus der Gāba „zum Vorschein kommt“, so schlagt die und die Richtung ein), d. h. *id ḡaraḡtum minḡā* (wenn ihr aus ihr herauskommt).

1) *k.r.y* III und IV bedeutet „vermieten“, VI, VIII und X „mieten“; IV mit der Bedeutung „mieten“ ist vulgär; vgl. Dozy, *Suppl.*, in voce (Hinweis auf 'Abdāri!).

Dieses Wort (z.h.r) haben die Leute, die sich mit den Sprachseltenheiten in Koran und Tradition beschäftigen (*ahl al-ġarīb*), häufig bei der Kommentierung des folgenden Wortes von 'Urwa b. az-Zubair angewandt: „'Ā'īša, die Frau des Propheten, hat mir berichtet, daß der Gesandte Gottes das 'Aṣr zu beten pflegte, während die Sonne in ihr Zimmer schien, bevor sie wegging (*taṣhar*).“

Ich hörte einen Jungen von ihnen in der Karawane rufen: „Ihr Pilger, wer kauft *ṣafīf* (Dörrfleisch, in Streifen geschnitten)?“ Doch die meisten Leute verstanden ihn nicht. Da sagte ich zu ihm: „Hast du Fleisch bei dir?“ Er sagte: „Jawohl“ und ließ in Streifen geschnittenes Gazellenfleisch sehen. — Und dieses Wort hat Mālik im *Muwaṭṭa'* erwähnt und bei seiner Erklärung große Sorgfalt angewandt; er sagt: „(Dieser Ausdruck findet sich) in der traditionellen Weis-sägung (*aṭar al-ḥadīṭ*).“ Weiter sagt Mālik: „Und *aṣ-ṣafīf* bedeutet *al-qadīd'* (das in Streifen Geschnittene).“

Ich fragte einen nach dem Wasser daselbst, das Quellwasser (*ma'in*) ist. Da sagte er zu mir: „Es ist Quellwasser (*mā' idd*).“ — Dieses Wort hat Abū 'Ubaid in seinem *Ġarīb* kommentiert.

Einen andern hörte ich, als sich die Leute an einer engen Stelle zusammendrängten, sagen: „*Tannahhū 'an ad-darb!*“ (Geht aus dem Wege!).

Der seltenen Worte, die sie in ihrer Sprache verwenden, gibt es zu viele, als daß sie aufgezählt werden könnten.

#### Der Weg nach Alexandrien

Kapitel. Von diesem Lande (Barqa) liegt auf Alexandrien zu al-'Aqaba al-kabīra; zwischen al-'Aqaba al-kabīra und Alexandrien sind 10 Tage. — Dann folgt (auf Alexandrien zu) al-'Aqaba aṣ-ṣagīra; zwischen al-'Aqaba aṣ-ṣagīra und al-'Aqaba al-kabīra sind 6 Tage und von dort nach Alexandrien 4 Tage<sup>1)</sup>. Beide (Groß- und Klein-'Aqaba) sind ver-

<sup>1)</sup> Seit Ibn Ḥurdādbēh ist die Route 'Aqaba—Alexandrien in der geographischen Literatur bekannt; 'Abdārī gibt nur an, daß



ödet; kein Bewohner ist dort und kein Wohnort; so sind die meisten Plätze dieses Landes Benennungen ohne Benanntes. Es ist eine einzige Wüste, die sich bis nach Alexandrien hinzieht. An ihrem Ende liegt die verheerende, zehrende Öde, für den Reisenden die trostloseste aller Stationen: die Libysche Wüste, ein Land, vor dem die Herzen wegen seiner Scheußlichkeit erschrecken und bei dessen Anblick jedes hereinbrechende Unglück vergessen wird. Seine Nähe bedeutet tiefste Bekümmernis; und wenn die Reihe (*nauba*) an ihr ist, so ist diese Wendung für den Reisenden eine Schicksalswendung (*nawā'ib ad-dahr*), Schlägen gleich!

(Die Wüste hätt ich nimmermehr durchquert,  
 Wär nicht der Freund, dess' Lieb' mein Herz verzehrt,  
 Mich lenkt die Sehnsucht ganz wie sie begehrt!  
 Nach ihm seufz, ich im Leben und im Scheiden;  
 die Liebe macht mich elend wie ein Leiden!  
 Gedenk ich sein, ein Sehnen mich bewegt,  
 wie Zweige zittern, wenn der Wind sich regt.  
 Ich ließ die andern, köm'n zu ihm allein;  
 der Abschied schnitt mir in das Herz hinein,  
 als ich die Nacht verbracht am Wüstenrand,  
 nicht bangte vor des heißen Mittags Brand<sup>1)</sup>!

fol. 47

### Alexandrien

Nachdem befolgt, worauf dies Motto zeigt, — der Schmerz sich diesen Weisen zugeneigt, — beschert uns Gott, er sei gelobt, den Abschied der *barrīye* (Wüste) — vereint uns mit der Grenzstadt (*tağr*)<sup>2)</sup> *al-Iskenderīye*<sup>3)</sup>, — dem Ort der

sie in 10 Tagen zu bewältigen sei; Ibn Hurdādbēh, S. 84, nennt die betreffenden 10 Stationen mit Angabe der jeweiligen Entfernung (nach ihm z. B. Ya'qūbī, S. 342).

<sup>1)</sup> Motylinski, *Bull. de Géogr. d'Alger*, 1900, 2<sup>e</sup> trim., S. 75, gibt das Resumé dieses Gedichtes in folgenden Worten: Si le voyageur n'était soutenu par l'espoir d'arriver aux villes du prophète, il n'oserait jamais affronter d'aussi affreuses solitudes.

<sup>2)</sup> Den Beinamen „*tağr*“ (Grenzfestung) verdankt Alexandrien seiner ungeschützten Lage, die es den Angriffen des christlichen Europas aussetzte (vgl. Ibn Hald., a. a. O., II, S. 252).

<sup>3)</sup> Geographische Quellen zu Alexandrien: Ibn Hurdādbēh, S. 160; Ya'qūbī, S. 338; Ibn Rosteh, S. 118; Ibn al-Faqīh, S. 71;

Stärke und des Festungskranzes, — der Stadt des Frohsinns und des Strahlenglanzes; — dem Aug' ein reizend Bild, — dem Munde süß und mild! — Ihr schadet nicht Krall' und Zahn der Zeit, — und Heer und Scharen der Verheerung ließen ab vom Streit! — Kein Beugen vor der Zeit erlebt sie schier, — nicht Geld noch Gut verlor sie im Verkehr mit ihr, — nicht Tag noch Stunde harrte sie vor ihr in Unterwürfigkeit; — vielmehr zum Kampfe mit der Zeit — war fest sie wie ein Held bereit! — Geduldig sie die Hinterlist ertrug, — bis dann zerging und aufgelöst ihr Trug, — und hörte nicht auf die Versprechen voller Lug und Trug! — Feststehend wie die Berge droben, — den nimmermüden Blick, den Nacken stolz erhoben, — der Ungläubigen höchste Not so ganz, — bis sie in dumpfe Trübheit wandelt ihren heitern Glanz! — Da sprachen jene mit dem Kummer wie der Sprecher mit der Runde; — dunkel sank die Nacht auf sie herab und dämpfte sie nach heller Freudenstunde; — der Schmerz nun wütet gegen sie und brennt; — sie fühlten mit der Reue sich im Bunde — und sprachen: Ach, ein Wechselschlag, der nie sich von uns trennt<sup>1)</sup>!

Alexandrien ist eine Stadt mit weitem Raum, starken Seiten und schönen Bauten. Sie enthüllt ein prächtig anzusehendes Antlitz, blickt mit ruhigem, dunklem Auge und lächelt mit einem Mund wie die Kamille, wenn sie blüht<sup>2)</sup>,

Mas'ūdī, I, S. 420—441; Anonymus des Cod. Vatic. 286, trad. Lebedew, S. 66; Iṣṭahri, S. 51; Ibn Hūqal, S. 99; Muqaddasī, S. 196—197; Idrisi, S. 138—139 (faßt die vorausgehenden Berichte zum großen Teil zusammen); Abū Hāmid, Hs. Gotha, fol. 8<sup>v</sup>—9<sup>v</sup>; Ibn Ḡubair, S. 40ff.; Yāqūt, I, S. 256ff.; 'Abdallaṭīf, S. 182ff.; Qazwīnī, II, S. 96ff.; Dimišqi, trad. Mehren, S. 330; Abulfidā', S. 105 und 112; Balawī, fol. 35<sup>r</sup>ff. (zitiert Herewī); Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 2 (z. T. nach 'Abdarī!); Leo, S. 507ff.

<sup>1)</sup> Eine ähnliche begeisterte Beschreibung von Alexandrien geben Balawī, fol. 25<sup>r</sup>ff. und Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 27. — 'Abdarī's Ausführungen über den Sieg der Stadt über die Ungläubigen beziehen sich vielleicht auf den im Jahre 1173 abgeschlagenen großen sizilianischen Angriff (s. *EI*: al-Iskandariya).

<sup>2)</sup> *wa-tabassama an (aḡrin kal-uḡḡuwān . . .*; vgl. Balawī, fol. 5<sup>r</sup> (von den Gärten einer Stadt gesagt): *wa-ṭuḡūrukā aḡāḥin*.

als ob die Person Alexanders nicht von ihr fern wäre mit allem, was er dort gründete und plante von den Wundern ihrer Bauten. Es genüge dir (die Vorstellung) einer Stadt, die ganz und gar ein Wunder ist; ihre Schönheit hat die Schönheit der übrigen Städte verhüllt und verdeckt; in ihr zahlte die Vollendung ihre Schuldigkeit, wie es recht ist. Was die Gelehrten angeführt und was an Sprüchen geprägt mit Blättern und Federn, macht die Ausführung ihrer Beschreibung überflüssig.

Zur Zahl der Merkwürdigkeiten und Seltenheiten gehört, was ich von der festen Bauart ihrer Tore<sup>1)</sup> gesehen habe; nämlich: ihre Pfosten und Schwellen sind trotz der außerordentlichen Größe der Tore aus behauenen Stein, der durch seine Schönheit und Wohlgesetztheit Bewunderung erregt. Jeder Türpfosten ist ein einziger Stein und ebenso jede Schwelle und Stufe. Es gibt nichts Erstaunlicheres als das Anbringen der Steine daselbst bei ihrer außerordentlichen Größe. Die Länge der (verflossenen) Zeit hat nichts an all dem geändert und keine Spuren dort hinterlassen; es blieb vielmehr in seiner Frische und Schönheit. Was die Torflügel betrifft, so sind sie von größter Festigkeit und von innen und außen mit Eisen bekleidet in der feinsten, schönsten und festesten Arbeit, die es gibt!

Zum Wunderbarsten, was ich in Alexandrien gesehen habe, gehört eine Marmorsäule außerhalb der Stadt, bekannt unter dem Namen 'Amūd as-sawārī (Säule der Säulen)<sup>2)</sup>. Sie ist ein einziger runder Stein, der äußerst hoch ist, wie ein hoher

<sup>1)</sup> Über die 4 Tore der Stadt s. Abulfidā', S. 112, und Ibn Baṭṭūṭa, I, S. 28; nach P. Kahle, *Die Katastrophe des mittelalterlichen Alexandria*, in: *Mém. de l'inst. franç.* 68 — *Mél. Maspéro*, III, S. 142ff., u. a. fußend auf den Angaben von Pococke und der franz. Expedition, hatte die Stadt noch drei weitere Tore; Leo, S. 508, kennt außer den vier Haupttoren nur zwei weitere. — Eine Schilderung der Tore wie die 'Abdarī's bieten die geographischen Quellen nicht.

<sup>2)</sup> Über die Pompejussäule berichten die meisten der angegebenen geographischen Quellen. In besonders engem Zusammenhang mit 'Abdarī steht der Bericht Ibn Baṭṭūṭa's (I, S. 30).

Turm<sup>1)</sup>. Sie wird von weitem sichtbar im Palmenwalde, den sie überragt. Man hat sie auf einen behauenen Block gestellt, der viereckig ist, im Ausmaß der großen Steinbänke (*dakākin*)<sup>2)</sup>, und dessen Höhe mehr als zwei Klafter (*qāma*) beträgt<sup>3)</sup>. Keiner weiß, wie die Säule auf den Block gebracht wurde und wie sie dort feststeht trotz der brausenden Stürme<sup>4)</sup>. Sie gehört zu dem, was überhaupt nicht bewegt werden kann, abgesehen davon, daß sie dort aufgestellt wurde<sup>5)</sup>.

Was den Leuchtturm (al-Manāra) betrifft, so hat man über ihn bereits geschrieben und mitgeteilt, was ausreichend ist<sup>6)</sup>. Ich gelangte zu seiner Spitze nur nach (Aufwand von)

<sup>1)</sup> Nach Balawī (fol. 36<sup>v</sup>) ist sie die höchste Säule der Erde!

<sup>2)</sup> Diesen Ausdruck gebraucht bei der Beschreibung der Säule sonst nur noch Ibn Battūta, I, S. 30.

<sup>3)</sup> 4 *qāma* sind 8 bzw. 12 *sibr*. — Nach Balawī (fol. 36<sup>v</sup>) beträgt die Höhe des Fußes 11 *sibr*.

<sup>4)</sup> Das Wie der Aufstellung bleibt auch den übrigen arabischen Schriftstellern ein ungelöstes Rätsel; ebenso bei Thevenot, Reyszbeschreibung, Frankfurt a. M. 1693, S. 167.

<sup>5)</sup> Vgl. Balawī, fol. 36<sup>v</sup>: „Sie würde nicht vom Platz rücken, selbst wenn der Gebel eš-Ša'm auf sie herabstürzte!“

<sup>6)</sup> Die oben angeführten geogr. Quellen berichten fast alle über den Leuchtturm; Asín Palacios (*Una descripción nueva del faro de A.*, in: *al-Andalus*, I, 1933, S. 241—292) hat die gedruckten geographischen Quellen (es fehlen z. B. Abū Ḥāmid, fol. 8<sup>v</sup>—9<sup>r</sup>, Herewī, 'Abdari und Balawī) zusammengestellt und ihre geringe Bedeutung im Vergleich zu dem bis dahin unbekanntem Bericht des Ibn aš-Šāliḡ aufgezeigt; nach letzterem ist ihm die Rekonstruktion des Turmes für das 9. bis 13. Jahrhundert gelungen. — 'Abdari's Bericht ist — eine bisher unbekannte Tatsache! — die direkte Quelle für Ibn Battūta gewesen; es folge hier die Übersetzung der betreffenden Stelle aus Ibn Battūta nach Defrémery und Sanguinetti (I, S. 29—30): „Dans ce voyage je visitai le phare, et je trouvai une de ses faces en ruines. C'est un édifice carré qui s'élançe dans les airs. Sa porte est élevée au-dessus du niveau du sol, et vis-à-vis est un édifice de pareille hauteur, qui sert à supporter des planches, sur lesquelles on passe pour arriver à la porte du phare. Lorsqu'on enlève ces planches, il n'y a plus moyen de parvenir à la porte du phare. En dedans de l'entrée est un emplace-

Mühe, während (doch) bei ihm von außen das Übermaß der Höhe nicht in Erscheinung tritt. Er liegt mehr als drei Meilen außerhalb der Stadt<sup>1)</sup>, und zwar auf einem erhöhten Hügel zur linken des Ortes. Das Meer hält den Turm von Osten und Westen umschlossen<sup>2)</sup>, so daß sein Stein von beiden Seiten zerfressen wurde. Dann hat man ihn von diesen beiden Seiten her durch einen starken Bau gestützt, der bis zu seiner Spitze reicht. Zudem wird der Turm noch durch ausgedehnte und starke Steinbänke (*dakākin*) gehalten, deren Fundament im Meere gelegt ist, und die ungefähr 3 Klafter daraus emporragen<sup>3)</sup>. Die Tür des Leuchtturms liegt ungefähr 4 Klafter hoch über dem Erdboden. Bis zu ihr hinauf errichtete man einen Bau, bis er ihr gegenüber stand, ohne mit ihr zusammenzutreffen. Auf ihn legte man Planken, über die man zur Türe schreitet, und wenn sie entfernt werden, kann man nicht zu ihr gelangen<sup>4)</sup>. Über der Tür ist innen ein geräumiger Ort für die Torwache, wo der Wächter sich aufhält und wo er schläft. Im Innern des Leuchtturms befinden sich eine Anzahl Zimmer, die ich

ment où se tient le gardien de l'édifice. A l'intérieur du phare se trouvent beaucoup d'appartements. La largeur du passage qui conduit dans l'intérieur, est de neuf emfans, et l'épaisseur du mur d'enceinte de dix emfans. Le phare a cent quarante emfans sur chacune de ses quatre faces. Il est située sur une haute colline, à une parasange de la ville, et dans une langue de terre que la mer entoure de trois côtés, de sorte qu'elle vient baigner le mur de la ville. On ne peut donc gagner le phare du côté de la terre, qu'en partant de la ville. C'est dans cette langue de terre, contiguë au phare, que se trouve le cimetière d'Alexandrie . . ." — Den arabischen Text habe ich in meiner Einleitung dem Text des 'Abdari gegenübergestellt.

<sup>1)</sup> Vgl. Asín Palacios, a. a. O., S. 258.

<sup>2)</sup> Nach Ibn Baṭṭūṭa (oben zitiert) hält das Meer den Turm von drei Seiten umschlossen.

<sup>3)</sup> Über die von den Arabern am Pharos vorgenommenen Reparaturen s. A. Palacios, a. a. O., S. 244. Die von 'Abdari geschilderten Maßnahmen waren uns bisher nicht bekannt!

<sup>4)</sup> Diese Angaben über den Vorbau finden sich sonst nur noch bei Ibn Baṭṭūṭa (oben zitiert), der sie in der gleichen Form wie 'Abdari bringt, also zweifellos diesem entlehnt hat.

verschlossen sah. Die Breite des Durchgangs beträgt im Turm 6 Spannen (*sibr*) — ich habe sie (die Mauer) von ihrer höchsten Stelle aus gemessen! — Die Breite des Leuchtturms von Seite zu Seite beträgt 140 Spannen<sup>1)</sup>. Auf seiner Spitze ist ein Aufsatz (*ġāmūr*), worauf ein zweiter steht, der niedriger ist als der erste<sup>2)</sup>. Über dem oberen wölbt sich eine schöne Kuppel, zu der man auf Stufen emporsteigt, die nach den Seiten zu gerichtet sind<sup>3)</sup>. Die Kuppel enthält ein schönes Mihrāb für das Gebet.

Von Alexandrien zum Leuchtturm erstreckt sich eine Landzunge, die das Meer umschlossen hält, so daß es an die Mauer der Stadt heranreicht<sup>4)</sup>. Der Zugang zum Leuchtturm ist auf dem Land(-streifen) nur von der Stadt aus möglich<sup>5)</sup>. Auf diesem Landstreifen liegt der Friedhof von Alexandrien; dort gibt es von den Besuchsstätten (*mazārāt*) und Gräbern der Gelehrten und Frommen, was wegen der Menge nicht gezählt werden kann . . .<sup>6)</sup>!

<sup>1)</sup> Alle diese Einzelheiten und Zahlen finden sich so nur noch bei Ibn Baṭṭūṭa wieder (daß die Durchgangsbreite nach ihm 9 Spannen beträgt, erklärt sich wohl aus einer Fehlschreibung „tis'a“ für „sitta“). — Zur Durchgangsbreite und Seitenlänge vgl. A. Palacios, a. a. O., S. 266 und 246.

<sup>2)</sup> Aus diesen Angaben geht hervor, daß der Leuchtturm bis zu seinem endgültigen Zerfall im 14. Jahrhundert aus drei Stockwerken (ein unteres viereckiges, ein mittleres achteckiges und ein oberes rundes) bestanden hat; das von A. Palacios nach Ibn aš-Šaiḥ entworfene Bild wird somit in den Grundzügen bestätigt. — Nach Thiersch (*Pharos*, 1909, S. 73) hätte der ursprünglich dreiteilige Leuchtturm im 12. Jahrhundert die zweiteilige Gestalt der westlichen Minarehs angenommen, und zwar nach den offenbar mißverständlichen Quellen Idrīsī, S. 139—140, Ibn Ġubair, S. 41, und Yāqūt, I, S. 263.

<sup>3)</sup> Die Schilderung der Kuppel und des Mihrāb bezieht sich auf die von Baibars im Jahre 1274 errichtete Moschee; vgl. A. Palacios, a. a. O., S. 263; *ibid.* S. 267 über die Stufen des Obergeschosses.

<sup>4)</sup> D. i. das Heptastadion. — Die Schilderung deckt sich mit der Ibn Baṭṭūṭa's (oben zitiert).

<sup>5)</sup> Vgl. Ibn Baṭṭūṭa (oben zitiert); Anlehnung an 'Abdarīl

<sup>6)</sup> Ibn Bāṭṭūṭa (oben zitiert) erwähnt den Friedhof an gleicher Stelle!

## IX. Übersetzung der Rückreise Alexandrien- Marokko

(Hs. Algier, fol. 148<sup>v</sup>—176<sup>v</sup>)

Von Alexandrien reisten wir<sup>1)</sup> auf unserem ersten Wege nach al-'Aqaba as-ṣağira.

Von dort hielten wir uns links nach al-'Aqaba al-kabira. Dies ist eine Durststrecke; das Wasser dort steht in tiefen Brunnen, wie ich sie abgründiger nie gesehen habe. Selten trifft man Wasser darin an, außer in bergigen Gegenden, und wer zur Tränke kommt, kann meist von zwei Tagen nur an einem schöpfen, und dazu legte er die Zugangswege zurück!

Dann kamen wir auf unserem ersten Wege nach al-Baṭnain, dann nach Qaṣr aṣ-Ṣa'āfina, dann nach ar-Rağul al-Mašqūq, dann nach al-Ḥaṣawī; alles Namen von Örtlichkeiten, wo nur Beduinen hausen; keine davon ist befriedigend außer Qaṣr aṣ-Ṣa'āfina.

Von al-Ḥaṣawī gelangten wir auf dem Mittelwege zwischen dem Wege der Gāba (anbaufähige Wüste) und dem der Qibla (Südzone) nach Abū Šamāl; dies ist eine reichhaltige Quelle, klar und von höchst angenehmem Geschmack.

Dann kamen wir nach Ġersūn, dann nach Merāwa<sup>2)</sup> und ließen den Weg nach al-Marğ<sup>3)</sup>, Qubba Haib und Ptolemais, einer Stadt des Landes Barqa, rechts liegen.

Zwischen Ġersūn und Merāwa sah ich breite und runde Hügel, in den harten Felsen eingehauen in wundervollster

<sup>1)</sup> Der Weg von Tripolis über Leptis, Sort, Ağdābiya und Sūsa-Barqa nach Alexandrien ist bei Bekrī, S. 85, angegeben; die übrigen Zwischenstationen lauten anders. Ibn Ḥurdāqbeh, S. 84—85, und nach ihm Ya'qūbī, S. 342, und Idrīsī, S. 136—137, haben in Übereinstimmung mit 'Abdarī nur die Stationen Sort und Ağdābiya.

<sup>2)</sup> Yā'qūbī, S. 343, erwähnt den Berberstamm der Merāwa zwischen Wādī Maḥil und Barqa-Stadt.

<sup>3)</sup> Der Flecken al-Marğ ist auf der Stelle der im 11. Jahrhundert durch die hilālische Invasion zugrunde gegangenen Stadt Barqa (Barce) entstanden (s. EI: Barqa). — Irrtümlicherweise hält 'Abdarī, S. 99, Barqa und Ptolemais für identisch.

Arbeit und seltenster Festigkeit, eigenartig und, äußerst solid. Ich betrat eines dieser Häuser, das am Wege lag und erkannte es als ein festes Haus. Zur rechten des Eingangs lag ein großer Steinblock als Kochvorrichtung, und zur linken ein zweiter Stein zum Waschen und Reinigen (der Kleider). Dem Eingang gegenüber befand sich ein großes, hübsches und aufs schönste ausgehauenes Gefäß, auf dem die aufgebauten Gemächer ruhten. — Jene Hügel sind sämtlich von derartigen Häusern unterhöhlt!

Von Merāwa gelangten wir nach Sūsa-Barqa<sup>1)</sup>, einer Feste, die auf hohem Berge liegt und eine weite Ebene beherrscht. In dieser Ebene gibt es Stationen, reich an Regenwasser, das wegen seiner Menge selten absickert. Im Zenith des Ortes ist die Stelle der Mondlibrationen, doch habe ich um notwendigerer Dinge willen nicht Obacht darauf gegeben.

Dann kamen wir zum Lande von Bernīq (Berenice). Dies ist ein für die Saat sehr geeignetes Land; dort sind zahlreiche Burgen, die man passieren muß; von diesen heißt die erste al-Qamānis und besteht aus drei zusammengehörenden Burgen, wovon eine Qamnis<sup>2)</sup> heißt; so sprechen sie es aus in ihrer unter dem Namen „al-Qāf“ bekannten Sprache<sup>3)</sup>, und das sind seltsame Namen!

Dann passierten wir Qaṣr Ġaliṭ, das am Westende des Landes von Bernīq liegt, und danach Aġdābiya. Aġdābiya ist ein großer, fester Platz im Ausmaß eines großen und hohen Hauses. Einer der Historiker<sup>4)</sup> hat erwähnt, daß dort fließendes Wasser und Palmbestand anzutreffen sei; doch jetzt steht hier nur eine zerfallende Burg in einer Öde: kein fließendes Wasser und kein einziger Baum!

<sup>1)</sup> Über Sūsa-Barqa s. Bekri, S. 85.

<sup>2)</sup> Diese Örtlichkeit wird sonst nur noch von Idrīsī (S. 135—136) angeführt als Qamānis; Barth hat sie auf seinen Reisen besucht.

<sup>3)</sup> al-Kāf oder Aqāf ist eigentlich ein topographischer Name, und zwar der von den arabischen Geographen dem Ptolemäus entlehnte afrikanische Gebirgsname Kafas.

<sup>4)</sup> D. h. Bekri (S. 5). Der gegen ihn erhobene Vorwurf besteht zu unrecht; vgl. weiter oben S. 143, Anm. 4.



Von dort gelangten wir nach 'Ain Aqyān, einem sprudelnden Wasser in weißem Sande. Bei den Magribinern ist dies die Grenze von Barqa; denn Barqa ist bei ihnen ein Ländername, und sie bezeichnen damit die Gegend von Alexandrien bis zu dieser Örtlichkeit; es wurde bereits vorausgeschickt<sup>1)</sup>, daß Barqa eigentlich der Name einer Örtlichkeit, einer Stadt ist. Ich habe bemerkt, daß die Araber jenes Landes mit dem Namen Barqa nur die anbaufähige Wüste (*Gāba*) bezeichnen und das parallel dazu verlaufende Gebiet; und das ist die Gegend von al-Qamānīs bis nach al-Ḥaṣawī. Von dort bis al-'Aqaba al-kabīra dehnt sich die Gegend von al-Baṭnain, und von dort bis Alexandrien nennen sie nur die beiden 'Aqaba<sup>2)</sup>.

Dann kamen wir nach den Wüsten Senāna und Manhūša, dann nach der Stadt Sort und hierauf nach aš-Šabīka, dem letzten und belebtesten der festen Plätze, die zu Sort gehören, indem wir auf dem ersten Wege nach Meṣrāta zogen.

Meṣrāta besteht aus blühenden Örtlichkeiten und Dörfern; von diesen heißt das letzte Suwaiqa Ibn Maṭkūd<sup>3)</sup>.

Von dort reisten wir nach Benī Ḥasan; dies ist ein kleines, blühendes Dorf. Zwischen ihm und Meṣrāta liegen bevölkerte Örtlichkeiten an der Küste und alte Burgen.

Dort liegt auch die Stadt Lebda<sup>4)</sup> (*Leptis magna*). In ihr gibt es alte Ruinen und seltsame Bauten<sup>5)</sup>. Von Marmorsäulen und -tafeln ist dort eine unbeschreibliche Zahl, ferner das Marmorne Standbild einer Frau dicht am Wege. Zweifellos war dieser Ort die Hauptstadt eines

<sup>1)</sup> S. S. 148.

<sup>2)</sup> S. S. 149.

<sup>3)</sup> Vgl. Idrīsī, S. 130.

<sup>4)</sup> Über *Leptis* s. Bekrī, S. 9; Idrīsī, S. 129—130; 'Umari, I, ed. A. Zekī Būšā, S. 243; 'Ayyūšī (trad. Motylinski in *Bull. de Géogr. d'Alger*, 1900, 2<sup>e</sup> trim., S. 80), mit Hinweis auf 'Abdarī; Leo, S. 435.

<sup>5)</sup> S. Bekrī, S. 9.

Reiches, doch ist er jetzt wüst und leer<sup>1)</sup>; nur geringe Bebauung ist dort.

Im Süden von Benī Ḥasan wohnen die Mesellāta<sup>2)</sup>, ein Volk, das den Leuten der Religion zugetan ist und die Pilger gut behandelt; sie führen ein gutes und frommes Leben.

Dann kamen wir nach der Stadt Tripolis. Man hatte mir gesagt, daß dort ein Lehrer sei, der das Recht lehre, mit Namen Ibn 'Ubaid; da wohnte ich seinem Kolleg bei. Doch fand ich ihn wenig geachtet in der Gesellschaft der Wissenschaftler und zog mich zurück, ohne mit ihm gesprochen zu haben.

Dann kamen wir nach der Stadt Gabes und blieben dort einige Tage. Der Prediger von dort, der vorzügliche und fromme Abū Mūsā as-Sukrī — behüt ihn Gott! — erwies uns Gunst und Zuvorkommenheit. Wir besuchten in dieser Stadt das Grab des Abū Lebāba<sup>3)</sup>, des Prophetengenossen, auf dem eine Moschee errichtet ist; seine Gebeine ruhen in einem verschlossenen Raume.

Dann schlugen wir von dort den Weg nach Naqqata<sup>4)</sup> ein. Dies ist ein Ort am Meer; dort wohnt ein frommes Volk mit Namen Aulād ar-Raqīq.

Dann reisten wir von dort auf dem Mittelweg zwischen dem Weg von Kairouan und dem Küstenweg durch die Gāba (Fruchtland) von Ifriqiya, eine große Gāba mit den Ölbäumen der natürlich bewässerten Gegenden. Diese tragen reichlich und aus ihren Früchten gewinnt man gutes Öl, wie es auch mit den Ölbäumen Syriens der Fall ist. Doch gibt es bei der Größe dieser Gāba in Syrien keine, die so ausgedehnt wäre. Wir durchquerten sie in drei Tagen. — Doch ist sie augenblicklich zerstört, der allgemeinen Verheerung des Landes und seiner Unterjochung durch die Nomaden ('urban) zufolge. Seine Wirtschaftsader ist gründlich unter-

<sup>1)</sup> Nach Idrīsī, S. 130, sind nur zwei Burgen übriggeblieben.

<sup>2)</sup> Über das Gebiet der Mesellāta vgl. u. a. Leo, S. 446—447.

<sup>3)</sup> Über dieses Grab vgl. Tiġānī, JA, IV, 20, S. 143.

<sup>4)</sup> Über Naqqata s. Tiġānī, JA, IV, 20, S. 137.

bunden, so daß das Öl in Ifriqīya von der Insel Ġerba<sup>1)</sup> eingeführt wird<sup>2)</sup>.

Ġerba ist eine kleine, abgeschlossene Insel im Meer. Ihre Oliven<sup>3)</sup> sind berühmt und werden von dort nach den anderen Ländern ausgeführt. Die Bewohner der Insel folgen verderblichen Lehren und falschen Neigungen wie die Leute von Zwāra und Zwāga<sup>4)</sup> — möge Gott sie vertilgen, alle insgesamt! Heute steht Ġerba unter der Botmäßigkeit der Christen. Eine Schändlichkeit, die unter den Bewohnern sich ereignete, hat die Insel den Christen ausgeliefert. — Und der Schutz steht bei Gott; es gibt keine Macht und Kraft außer bei ihm<sup>5)</sup>!

1) Über Ġerba s. Bekrī, S. 19; Idrisī, S. 172; Yāqūt, II, S. 47—48 (nach Bekrī); Dimišqī, S. 330; Tiġānī, *JA*, IV, 20, S. 170 (zitiert Idrisī); Leo, S. 433—435.

2) Bevor Ifriqīya durch die hilālische Invasion verheert wurde, war es selbst Ausfuhrland für Olivenöl (vgl. Muqaddasī, S. 239: „Von Barqa die Wollstoffe und Kleider . . . von Ifriqīya das Olivenöl . . .“); vgl. Bekrī, S. 26: „Zu den Wunderdingen Kairouans gehört, daß man stets von den dortigen Ölbäumen das Brennholz nimmt; außerdem haben sie kein Brennholz, und doch beeinträchtigt dies nicht ihren Olivenbestand!“ S. 20: „Ihre (der Stadt Sfax) Oliven versorgen die Bevölkerung Ägyptens, des Magrib, Siziliens und von Rūm.“

3) Vgl. Bekrī, S. 19.

4) Die Nekāra-Sektierer von Zwāra, Zwāga und Ġerba sind gemeint; vgl. S. 131 und 140, Anm. 2.

5) Über die Schlechtigkeit der Bewohner Ġerba's wird allgemein geklagt; Bekrī, S. 19: „Ihre Bewohner sind Übeltäter zu Wasser und zu Lande; sie sind Hārīgīten.“ Vgl. Tiġānī, *JA*, IV, 20, S. 166—167 und 171ff.; Leo, S. 434. — Von den Christen wurde Ġerba verschiedentlich erobert (zweimal von Roger II., in den Jahren 1135 und 1153; vgl. Idrisī, S. 127 und Tiġānī, *JA*, IV, 20, S. 177). Die von 'Abdarī erwähnte Eroberung fand kurz vor seiner tripolitanischen Reise statt (nach Tiġānī, S. 177, im Jahre 688 H.). Der Grund zu diesem Ereignis ist nach Tiġānī darin zu suchen, daß der Hafsīde mit der Niederwerfung einer Rebellion anderwo beschäftigt war. Ibn Ḥaldūn, *Hist. Berb.*, II, S. 397, gibt das Jahr 683 an, ohne sich über die Ursachen des Verlustes der Insel auszulassen.

Der erwähnte Weg (der Mittelweg durch die *Ġāba* von Ifrīqiya) ist nicht weit vom Küstenweg entfernt, und wir mieden ihn nur, weil dort (zur Zeit) unglückliche Zustände herrschten.

Dann zogen wir an den Städten Sfax<sup>1)</sup>, al-Mehdiya<sup>2)</sup> und al-Monastir<sup>3)</sup> vorbei, ohne einen dieser Orte zu betreten.

In Sfax liegt Abul-Ḥasan al-Laḥmī begraben. Sein Grab ist berühmt daselbst, sein Segen vielbegehrt. — Die Erwähnung seines Todesjahres ging bereits voraus<sup>4)</sup>.

In al-Monastir liegt der Imām Abū ‘Abdallāh al-Māziri begraben; sein Grab ist berühmt daselbst. al-Monastir gehört zu den berühmten Klosterfesten (*ribāt*)<sup>5)</sup>. Man berichtet davon viele Ruhmestaten und Vortrefflichkeiten. Dort befindet sich an Gräbern der Frommen, was wegen seiner Menge nicht gezählt werden kann. — Der Buchstabe Mīm in al-Monastir wird mit Damma versehen; so hörte ich die Leute von Ifrīqiya den Namen aussprechen.

Auf dem Wege, den wir verfolgten, liegt die Burg al-Ġem (das Amphitheater von El-Djem), die Burg der Kāhina<sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> Über Sfax s. Ibn Ḥauqal, S. 47; Muqaddasi, S. 226; Bekri, S. 19—20; Idrisi, S. 107; Dimišqi, S. 338; Abulfidā', S. 145; Tiġāni, *JA*, IV, 20, S. 127ff.; Leo, S. 427.

<sup>2)</sup> Über al-Mehdiya s. Ibn Ḥauqal, S. 47; Bekri, S. 29; Idrisi, S. 107ff.; Dimišqi, S. 330; Abulfidā', S. 145; Leo, S. 425ff.

<sup>3)</sup> Über al-Monastir s. Ibn Ḥauqal, S. 49; Bekri, S. 29; Idrisi, S. 107ff.; Dimišqi, S. 330; Tiġāni, *JA*, IV, 20, S. 111ff.; Leo, S. 424.

<sup>4)</sup> S. S. 111.

<sup>5)</sup> Über den Ruhm von al-Monastir s. besonders Tiġāni, a. a. O., S. 111ff.

<sup>6)</sup> Unter den älteren Geographen berichtet allein Bekri (S. 31) kurz über El-Djem; der „qaṣr al-Kāhina“ ist nach ihm aus 25 Šibr langen Steinen gebaut; die Peripherie beträgt eine Meile (!), die Gesamthöhe 25 Qāma; im Innern ist der Bau stufenförmig angeordnet, die „Türen“ sind übereinander angeordnet. ‘Abdārī, der diesen Bericht kannte, hat ihn auf Grund seiner Beobachtungen weiter ausgesponnen. An anderer Stelle weist er Bekri's Angabe über die Peripherie zurück. — Nach Tiġāni, a. a. O., S. 118, der

Bei allem, was ich gesehen habe, ist mein Blick auf kein seltsameres und erstaunlicheres Bauwerk gefallen als dieses<sup>1)</sup>. Es gehört zu dem, was man sich an Hand einer Beschreibung nicht vorstellen kann; wegen der Seltsamkeit des Bauwerkes liegt in seiner Schilderung kein Ersatz für eine Besichtigung. Seine kurze Beschreibung ist folgende:

Es ist eine „Burg“ (*qaṣr*), kreisrund, von weitem Umfang, sehr hoch, aus behauenen und in Gefüge und Qualität festen Steinen, als bestünde sie aus einem einzigen Block. Der obere Teil ist mit „Türen“ gleichmäßig durchbrochen, die, aneinander gereiht, rundum verlaufen. Auf diesen ruhen wieder andere „Türen“ gleicher Art, die sich ebenfalls rundum ziehen. Der auf den Türen ruhende Teil sieht aus wie ein Schloß, das in der Luft schwebt. Ich glaube, daß diese Türen angebracht sind, um, da der Ort windig ist, die Burg bei ihrer außerordentlichen Höhe vor dem Ansturm der Winde zu bewahren; doch ist es auch möglich, daß sie einem anderen Zwecke dienen.

Was den Hof im Innern der Burg betrifft, so ist er noch seltsamer. Wenn man ihn zu einem einzigen Rund gestaltet hätte, so wäre er dort nicht groß und raumausnützend genug; auch könnte, wenn er sich stets im gleichen Ausmaß über den Platz ausbreiten würde, die Sonne nicht an ihn kommen und wäre von ihm ausgeschlossen; so wurde denn der Bau im Innern stufenförmig angeordnet: je höher man steigt, um so weiter öffnen sich die Stufenreihen, bis das Gebäude eine Grenze erreicht hat, wo kein Teil der Sonne mehr verdeckt wird, so daß ständiger Schatten den Hof nicht befallen kann. Die Stufenterrassen füllen den Platz ganz aus; allein ein enger Kreis (d. h. die Kampfbahn) bleibt frei.

ebenfalls auf Bekri verweist, ist der Bau 100 Ellen hoch; Tiġānī's Bericht befaßt sich hauptsächlich mit der Verteidigung des „qaṣr“ durch die Kāhina.

<sup>1)</sup> Vgl. Tiġānī, *JA*, IV, 20, S. 117: *Après l'aqueduc de Carthage, il n'y a rien en Ifrik'ia de plus grandiose et de plus surprenant.*

Diesen Umfang also haben wir der Beschreibung der Burg geben wollen; sie gehört zu den seltsamen Bauwerken, von denen man keine vollständige Vorstellung gewinnen kann, außer durch den Augenschein. — Im Innern der Burg ist heute kein beachtenswertes Gebäude, doch findet sich Bebauung außerhalb; dort sind Häuser und Gärten, sowie eine hübsche Moschee<sup>1)</sup>. Die Bewohner dieser Örtlichkeit sind fromme Leute, die der Segen des verstorbenen frommen Šaiḥ Abū Zaid al-Laḥmī überschattet. Seine Nachkommen wandeln heute den Weg des Glaubens, der Frömmigkeit und Mildtätigkeit; möge Gott ihr Nutzen sein und möge er durch sie Nutzen gewähren!

Dann kamen wir nach der Stadt Sūsa<sup>2)</sup>. Dies ist ein schöner Ort und Landstadt und Seestadt zugleich; ringsum liegen Gärten und Obstpflanzungen<sup>3)</sup>. Die Stadt selbst ist fest und solid gebaut und ganz aus behauenen Stein aufgeführt<sup>4)</sup>. Dort ist ein weiträumiges wundervolles, sehr schönes Kloster, wo die Pilger und Reisenden absteigen<sup>5)</sup>. —

<sup>1)</sup> Vgl. Tiḡānī, JA, IV, 20, S. 123: „Non loin de ce château se trouve une bourgade très-peuplée, ayant de nombreux jardins, de vastes champs ensemencés, une mosquée et des marchés très-fréquentés.“

<sup>2)</sup> Über Sūsa s. Ibn Ḥauqal, S. 49; Muqaddasi, S. 226; Bekrī, S. 34; Idrīsī, S. 125; Yāqūt, III, S. 190ff.; Dimišqī, S. 330; Abul-fidā', S. 144; Tiḡānī, a. a. O., S. 103ff.; Leo, S. 423.

<sup>3)</sup> Vgl. Leo, S. 423: „Bei ihr liegen viele Grundstücke mit Feigen- und Olivenbäumen . . . , desgleichen viele Gerstenfelder . . .“

<sup>4)</sup> Vgl. Ibn Ḥauqal, S. 49: „ . . . eine vorzügliche, reiche und fruchtbare Stadt am Ufer des Meeres; sie hat eine feste Mauer . . .“; Bekrī, S. 34: „Ihre Mauer ist aus Stein, wehrhaft und fest, stark gebaut!“ — Erbaut wurde die Mauer von Ziyādātallāh (b. Ibrāhīm) b. al-Aḡlab (vgl. Yāqūt, III, S. 192) und von Abū Ibrāhīm Aḥmad b. Muḥammad im Jahre 249 erneuert (vgl. Tiḡānī, a. a. O., S. 104).

<sup>5)</sup> Diesen *ribāṭ* schildert Yāqūt (III, S. 192): „Im Innern Sūsa's befindet sich ein gewaltiger *maḥras* (über dieses Wort s. Dozy, *Suppl. in voce*) gleich einer ummauerten Stadt, mit einer festen Mauer, bekannt unter dem Namen *Maḥras ar-ribāṭ* (Klosterfeste), wo die Frommen und Beter Schutz suchen; man sagt, daß das Innere des Gebäudes wiederum ein gewaltiger *maḥras* sei, mit

Doch hat die Zeit des Unheils Schleppe über alles hingefegt, — den Ein- und Ausgang mit den Pfeilen der Verderbnis gar belegt! . . . [‘Abdarī beklagt im üblichen Kunststil den Verfall der Stadt und ihres geistigen Lebens: „es hüllte sie die Zeit — in das Gewand der Niedrigkeit . . .“ usw.]

Dann kamen wir nach Manzil Abī Naṣr. Dies ist ein freundliches, blühendes Örtchen, voller Leben; doch ist es durchaus ländlich gehalten; von den Werten der Stadtkultur ist dort nichts anzutreffen. Da ist ein großer Markt, den die Händler wegen der Menge der dort feilbietenden Beduinen häufig besuchen.

Dann kamen wir an der Stadt al-Ḥammāmāt<sup>1)</sup> vorbei. Dies ist eine kleine Stadt mit weißer Mauer. Bei der Öde und geringen Kultur dieser Stadt ist dort nichts Schildernswertes. Sie liegt am Strande. Doch betrat ich sie nicht, da selten darauf verwiesen wird, und mir über die dort herrschende Armut Bescheid zugekommen war.

Dann kamen wir nach der Stadt Tunis — Gott behüte sie! — und sie ist wie vordem bereits geschildert . . . [‘Abdarī berichtet ausführlich über seine Studien in Tunis unter den folgenden berühmten Šaiḥen:

1. Aḥmad b. Muḥammad b. Ḥasan b. Muḥammad al-Ḥazraḡī, geb. 609.
2. Abul-Qāsim b. Aḥmad b. Abī Bakr al-Ḥaḍramī al-Labīdī, geb. 600.
3. ‘Abdallāh b. Yūsuf b. Mūsā al-Ḥalāsī<sup>2)</sup> al-Andalusī, geb. 610, bekleidet unsern Autor mit der ḥirqa der Šūfi’s.

---

Namen *Muḥras al-qaṣab* (Muḥras der Zitadelle). — Der *Muḥras* stößt an das Zeughaus (*dār aṣ-ṣinā’a*).“

<sup>1)</sup> Über diesen Ort s. bes. Idrīsī, S. 118 und 125; Abulfidā’, S. 128; Tiḡānī, a. a. O., S. 100; Leo, S. 423. Die Schilderung Leo’s gleicht der ‘Abdarī’s: „Hammamet ist eine neuere, von den Mohammedanern erbaute, mit starken Mauern umgebene Stadt, 50 Meilen von Tunis. Sie ist von blutarmen Leuten, Fischern, Schiffern, Köhlern und Leinwandbleichern bewohnt . . .“

<sup>2)</sup> S. *Durra*, II, S. 335, Nr. 928.

4. 'Alī b. Muḥammad b. Abil-Qāsim at-Tuġībī al-Mursī, geb. Ende 626 oder Anfang 627.
5. Abul-Qāsim b. Abī Bakr al-Yamānī Ibn Zaitūn<sup>1)</sup>.
6. Abul-Ḥasan 'Alī b. Ibrāhīm at-Tiġānī at-Tūnisī.
7. Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Abil-Qāsim al-Azdī.
8. Ġābir b. Muḥammad b. al-Qāsim b. Ḥassān al-Wādyāšī<sup>2)</sup>.
9. Abul-'Abbās Aḥmad b. Muḥammad b. Maimūn al-Aš'arī al-Mālaqī.
10. Abū Ya'qūb Yūsuf b. Ibrāhīm b. Aḥmad al-Ġudāmī, geb. 614<sup>3)</sup>.
11. Abū Muḥammad 'Abdallāh b. Muḥammad b. Hārūn at-Ta'ī al-Qurṭubī; ihn hat 'Abdarī bereits auf der Hinreise getroffen<sup>4)</sup>.
12. Abul-'Abbās Aḥmad b. Mūsā b. 'Isā b. Abil-Faṭḥ al-Baṭarrī.]

Dann reisten wir ab von der Stadt Tunis — Gott behüte sie! — und passierten Béja und hierauf Ḥaulān.

Von dort hielten wir uns links auf der Straße nach Bône und schlugen den Weg der Burgen ein, die wir Burg um Burg (qa'a) betraten. Sie sind zahlreich, doch ist dort nichts, was zu erwähnen oder aufzuzeichnen wäre.

Dann zogen wir nach Constantine auf dem ersten Wege, hierauf nach Bougie. Dort sah ich den frommen und gesetzeskundigen Šaiḥ Abul-Ḥasan ar-Rondī, den Bruder des Literaten und Grammatikers Abū 'Alī b. 'Abdalmagīd ar-Rondī, des Kommentators des „kitāb al-Ġumal“ . . . [ 'Abdarī sieht Muḥammad b. Šāliḥ al-Kenānī as-Šāṭibī wieder.]

<sup>1)</sup> Gest. im Jahre 691; s. *Durra*, II, S. 459, Nr. 1913.

<sup>2)</sup> Gest. im Jahre 694; s. *Durra*, I, S. 124, Nr. 344, mit Hinweis auf 'Abdarī!

<sup>3)</sup> Nach Ibn al-Qāḍī, *Durra*, II, S. 495, wurde er im Jahre 613 geboren.

<sup>4)</sup> S. S. 98.



Dann reisten wir ab von Bougie und kamen durch das Dorf Mlāla<sup>1)</sup>, das nahe bei Bougie liegt. Dort sah ich den Faḡīh Abū 'Alī b. Maṣṣūr b. Muḡammad az-Zuwāwī al-Mešdāli<sup>2)</sup> — die Mešdāla sind ein Stamm der Zuwāwa — mit dem Beinamen Nāširaddīn, der ihm vom Osten her anhaftet; er ist nämlich früher dorthin gereist . . . [al-Mešdāli berichtet dem 'Abdarī, daß er beim Tode des Abū 'Abdallāh Muḡammad b. Abil-Faḡl as-Sulamī zugegen war.]

Dann reisten wir auf dem ersten Wege nach Miliana; von dort wandten wir uns rechts zum Wege nach Māzūna, Sammelort der Unglücksfälle und Station für die Karawanen des Unheils<sup>3)</sup>. Es ist ein kleines Städtchen, auf mehreren Seiten durch den Abhang eines Flußtales umgrenzt<sup>4)</sup>, in der Art einer Burg (*qa'ra*). Doch ist es unbedeutend, sowohl nach dem äußeren Augenschein wie nach dem inneren Wert, und nicht das geringste ist dort, was sich der Schilderung böte.

Dann kamen wir nach der Stadt Oran<sup>5)</sup>. Dies ist eine schöne, fruchtbare<sup>6)</sup> Stadt, Landstadt und Seestadt zugleich;

<sup>1)</sup> Aus der geogr. Literatur nicht zu belegen!

<sup>2)</sup> Bei Ibn Qunfuḡ, *Wafayāt*, ed. M. Hidayat Husain, S. 31, als „Abū 'Alī Maṣṣūr b. Aḡmad al-Mešdāli, bekannt unter dem Namen Nāširaddīn“, gest. in Bougie im Jahre 731, im Alter von 100 Jahren. — Ebenso Ibn al-Qāḡī, *Durrat al-ḡiḡāl*, II, S. 317.

<sup>3)</sup> Vgl. Leo, S. 382: „ . . . ihre Mauern sind fest, aber die Häuser hüßlich und schlecht . . . In der alten Zeit war sie sehr blühend, allein sie ist oft, bald von den Königen von Telensin, und bald von den Aufrührern geplündert worden. Als die Araber die Oberhand bekamen, erfolgte ihr letzter Ruin, und so sind nur wenige Bürger übrig, welche entweder Leinweber oder Ackerleute, alle aber arm sind, weil sie von den Arabern zu sehr gedrückt werden.“

<sup>4)</sup> Über die Lage von Māzūna s. Idrisi, S. 100, und Dimišḡī, S. 330.

<sup>5)</sup> Über Oran s. Ibn ḡauḡal, S. 52—53; Muḡaddasī, S. 229; Bekri, S. 70—71; Idrisi, S. 84; Yāqūt, IV, S. 942—943 (nach Bekri); Dimišḡī, S. 173; Abulfidā', S. 136; Leo, S. 175ff.

<sup>6)</sup> Die Produkte sind nach Ibn ḡauḡal (S. 53) Weizen und Gerste; nach Idrisi (S. 84) wurden von Oran viele Lebensmittel für die spanische Küste bezogen.

sie ist der Hafen von Tlemcen und der Umschlagplatz für jene Gegenden<sup>1)</sup>. Doch als die Schläge der Zeit auf sie herabfielen und die Heere der Katastrophen sie einschlossen, kämpften diese mit ihr, bis sie besiegt ward . . .<sup>2)</sup>. [Beschreibung des Verfalls der Stadt im Kunststil] O Wunder, ich beschreibe das Unglück von Wahrän — als hätt' ich nie geschauet das Volk von Tilimsän!

Dann kamen wir nach Tlemcen; es war meine Absicht, dort eine Weile zu bleiben, bis ich starke Begleitung gefunden hätte, um mit ihr die Steppe, die auf der Strecke von Tlemcen nach der Klosterfeste Tāza liegt, durchqueren zu können. Dieser Weg war nämlich abgeschnitten, verödet und von Wegelagerern niemals frei. Die aber sind die schädlichsten und verwegensten Geschöpfe Gottes, die nicht einmal das Wenige (zum Raube) zu gering erachten und den Wanderer nicht verschonen. Unter allen Wegelagerern gibt es keine mit schändlicheren Plänen und schlechteren Herzen, keine, die sowohl den Guten als auch den Bösen häufiger anfallen. Auch für den Bewaffneten ist es nicht ratsam, sich in die Gefahr einer Begegnung mit ihnen einzulassen.

Als wir uns gerade am Tore von Tlemcen aufhielten, erreichte uns die gewohnte Gnade von der Freundlichkeit des Herrn — er sei gepriesen! — wir trafen nämlich eine ausziehende Karawane. Sie war groß, indem sie mehr als 1000 Personen umfaßte. Einer sagte mir am Tore, daß ihnen seit der Planung der Reise ungefähr drei Monate vergangen wären, ehe sich eine Schutzbegleitung gegen Entrichtung von Schutzgeld für sie fand.

Wir traten wieder in die Stadt zurück und machten uns zur Stunde unseres Eintritts auf den Weg, um die Gräber an dem „al-'Ubbād“ genannten Ort zu besuchen; so besuchte ich das Grab des frommen Abū Madyan Šu'aib, des Wunders

<sup>1)</sup> Oran und Honein gelten als die hauptsächlichsten Häfen von Tlemcen (vgl. Abulfidā', S. 136).

<sup>2)</sup> Die Stadt wurde verschiedentlich zerstört (s. Bekri, S. 70—71 und (nach ihm) Dimišqi, S. 331).

seiner Zeit. Dann kehrten wir zur Stadt zurück und übernachteten dort.

Am Morgen brachen wir auf und holten die Karawane in Oujda<sup>1)</sup> ein. Dies sind zwei kleine Städte, zwischen denen ein geringer Abstand liegt, in einer weiten Ebene<sup>2)</sup>. Beide sind zerstört: nur fallende Trümmer und sinkende Ruinen blieben dort zurück. Die älteste ist am meisten zerstört; in beiden ist nur geringe Bebauung<sup>3)</sup>.

Von dort reisten wir mit der Karawane, bis wir nach der Klosterfeste Tāza<sup>4)</sup> kamen, und zwar gegen Ende des Ramaḍān. Das Fest verbrachten wir sodann in der Stadt Fez<sup>5)</sup>, und ich äußerte mich hierzu (in folgenden Versen):

Man sprach: „Du bist zum Fest in Fez; sei froh und  
unbeschwert.“

Ich sagte: „Ach, ich hab in Fez ja weder Heim noch Herd!  
Fez, Tanger, Meknes und Salé — was ich für Städte fand,  
gilt als Zadik mir, ohne Sippe, ohne Heimatland!  
Bagdād ist eine Wüste, bietet es mir keinen Hort;  
die Wüste ist Bagdad, wenn dort der Sippe Heimatort!“

<sup>1)</sup> Über Oujda s. Bekrī, S. 87; Leo, S. 361.

<sup>2)</sup> Vgl. Bekrī, S. 87: „Oujda besteht aus zwei ummauerten Städten . . .“

<sup>3)</sup> Bei den zur Zeit 'Abdari's ausbrechenden Kriegen zwischen den 'Abdalwādiden von Tlemcen und den Meriniden von Fez lag Oujda in der Kampflinie und wurde daher besonders mitgenommen (z. B. 18 Jahre vor der Reise 'Abdari's vom Meriniden Abū Yūsuf Ya'qūb zerstört!). Den daraus resultierenden Rückgang der Stadt hebt Leo (S. 361—362) hervor; „nach den Kriegen machte man einen Anfang mit ihrer Wiederherstellung und baute viele Häuser wieder auf: sie gelangte aber doch nicht zu dem alten Wohlstande; denn nur 1500 Häuser werden bewohnt . . .“ (Leo, S. 362).

<sup>4)</sup> Bis zur Almohadenzeit, da Tāza *ribāf* wurde (s. *EI*: Tāza), bezeichnen es die Geographen als *Faḡḡ Tāza* (Ibn Ḥanqal, S. 63), *Faḡḡ Tāza li-Miknāsa* (Bekrī, S. 142) oder einfach Miknāsa (Bekrī, S. 88). Über den Ribāf Tāza s. 'Umarī, S. 64 und Dimišqī, S. 335; Leo, S. 338ff.

<sup>5)</sup> Über Fez s. Ibn Ḥanqal, S. 55 und 65; Muqaddasī, S. 229; Bekrī, S. 116—134; Idrīsī, S. 75—76; Yāqūt, III, S. 842—844; Dimišqī, S. 334; Abulfidā', S. 133; 'Umarī, S. 172; Leo, S. 193—275.

Dann zogen wir nach Meknes<sup>1)</sup>. Ich traf dort den Šāliḥ, den traditionskundigen Rechtsgelehrten und Richter Abul-Ḥaǧǧāǧ Yūsuf b. Aḥmad b. Ḥakam at-Taqaḥī at-Tuǧībī al-Andalusī. Er ist ein vorzüglicher Lehrer, der mit einer Anzahl von großen Gelehrten zusammentraf und von ihnen (Verschiedenes) entlehnt hat . . . [Anführung dieser Gelehrten.]

Dann zogen wir nach der Stadt Azemmūr<sup>2)</sup> und besuchten die Gräber der Glaubensverteidiger unter den Frommen, die dort begraben sind — Gott lasse uns Nutzen haben von ihrem Segen!

Wir beschlossen die Reise mit einem Besuch am Grabe des Lehrers und Beispiels der Frommen Abū Muḥammad Šāliḥ b. Yensāren, der die Ehre und der Ruhm ist des Magrib al-Aqṣā und Sonne und Mond seiner Zeit! . . . [Abschlußqaṣīde des Verfassers, die den Inhalt der *Rihla* resümiert.]

<sup>1)</sup> Über die Almoravidengründung Meknes s. Idrisi, S. 77—78; Dimišqī, S. 334; Abulfidā', S. 123; Leo, S. 189.

<sup>2)</sup> Die Geschichte dieser Stadt ist bis zum Anfang des 14. Jahrhunderts ziemlich unbekannt (s. *EI*: Azemmūr); sie wird allein von den Autoren des 13. und 14. Jahrhunderts erwähnt (Dimišqī, S. 334; 'Umarī, S. 162).

## I. Personen- und Stammesnamen <sup>1)</sup>

Abbasiden 27	Abū 'Al. al-Mezirī 164
'Abdaddār b. Qušay 4	Abū 'Al. at-Tauzarī al-Miṣrī 99, 105, 113
'Abdallāh b. 'Abdassayyid 119, 185—186	Abū 'Ar. b. M. 126
'Abdallāh b. M. at-Tū'ī al-Qurṭubī 98, 118, 168	Abū 'Alī b. 'Abdalmağid ar-Rondī 168
'Abdallāh b. Sa'd 74	Abū 'Alī b. Mansūr al-Mešdālī 169
'Abdallāh b. 'Umar 125, Anm. 3	Abū Bakr al-Uğrī 97
'Abdallāh b. Yū. al-Andalusī 5	Abū Dulaf 19, Anm. 4
'Abdallāh b. Yū. al-Ḥalūsī 129, Anm. 1, 167	Abu'l-Farağ al-Iṣfahānī 23, Anm. 3
'Abdallaḫif 153, Anm. 3	Abū Fāris 69, Anm. 1
'Abdalmu'min 61, 62, Anm. 2, 64, Anm. 2, 65, 67	Abu'l-Faḥ al-Miṣrī 17
'Abdalqawī 56, 59	Abu'l-Fidā' 29, 54, 57, 60, 63, 65, 66, 70, 74, 77, 81, 83, 84, 143, Anm. 1, 144, Anm. 3, 149, Anm. 6 u. 8, 153, Anm. 3, 155, Anm. 1, 164, Anm. 1 u. 2, 166, Anm. 2, 167, Anm. 1, 169, Anm. 5, 170, Anm. 1, 171, Anm. 5, 172, Anm. 1
'Abdalwādiden (vgl. auch 'Uṭmān b. Yağmorāsen, Yağmorāsen b. Ziyūn und Abū Tašfin) 5, 13, 53, 55, 56, Anm. 1, 58, 59, 60, 119—120, 171, Anm. 3	Abū Ḥafṣ 69, Anm. 1
'Abdalwāhid aš-Šarif 41	Abū Ḥamid al-Mezinī 19, 20, 21, 153, Anm. 3, 156, Anm. 6
al-'Abdarī vgl. M. b. M., Abū 'Al., Sohn des Abdarī	Abu'l-Ḥ. al-Laḥmī 111, 137, 164
'Ar. b. Ḥabīb 66, 79, Anm. 3	Abu'l-Ḥ. ar-Rondī 168
'Ar. b. Iṣḫāq az-Zağğānī 112	Abu'l-Ḥ. b. al-Munayyar 17
'Ar. b. M. ad-Dabbūğ 40, 100, 109, 112, 113, 117, 126—127	Abu'l-Ḥ. (Neffe d. Meriniden Yū. b. Ya'qūb) 5, Anm. 5
'Ar. b. al-Qāsim 116, Anm. 1, 117	Abu'l-Ḥ. at-Tanasī 16, 17
Abu'l-'Abbās al-Ġumārī at-Tūnisī 111	Abū Iṣḫāq (Bruder des Abū Ḥafṣ) 69, Anm. 1
Abū 'Al. al-Ḥaḍramī 41	Abū Iṣḫāq at-Tanasī vgl. Ibr. b. Yaḥlaf

<sup>1)</sup> Die häufiger vorkommenden Namen sind nach Brockelmann, Suppl. GAL abgekürzt.

- Abū Lebāba 162  
 Abū Madyan 15, 46, 52, 170  
 Abū M. b. Abī Zaid 126  
 Abū Mūsā as-Sukrī 162  
 Abū Nu'aim 97  
 Abū Nuwās 27  
 Abu'l-Qāsim at-Tuġibī 41  
 Abu'l-Qāsim b. Abī Bakr al-Yamānī, Ibn Zaitūn 168  
 Abu'l-Qāsim b. A. al-Ḥadramī 167  
 Abu'l-Qāsim b. Baqī 99, 101  
 Abu Tammām 146, Anm. 3  
 Abū Tāšfin 13, Anm. 4  
 Abū Yazīd 66, 92  
 Abū Yū. Ya'qūb 171, Anm. 3  
 Abū Zaid al-Laḥmī 166  
 Abū Zakarīya (Neffe des Abū Ḥafṣ) 69  
 Abū Zakarīya as-Sarrāġ 41  
 Abū Zam'at al-Balawī 125—126  
 Afriqa 74, 75, 92  
 Aġlabiden (vgl. M. b. al-Aġlab, Ziyadatallāh b. Ibr., Ibr. b. al-Aġlab) 63, 66, 70, 73, 74 bis 75, 77  
 Aḥmad Bābū 20, 40, 41, 99  
 Aḥmad al-Maġribī Abu'l-'Abbās 50, 77  
 Aḥmad b. Marzūq 69, Anm. 1  
 Aḥmad b. al-Mu'addil 136  
 Aḥmad b. M. al-Aš'arī al-Mūlaqī 168  
 Aḥmad b. M. al-Ḥazraġī 167  
 Aḥmad b. M. b. Maimūn al-Mūlaqī 41, Anm. 4  
 Aḥmad b. M. as-Silafī 106  
 Aḥmad b. Mūsū al-Baṭarnī 105, 168  
 Aḥmad b. Yū. al-Fihri 98, 114, 118  
 Aḥnaf 146  
 'Alī 97, 116  
 'Alī b. A. al-Ġafiġī 129  
 'Alī b. Ibr. at-Tiġānī 168  
 'Alī b. M. al-Fallī 101, 108, 127  
 'Alī b. M. al-Qābisī 126  
 'Alī b. M. at-Tuġibī 168  
 'Alī b. M. b. 'Uṣfūr al-Isbīlī 99, 105, 112, 118  
 'Aliden 95, Anm. 1  
 Almohaden 57, 58, 65, 69, Anm. 1  
 Almoraviden 95, 117, 172, Anm. 1  
 'Amr b. al-'Āṣ 78, 79, Anm. 3  
 'Amr b. Ma'dī b. Karib 146, Anm. 3  
 al-Andalusī vgl. 'Al. b. Yū. b. Mūsā  
 al-Anṣūrī vgl. 'Ibn Abdaddē'im al-Anṣ.; Ibn 'Abdalka'im al-Arṣ.  
 al-A'sā 115  
 al-Aš'arī al-Mūlaqī vgl. A. b. M. Augustinus 64  
 Aulād ar-Raġiq 162  
 al-'Ayyāsī 39, 50, 77, 161, Anm. 4  
 Azd 150, Anm. 2  
 al-Azdī vgl. M. b. Abī'l-Qāsim 'Azizbillāh (Fatimide) 63  
 Bādīs 64, Anm. 2, 66  
 Baibars 158, Anm. 3  
 al-Balawī 2, 12, 14, Anm. 4 u. 5, 15, Anm. 3 u. 4, 20, 21, 22, 26, 28, 34, 35, 36, 39, 41, 44, 47, 57, 60, 62, Anm. 1 u. 2, 63, 64, Anm. 1, 66, 142, Anm. 1, 153, Anm. 3, 154, Anm. 1 u. 2, 156, Anm. 1, 3, 5, 6  
 al-Balawī vgl. Abū Zam'at al-Balawī  
 al-Balḥī 24, 25, 26, 28  
 Banū Mazġannū 61  
 Baššūr b. Burd 27  
 al-Baṭarnī vgl. A. b. Mūsā  
 Bekrī 14, Anm. 8, 15, Anm. 1, 25, 28, 29, 29—31, 44, Anm. 1, 46, Anm. 3, 47, 48, 49, Anm. 3,

- 5, 6, 7, 8; 64, 57, 58, 60, 62  
 bia 63, 65, 66, 70, 74, 77, 81,  
 84, 88, Anm. 4, 90, 91, 92, 93,  
 94, 122, Anm. 1, 124, Anm. 2,  
 120, Anm. 3 u. 4, 143—144,  
 144, Anm. 2, 3, 4, 6, 148,  
 Anm. 3, 149, Anm. 3, 159,  
 Anm. 1, 160, Anm. 1 u. 4, 161,  
 Anm. 4 u. 5, 163, Anm. 1, 2,  
 3 u. 5, 164, Anm. 1, 2, 3 u. 6,  
 166, Anm. 2 u. 4, 169, Anm. 5,  
 170, Anm. 2, 171, Anm. 1, 2,  
 4, 5.
- Belǧduri 74  
 Beranes 61, Anm. 2  
 Berber 32, Anm. 1, 83, 90, 92,  
 95, Anm. 1  
 al-Birūni 23, Anm. 3  
 Bologġin b. Ziri b. Mannād 61,  
 Anm. 1 u. 4  
 Botr 61, Anm. 2  
 al-Buḥārī vgl. M. b. Ismā'il  
 al-Buḥturi 27  
 ad-Dabbāġ vgl. 'Ar. b. M.  
 ad-Dāni vgl. 'Uṭmān b. Sa'id  
 Dimišqī 29, 31, 33, 57, 60, 63,  
 65, 66, 70, 76, 77, 153, Anm. 3,  
 164, Anm. 1, 2 u. 3, 166,  
 Anm. 2, 169, Anm. 4 u. 5, 170,  
 Anm. 2, 171, Anm. 4 u. 5,  
 172, Anm. 1 u. 2  
 al-Fallī vgl. 'Alī b. M.  
 Faṭimiden (vgl. Ismā'il al-Man-  
 šūr, al-Mu'izz, al-Qā'im, 'Ubai-  
 dullah) 63, 64, 66, 67, 75  
 al-Fetūri vgl. Ḥalid al-F.  
 al-Filrī vgl. Ibn Rašid al-F.  
 Filippo Doria 54  
 Ġabala b. al-Aiḥam 130  
 Ġābir b. M. al-Wādyāsī 168  
 al-Ġūfiqī vgl. 'Alī b. A.  
 Ġassān 150, Anm. 2  
 Ġubrīnī 40, 41, 117  
 Ġudām 150, Anm. 2
- al-Ġudūmī vgl. Yū. b. Ibr.  
 al-Ġumārī at-Tūnisī vgl. Abu'l-  
 'Abbās  
 al-Ḥabīb 115  
 al-Ḥadramī vgl. Abū 'Al. al-Ḥ.  
 Ḥafṣiden (vgl. Abū Ḥafṣ, Abū  
 Ishāq, Abū Zakariya, al-Mu-  
 stanšir) 51, 54, 58, 60, 62, 69,  
 79  
 al-Ḥalāsī vgl. 'Al. b. Yū.  
 Ḥalid al-Fetūri 41  
 Ḥammād 64, Anm. 2, 66  
 Ḥammādiden (vgl. Qal'a Benī  
 Ḥammād, an-Nāšir) 49, 60,  
 62, Anm. 2, 64  
 Harṭama b. A'yan 78, 79, Anm. 3  
 Ḥariri 99  
 Ḥarūn ar-Rašid 66  
 Ḥ. b. 'Alī al-Qusanṭīnī 6, 7,  
 Anm. 1, 43, 99, 114  
 Ḥ. b. Bil-Qāsim b. Bādīs 7,  
 Anm. 1, 98, 117  
 Ḥatim at-Ṭā'i 146, Anm. 3  
 al-Ḥazraġī vgl. A. b. M.  
 al-Herewī 20, 21, 22, 34, 156,  
 Anm. 6  
 Hippokrates 53, Anm. 1  
 Ḥu. b. M. at-Ṭabli 98, 105,  
 Anm. 5, 117  
 Ḥwārizmier 95, Anm. 1  
 Iḥāditen 66  
 Ibn Abbār 42, 106, 118, 119  
 Ibn 'Abdaddā'im al-Anšūrī 9,  
 39, 134, Anm. 1  
 Ibn 'Abdallākim 78  
 Ibn 'Aldalkarim al-Anšūrī 39,  
 134, Anm. 1  
 Ibn 'Abdalqawī 13, Anm. 5, 59,  
 120  
 Ibn Abi'l-Berkat 134, Anm. 3  
 Ibn Abi Ḥair, Abū Bakr 108  
 Ibn Abi'l-Ḥiṣāl al-Ġūfiqī vgl. M.  
 b. Mas'ūd

- Ibn al-Aḥmar 41  
 Ibn 'Alī b. Yahyā, Abū 'Al. 135  
 Ibn al-'Arabī 23  
 Ibn al-Ājir 49, Anm. 2, 57,  
     Anm. 2, 58, Anm. 1, 61, 62,  
     Anm. 2, 63, Anm. 1 u. 2, 64,  
     Anm. 2, 65, 66, 70, 72, 74,  
     Anm. 2, 140, Anm. 1  
 Ibn Barṭoloh 99, 113, 115  
 Ibn Baṣkuwāl 41, 106, 118  
 Ibn Baṭṭūṭa 2, 20, 21, 22, 26,  
     Anm. 2, 36, 36—38, 39, 41,  
     44, 45, 47, 66, 91, 153, Anm. 3,  
     154, Anm. 1, 155, Anm. 2, 156,  
     Anm. 2 u. 6, 157, Anm. 2 u. 4,  
     158, Anm. 1, 4, 5 u. 6  
 Ibn Dihyā b. Ğamil vgl. 'Uṭmān  
     b. Ḥ.  
 Ibn Faqlān 19, Anm. 4  
 Ibn al-Faqīh 24, 28, 29, 48, 57,  
     66, 70, 84, 90, Anm. 1, 153,  
     Anm. 3  
 Ibn Farḥūn (Dībāğ) 40, 42  
 Ibn Firroh ar-Ru'ainī vgl. al-  
     Qāsim b. Firroh  
 Ibn Ğalbūn 7, 9, 29, 39, 134,  
     Anm. 1  
 Ibn Ğamil (Ibn Dihyā) vgl. 'Uṭ-  
     mān b. Ḥ.  
 Ibn al-Ğauzī 115  
 Ibn Ğūzī 41  
 Ibn Ğubair al-Kenānī vgl. M.  
     b. A.  
 Ibn Ḥağar al-'Asqalūnī 41, 107  
 Ibn Ḥaldūn, *hist. Berb.*: 5,  
     Anm. 5, 6, 13, Anm. 2 u. 5,  
     62, Anm. 3, 77, Anm. 1, 142,  
     Anm. 2, 163, Anm. 5; *Pro-*  
     *legomena*: 13, Anm. 4, 27, 35,  
     Anm. 1, 54, 58, Anm. 4, 59,  
     Anm. 3, 72, 75, 121, 122,  
     Anm. 1, 129, Anm. 3, 133,  
     Anm. 1, 141, Anm. 1, 153,  
     Anm. 2  
 Ibn Ḥallikān 40, 146, Anm. 3  
 Ibn Ḥamdūn, Abū 'Al. 17  
 Ibn Ḥarnīs vgl. M. b. 'Umar  
     b. M.  
 Ibn al-Ḥaṭīb 40, 41  
 Ibn Ḥaṭṭāb al-Mursī 97, 101  
 Ibn Ḥauqal 19, 24, 25, 28, 29,  
     32, Anm. 1—3, 44, Anm. 1,  
     46, Anm. 3, 48, 57, 58, 60, 62,  
     63, 65, 66, 70, 74, 77, 81, 84,  
     89, 90, 91, 93, 140, Anm. 1 u. 2,  
     149, Anm. 3, 153, 164, Anm. 1,  
     2, 3, 166, Anm. 2 u. 4, 169,  
     Anm. 5 u. 6, 171, Anm. 4 u. 5  
 Ibn Ḥūṭallāh, Abū M. 17—18  
 Ibn Ḥurdūdbeh 10, Anm. 5, 23,  
     24, 25, 28—29, 48, 51, 57, 58,  
     60, 70, 74, 84, 88, 144, Anm. 2,  
     145, Anm. 3, 149, Anm. 6, 152,  
     Anm. 1, 153, Anm. 3, 159,  
     Anm. 1  
 Ibn 'Iṣm vgl. Yahyā b. 'Iṣm  
 Ibn al-Māğasūn 136  
 Ibn Maryem 16, Anm. 3, 40, 117  
 Ibn al-Mufarriğ 70  
 Ibn al-Muğāwir 20, 21  
 Ibn al-Maulā vgl. M. b. Muslim  
 Ibn al-Munāşif vgl. M. b. 'Iṣā  
     b. Aşbağ  
 Ibn al-Musdī vgl. M. b. Yū.  
 Ibn al-Mu'tazz 27  
 Ibn an-Nāğī 40, 109, 113, 117  
 Ibn al-Qādī, *Ğağwat al-iğtibas*:  
     4, 6, 42, Anm. 2; *Durrat al-*  
     *ḥiğal* 6, 7, 16, Anm. 4, 40,  
     42, 43, 96, 97, 98, 99, 105,  
     108—109, 168, Anm. 3, 169,  
     Anm. 2  
 Ibn al-Qādī, Abū Zaid 17  
 Ibn al-Qunfuđ, *Rihla*: 20, 40;  
     *Şaraf* 40; *Wağayat* 40, 96, 169,  
     Anm. 2  
 Ibn Quṭrāl 106  
 Ibn Raşid al-Fihri 7



- Ibn Rašīd, Abū 'Alī Faḥrad-  
 dīn 136, 137  
 Ibn Rosteh 32, Anm. 4, 153,  
 Anm. 3  
 Ibn ar-Rūmī 97  
 Ibn Sa'id 29, 65, 66, 74, 84, 129,  
 Anm. 2, 143, Anm. 1  
 Ibn aš-Šaiḥ 156, Anm. 6, 158,  
 Anm. 2  
 Ibn aš-Šaiḥ al-Balawī vgl. Yū.  
 b. M.  
 Ibn as-Sarrāġ 105  
 Ibn at-Ṭaiyib aš-Šarafī 39, 194,  
 Anm. 1  
 Ibn 'Ubaid 162  
 Ibn 'Uṣfūr al-Jābīlī vgl. 'Alī  
 b. M.  
 Ibn Warsand 89  
 Ibn Zaitūn vgl. Abu'l-Qāsim b.  
 Abī Bakr al-Yamūnī  
 Ibr. b. A. 71, 73  
 Ibr. b. Adham 130  
 Ibr. b. al-Aġlab 70, 71  
 Ibr. b. Yaḥlaf at-Tanasī 16, 17,  
 117  
 Ibr. b. Ya'qūb 19, Anm. 3  
 Idrīsī 14, Anm. 7, 15, Anm. 1,  
 16, Anm. 1, 23, 25, 28, 29,  
 32, Anm. 1—3, 33, Anm. 45,  
 Anm. 1, 46—47, 48, 49, 51, 54,  
 57, 58, 60, 62, Anm. 2, 63, 65,  
 66, 70, 74, 77, 81, 84, 87, 88,  
 89, 91, 92, 93, 94—95, 122,  
 Anm. 1, 123, Anm. 2, 140,  
 Anm. 1 u. 2, 143, Anm. 1, 144,  
 Anm. 2 u. 3, 145, Anm. 3, 148,  
 Anm. 2, 149, Anm. 3, 5 u. 6,  
 153, Anm. 3, 158, Anm. 2, 159,  
 Anm. 3, 160, Anm. 2, 161,  
 Anm. 3 u. 4, 162, Anm. 1, 163,  
 Anm. 1 u. 5, 164, Anm. 1, 2, 3,  
 166, Anm. 2, 167, Anm. 1, 169,  
 Anm. 4, 5 u. 6, 171, Anm. 5,  
 172, Anm. 1
- Idrisiden 58  
 Imra'alqais vgl. Mu'allaqn  
 'Imrēn b. Muġālid 70  
 Ismā'il b. 'Ar 129, Anm. 1  
 Ismā'il al-Manšūr 71  
 Iṣṭahri 22, 24, 25, 28, 44, 45, 46,  
 60, 61, Anm. 4, 66, 70, 84,  
 153, Anm. 3  
 Iyūs b. Mu'āwiya 146, Anm. 3  
 Kūhina 164  
 Kāmil b. Ziyūd 97  
 al-Kenāni aš-Šayḥī vgl. M. b.  
 Šayḥ  
 Ketāma 32, Anm. 1  
 Kopten 92  
 al-Labīdī vgl. Abu'l-Qāsim b. A.  
 al-Lablī vgl. A. b. Yū.  
 Laḥm 150, Anm. 2  
 al-Laḥmī vgl. Abu'l-Ḥ.  
 al-Laḥmī vgl. Abū Zaid al-  
 Laḥmī  
 al-Laiṭ b. as-Sa'd 78  
 Leo Afrikanus 14, Anm. 3, 15,  
 Anm. 2—6, 16, Anm. 1, 46,  
 Anm. 2, 47, Anm. 1, 57, 58,  
 Anm. 5, 60, 63, 65, 66, 70, 74,  
 76, 77, 81, 122, Anm. 3, 123,  
 Anm. 3, 142, Anm. 2, 144,  
 Anm. 3, 145, Anm. 4, 146,  
 Anm. 4, 149, Anm. 8, 153,  
 Anm. 3, 155, Anm. 1, 161,  
 Anm. 4, 162, Anm. 2, 163,  
 Anm. 1, 164, Anm. 1—3, 166,  
 Anm. 2 u. 3, 167, Anm. 1, 169,  
 Anm. 3 u. 5, 171, Anm. 1, 3, 4  
 u. 5, 172, Anm. 1  
 Ludwig der Fromme 54  
 Luwāta (Stamm) 92  
 al-Ma'arrī 27, Anm. 3  
 Maġrāwa (vgl. Tuġġīn) 13, Anm.  
 Anm. 5, 59  
 al-Maġribī vgl. A. al-Maġribī,  
 Abu'l-'Abbās  
 der Mahdi vgl. 'Ubaidallāh

- Maimūn b. 'Abdalwāhhūb 48  
al-Mālaqī vgl. A. b. M. b. Maimūn al-M.
- Mālik b. Anas 97, 99, 112, 136, 152
- Mālikiten 116, Anm. 1, 116—117, 118
- Mallikeš (vgl. Tuğğin) 13, Anm. 5, 53, Anm. 1, 56, 59, 120
- al-Manğūr 41
- Manhūša 84
- al-Manşūr b. Yū 63
- Manşūr (Herr der Mallikeš) 13, Anm. 5, 56, 59
- al-Mantūri 41
- Maqqarī 2, 4—6, 7, 20, Anm. 10, 21, 40, 43, 97, 99, 101, 105, 106
- Maslama, Nachfolger des 'Uqba 74, Anm. 2
- al-Mas'ūdī 23, Anm. 3, 31, Anm. 1, 53, Anm. 1, 153, Anm. 3
- al-Mausīlī 20
- al-Māzinī al-Andalusī vgl. Abū Ḥāmid
- al-Māzirī vgl. Abū 'Al. al-M.
- al-Māzūnī vgl. M. b. 'Abdal'azīz Merāwa (Stamm) 159, Anm. 2
- Meriniden (vgl. Yū. b. Ya'qūb, Abū Yū. Ya'qūb) 5, 13, Anm. 2, 53, 55, 58, 59, 60, 171, Anm. 3
- Mešdāla (Stamm) 169
- al-Mešdālī vgl. Abū 'Alī b. Manşūr
- Mesellāta (Stamm) 162
- Mezāta (Stamm) 92
- al-Mubarrad 115
- M. b. 'Abdal'azīz al-Māzūnī 55
- M. b. 'Abdalğalīl at-Tanasī 5, Anm. 6, 13, Anm. 2 u. 5, 14, Anm. 8, 16, Anm. 1, 55, Anm. 1, 59, Anm., 60, 62, Anm. 4
- M. b. 'Abdalmu'ṭī an-Nafzī 98, 113, 118
- M. b. Abī Bakr as-Šaqrāṭisi 113
- M. b. Abī'l-Faḍl as-Sulamī 169
- M. b. Abī'l-Qāsim al-Azdī 168
- M. b. al-Ağlab 66
- M. b. A. Ibn Ġubair 2, 20, 21, 22, 23, 26, 28, 31, 101, 106, 113, 115, 127—128, 153, Anm. 3, 158, Anm. 2
- M. b. A. b. Mūsā b. Huḍail 4
- M. b. 'Alī al-Qušairī 111
- M. b. al-Ḥ. b. Yū. b. Ġais 99, 113
- M. b. Ibr. al-Andalusī al-Anşārī 105
- M. b. Ibr. b. Mūsā 101, 113, 118, 127
- M. b. 'Isā b. Aşbağ b. al-Munāsif 99, 105, 106, 112
- M. b. 'Isā at-Tirmidī 17, Anm. 2, 97, 112
- M. b. Ismā'īl al-Buḥārī 101, 102, 111, 112
- M. b. Mas'ūd b. Abī'l-Ḥiṣnī al-Ġāfiqī 99, 106, 113
- M. b. M. al-'Abdarī:
- 1—2: Literatur über 'A.; 3—7: Name, Herkunft, Leben; 7: die Hss.; 11: Aufbau der Riḥla; 18: die Riḥla im Rahmen der geogr. Lit.; 21: ḥağğ u. ziyāra als Grundlage der Riḥla; 22: 'A. zitiert Ibn Ġubair; Ibn Baṭṭūṭa u. Balawī benutzen ihn; 26: Literarisierung der Itinerarien; 27: Kunststil der Riḥla; 28: die Şifa bei Ibn Ġubair wirkt sich über 'A. auf Balawī aus; 29: Entlehnungen aus Bekrī; 30 bis 31: 'A.s Unkenntnis der Geschichte u. seine Pedanterie; 32: seine Darstellung des Mağrib ist selbständig; 34: 'A.s Riḥla sprengt den geogr. Rahmen; 35: 'A.s Riḥla ein

- barnämağ; 35: Einfluß der Riḥla auf das geogr.-hist. Schrifttum; 36—38: Ibn Baṭṭūṭas Bericht über den Leuchtturm von Alexandria ist 'A. entnommen; 39: Einfluß 'A.s auf Balawī und Ibn Baṭṭūṭa; sowie auf die Riḥla des 17. u. 18. Jhd.; 41: 'A. als Quelle für Aḥmd Bābā; 42: Ibn Qāḍis Entlehnungen aus 'A.; 44: 'A.s Itinerar; 45: Daten der Reise; 47: Itinerar Tlemcen-Tripolis; 50—51: Itinerar Tripolis-Alexandrien von bes. Interesse; 51—57: Cherbonneaus Urteil unzutreffend; 64: Balawīs Bericht über Constantine nach 'A. kopiert; 68: 'A.s Schilderung von Tunis bleibt im Rahmen der früheren Beschreibungen; 83: 'A.s Unkenntnis der Geschichte; 88 bis 88: 'A. über den Verfall Nordafrikas; 89—95: 'A.s Charakteristik der Nordafrikaner; 96—101: barnämağ des 'A.; 100—108: 'A. und das musl. Traditionswesen; 108ff.: 'A.s Lehrer; 114—115: 'A.s Literaturkritik; 119: die moral. Aufgabe der Riḥla; 120—121: 'A.s Moraltendenz, seine Eitelkeit bezugend; 129: 'A.s Eigenlob seiner Poesie; 156, Anm. 6: 'A. eine — von A. Palacios ungenützte — Quelle zum Pharos
- M. b. M. Abū 'Al. al-'Abdari 7, 42, Anm. 2, 104, 109
- M. b. Muslim al-Maulā 97, 115
- M. b. 'Umar b. M. b. Ḥamīs 16—18, 96, 109, 114, 115, 117
- M. b. Ṣāliḥ al-Kenūni 90, 114, 117, 119, 168
- M. b. Yū. b. al-Musdī 105
- al-Mu'izz b. Bādīs 66, 71, 72, 88
- Muqaddasī 14, Anm. 2, 24, 26, 45, Anm. 1, 47—48, 57, 60, 62, 65, 66, 70, 74, 77, 84, 88, Anm. 3, 91, 95, 122, Anm. 2, 149, Anm. 3, 153, Anm. 3, 163, Anm. 2, 164, Anm. 1, 166, Anm. 2, 169, Anm. 5, 171, Anm. 5
- al-Mursī vgl. Ibn Ḥaṭṭāb al-M.
- Mūsā b. Ġa'far und Mūsawiten 89
- Muslim b. al-Ḥağğāğ 101, 111, 112
- Muslim b. al-Walīd 27, 115
- al-Mustanşir (Ḥafside) 69
- al-Mutanabbi' 115
- an-Nābiğa 115
- an-Nafzī vgl. M. b. 'Abdalmu'ṭī
- an-Naḥwī vgl. Yū. b. M.
- an-Nāşir (Ḥammādiden-Sultan) 62, Anm. 2
- al-Qābisī vgl. 'Ali b. M.
- al-Qā'im (vgl. Fāṭimiden) 66
- al-Qairawānī 34, 68, 88, Anm. 1
- al-Qalaşādī 20, 40.
- al-Qālī 114
- al-Qartāğīnī vgl. Ḥūzim b. M. al.-Q.
- al-Qāsim b. Firroh ar-Ru'nīnī 97, 99, 112, 118
- Qazwīnī 21, 29, 60, 66, 70, 90, 153, Anm. 3
- al-Qiştī vgl. M. b. Ibr.
- Qudāma 24, 51, 84, 88, 145, Anm. 3
- Quşairī vgl. M. b. 'Alī
- al-Quşairī vgl. Muslim b. al-Ḥağğāğ
- al-Qusanṭīnī vgl. Ḥ. b. 'Ali al-Q.

- Riyān aš-Šaqlabī 79, Anm. 3  
 Roger II von Sizilien 54, 65, 79, 163, Anm. 5  
 ar-Rondī vgl. Abū 'Alī b. 'Abdalmağīd  
 ar-Rondī vgl. Abu'l-Ḥ. ar-Rondī  
 ar-Rondī vgl. Šālih b. Šarīf Rostemīden 44, Anm. 1, 47—48  
 Rūm (Romäer, Christen) 77, Anm. 3, 87, 92  
 Šabuštī 34, Anm. 1  
 Šadīf 150, Anm. 2  
 as-Saḥāwī 41  
 Saḥnūn 116, Anm. 1, 117, 123, Anm. 3, 125, Anm. 1  
 Šālih b. Šarīf ar-Rondī 97, 105, 114, 118  
 Šālih b. Yenšāren 172  
 Sālim b. Ġalbūn 66  
 Šanḥāğa 50, 61, Anm. 1  
 aš-Šaqrūtīsī vgl. M. b. Abī Bakr  
 aš-Šarafī vgl. Ibn aṭ-Ṭaiyib aš-Š.  
 aš-Šarrāṭ al-Qurṭubī 106  
 Senān 145, Anm. 2  
 aš-Šī'ī 44, Anm. 1, 63  
 as-Silafī vgl. A. b. M.  
 as-Sukrī vgl. Abū Mūsā as-S.  
 Sulaimūn 19, Anm. 3, 20  
 as-Sulamī vgl. M. b. Abī'l-Faḍl  
 aṭ-Ta'ālībī 115  
 aṭ-Ṭabarī 74, Anm. 2  
 Ṭābit aš-Šanḥāğī 66  
 Ṭābit b. Mundīl 13, Anm. 5  
 aṭ-Ṭablī vgl. Ḥu. b. M.  
 aṭ-Ṭā'ī al-Qurṭubī vgl. 'Al. b. M.  
 aṭ-Ṭaiyibī 20  
 at-Tanasi vgl. Abu'l-Ḥ. at-T.,  
 Ibr. b. Yaḥlaf at-T., M. b.  
 'Abdalğalīl at-T.  
 aṭ-Ṭaqafī at-Tuğībī vgl. Yū. b.  
 A.  
 at-Tauzarī al-Miṣrī vgl. Abū 'Al.  
 Tiğānī 20, 29, 34, 47, Anm. 1,  
 74, 76—77, 91, 92, 129,  
 Anm. 2—5, 131, Anm. 1—2,  
 132, Anm. 2—4, 133, Anm. 2,  
 134, Anm. 2—3, 138, Anm. 1,  
 139, Anm. 2, 140, Anm. 2, 145,  
 Anm. 2, 162, Anm. 3—4, 163,  
 Anm. 1 u. 5, 164, Anm. 1, 3, 5  
 u. 6, 165, Anm. 1, 166, Anm. 1,  
 2 u. 4, 167, Anm. 1  
 at-Tiğānī at-Tūnisī vgl. 'Alī b.  
 Ibr.  
 at-Tilimsānī 20, 21  
 at-Tirmiđī vgl. M. b. 'Isū  
 Tuğīb 150, Anm. 2  
 at-Tuğībī vgl. Abu'l-Qāsim at-T.  
 Tuğğīn 13, Anm. 5, 56, 59, 120  
 at-Tuğībī al-Mursī vgl. 'Alī b. M.  
 at-Tunbuđī 70  
 Türken 58, 95  
 'Ubaidallāh, der Mahdī 63, 71,  
 80, 88  
 al-Uğrī vgl. Abū Bakr al-U.  
 'Umārī, trad. *Gaudefroy-Demon-*  
*bynes*: 5, Anm. 5, 29, 47, 57,  
 60, 62, Anm. 2, 63, 66, 69,  
 Anm. 1, 74, 88, Anm. 1, 118,  
 Anm. 1, 171, Anm. 4 u. 5,  
 172, Anm. 2; *Masalik al-ab-*  
*ṣar*, ed. A. Zekī Baša: 34, 161,  
 Anm. 4  
 'Uqba b. Nāfi' 73, 74, Anm. 2,  
 124  
 'Urwa b. az-Zubair 152  
 'Uṣmān b. 'Atīq, Abū 'Amr 113  
 'Uṣmān b. Ḥ. b. Dihyū 101, 129  
 'Uṣmān b. Sa'īd ad-Dānī 97, 112,  
 118  
 'Uṣmān b. Yağmurāsen 5, Anm. 6,  
 18, 16, Anm. 5, 56, Anm. 2,  
 59, 62, 69, Anm. 1, 120  
 al-Wadyāsi vgl. Ġābir b. M.  
 al-Wansarišī 41  
 al-Wūṭīq 69, Anm. 1  
 Yağmorāsen b. Ziyān 14, Anm. 8,  
 16, Anm. 5, 59

- Yahyā b. Ḥaldūn 5, 13, Anm. 2,  
 15, Anm. 4, 16, Anm. 3 u. 4,  
 18, Anm. 1, 40, 43, 96, 117  
 Yahyā b. 'Iṣām 114  
 Yahyā b. Yāhyā 97, 99, 112  
 Ya'qūbī 24, 25, 28, 48, 51, 54,  
 57, 58, 65, 66, 70, 74, 77, 81,  
 84, 87, 88, 92, 142, Anm. 2,  
 144, Anm. 2, 148, Anm. 2 u. 3,  
 149, Anm. 3, 5 u. 6, 150,  
 Anm. 2, 152, Anm. 1, 153,  
 Anm. 3, 159, Anm. 1 u. 2  
 Yāqūt 14, Anm. 7, 21, 28—29,  
 33, 57, 60, 62, Anm. 2, 63, 65,  
 66, 70, 74, 77, 81, 84, 87, 90,  
 123, 124, Anm. 3, 149, Anm. 3,  
 153, Anm. 3, 158, Anm. 2, 166,  
 Anm. 2 u. 5, 171, Anm. 5  
 Yū. b. A. aṭ-Taḡafī 172  
 Yū. Boloḡḡīn b. Zīri 58  
 Yū. b. Ibr. al-Ġudāmī 168  
 Yū. b. M. b. an-Nahwi 99, 113, 115  
 Yū. b. M. b. as-Šaiḥ al-Balawī  
 106, 115  
 Yū. b. Ya'qūb 5, Anm. 5 u. 6, 12,  
 Anm. 2, 27, Anm., 60  
 az-Zaḡḡēzī vgl. 'Ar. b. Ishāq  
 Zenāta 13, Anm. 5, 50, 58, 60,  
 Anm. 1, 92  
 Zinaddīn b. al-Munayyar 129  
 Zīri b. Mennād 61, Anm. 1 u. 4  
 Zīriden (vgl. Zīri b. Mennād,  
 Boloḡḡīn b. Zīri, Yū Boloḡḡīn  
 b. Zīri, Bādīs u. Mu'izz b.  
 Bādīs) 49, 58, 61  
 Ziyād b. Sahl 66  
 Ziyādatalēh b. Ibr. 66, 70, 166,  
 Anm. 4  
 Zuhri 15, Am. 2, 57  
 Zwāḡa (Stamm) 77, 92  
 Zwāra (Stamm) 92  
 Zwāwa (Stamm) 169

## 2. Ortsnamen

- Abū Šamāl 50, 51, 159  
 Agādīr 14, Anm. 6 u. 8  
 Aḡdābiya 33, Anm., 50, 54,  
 81—88, 143—144, 149, 160  
 Aḡmūt 46, 47  
 Ägypten 20, Anm. 6, 24, 44  
 'Ain Aqyān 50, 51, 149, 161  
 Aleppo 22  
 Alexandrien 12, 20, Anm. 2 u.  
 8, 22, 32, Anm. 4, 45, 50—51,  
 52, 54, 98, 149, 152, 153—158,  
 159, Anm. 1, 161  
 Algier 11, 44, 47, 48, 49, 50,  
 60—62  
 Amtakū 50  
 Angad 46, 94, 170  
 Ansā 11, 45, 89  
 Anṭābulus vgl. Pentapolis  
 al-'Aqaba al-Kabīra 50, 88, 149,  
 152, 159, 161  
 al-'Aqaba aṣ-Šaḡīra 50, 88, 152,  
 159, 161  
 'Aqabat as-sallum = al-'Aqabat  
 al-Kabīra s. d.  
 Aqṣā 46, Anm. 5, 77  
 Arzeu 49  
 Ašīr 48, 49, 58, 61, Anm. 1  
 Auḡala 81—83, 144  
 Ausaṭ 46, Anm. 5  
 Ayās (vgl. Oea) 85  
 Azaffoun (Golf) 50  
 Azemmūr 4, 8, 46, 172  
 Azwar (Gebirge) 30—31  
 Baḡāya 63  
 Baḡdād 171  
 Barce vgl. Barqa u. Pentapolis

- Barqa, *Land*: 12, 26; *Wüste*: 12, 145, 149, 159, 161; *Stadt*: 12, 24, 44, 54, 84, 88, 148, 159, Anm. 2  
 al-Baṭṭān 50, 51, 149, 159, 161  
 al-Baṭṭāl (Kap) 50  
 Béja 11, 32, Anm. 1, 47, 49, 65—66, 98, 117, 168  
 Benī 'Abdallāh (Kap) 50  
 Benī Ġannād (Kap) 50  
 Benī Ḥasan 50, 51, 161, 162  
 Benī Ourar 11, 47, 62—68  
 Berenice (vgl. Bernīq u. Pentapolis) 148, Anm. 3  
 Bernīq (Berenice) 50, 87, 149, 160  
 Bī'r al-Ġanam 144, Anm. 2  
 Bône 11, 12, 47, 49, 52, Anm. 6, 54, 64—65, 168  
 Bougie 11, 47, 48, 49, 50, 53, Anm. 1, 59, 60—62, 92, 96, 98, 106, 117, 168  
 Brešk 50, 59  
 Buḥaira (tunesische) 68  
 Burgalete (Burgalit) 106  
 Carthago 11, 12, 52, 68  
 Cherchel 49, 50  
 Constantine 7, Anm. 1, 11, 47, 49, 62, 64—65, 92, 98, 117, 168  
 Córdoba 118  
 Cyrene (vgl. Pentapolis) 84, 148, Anm. 3  
 ad-Dahš al-Kabīr resp. aš-Šaḡīr 50  
 Daran (Gebirge) 30—31  
 Dellys 49, 50  
 Denia 118  
 Derne 81, 143, Anm. 1  
 el-Djem 12, 52, 139, 164—166  
 Djerba vgl. Ġarba  
 Djidjelli 49  
 Fūruġ 144, Anm. 2  
 Fez 5, 6, 13, Anm. 4, 26, 46, 47, 48, 58, 60, 171  
 Fezzūn 24  
 Ġāba 46, 149, 159, 161, 162  
 Ġabal al-Ġarbī resp. aš-Šarqī 150, Anm. 2  
 Ġales 11, 32, Anm. 2, 33, 45, 47, 74—76, 129—131, 162  
 Ġarba Kap 50; *Insel* 54, 92, 168  
 Ġazā'ir al-Ḥamām 50  
 Ġerīd 92  
 Ġersūn 50, 51, 159  
 Gezūla 31  
 Granāda 4, Anm. 4  
 Ġūġ (Kap) 49  
 Ḥāḥā 4, 11  
 al-Ḥammāmāt 167  
 Ḥarqara 144, Anm. 2  
 al-Ḥašawī 50, 51, 149, 159, 161  
 Ḥauḍ Farrūġ 49  
 Ḥawlān 11, 47, 168  
 Honein 170, Anm. 1  
 Hūr 50  
 Ifriqiya 11, 26, 54, 63, 65, 66, 71—72, 88, 140—142, 162  
 Játiva 106, 118  
 Jemen 20, Anm. 5  
 Kairouan 11, 24, 26, 44, 47, 48, 49, 50, 66—67, 70—74, 88, 100, 109ff., 116—117, 122 bis 129  
 Labla 98, 118  
 Lebda vgl. Leptis magna  
 Leptis magna 39, 50, 52, 85, 161  
 Libysche Wüste 153  
 Maġrib 24—26, 28, 29, 44ff., 48, 49, 50, 53—57, 62, 68, 70, 89—95, 96ff., 116, 118—119, 120  
 al-Mahdiya 71, 72, 164  
 Málaga 106, 118  
 Malḥūb 33  
 al-Manūra 11, 12, 52, 139—140

- Manhūša 11, 50, 51, 84, 144,  
     Anm. 2, 145, 161  
 Manzil Abi Naṣr 167  
 Marsa'd-dağğūğ 50  
 Mašūna (Kap) 49  
 Masila 48  
 Matifou 50  
 Mezūna 40, 59, 169  
 Medīna 20, Anm. 4  
 Médēa 48, 49, 59, 60  
 al-Medīya 50, 143  
 Mekka 20, Anm. 2, 4, 5, 8 u. 9,  
     21  
 Meknes 46, 171, 172  
 Merēwa 50, 51, 159, 160  
 al-Merğ 84, 87, 149, Anm. 1, 159  
 Meṣrāta 11, 50, 81, 142, 161  
 Mila 11, 47, 62—63  
 Milliana 11, 44, 47, 48, 49,  
     60—62, 169  
 Mittiğā 13, Anm. 5  
 Mlāla (Dorf bei Bougie) 168  
 al-Monastīr 164  
 Mostāganem 49  
 Nafis 29—30  
 Naqqaṭa 162  
 Oca 85  
 Oran 48, 49—50, 169—170  
 Oued Nafis 29, Anm. 7, 46  
 Oujda 5, Anm. 4, 32, Anm. 3,  
     46, Anm. 3, 59, 94, 171  
 Pentapolis 84—85, 148  
 Ptolemais 81, 84, 87, 143, Anm. 1,  
     159  
 Qal'a Abi Ṭawīl 48  
 Qal'a Beni Ḥammūd 48, 49, 61,  
     Anm. 1, 62, Anm. 2  
 al-Qamūnis 50, 87, 160, 161  
 Qaṣr al-'Aṭīs 51, 144, Anm. 2  
 Qaṣr Ġaliṭ 50, 51, 160  
 Qaṣr al-Ibūḍī 144, Anm. 2  
 al-Qaṣr al-Qadīm 71  
 Qaṣr aṣ-Ṣa'ūfina (Saffneh) 50,  
     51, 147, 159
- Qibla (Südzone) 11, 12, 46, 149  
     159  
 al-Qoll 32, Anm. 1  
 Qubba Haib 159  
 Qulū' al-Furātāin 50  
 ar-Rağul al-mašqūq 50, 51, 147,  
     159  
 ar-Rammāda 88  
 ar-Raqqāda 71, 73  
 Ra's al-Kanē'is = al-'Aqaba aṣ-  
     ṣağīra s. d.  
 Ronda 118  
 Ṣabra 71, 84, Anm. 1, 88  
 Sabrata, eine der „drei Städte“:  
     vgl. Tripolis; Residenz bei  
     Kairouan: vgl. Ṣabra  
 Saffneh vgl. Qaṣr aṣ-Ṣa'ūfina  
 Sāhil 46  
 Salé 54, 171  
 eš-Šebika 50, 143, 161  
 Sebou-Ebene 94—95  
 Šokla (Insel) 68  
 Senāna 11, 50, 51, 84, 145, 161  
 Sétif 32, Anm. 1, 44, 46  
 Sevilla 98, 118  
 Sfax 111, 164  
 Siğilmāsa 26, 46, Anm. 4  
 Sort 24, 30—31, 50, 54, 81—88,  
     88—89, 148—144, 161  
 Spanien 4, 7, 20, Anm. 2 u. 6,  
     21, 68, 116, 118—119  
 Sūdān 30  
 as-Sūs al-Aqṣā 26, 30, 44, 45, 47,  
     89, 95, Anm. 1  
 Sūsā (Barqa) 50, 160  
 Sūsa (Tunis) 139, Anm. 2,  
     166—167  
 Suwaiqa b. Maṭkūd 50, 161  
 Syrien 162  
 Tādmeḳka 30—31  
 Tāgrūrt 14, Anm. 6 u. 8, 57,  
     Anm. 3  
 Tāhert 26, 44, 47—48, 50  
 Talavera 101, 105

Tāmdult 30—31	al-'Ubbūd (bei Tlemcen) 15, 170
Tanger 45, 171	Valencia 4, Anm. 4, 106, 118 bis 119
Tārūdant 89	Waddūn 24, 82—83
Tāza 11, 46, Anm. 3, 94, 170, 171	Wādī Mahīl 159, Anm. 2
Tenes 50, 59	Wuqūr 50
Teuchira 84, 87, 148, Anm. 3	al-Yehūdīya, al-Yehūdīyain 51, 144, Anm. 2
Tiuyuin 89	Zāb 69, Anm. 1
Tlemcen 5, 6, 11, 12ff., 44, 45, 46, 47, 48, 50, 53, Anm. 1, 57—60, 96, 117, 170	Zadik 11, 50, 51, 81, 143, 171
Toledo 105, 108, 118	Zaghuan 68
Tripolis 9, 11, 12, 20, Anm. 7, 24, 39, 44, 45, 47, 50—51, 52, 54, 77—80, 85, 92, 182—189, 159, Anm. 1, 162	Zawīla 24
Tunis 11, 12, 20, Anm. 7 u. 8, 47, 49, 50, 53, 54, 62, 66—69, 88, 98, 106, 117—118, 167	Zenzūr 11, 47, 77, 182
	Zwāga 11, 47, 76—77, 181—182, 163
	Zwāra 11, 47, 76—77, 92, 181 bis 182, 163

## 3. Sachnamen

Amūd as-sawāri (Pompejus-säule) 52, 155—156	Manāra); 161 (Leptis Magna); 164—166 (El-Djem)
Anthologie 40 (A. u. Gelehrtenbiographien beruhen auf dem <i>Barnāmağ</i> -Teil der späten <i>Rihla</i> ); 107 ( <i>barnāmağ</i> hat den Charakter einer A.); 115—116 (die A. der großen Philologen von 'Abdarī erwähnt)	al-'Azizī (Geographie-Werk) 29, 63, 66, 74, 84 (al-'Azizī als Quelle des Abu'l-Fidā')
al 'Aqīda (Reğez Gedicht) 99, 114 (im <i>barnāmağ</i> des 'Abdarī)	Bäder (vgl. Hammām al-'Āliya) 15 (saubere Bäder in Tlemcen); 54 (keine Bäder zwischen Tripolis und Alexandrien); 78 (Bäder in Tripolis); 82 (nach Bekri hat Sort ein öffentliches Bad)
Archäologisches bei 'Abdarī 52 (Angaben über El-Djem, Carthago, Leptis, Tripolis u. Alexandrien sind unbedeutend; origineller Bericht über die Burg al-Manāra); 68 (Wasserleitung von Carthago); 188 (Triumphbogen des Marc Aurel in Tripolis); 189 (die Burg al-	Barnāmağ (vgl. Fihrist, mašyaḥa, taḫt und mu'ğam aš-šuyūḥ 34, 35 ( <i>Rihla</i> des 'A. und Balawī ein <i>barnāmağ</i> ); 39 ( <i>Barnāmağ</i> -Teil enthält den literargeschichtlich wichtigen Stoff des späten <i>Rihla</i> ); 42 ( <i>Rihla</i> und <i>Barnāmağ</i> als Quellen der späten Biogra-



- phen); 96—101 (*barnāmağ* des 'Abdarī); 107 (Begriff *barnāmağ*); 112 (die einzelnen Wissensgebiete im *barnāmağ* des 'Abdarī); 116 ('Abdarīs Studienprogramm); 126—129 (*barnāmağ* des 'Abdarī aus Kairouan; Übersetzung)
- Bewässerungsanlagen 63 (B. von Mila); 67 (Trinkwasserverhältnisse in Tunis); 70 (die *ma'ağil* von Kairouan); 82—83 (Trinkwasserverhältnisse in Sort); 88—89 (hydraulische Anlagen in Ifriqiya und Barqa)
- Biographie 33 (Biographie in der geogr. Literatur); 40 (Gelehrtenbiographien beruhen auf dem *Barnāmağ*-Teil der späten *Rihla*); 42, 108 (*Rihla* u. *Barnāmağ* als Quellen für die späten Biographen); 113 (biographische Werke im *barnāmağ* des 'Abdarī)
- Burqu'-Schleier vgl. Ethnographica
- Charakteristik der Bevölkerung vgl. Ethnographica
- Chélif (Fluß) 50 (Chélifmündung bei Idrīsī); 60 (Notiz über den Chélif bei Qazwīnī)
- Entlehnung (literarische) 28ff. ('Abdarīs E.en aus Bekrī); 35—43 (E.en aus 'Abdarī und der späten *Rihla*); 64, Anm. 1 (Balawīs Bericht über Constantine dem 'Abdarī entnommen); 68 (geogr. Literatur über Tunis voll von Bekrī-Zitaten); 93 ('Abdarī urteilt nach Bekrī über die Bevölkerung von Sort); 115.
- Ethnographica bei 'Abdarī 15 (Sanftmut der Bewohner von Tlemcen); 32, Anm. 1 (Prostituierung der männlichen Kinder); 53 (Dorfkrieg der Qibla-Bewohner, Geiz des 'Abdālwādiden, die Qūdīs von Tlemcen, die Kenāra-Sektierer, Austauschhandel in der Barqawüste, der Burqu'-Schleier, Höhlenwohnungen in Barqa); Anm. 1: Abhängigkeit des Charakters von klimat. Einflüssen. Angaben über Stämme fehlen); 67 (Bewohner von Berenice stammen von den Rūm ab); 69—95 ('Abdarīs Charakteristik der Bevölkerung); 69 (die Sūs-Bewohner); 69—90, 90, Anm. 1 (die Bewohner der Südzone und die Magribiner (Berber) schlechthin; antiberberische Einstellung der Araber); 90 (die Tunesier); 91 (die Kairouaner); 91—92 (die Einwohner von Gabes); 92 (die Berberstämme der Zwāra und Zwāga; die Kenāra-Sektierer); 93 (die Tripolitaner); 93—94 (die Bevölkerung von Sort); 94—95 (der Dorfkrieg der Qibla-Bewohner und die Unsicherheit der Wege); 95 (Wertung des Magrib und der Berber); 131—132 (die Kenāra-Sektierer in der Übersetzung aus 'Abdarī); 132 (Schweinezucht bei den Nekāra); 140, Anm. 2 (die Nekāra bei Tiğānā); 146—148 (Zustände unter den Beduinen von Barqa: Rohheit, Tauschhandel, *burqu'*-Schleier, Höh-

- lenwohnungen; übers. aus 'Abdārī)- 159—160 (Höhlenwohnungen zwischen Ġersūn und Merāwa)
- Fehler (als Folge der literarischen Entlehnungen); 32 (Verallgemeinerungen, Mißverständnisse, unzeitgemäße Darstellung, Typisierung)
- Fihrist (Studienliste reisender Gelehrter; vgl. *Barnāmağ*) 41 (*Fihrist* und *Rihla* als Quellenliteratur zu Aḥmad Bābā); 107 (Begriff *fihrist*; *fihrist marwīyāt* des Ibn Ḥağar al-'Asqalānī); 108 (*fihrist* des Ibn Abī Ḥair)
- Fihrist marwīyāt des Ibn Ḥağar al-'Asqalānī 107
- Fiqh 112 (*Fiqh*-Werke im *barnāmağ* des 'Abdārī)
- Geheimwissenschaften 112 (Werk über Geheimwissenschaften im *barnāmağ* des 'Abdārī)
- Geographie 23 (das deskriptive Geographiewerk); 23—24 (Annäherung der deskriptiven Geographie an die mathematische), (Entlehnungen in der geogr. Literatur); 33 (Abschweifen vom geogr. Thema; 33, Anm. (Aufgabe für die Benutzer der Geographie-Bücher); 34 (Spezialisierung, historischer Einschlag)
- Geographische Quellen 57 (zu Tlemcen); 60 (zu Miliana, Algier und Bougie); 62—63 (zu Mila); 63 (zu Constantine und Bône); 65 (zu Béja); 66 (zu Tunis); 70 (zu Kairouan); 74 (zu Gabes); 77 (zu Tripolis); 81 (zu Sort); 84 (zu Barqa); 153 (zu Alexandrien)
- Gerechtigkeit 58 (in keiner Weise vom Staate gewährleistet); 60 (Ungerechtigkeit als Folge des schwachen Königtums)
- Ġinās oder Tağnis (Stilmittel) 27
- Grabstätten (vgl. *Ziyāra*) 125 bis 126 (Grabstätten von Kairouan nach 'Abdārī; Übersetzung)
- Ġuz' (Sektionskapitel bei Idrisi) 25
- Ḥadīḫ 90, Anm. 1 (*Ḥ.e* als Träger von Rassenantagonismus); 97 ('Alī-*Ḥ.e* im *barnāmağ* des 'Abdārī); 101 *Ḥ.e* über die Allgemeinheit der Gnade Gottes im *barnāmağ* des 'Abdārī; 112 (*Ḥ.*-Sammlungen im *barnāmağ* des 'Abdārī)
- Ḥağğ (Wallfahrt nach Mekka) 21 (*Ḥağğ* bestimmt Formen und Ausmaße der späten *Rihla*); 46 (Rahmen des mağribischen Ḥağğ)
- Ḥammūm al-'Āliya (Bad in Tlemcen) 15, 52, Anm. 6
- Ḥanafiten 91 (Mālikiten im Einvernehmen mit Ḥanafiten)
- Handel 67 (Handelsbeziehungen der Tunesier mit den Arabern der hilāl. Invasion); 71, 72 (Kairouan hat den reichsten Handel im Mağrib); 75 (Seiden- und Lederfabrikation in Gabes); 77 (Kalkhandel von Zenzūr nach Tripolis); 77 (Handel von Tripolis); 82—83 (Dattelexport von Auğala nach Sort); 82,

- Anm. 1 (Steuern und Handel von Sort nach Ibn Ḥauqal); 86 (Handel von Barqa); 87 (Handel von Ptolemais); 94 (die Bewohner von Sort sind Betrüger im Handel); 146 (Tauschhandel in Barqa; Übers. aus 'Abdarī)
- Ḥarīğitentum der Berber von Zwāra, Zwāga u. auf Ġarba 92, 163, Anm. 5 vgl. Ibāditen und Kenāra-Sektierer
- Heiligenverehrung und Gräberbesuch 15, 170 (Grab des Abū Madyan in Tlemcen); 46 (Gräberbesuche als Rahmen des mağrib. Ḥağğ); 125ff. (Gräber in Kairouan); 162 (Grab des Abū Lebāba in Gabes); 164 (Grab des Abul-Ḥasan al-Laḥmī in Sfax); 164 (Grab des Abū 'Abdallāh al-Māziri in al-Monastir); 166, 172 (Gräber von Azemmūr; Grab des Šalīḥ b. Yensāren)
- Hilālische Invasion 31 (sie macht dem blühenden Zustand von Sort ein Ende); 33, Anm. (hilāl. Invasion bei Idrīsī); 49 (Umwandlung des mittleren Mağrib durch die hilāl. Invasion); 54 (verheerende Folgen der hilālischen Invasion); 63 (störende Einwirkungen der Kairoer Fatimiden); 65 (hilāl. Invasion in Béja); 68 (unter al-Mu'izz wird Ifriqiya von der hilāl. Invasion überrannt); 67 (Kairouan durch die hilāl. Invasion zerstört); 70 (Kairouan vor der hilāl. Invasion die gewaltigste Stadt im Mağrib); 72 (Rückgang Kairouans durch die hilāl. Invasion); 73 (hilāl. Invasion, das Unglück Kairouans); 76 (Gabes litt unter der hilāl. Invasion); 78 (Verelendung von Tripolis durch die hilāl. Invasion); 81—83 (vorhilālischer Zustand von Sort; Schädigungen durch die Invasion; nachhilālischer Zustand; 'Abdaris Unkenntnis der Geschichte); 84—86 (Barqa vor und nach der hilāl. Invasion); 89 (Ifriqiya und die hilāl. Invasion); 93 (hilāl. Invasion in Tripolis); 116—117 (infolge der hilāl. Invasion geht die wissenschaftliche Bedeutung Kairouans auf Tlemcen über); 140, Anm. 1, 144, Anm. 3 (Sort durch die hilāl. Invasion zerstört); 149, Anm. 1 (Untergang Barqas durch die hil. Invas.); 163, Anm. 2 (Ifriqiya vor der hilāl. Inv. Ausfuhrland für Olivenöl)
- Historische Angaben bei 'Abdari 51, 13 ('Abdaris Stellungnahme für die Meriniden im 'Abdalwādiden-Merinidengegensatz; Portrait des 'Abdalwādidensultān); 55 (Partikularismus im mittleren Mağrib); 69 (Schwäche der Ḥafsidenregierung); 83 ('Abdaris Unkenntnis der Geschichte)
- Höhlenwohnungen vgl. Ethnographica
- Ibāditen 92
- Iğāza 34—100, 103, 104 (der Begriff Iğāza im Unterrichtswesen der Muslime)
- Iqlīm 26 (Muquddasī teilt Nordafrika in 6 iqlīm)

- Isnād 104, 107 (der *Isnād* im Unterrichtswesen der Muslime)
- Itinerar (vgl. *Rihla*) 44 (Magrib. Itinerar bei Ištahri u. 'Abdari; verschiedene Beanspruchung der Wegstrecken); 45 (Daten u. Entfernungsangaben); 46 (marokk. Itinerar des 'Abdari); 47 (alger. Itinerar des 'Abdari); 47 (Tlemcen, Schnittpunkt der Itinerare des 'Abdari, Balawi und Ibn Baṭṭūta; das algerische Itinerar des 'Abdari von keinem besonderen Interesse); 48 (die Pilgerstraße im magrib. Wegnetz des 9.—11. Jahrhunderts); 48 (Itinerarverschiebungen seit Bekri weisen auf grundlegende Veränderungen im Magrib hin); 49 (seit dem 11. Jahrh. der nördl. Weg der übliche); 50 (Linie Kairouan—Tühert im 13. Jahrh. nach Tunis—Tlemcen verlegt; Formung des heutigen Algeriens aus der Itinerarverschiebung sichtbar); 50—51 (Itinerar Tripolis—Alexandrien von besonderem Interesse); 147, Anm. 3; 159 (Itinerar Groß-'Aqaba-Merāwa)
- Kāmil des Mubarrad 116
- Kenāra-Sektierer vgl. Ethnographica 76, 92
- Kitāb al-amālī des Abū 'Alī al-Qālī 114, 116
- Kitāb faḍl qiyām al-lail des Abū Bakr al-Uḡrī 97 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb faḍl tilāwat al-qu'ān des Abū Bakr al-Uḡrī 97 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb al-ğāmi' 99 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb ab-ğūmal, Kommentar des Ibn 'Uṣfūr zum K. al-ğūmal 99, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari); 116, 168
- Kitāb al-la'ālī des Abū 'Ubaid el-Bekri 115, 116
- Kitāb ma'ālim al-imān des 'Abdarrahmān b. Muḥammad ad-Dabbāğ 101, 113 (im *barnāmağ* des 'Abdari); 111, 117
- Kitāb al-muḍāhhaba fi'l-ḥilā wa's-šiyāt des Ibn al-Munāṣif 99, 105, 106, 113 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb mufradāt al-qurrā's-sab'a des Abū 'Amr ad-Dānī 97, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb al-muqarrib fi'n-nahw des Ibn 'Uṣfūr al-Isbīlī 99, 105, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb al-muqni' des Abū 'Amr ad-Dānī 97, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb al-muwaṭṭa' des Mālik 97, 99, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari); 116, 136 (*ḥadīṭ* über das Vergessen des Pflichtgebetes); 152
- Kitāb riyāḍat al-muta'allimīn des Abū Nu'aim 97, 106 (im *barnāmağ* des 'Abdari)
- Kitāb aš-šamā'il des Tirmidī 17 (Legende über das K. aš-šamā'il) 97, 99, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari); 116
- Kitāb at-tadrīb des Abū 'Ubaid al-Bekri 114
- Kitāb at-taisir des Abū 'Amr ad-Dānī 97, 99, 112 (im *barnāmağ* des 'Abdari); 116

- Kitab Yatimat ad-dahr des Te'elibi 116
- Klima 53, Anm. 1 (Einfluß des Klimas auf den Menschen); 67 (Tunis nach Yāqūt eine der gesündesten Städte Ifriqiyyas); 65 (nach Qazwīnī Stadt mit bestem Klima); 75—76, 130 (das ungünstige Klima von Gabes)
- Koran 112 (Werke über Koranlesekunst im *barnāmag* des 'Abdari) 125 (Korane in der Moscheebibliothek von Kairouan); Anm. 3 (diakritische Punkte, Vokalzeichen, Schrift der älteren Korane, Format).
- Kosmographie 33
- Kulturmonographie 26 (Muqaddasis Magrib-Kapitel eine Kulturmonographie)
- „Kursbuch“ (Itininerariensammlung im Stile des Ibn Hurdāqbeh) 23
- Landwirtschaft 61 (agrikole Kleinstädte im mittleren Magrib); 63 (Mila, ein Landstädtchen); 67 (Weizen- und Gersten-Hauptertrag von Tunis); 75 (Oliven-Hauptertrag von Gabes); 76 (Dattelpalme, Banane, Ḥabb al-'aziz, Henna, Nußbaum und Pistazie in Gabes); 77 (Datteln, Granatäpfel und Quitten in Zenzūr); 77 (Landwirtschaft von Tripolis); 81—82 (Dattelnkulturen im vorhilalischen Sort); 82 (Weintrauben und Früchte im vorhilalischen Sort); 162 (Zerstörung der tunesischen Olivenpflanzungen; Einfuhr von Olivenöl aus Djerba); 163, Anm. 2 (Reichtum an Oliven in der vorhilalischen Ifriqiyya)
- Literarische Studien der Riḥla-Verfasser 21, 34. — Literarische Studien des 'Abdari vgl. *barnāmag*
- Literarisierung (Entwicklung der Itininerariensammlung („Kursbuch“) zum deskriptiven Geographiewerk) 23 bis 28, 34 (die Literarisierung lenkt von der Geographie ab)
- Literaturkritik' 114—115 ('Abdaris Literaturkritik)
- Ma'aḡil vgl. Bewässerungsanlagen
- Mahras (*māhras ar-Ribāṭ*; *māhras al-qaṣab*) 166, Anm. 5 vgl. Ribāṭ
- Mālikiten 89 (Mālikiten im Sūs); 91 (Mālikiten im Einvernehmen mit Ḥanafiten); 102 (mālikit. Traditionsweisen)
- al-Manūr I. Leuchtturm von Alexandrien 36—38 (Ibn Baṭṭūṭas Ausführungen hierüber sind dem 'Abdari entnommen); 52, 156—158 (Übers. aus 'Abdari); II. (al-manūra) Leuchttürme an der n.-a. Küste 139, Anm. 2
- Marmor 68 (als Baumaterial in Tunis)
- Marwiyāt (im muslim. Traditionswesen) 107
- Masḡid aš-šu'āb in Tripolis 78
- Mašyaḡa (vgl. *barnāmag*) 107
- Medresen 80, Anm. (die Medresen von Tripolis); 134 (die Medresat el-Mustansiriyya in Tripolis nach 'Abdari, Übers.), Anm. 3

- Mihrāb 73 (Mihrāb der Großen Moschee in Kairouan); 158 (Mihrāb im Pharos von Alexandrien)
- Moschee 14, Anm. 8 (Hauptmoschee von Tāgrārt); 52 (Zaitūnamoschee in Tunis u. Große Moschee in Kairouan); 73 (Moscheeumbauten in Kairouan); 76 (Moscheen von Gabes verwahrlost); 78 (Bekrī über Moscheen in Tripolis); 80, Anm. (die Moscheen von Tripolis); 116 (ältere Werke auf dem Lehrplan der Zaitūnamoschee in Tunis); 124 (Moschee von Kairouan nach 'Abdarī; Übersetzung); 125 (Moscheebibliothek von Kairouan nach 'Abdarī; Übersetzung); 134 (Freitagmoschee von Tripolis nach 'Abdarī, Übers.); 158, Anm. 3 (von Baibars im Pharos errichtete Moschee)
- Mu'allāqa des Imra'alqais 133, Anm. 3 (eine von 'Abdarī aus der *Mu'all.* entlehnte Redensart)
- Mudawwana des Saḥnūn 116, Anm. 1 (Verbreitung der mūlikit. Lehre im Maḡrib hauptsächlich durch die Mudawwana); 117
- Mu'ḡam aš-Šuyūḥ 100, 107 (vgl. *barnamağ*)
- Munūwala 100ff. (der Begriff *Munawala* im Unterrichtswesen der Muslime)
- Nafūsi (aus Nafūs) 77, Anm. 3 (nafūsische Stoffe)
- Nekūra-Sektierer vgl. Ethnographica
- Ortsbeschreibungen bei 'Abdarī: ein Dokument des Kulturzerfalls 57ff.
- Pharos vgl. al-Manūr
- Philologisches 30 ('Abdarī über die Bedeutung des Ortsnamens Tadmekka und über die berberischen Demonstrativa); 33 (Ableitung von Stadtnamen bei Yāqūt); 53 (die Sprache der Araber von Barqa); 67 (Etymologie von „Tunis“ bei Yāqūt); 84 (Etymologie von „Manhūša“ bei Idrisī); 84 (die arabischen Ortsnamendeutungen müßige Konjekturen); 84—85 (arabische Etymologien von Pentapolis und Tripolis); 84, Anm. 1 (abwegige Ortsnamendeutungen bei Muqaddasi und Yāqūt); 112 (philologische Werke im *barnamağ* des 'Abdarī); 115 (Grammatisch-stilistische Fragen in der Literaturkritik des 'Abdarī); 148 (Etymologie von Barqa); 150 bis 152 (Sprache der Araber von Barqa; Übers. aus 'Abdarī); 145, Anm. 3 (Etymologie von Manhūša).
- Pilger (-reise, -straße) 22, 45 (Reisezeit der Pilger aus dem Westen; Verzögerung der Pilgerreisen); 47 (Verlauf der großen Pilgerstraße bis zur Zeit des Muqaddasi über Tāher); 48 (die Pilgerstraße im maḡrib. Wegnetz des 9.—11. Jahrhunderts); 49 (seit dem 11. Jahrh. der nördliche Weg der übliche)

- Poesie 113 (nächklass. u. nordafrik. Poesie vom 11. bis 13. Jahrh. im *barnāmağ* des 'Abdarī); 114 (span. u. nordafrikan. Dichter aus der Zeit des 'Abdarī); 115 (Einzelthemen in der Poesie); 118 (Poesie steht im 13. bis 14. Jahrh. in Tunis noch in Blüte)
- Pompejus-Säule vgl. 'Amūd as-sawēri
- Prostituierung der männlichen Kinder vgl. Ethnographica
- al-Qāf (Gebirge. Bei 'Abdarī der Name einer Sprache) 160; Anm. 3
- Qal'a (Burg) 168 („Weg der Burgen“ bei Bōne); 169 (Māzūna nach Art einer „Burg“ gelegen)
- Qaşba 80, Anm. (die Qaşba von Tripolis)
- Qaşida Ĥirz al-amāni (vgl. Ibn Firroh ar-Ru'aini) 112, 116
- Qaşida Minhāğ al-manāqib vgl. Ibn Abil-Ĥiṣāl
- al-Qaşidat as-ṣaqrāṭisiya 99, 105, 113 (im *barnāmağ* des 'Abdarī); 116
- Qaşida Umm al-farağ des Yūsuf b. Muḥammad b. an-Nahwī 99, 105, 113 (im *barnāmağ* des 'Abdarī); 116
- Qirā'a 100ff. (der Begriff Qirā'a im Unterrichtswesen der Muslime)
- Qirtas (Rauḍ al-qirtās, magribinisches Geschichtswerk; vgl. Yūsuf b. Ya'qūb 5, Anm. 5, 6; 13, Anm. 2; 60 (über den Meriniden Yūsuf b. Ya'qūb
- Ra's at-Ṭabiya (Sultansgärten in Tunis) 68
- Rassenantagonismus im Islam 90, Anm. 1 u. 95, Anm. 1
- Reconquista 118—119 (Hispanisierung der magribinischen Wissenschaft durch die Reconquista)
- Renaissance 121 (Schwache Ahnung des ital. Renaissancegeistes am Südufer des Mittelmeeres)
- Ribāṭ (Kloster, Hospiz) 15 (Ribāṭ über dem Grabe des Abū Madyan in Tlemcen) 78 (Hospizien in Tripolis); 93, 164 (al-Monastir, ein Ribāṭ); 166 (ein Ribāṭ in Sūsa); 170 (Tāza, ein Ribāṭ); 166, Anm. 5 (*maḥras ar-ribāṭ*); 171, Anm. 4 (Tāza wurde in der Almohadenzeit Ribāṭ)
- Rihla („Reise“, Itinerar der Pilger) 19 (die frühe *Rihla*); 20 (die gelehrte *Rihla*); 21 (die späte *Rihla*); 22 (die Itinerare der Pilgerbücher decken sich zum großen Teil); 22—23 (Reinaud übersieht den Unterschied zwischen früher und später *Rihla*); 34 (die späte *Rihla* sprengt den geographischen Rahmen); Anm. 1 (Spezialwerke der frühen *Rihla*); 35 (Zweiteiligkeit der *Rihla*: geogr. u. literar. Teil); 35ff. (Wirkungsfeld der *Rihla*: Reiseschrifttum und biographische Literatur); 39 (literarisch-geschichtlich wichtiger Stoff der späten *Rihla* im *Barnāmağ*-Teil); 42, 108—109 (*Rihla* u. *Barnāmağ* als Quellen der späten Biographen); 43

- (moralischer Einfluß der *Rihla* des 'Abdari); 57 (die *Rihlat al-'Abdari* ein Dokument für den Niedergang des Magrib); 109 (die *Rihlat al-'Abdari* als biograph. Quellenwerk); 142 Anm. 1 (Stilkünstelei in der späten *Rihla*-Literatur)
- Riwāya 102 (der *Rawī* im muslimischen Traditionswesen)
- Saḥīḥ 101, 112 (*Saḥīḥ* des Buḥārī und Muslim im *barnamağ* des 'Abdari); 116
- Sanad vgl. Isnād 107
- Satire 119 (die *Rihlat al-'Abdari* als Satire); 120—121 (Grund zur Satire Eitelkeit und Ehrgeiz, weniger moralische Absichten)
- Schatzgräbertum, mağribisches 75 (Gabes)
- Schweinezucht bei Sektierern vgl. Ethnographica
- Sicherheit, öffentliche vgl. Ethnographica 54, 56 (in keiner Weise gewährleistet); 60 (Unsicherheit der Straßen als Folge des schwachen Königtums); 95 (Unsicherheit der Wege); 120, 141 (Nordafrika eine Freistadt der Wegelagerer); 145 (Unsicherheit der Manhūsa-Wüste); 170 (Unsicherheit der Wüste der Angad; Schutzbegleitung gegen Entrichtung von Schutzgeld)
- Šī'a Šī'iten 89, 95, Anm. 1
- Şifa (bei den Reiseschriftstellern einleitende Stadtbeschreibung in prunkvoller Reimprosa) 12, 22 (Balawī wendet die *şifa* im Sinne des 'Abdari und Ibn Ğubair an); 28 (sie geht auf Ibn Ğubair zurück); 36 (*şifa* bei 'Abdari und Balawī gleichartig); 122—124 (*şifa* von Kairouan in der *Rihlat al-'Abdari*; Übersetzung); 129—130 (*şifa* von Gabes)
- Simā' 100ff. (der Begriff *Sima* im Unterrichtswesen der Muslime)
- Sklavenhandel 92 (die Kanāra-Sektierer verkaufen Muslime an Christen)
- Staatenbildung 49 (Staatenbildung der Ḥammādiden); (Stadtgründungen der Ziriden)
- Stadttore 67, Anm. 1; 68 (Tore von Tunis); 79, Anm. 8 (Mauern und Tore von Tripolis); 155 u. Anm. 1 (Stadttore von Alexandrien)
- Stadttypen 61 u. Anm. 1
- Steuern und Finanzen 70 bis 71 (Ibn Ḥauqal über die Finanzen von Kairouan); 72 (Kairouan hat die meisten Steuereinnahmen); 75, Anm. 1 (Ibn Ḥauqal über die Steuern von Gabes); 81 (Şadaqa-Einnahmen von Sort); 82, Anm. 1 (Steuern und Handel von Sort nach Ibn Ḥauqal); 85, Anm. 1 (Steuern von Barqa nach Ya'qūbi)
- Stil der späten *Rihla* (vgl. *Ġinas* und *Sifa*) 12 (sachliche Prosaeinlagen bei 'Abdari); 26—27 (literarischer Prunkstil bei 'Abdari); 142, Anm. 1 (Beispiele für Stilkünstelei in der späten *Rihla*-Literatur)
- Tabṭ (vgl. *barnamağ*) 107



Tahmis der *Qaṣīdat as-sagrā-tiṣīya* und der *Qaṣīde Umm al-faraḡ* 99, 105, 113 (im *bar-nāmaḡ* des 'Abdari)

Tagr (Grenzfeste) als Beiname Alexandriens 153 u. Anm. 2

Talab 103 (*Talab* im Unterrichts-wesen der Muslime)

Tauschhandel in der Barqa-wüste vgl. *Ethnographica*

Triumphbogen 80, Anm. (Triumphbogen des Marc Aurel in Tripolis); 138—139 (Übers. aus 'Abdari)

Unterricht (Form des Unterrichts bei den Muslimen) 100ff.

Vegetation 15 (Gartenfrüchte von Tlemcen)

Verfall im Maḡrib des 13. Jahrh. 12—13 (Verfall von Tlemcen); 44ff., 44 (Verfall von Tēhert und entsprechende Itinerarverlegung); 48 (Itinerarverschiebungen seit Bekri weisen auf grundlegende Veränderungen im Maḡrib hin); 49 (Verfall von Kairouan); 53 bis 57 ('Abdaris Gesamtbild über den Kulturverfall im Maḡrib); 56 (Bedeutungslosigkeit der Königswürde im Maḡrib); 58 (Verfall von Tlemcen nach 'Abdari); Anm. 4 (Verfall der Hauptstädte durch dynastische Interessen); 59 (Klein-Königtum und unruhiger Geist der Zenūta bewirken den Verfall von Tlemcen); 62 (Verfall von Bougie); 63 (Verfall von Mila); 64 (Verfall von Constantine); 65 (Verfall von Bōne); 65—66 (Verfall von Béja, insbesondere durch die hilāl. Invasion); 69 (Ver-

fall von Tunis durch die Schwäche der Ḥafṣidenregie-rung); 73 (Verfall von Kairouan); 78 (Verelendung von Tripolis durch die hilāl. Invasion); 83 (Verfall von Sort durch die hilāl. Invasion); 86 (Verfall von Barqa); 88 (Verfallssymptome in Ifriqiya und Barqa); 119—120 (Verfall des Maḡrib als Hauptthema der *Riḡlat al-'Abdari*); 122—124 (Verfall Kairouans nach 'Abdari; Übersetzung); 129—130 (Verfall von Gabes; Übersetzung aus 'Abdari); 140 bis 142 (Verfall von Ifriqiya; Übers. aus 'Abdari); 142 (Verfall von Meṣvāta); 143 (Verfall von Sort); 162 (Verfall der tunisischen Ḡāba); 167 (Verfall von Sūsa); 170 (Verfall von Oran); 171 (Verfall von Oujda)

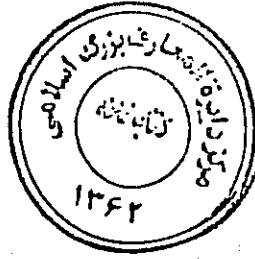
Verfall der Wissenschaften im Maḡrib 16, 60 (Verfall der Wiss. in Tlemcen); 96ff. (Verfall der geistigen Kultur im Maḡrib); 116ff. (Rückgang der Wissenschaften im Maḡrib); 130 (Verfall der Wissenschaften in Gabes; Übersetzung aus 'Abdari); 137 (Verfall der Wiss. in Tripolis; Übers. aus 'Abdari)

Weinverbot 73 (in Kairouan)  
Wissenschaften (vgl. Verfall der Wissenschaften) 112 (die Wissenschaftsgebiete im *bar-nāmaḡ* des 'Abdari)

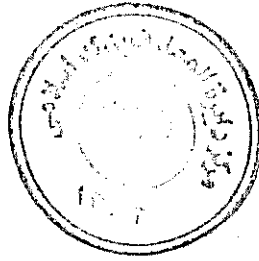
Ziyāra (Besuch heiliger Stätten) 21 (die *Ziyāra* bestimmt Formen und Ausmaße der späten *Riḡla*); 46 (*Ziyāra* in der *Riḡla* des 'Abdari)

## فهرس المحتويات

- شَرِينو، أوجُست: مختارات من رحلة العبدري خلال شمال إفريقيا في  
القرن السابع الهجري، وملاحظات. (بالفرنسية) ..... ١
- شَرِينو، أوجُست: رحلة العبدري خلال شمال إفريقيا في القرن السابع  
الهجري. (بالفرنسية) ..... ٢٤
- [مُتلنسكي:] وصف الطريق بين طرابلس ومصر. مختارات من رحلات كل  
من العبدري والعاشي (١٠٧٢هـ) ومولاي أحمد المغربي (١١٢١هـ)  
والحسين بن محمد الورثيلاني (١١٧٩هـ). (بالفرنسية) ..... ٤٧
- هوترباخ، ثلهم: وصف طريق شمال إفريقيا للعبدري من سنة ٦٨٨هـ.  
(ترجمة ودراسة بالألمانية) ..... ١١٩



Handwritten signature or initials.



طبع في ٨٠ نسخة

نشر بمعهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
بفرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية  
طبع في مطبعة شتراوس ، مولتباخ ، ألمانيا الاتحادية

# الجغرافيا الإسلامية

المجلد المائة والرابع والسبعون



دراسات حول رحلة محمد العبدري (٥٦٨٨هـ)

جمع وإعادة طبع  
فؤاد سرزكين

بالتعاون مع  
كارل إيرج - إيجرت، مازن عماوي، إيكهارد نويباور

١٤١٤هـ - ١٩٩٤م

معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية

يصدرها  
فؤاد سزكين

الجغرافيا الإسلامية  
المجلد ١٧٤

دراسات حول رحلة محمد العبدري (١٦٨٨هـ)

جمع وإعادة طبع

١٤١٤هـ - ١٩٩٤م  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية

سلسلة الجغرافيا الإسلامية  
المجلد ١٧٤